

VIE

DE

WILLIAM HAZLITT

L'ESSAYISTE

JULES DOUADY

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NAVALE

DOCTEUR ÈS LETTRES

VIE
DE
WILLIAM HAZLITT
L'ESSAYISTE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1907

AVANT-PROPOS

Après avoir, en Angleterre, réimprimé un nombre respectable de fois les principaux ouvrages de William Hazlitt, on a tout récemment publié une édition complète et critique de ses œuvres en douze magnifiques volumes, ornés de fort beaux portraits. Hazlitt est, en effet, considéré par les meilleurs juges comme une des physionomies originales, un des écrivains les plus personnels du commencement du XIX[e] siècle. On sait que le romancier Robert-Louis Stevenson, moraliste avisé et styliste raffiné, aurait souhaité d'écrire comme Hazlitt, et en recommandait les essais à tous ses amis.

En France, William Hazlitt est à peine connu, même de nom. Nous voudrions essayer de lui gagner quelques lecteurs français, en racontant ici l'histoire de sa vie.

L'existence de Hazlitt n'a pas été dénuée d'incidents pittoresques et dramatiques, et les imagi-

nations portées au romanesque y trouveraient assez aisément leur compte. Quant aux amateurs de littérature et d'histoire anglaise, ils seront avec Hazlitt en pays de connaissance. Hazlitt, en effet, a été plus ou moins directement en relations avec un assez grand nombre de contemporains fameux en leur temps, parmi lesquels deux ou trois hommes de génie : des poètes, Byron, Wordsworth, Coleridge, Southey, Shelley, Keats; les essayistes Charles Lamb et Leigh Hunt; des philosophes, des économistes, des artistes, des politiciens, des journalistes, des acteurs, des auteurs dramatiques, William Godwin, Jeremy Bentham, Malthus, Thomas Holcroft, Horne Tooke, James Northcote, Haydon, J. Fawcett, John Stoddart, John Scott, John Hunt, Jeffrey, Gifford, Mackintosh, William Cobbett, Mrs Siddons, Miss O'Neill, Bannister, Edmond Kean, Sheridan Knowles. Il ne sera peut-être pas sans intérêt d'entrevoir quelques-unes de ces figures au courant du récit.

La tâche nous a été grandement facilitée (on s'en apercevra en consultant les notes du présent volume) par les recherches, les travaux et les publications du petit-fils de Hazlitt, M. W. Carew Hazlitt, à qui nous sommes heureux d'exprimer ici

toute notre gratitude. La maison de M. W. Carew Hazlitt, à Barnes Common (Surrey), est un véritable musée consacré par lui à la mémoire de son illustre aïeul. Nous y avons trouvé l'accueil le plus cordial, et nous avons été profondément touché de la complaisance inlassable avec laquelle M. W. Carew Hazlitt s'est mis constamment à notre disposition, au cours de notre étude, pour tous les renseignements dont nous pouvions avoir besoin.

M. Sidney Colvin, du British Museum, MM. les Bibliothécaires de Salisbury, de Shrewsbury et de Peterborough nous ont donné sur quelques points de détail de précieuses indications.

A Winterslow (Wiltshire), M. Witte, directeur d'école au bourg, et très au fait de l'histoire du district, nous a signalé l'emplacement de la maisonnette que Hazlitt vint habiter après son mariage et où il reçut la visite de Charles et Mary Lamb. A l'auberge du Faisan, qui s'appelait, au temps de Hazlitt, Winterslow Hut, on nous a montré la chambre où furent composés les essais les plus remarquables du *Plain Speaker* et de *Table Talk*, et une partie de la *Vie de Napoléon*.

Enfin, à Wem (Shropshire), M. Herbert Merchant, ministre de la Congregational Chapel, et

successeur indirect du père de Hazlitt, nous a facilité l'accès de l'ancienne chapelle Unitaire (maintenant louée pour une somme modique à la section locale de l'Armée du Salut) et du presbytère attenant, dans lequel Hazlitt a passé presque toute sa jeunesse. Grâce à l'amabilité des locataires actuels, Mr. et Mrs Morris, nous avons pu habiter pendant quelque temps sous le toit même de Hazlitt. Ce qui fait le charme hospitalier de cette vieille maison croulante, c'est qu'on ne lui a fait subir aucune transformation depuis le temps de Hazlitt. Nul touriste n'est jamais venu la visiter, Wem, bourg insignifiant, étant ignoré des guides. Louée à une famille d'ouvriers comme une maison ordinaire, on y travaille, on va, on vient, dans le jardinet où sèche du linge, à travers ces petites pièces basses de plafond, un peu dilapidées maintenant, mansardes, galetas, cuisine, petit parloir lambrissé de chêne, comme s'il ne s'y était jamais rien passé de mémorable. La vie ne s'en est pas retirée, et on peuple instinctivement le logis des hôtes qui l'occupaient à l'époque où le père de William Hazlitt offrit un soir la chambre d'ami à Coleridge, venu de Shrewsbury pour passer une journée avec eux.

A tous nos amis anglais qui, à des titres divers, sont devenus nos collaborateurs pour cette biographie de Hazlitt, nous adressons nos bien sincères remerciements.

DUKE S. Show me the place :
I love to cope him in these sullen fits,
For then he's full of matter.

2 LORD. I'll bring you to him straight.

[*Exeunt.*

AS YOU LIKE IT, II, 1.

I

JEUNESSE

Le 14 juillet 1791, le docteur Priestley, ministre de la chapelle Unitaire de Birmingham, bien connu pour ses recherches scientifiques et pour son zèle démocratique, avait célébré en famille, dans la petite maison qu'il habitait aux portes de la ville, le second anniversaire de la prise de la Bastille. La Société constitutionnelle de l'endroit avait, pour ce jour-là, organisé un grand banquet commémoratif. Il pouvait paraître étrange que Priestley ne s'y fût pas rendu. En réalité, c'était à la prière même des organisateurs qu'il s'était abstenu d'y paraître. Certains indices laissaient supposer que la journée ne se passerait pas sans incidents, et l'on avait jugé prudent que Priestley, le personnage le plus en vue du parti avancé de Birmingham, ne vînt pas, par sa présence, ajouter de nouvelles causes de trouble et de tumulte.

Depuis quelque temps, en effet, et cela non pas seulement à Birmingham, mais un peu dans toute l'Angleterre, la Révolution française, d'abord accueillie avec une curiosité plutôt sympathique, commençait à donner des inquiétudes. Le grand

écrivain conservateur Edmond Burke, dans une publication récente, répandue par milliers d'exemplaires, avait jeté l'alarme dans toutes les parties du Royaume-Uni, montrant les dangers que l'esprit révolutionnaire faisait courir à l'institution monarchique, à l'Eglise établie, à la savante hiérarchie sociale indispensable d'après lui à la sécurité de l'Etat. Il y prenait très violemment à partie ceux de ses concitoyens qui avaient osé se déclarer en faveur de la Révolution française, et, tout particulièrement, les membres de la secte Unitaire, les accusant de propager en Angleterre un esprit de témérité, de violence et d'anarchie. Il dénonçait formellement leurs chefs qu'il représentait travaillant avec acharnement à la ruine de leur patrie.

Les paroles de Burke avaient eu un retentissement immense et l'opinion commençait à se monter fortement contre les Unitaires.

Les classes privilégiées étaient déjà suffisamment prévenues contre eux à cause des tendances égalitaires de leur école. L'Eglise anglicane ne leur pardonnait pas la propagande incessante qu'ils faisaient en faveur de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le docteur Priestley s'était particulièrement signalé au cours de cette campagne, allant de tous côtés porter la bonne parole, multipliant les livres, les brochures, se donnant corps et âme à cette œuvre d'affranchissement. « Peut-être, avait-il dit un jour, faudra-t-il

attendre la chute du pouvoir civil lui-même, pour voir se rompre cette alliance monstrueuse. Les calamités de ce temps-là seront grandes sans doute, mais pourrait-on déplorer toutes ces convulsions du monde politique, si elles devaient avoir des conséquences si désirables? » Cette sombre prophétie avait répandu la crainte chez les dignitaires de l'Eglise officielle, et depuis lors ils ne perdaient jamais l'occasion de prévenir leurs fidèles contre les auteurs de ces rêveries criminelles.

Il n'était que trop facile d'exciter la foule ignorante contre la petite minorité Unitaire. Les gens du peuple savaient vaguement que les membres de cette Eglise professaient une doctrine religieuse différente de celle de la très grande majorité du peuple anglais, qu'ils n'admettaient ni la Trinité, ni le péché originel, que pour eux Jésus-Christ n'était qu'un homme divin, et ne se confondait nullement avec Dieu, Père suprême ; instinctivement, on leur en voulait déjà de ne pas se conformer aux croyances de la masse. On leur reprochait aussi leurs fréquents appels à la raison humaine, qui donnaient à leur religion une apparence inquiétante de libre-pensée. La culture intellectuelle, les travaux scientifiques de quelques-uns de leurs ministres indisposaient aussi très fortement la multitude. Elle voyait là comme un raffinement pervers, une insulte gratuite à la pauvreté spirituelle du vulgaire.

L'homme qu'on leur avait maintes et maintes fois représenté comme le type le plus accompli et le plus détestable de ce genre d'esprit, c'était le docteur Priestley. Ils avaient résolu de profiter de cette fête du 14 juillet pour lui donner, à lui et à ses acolytes, une leçon de charité et de patriotisme qu'ils n'oublieraient pas de sitôt.

Tandis qu'à la Société Constitutionnelle on célébrait le glorieux anniversaire, les membres du parti adverse qui avaient, pour le même jour, organisé un dîner d'opposition, juraient fidélité au roi et à l'Eglise établie. Lorsqu'ils sortirent de table, dans la soirée, la foule leur fit une escorte triomphale, puis elle se dirigea vers le local où s'étaient réunis les amis de la Révolution. Les portes étaient fermées; on les enfonça, ainsi que les fenêtres. Les convives ayant quitté la salle depuis quelque temps déjà, on se porta alors en masse vers le domicile des principaux organisateurs de la fête. Après avoir saccagé et incendié leurs maisons, démoli et brûlé les deux chapelles Unitaires de la ville, la foule se mit alors en route pour la demeure de Priestley. Celui-ci, prévenu par des amis, avait à peine eu le temps de s'enfuir, lui et sa famille, lorsque la multitude furieuse envahit la maison, assouvissant sa haine sur tout ce qui leur tombait sous la main, brisant, démolissant tout, pêle-mêle. Ils entassèrent alors en un vaste bûcher les débris des meubles, les papiers de Priestley, ses ma-

nuscrits, ses livres et ses appareils et, dans la nuit, les lueurs d'un immense feu de joie annoncèrent aux alentours que la foule était vengée.

Pendant deux jours encore la foule promena son triomphe dans les rues de Birmingham et aux environs de la ville, portant partout avec elle le pillage et l'incendie. Enfin, les autorités pensèrent qu'il était temps de sévir. Des dragons vinrent rétablir l'ordre. On procéda à quelques arrestations. Les plus mal notés furent condamnés, quelques-uns des incendiaires exécutés. Quant à Priestley on se contenta de lui accorder une indemnité dérisoire, estimant au fond qu'il n'avait que ce qu'il méritait, et qu'il était en somme très heureux de s'en tirer à si bon compte.

Cet incident tragique produisit dans toutes les congrégations Unitaires une émotion profonde.

Il y avait alors dans la petite bourgade rustique de Wem, située à trois lieues de Shrewsbury, à peu près à une égale distance (une vingtaine de lieues) de Birmingham et de Liverpool, un ministre Unitaire du nom de William Hazlitt, vieil ami du docteur Priestley. Il était venu, quelques années plus tôt, se fixer dans ce presbytère de campagne après toute une longue suite de tribulations. Originaire d'Irlande, il s'était de bonne heure destiné à la profession ecclésiastique, et, après avoir terminé ses études à l'Université de Glasgow, il avait exercé son ministère dans

plusieurs congrégations Unitaires du royaume. C'était à cette époque une tâche assez délicate que les fonctions de pasteur dans ces petites sociétés religieuses indépendantes. Très exigeants pour eux-mêmes, les fidèles poussaient parfois leurs scrupules de conscience jusqu'à l'intolérance. Leur sincérité n'allait pas sans quelque étroitesse de vues, et, malgré leur zèle pour la liberté de conscience, ils prétendaient souvent confisquer celle de leurs pasteurs. Hazlitt avait eu plusieurs fois à souffrir de la susceptibilité de ses paroissiens en matière de foi. A ces motifs, purement spéculatifs, de discorde vinrent s'ajouter des raisons d'ordre politique lors de la révolution d'Amérique. Nature honnête et loyale, Hazlitt était de ceux qui font passer les intérêts du droit et de la vérité avant les préoccupations personnelles. Sans craindre de faire partie d'une minorité impopulaire, sans se demander si sa franchise n'allait pas compromettre l'avenir et même les moyens d'existence de sa petite famille, il se déclara nettement pour la cause américaine. Enfin, las des persécutions qu'il avait à subir, il prit la résolution de dire adieu à la terre anglaise, vraiment trop peu hospitalière, et d'aller chercher un asile au pays même de la liberté, dans la patrie de Washington, loin de toute tyrannie et de tout fanatisme.

Il fut bientôt désabusé. Le calvinisme exerçait là-bas, sur l'Eglise et sur l'Ecole, un monopole

rigoureux. On offrit à Hazlitt un poste avantageux au point de vue pécuniaire, mais à la condition qu'il signerait au préalable une profession de foi de la plus stricte orthodoxie. Il répondit simplement qu'il aimerait mieux mourir dans un fossé, au bord d'un chemin, que de se soumettre, en matière de foi, à une autorité humaine. Les portes de l'Eglise officielle lui étaient impitoyablement fermées, il chercha à gagner sa vie tant bien que mal comme prédicateur ambulant, allant dans les villages des environs de Philadelphie faire des conférences religieuses, publiant des brochures de propagande en faveur de la doctrine Unitaire. Il fut un jour sur le point de se fixer dans cette région, où on lui avait fait espérer un poste de ministre. Déçu une fois de plus, il était, de guerre lasse, rentré en Angleterre, après avoir séjourné en Amérique pendant trois ans, et, finalement, il était venu s'échouer, pendant l'hiver de l'année 1787, dans ce petit bourg de Wem, dont on l'avait envoyé diriger la congrégation.

Les premiers moments avaient été durs. Jusque-là, au cours de ses pérégrinations, il avait eu du moins, pour le soutenir aux jours d'épreuve, la société des hommes et des idées. A Wisbeach, où il avait débuté autrefois et où il s'était marié, il était à deux pas de la grande ville épiscopale de Peterborough. Dans toute cette région-là, d'ailleurs, la vie intellectuelle et religieuse était

intense. Les chapelles dissidentes étaient des foyers ardents de discussion. On se sentait vivre. Maidstone, où il était allé ensuite, et où il était resté une dizaine d'années, était une des métropoles de la communauté Unitaire. C'est là qu'il avait rencontré le docteur Priestley, qu'il avait même entrevu Benjamin Franklin. En Amérique, il avait eu, au milieu de ses déceptions, la consolation de trouver, même chez ses adversaires, des hommes érudits, versés dans la connaissance des textes sacrés, passionnés pour les controverses théologiques, avec lesquels il y avait plaisir à lutter d'arguments, de citations et de références. C'était bien triste, après vingt ans d'activité incessante, de se voir enseveli vivant dans cette bourgade sans âme et sans horizons.

Peu à peu, cependant, sa sérénité naturelle reprenant le dessus, il en était venu à trouver un charme austère à sa nouvelle résidence. Si la société de ses amis d'Angleterre et d'Amérique lui manquait, n'avait-il pas celle de ses livres pour le réconforter? Et il souriait en lui-même de ses regrets et de ses récriminations en comparant ses épreuves à celles des martyrs des Eglises réformées, dont il avait là l'histoire sous les yeux, et sur l'existence desquels il avait plus d'une fois longuement médité : Jean Huss, Jérôme de Prague et leurs disciples, les deux mille ministres puritains brutalement arrachés à leurs paroisses et dispersés sous le règne de Charles II, les

martyrs qui avaient trouvé la mort sur les bûchers de Smithfield, et tant d'autres héros obscurs de la pensée indépendante, que le monde avait méconnus, outragés, persécutés, tous ces martyrs du vrai dont on pouvait suivre, dans un passé douteux, la trace lumineuse.

Les troubles de la vieille Europe ne semblaient-ils pas d'ailleurs annoncer que les temps étaient proches où leur idéal triompherait enfin? La France, après dix siècles de servitude, s'était brusquement éveillée à la liberté. Est-ce que l'Angleterre n'allait pas se décider, elle aussi, à sortir de sa longue torpeur? Elle avait, sans doute, à se débarrasser de bien des préjugés séculaires. Que d'ignorance, que de fanatisme encore chez tout ce peuple! Il en voyait les signes à chaque pas. Même dans ce bourg perdu de Wem, le presbytère qu'il habitait, la chapelle où il prêchait tous les dimanches, en étaient pour ainsi dire de vivants témoignages. L'ancien édifice avait été détruit par la populace ameutée contre les Unitaires, il y avait de cela quatre-vingts ans à peine. Quand on avait reconstruit la chapelle, il avait fallu, par mesure de prudence, l'éloigner de la rue, la soustraire complètement aux regards, en doubler les portes d'entrée, ménager un long corridor qui en rendît l'accès plus difficile. Ces précautions pouvaient paraître superflues, la population ne les ayant plus inquiétés depuis lors. Mais maintenant c'était le tour de Birmingham

de saccager les chapelles Unitaires, et l'attentat prenait des proportions qu'il n'avait jamais eues dans leur région de Shrewsbury. Enfin, il fallait espérer, quand même, en l'avènement d'un ordre meilleur. Il ne pouvait plus guère compter, lui, Hazlitt, assister au triomphe du vrai et du juste. Il avait maintenant cinquante-quatre ans, et désormais, comme dit le poète, il fallait, sur trois pensées, en avoir une pour la tombe. Du moins ses fils, continuateurs de l'œuvre entreprise, verraient peut-être s'ouvrir cette ère de vérité, de liberté, de tolérance et de fraternité, qu'il pouvait seulement saluer de loin.

L'avenir réservé à ses deux fils, Hazlitt y avait souvent rêvé, tout en méditant dans le petit cabinet où il tenait ses livres, sur quelque volume de casuistique ou d'histoire ecclésiastique, l'*Histoire des Puritains* de Neal, les *Commentaires sur Job* par Caryl, ou bien encore à ses heures de loisir, quand il se reposait de ses études bibliques en arrosant les carrés du petit jardin potager qu'on lui avait ménagé entre la chapelle et le presbytère. L'aîné de ses garçons, John Hazlitt, qui venait d'avoir vingt-deux ans, s'était destiné de bonne heure à la peinture. A leur retour d'Amérique, il était entré, encore tout jeune, dans l'atelier du célèbre Reynolds, et ses progrès avaient été si rapides qu'à l'âge de dix-neuf ans il avait exposé au Salon plusieurs miniatures délicatement exécutées.

Le cadet, William, qui était né pendant leur séjour à Maidstone, allait avoir quatorze ans. C'était surtout en lui que le père mettait ses espérances. Depuis leur arrivée à Wem, il s'était occupé lui-même de l'éducation de son jeune fils, le faisant travailler avec lui, surveillant de très près les exercices qu'il rapportait à faire du collège, l'emmenant faire de longues promenades, pendant lesquelles ils causaient tous les deux; il suivait, avec émotion, le développement de cet enfant, chez qui il voyait distinctement les signes de la vocation ecclésiastique. Le petit William s'était assimilé, sans effort, le petit programme d'études grecques et latines de son collège. Il avait même eu l'occasion d'apprendre un peu de français en dehors du cours régulier de la classe. Ce qui remplissait son père de joie, encore plus que son application et ses progrès d'élève, c'était le sérieux de son caractère, sa réflexion précoce, sa sincérité, sa fierté, sa tenacité naturelles. On sentait quelle vaillante recrue ce serait pour leur petite phalange Unitaire, quand le jeune homme, ayant terminé ses années d'apprentissage, entrerait à son tour dans la vie active. Le père se réjouissait de l'entendre, encore tout adolescent, discuter, avec une pénétration remarquable, le problème de la liberté de conscience, et réfuter victorieusement les arguments allégués en faveur de la loi du Test, qui privait d'une partie de

leurs droits de citoyen ceux qui refusaient de signer le *Credo* de l'Eglise officielle.

Lorsque William fut entré dans sa quinzième année, Hazlitt le fit admettre au séminaire Unitaire de Hackney, faubourg de Londres, afin de compléter ses études littéraires et commencer ses études de philosophie et de théologie. La culture générale qu'on y recevait passait pour être de premier ordre, bien plus sérieusement comprise qu'aux Universités d'Oxford et de Cambridge. L'institution se recommandait surtout par son respect absolu de la liberté de conscience. C'était là un point auquel Hazlitt tenait tout particulièrement. Il connaissait d'ailleurs la plupart des professeurs qu'on avait choisis parmi les personnages les plus éminents de la société Unitaire, et il ne doutait pas que dans un tel milieu son fils ne passât des années aussi fructueuses qu'agréables.

Les premières lettres qu'il reçut de Hackney lui serrèrent le cœur. Le jeune étudiant continuait à tenir la tête de la classe pour les littératures grecque et latine, mais la théologie lui réussissait mal. Il ne pouvait y appliquer son esprit. Les dissertations qu'on lui demandait de composer sur des thèmes théologiques le décourageaient à tel point qu'il usait de subterfuges pour les esquiver, tout en étant honteux d'avoir recours à ces procédés d'écolier. Il gaspillait ses heures de travail à des riens, construisant des systèmes

de droit politique qu'il osait demander à son professeur de bien vouloir accepter à la place des devoirs réglementaires.

Hazlitt essaya de faire comprendre à son fils l'inconséquence d'une telle conduite. Les réponses qu'il reçut l'étonnèrent. Le jeune homme l'assurait qu'il avait toujours, qu'il aurait toujours pour lui la même affection, qu'il n'oubliait pas tout ce qu'il devait à son père, qu'il souhaitait de tout son cœur pouvoir lui donner satisfaction, mais que, vraiment, il ne fallait pas trop lui en vouloir; il était en ce moment dans un état d'irritabilité nerveuse extraordinairement pénible; il suppliait son père de ne pas ajouter par des paroles de blâme, à la tristesse, jusqu'alors inconnue, qu'il éprouvait depuis son arrivée au séminaire.

Le père n'insista pas trop. Evidemment son fils traversait quelque crise juvénile. Il avait pourtant au collège ce qui peut faire le charme d'une existence, des maîtres remarquables, les études les plus captivantes; tous les quinze jours il pouvait sortir chez son frère le miniaturiste; il n'était donc pas isolé là-bas. Etait-ce la nostalgie de Wem? En tous cas, puisqu'il se consumait de mélancolie, le parti le plus sage semblait être de le faire revenir à la maison. Rien ne pressait d'ailleurs le jeune homme de choisir un métier. Leurs revenus, quoique médiocres, leur suffisaient pour l'instant, et il pourrait fort bien rester chez eux encore quelques

années avant de prendre une décision. Peut-être s'assagirait-il en se retrouvant au milieu des scènes qui l'avaient entouré depuis son enfance. Il suffirait peut-être de quelques conversations à tête reposée pour le remettre dans le bon chemin. Tout espoir ne semblait pas perdu.

La vérité, c'est que le jeune William n'avait pas la vocation.

Sans doute, dans son enfance, ayant toujours vécu à l'ombre du temple, il n'imaginait pas de tâche plus belle que de distribuer la parole divine à un petit cercle de fidèles attentifs et convaincus. La science théologique lui semblait alors d'une profondeur insondable. Il contemplait souvent, avec un recueillement religieux, dans la bibliothèque paternelle, les monstrueux in-folio, pleins d'ombre et de mystère. Il déchiffrait, avec émotion, les noms étranges de leurs auteurs, gravés sur les reliures massives : Faustus Socinus, Crellius, Schlichtingius, Wolzogenius, et, avec un orgueil naïf, il songeait qu'un moment viendrait où il oserait se mesurer avec ces géants.

Le jour était enfin arrivé où il avait, à son tour, ouvert ces livres formidables, et grande avait été sa déception en ne trouvant plus là que des réflexions d'une banalité solennelle, des dissertations puériles sur l'arche de Noé ou sur l'âge de Mathusalem, d'interminables discussions sur la place d'une virgule, un appareil ridiculement compliqué de remarques et de citations, de réfé-

rences et de renvois, de divisions et de subdivisions; et pas une idée intéressante dans tout ce fouillis, rien de vivant, rien de lumineux; certes, il voyait mieux à faire que de consacrer les plus belles années de sa jeunesse à approfondir une science aussi vaine.

Au surplus, la perspective de passer toute sa vie au milieu des congrégations dissidentes en qualité de ministre, ne lui souriait que très médiocrement. S'il n'éprouvait pour l'Eglise anglicane, ses pompes et ses œuvres, que des sentiments de répulsion profonde, il trouvait également beaucoup à redire chez les Unitaires. Leur étroitesse d'esprit, leur dogmatisme maussade l'indisposaient fortement. Il trouvait déplaisante et insupportable leur attitude de défi à l'égard de leurs adversaires, de défiance à l'égard de leurs coreligionnaires. Il leur reprochait leur manque de sympathie naturelle, de cordialité, leur défaut d'imagination, leur dédain intolérable pour tout ce qui dépassait le cercle étroit de leurs préoccupations théologiques. Il s'impatientait de les voir faire intervenir des arguments politiques et religieux dans des questions d'art et de littérature, excuser les défauts du *Paradis Perdu* en rappelant que Milton était républicain et non-conformiste, ou inversement, exécuter en bloc Léon X, toute sa cour, tout son entourage, simplement à cause de leur catholicisme.

Comme tout ce monde Unitaire lui paraissait manquer de jeunesse et de fraîcheur! Il se sentait d'autant plus à l'étroit dans les murs de son séminaire qu'il pressentait au dehors une existence plus belle, plus large, plus humaine. Son frère le peintre, chez lequel il allait passer les jours de sortie, et dont on savait la hardiesse d'idées en politique, comptait parmi ses amis des réformistes de toute origine et de toute profession, des artistes comme lui, des journalistes, des écrivains, des philosophes, des voyageurs, parmi lesquels beaucoup d'esprits curieux, originaux, inventifs, aventureux. Quelle différence entre la vie de ces gens-là et la médiocrité des controversistes de Hackney, usant leur temps et leur peine à un travail de taupes, poursuivant dans la nuit leurs routes souterraines qui conduisaient au néant.

Tout l'attirait, sauf la profession à laquelle on l'avait destiné. Parfois il se croyait né pour les études spéculatives. Etre philosophe, vraiment philosophe, consacrer sa vie à la réflexion véritable dont ces disputes et ces subtilités de casuistes n'offraient qu'une lamentable parodie, c'était un programme bien séduisant. Pendant son séjour au collège de Hackney, il s'était souvent consolé de ses déboires en poursuivant, pour son propre compte, des méditations d'ordre philosophique, commencées antérieurement, alors qu'il était encore à Wem, chez son père. Il avait même

esquissé, à propos d'une petite discussion survenue entre celui-ci et l'une de ses paroissiennes, toute une théorie de droit politique, fondée sur des principes rationnels, et tenté de déduire logiquement, de sa définition du droit individuel, les différentes formes de libertés que peut revendiquer un homme dans une société donnée. Il roulait aussi volontiers dans sa tête, à ses heures de métaphysique, un examen et une réfutation des idées de la Rochefoucauld et des philosophes de l'école française sur l'amour-propre. Cela valait bien mieux, à son avis, que de composer de fastidieuses variations sur des thèmes ecclésiastiques.

Les lettres exerçaient également sur lui une puissante séduction. Il avait eu récemment la bonne fortune de rencontrer un connaisseur des plus délicats en matière de littérature, et nulle société ne lui était plus agréable. Cet amateur de belles choses était (l'exception confirmait la règle) un ancien ministre Unitaire nommé Joseph Fawcett. Comme le docteur Priestley, Fawcett était un admirateur enthousiaste de la Révolution française. Disciple des grands écrivains humanitaires du siècle finissant, il avait fait autrefois, à Londres, pour propager leurs idées, une suite de conférences qui avaient eu un très grand retentissement. Il s'était depuis peu retiré dans une paroisse rurale des environs; c'est là que Hazlitt l'avait connu et ils s'étaient plu immédia-

tement. Hazlitt adorait cet homme qui avait conservé, dans la maturité de l'âge, une fraîcheur exquise d'impressions, l'enthousiasme naïf de la jeunesse, et qui joignait à une bonté et une générosité instinctives, les qualités de jugement les plus rares. Hazlitt ne se lassait point de soulever avec lui les questions philosophiques qui le préoccupaient alors.

Lorsqu'ils avaient suffisamment discuté sur les principes de la métaphysique, ils abordaient la littérature, et alors c'était un vrai régal, car Fawcett avait non seulement étudié à fond les classiques et la plupart des écrivains contemporains, mais il les aimait, il en parlait avec son cœur. Il fallait l'entendre réciter de sa belle voix de basse, les grandes périodes musicales de Milton et commenter ensuite les pensées du maître avec la dévotion d'un adepte. Ce qui chez lui charmait surtout Hazlitt, c'était son impartialité, son libéralisme, en entendant par là non pas cet éclectisme indifférent qui dénote une habitude superficielle de considérer les choses, mais cette équité bienveillante et comme lumineuse qui provient d'une sympathie profonde pour toutes les formes de la pensée et de l'activité humaines. « Il faut aimer, disait-il, tout ce qui est excellent, tout ce qui vous fait réfléchir, quel qu'en soit l'auteur. » Un jour il montra à Hazlitt, en souriant, un livre relié. Il y avait là, réunis sous la même couverture, la virulente attaque du mo-

narchiste Edmond Burke contre les principes et les actes de l'Assemblée Constituante, et l'ouvrage du farouche républicain Thomas Payne sur les droits de l'homme. « Vous voyez, ajouta-t-il, à eux deux ils font un excellent volume. » Il portait cet esprit de conciliation jusque dans l'appréciation des œuvres secondaires et l'on se sentait meilleur au voisinage d'une intelligence si accueillante et si cordiale. Plus d'une fois, au sortir d'un de ces entretiens qui le rendaient plus satisfait de lui-même et des autres, trouvant le monde plus vaste et plus varié, Hazlitt avait envié la vie spirituelle de son ami, dont la sérénité et la lucidité de jugement lui paraissaient égales et presque préférables aux dons mêmes du génie.

Fawcett l'initia ainsi à beaucoup de belles choses. Hazlitt, d'ailleurs, avait déjà beaucoup lu autrefois, à Wem. Sous la direction de son père il avait étudié les principaux ouvrages des poètes, littérateurs, historiens que devait connaître à cette époque un jeune homme se destinant au ministère religieux. Mais ces lectures-là ne comptaient guère en comparaison de celles qu'il avait faites tout seul, et qui, elles, faisaient époque dans sa vie. C'est ainsi qu'un jour il avait découvert les romans de Fielding. Son père s'était abonné à une petite collection de romanciers anglais, publiée par l'éditeur Cooke, et deux fois par mois il recevait un petit fascicule de douze sous, format de poche, édition ornée de gravures. Un jour le

jeune Hazlitt, qui jusque-là n'avait guère eu entre les mains, à part ses livres classiques, que les innocentes imaginations d'auteurs édifiants, avait eu l'occasion d'ouvrir les petits volumes illustrés. Quelle révélation! Au lieu de ces êtres de raison, corrects, moralisants, sévères, ou d'une gaîté vertueuse et limitée, dont on lui avait jusque-là peuplé l'univers, il voyait apparaître, dans l'histoire de Tom Jones, l'enfant trouvé, toute une humanité vraiment vivante, variée, agissante, pleine de jeunesse et de fougue, pleine de projets, de désirs, d'appétits, de passions, un monde où les pécheurs n'étaient pas les moins sympathiques, et, par là même, mille fois plus intéressant que la société dépeinte dans les bons livres. Et il s'était alors senti un grand désir de prendre part lui aussi à cette fête de la vie, de se mêler à tout ce peuple joyeux, débordant d'imagination et de fantaisie, de connaître les aventures, de découvrir dans quelque hôtellerie de carrefour, d'ingénieux épicuriens, pleins d'esprit, de malice et de verve bachique. Il était même très doucement troublé à l'idée d'entrevoir peut-être un jour, à la suite de quelque hasard romanesque, une jeune personne aussi agréable à contempler que Sophia Western, l'héroïne du récit; beau rêve, délicieux à prolonger, et qui l'entraînait bien loin de toute méditation abstraite.

Poursuivant le cours de ses explorations dans la bibliothèque paternelle, il avait trouvé, enfouie

sous un amas de volumes de casuistique, une collection de numéros du *Tatler*, publié par Richard Steele dans les dernières années du siècle passé. La belle humeur, l'élégance, le raffinement de ces pages charmantes le ravirent. Il se voyait à Londres, à l'époque de la reine Anne, au temps des perruques amples et des toilettes compliquées, vivant en compagnie des écrivains d'alors, rencontrant dans leurs clubs une petite société d'esprits d'élite, gentilshommes cultivés, hommes de loi fertiles en anecdotes, acteurs, musiciens, poètes; on aurait causé de tout, des dernières nouvelles de l'étranger, de l'article du jour, de quelque aventure galante, on aurait critiqué les livres nouveaux, tout cela familièrement, aisément, sans pédantisme, et la vie se serait passée exquise comme un songe. Il adorait cette littérature si aimablement humaine, au point de trouver un charme particulier à la ville voisine de Shrewsbury, parce que Farquhar, un des comiques d'alors, y avait placé le premier acte d'une de ses comédies, l' « Officier de recrutement ».

Il se rendait assez fréquemment à Shrewsbury, et rarement il oubliait d'aller jeter un coup d'œil chez le marchand de livres d'occasion. Il en rapporta un jour, triomphalement, outre un superbe exemplaire du *Paradis Perdu* de Milton, les *Réflexions sur la Révolution française* de Burke, puis un gros volume relié en basane : le *Contrat social* de Rousseau, enfin, et surtout, les

Confessions et la *Nouvelle Héloïse*, qui lui firent oublier tout ce qu'il avait lu jusque-là.

Pendant les années qu'il passa à Wem, à son retour du séminaire, il vécut de Rousseau et pour Rousseau. Il ne quittait guère la maison sans emporter avec lui un de ces petits volumes à tranche dorée dont une main inconnue avait autrefois discrètement parfumé les pages de pétales de roses; et quand il avait trouvé dans la campagne un endroit à sa guise, il prenait son livre et restait là des heures, perdu dans le rêve, avec Saint-Preux et Julie. Une après-midi de printemps, assis à la lisière d'un champ de blé, il lut la lettre dans laquelle Saint-Preux décrit les émotions qu'il éprouva en revoyant le pays de Vaud, après son grand voyage. Ce fut pour lui comme une révélation. Il sentait, comme il ne l'avait jamais fait, toute la poésie intime de cette vie rustique, de ce décor si simple, au milieu duquel il avait passé toute sa jeunesse, la douceur de ces collines du Shropshire dont le contour bleuâtre figurait à ses yeux les lignes des chaînes alpestres. Jamais il n'avait connu d'émotions aussi pénétrantes. Fielding, Steele, tous les autres l'avaient charmé par leur naturel, leur intelligence de la vie, leur esprit; mais il trouvait chez Rousseau quelque chose de plus profond, de plus délicieux et de plus douloureux à la fois, qui lui serrait le cœur.

Toutes les scènes de cette existence si merveilleusement poétique, il les revit, il les vécut en esprit : les lectures du soir se prolongeant bien avant dans la nuit, jusqu'au moment où les hirondelles annonçaient l'aube; Mme Basile, les yeux baissés sur son ouvrage et Jean-Jacques à ses pieds, contemplant en extase cette figure si douce, si calme; la nuit d'été passée aux portes de Lyon et le rossignol chantant dans un bosquet voisin; la première rencontre avec Mme de Warens; les cloches qui sonnaient vêpres un jour qu'il sortait des Charmettes; puis sa vie de Paris, ses luttes, ses déceptions, et cet attendrissement infini qu'il éprouva, en revoyant, au bout de trente années, de la pervenche, de la pervenche comme Mme de Warens en avait découvert dans le petit chemin qui monte de Chambéry.

Cette émotion pénétrante, faite de rêve, de désirs, d'amour et de mélancolie faisait tressaillir Hazlitt jusqu'au fond de son âme. Les larmes lui venaient aux yeux; d'étranges pressentiments l'envahissaient. Il sentait son être se fondre, sa volonté lui échapper, et, craintif, il revenait à la réalité, à ses projets, à ses études.

Depuis son retour à Wem il s'était remis avec une ardeur nouvelle aux travaux philosophiques entrepris autrefois, lisant, annotant et commentant Hartley, Berkeley et Hume. Il avait repris son examen de la Rochefoucauld; ses idées commençaient à se préciser, et il entrevoyait le plan

de toute une étude sur les principes de l'activité humaine. N'étions-nous que des mécanismes, extrêmement délicats, mais soumis à toutes les influences extérieures, incapables de dépasser, dans nos pensées, nos prévisions et nos actes l'être de sensation que nous sommes à chaque moment de la durée? Ces mouvements de l'âme, par lesquels nous semblons sortir de nous-mêmes pour agir sur le monde qui nous entoure, ou pour nous confondre avec lui, n'étaient-ils que les réactions d'un être passif, fatalement emprisonné dans des limites étroites? Ou bien, au contraire, était-il vrai que nous pouvions, par un effort de l'intelligence, un élan de l'imagination ou un mouvement du cœur, franchir le cercle qui semble circonscrire notre individu, pour dominer et déterminer notre acte à venir? Tel était le problème qu'il se posait et dont il espérait trouver la solution, se livrant à un travail subtil de décomposition de la personnalité humaine, raffinant sur sa pensée, en arrivant à ne plus concevoir au moyen de mots, ni d'images, mais par l'intermédiaire d'abstractions inexprimables et pour lui très précises. Ces jours-là, quand il avait suffisamment réfléchi, à la maison, sur son système de philosophie, il allait continuer ses méditations le long des chemins et des sentiers des environs. Prairies, taillis, ruisseau bordé de saules, ligne bleue des collines, il allait sans rien voir, tout

entier à ses préoccupations métaphysiques. Le soir il revenait au presbytère, ayant fait dans son après-midi sept ou huit lieues, goûtant des joies indicibles quand il se croyait sur la trace de quelque formule décisive.

Depuis quelque temps, cependant, était-ce fatigue, tension d'esprit trop prolongée, il sentait souvent une sorte d'angoisse l'envahir brusquement. Perdu dans ses abstractions, il lui semblait qu'il lui devenait de plus en plus difficile d'exprimer sa pensée. Il se réfugiait dans sa petite chambre du premier, essayant de fixer les premiers linéaments de sa théorie, d'esquisser quelques détails. Les phrases, les mots ne venaient pas. Il restait désespéré devant sa feuille blanche, tout tremblant, et des doutes cruels venaient l'assaillir. Qu'y avait-il d'original dans toutes ses combinaisons d'idées? Comme pensée, qu'est-ce que cela valait? Il osait se comparer à Hume, à Berkeley, lui, peut-être assembleur de vérités banales! Alors, il aurait donc été dupe d'une illusion? Pourtant sa théorie existait bien, il en avait la certitude intime. Il souffrait ainsi de doutes et de scrupules que personne ne soupçonnait et se rongeait sans en rien dire. A qui aurait-il confié ses espérances et ses craintes? Il était sans doute à la maison entouré d'excellents cœurs, mais ils n'auraient pas pu le comprendre. Il n'avait plus avec son père le même abandon qu'autrefois maintenant que le vieux pasteur sentait son fils

lui échapper. Hazlitt éprouvait pourtant plus que jamais le besoin de s'épancher, afin de sortir de cette anxiété qui le paralysait. Il avait trop souffert de son isolement intellectuel. Il avait soif de sympathie.

Ce fut sur ces entrefaites qu'il apprit l'arrivée prochaine à Shrewsbury d'un jeune prédicateur dont on parlait en termes fort élogieux dans la congrégation Unitaire : Samuel-Taylor Coleridge.

II

CHEZ LES POÈTES

Le jeune orateur devait arriver dans les derniers jours de janvier 1798 à Shrewsbury, où on le considérait comme le successeur probable du digne M. Rowe, ministre de la chapelle Unitaire, et la congrégation n'attendait pas sans une vive émotion la venue de ce Coleridge, dont la réputation avait pénétré jusque dans ce district rural de Shropshire, et qu'entourait toute une légende héroïque. Après avoir été expulsé des Universités anglaises, pour l'indépendance de son caractère, il s'était engagé dans un régiment de dragons où il avait servi quelque temps. Son capitaine, étonné de voir un de ses cavaliers lire, dans l'intervalle des corvées, Platon dans le texte grec, l'avait amicalement engagé à quitter le métier militaire et à reprendre la vie d'étude à laquelle le destinaient plutôt ses travaux antérieurs et ses aptitudes naturelles. Il avait alors formé, avec quelques amis, le projet de fonder en Amérique, sur les bords de la Susquehannah, une république idéale, dans laquelle ils mettraient en pratique les théories démocratiques et commu-

nistes de la Révolution française. Arrêté dans son dessein par d'insurmontables difficultés matérielles, il avait entrepris une tournée de propagande, en faveur de ses idées politiques et religieuses, dans les grandes villes du centre de l'Angleterre, à Birmingham, Manchester, Derby, Nottingham, Sheffield. Il était allé, prophète errant, de chapelle en chapelle, prêchant en habit bleu et en gilet blanc, afin de protester par la simplicité de sa tenue contre le bariolage impudent des Eglises officielles. Son éloquence passait pour merveilleuse; c'était de plus, disait-on, un philosophe de premier ordre; enfin les deux ou trois amateurs de poésie que renfermait la congrégation disaient le plus grand bien de ses recueils de vers.

Le jour fixé pour son arrivée, M. Rowe se rendit, assez troublé, au bureau des messageries pour attendre la diligence qui devait amener leur grand homme. C'était un samedi, et Coleridge devait faire son premier sermon le lendemain dimanche. La voiture arriva enfin, dans la soirée; M. Rowe s'empressa vers la portière, et grande fut sa déception en n'apercevant à l'intérieur personne qui répondît au signalement de Coleridge. Il y avait là plusieurs voyageurs quelconques, entre autres une sorte de chasseur, à figure ronde, vêtu d'une espèce de vareuse noire, et parlant avec de grands gestes à ses compagnons de voyage, mais point de prédicateur. Tout à fait désappointé, M. Rowe regagna sa demeure, se

demandant quelle pouvait bien être la cause d'un retard si malencontreux : Coleridge passait pour distrait, un peu fantasque. Peut-être avait-il oublié la date fixée. Arrivé chez lui, il avait à peine eu le temps de commencer le récit de sa mésaventure, que se présentait sur le seuil l'homme à la veste de chasse. Surprise, c'était bien Coleridge.

Il avait été convenu précédemment avec M. Rowe que Coleridge irait, quelques jours après son installation à Shrewsbury, faire la connaissance de leur collègue de Wem, les ministres Unitaires de la région se rendant habituellement de ces visites réciproques; mais le jeune Hazlitt, extrêmement ému à la pensée que Coleridge devait être arrivé dans les murs de Shrewsbury, et impatient de l'entendre, résolut, sans tarder davantage, d'aller en ville le lendemain même pour assister au premier sermon du poète philosophe.

Debout bien avant le jour, il faisait encore sombre qu'il était déjà en chemin. C'était une matinée d'hiver, grise et froide. Il avait plu les jours passés et le chemin détrempé s'allongeait mélancolique sous un ciel bas et triste. Tout seul sur la route à cette heure matinale, Hazlitt s'avançait à grands pas, sans souci de la brume glaciale, tout à la pensée du grand homme inconnu.

Lorsqu'il arriva, la petite chapelle de High Street était déjà remplie de fidèles. L'office était commencé et l'orgue jouait le psaume XC : « Tu fais retourner l'homme à la poussière, et tu dis : Fils des hommes, retournez! Car mille ans à tes yeux sont comme le jour d'hier quand il est passé, et comme une veille dans la nuit. Tu les emportes, semblables à un songe; ils sont au matin comme une herbe qui passe; elle fleurit le matin et elle se fane; le soir on la coupe et elle sèche. » L'orgue se tut, le prédicateur se leva, forme vaguement entrevue dans la demi-obscurité de la chapelle, et, dans le recueillement de l'assistance, tombèrent lentement, distinctement ces paroles de son texte : « Et il alla à la montagne pour prier... »

Un silence se fit. Les derniers mots prononcés d'une voix grave et profonde, flottèrent encore quelque temps, et il semblait à Hazlitt que cette prière solennelle continuerait à flotter ainsi éternellement, dans l'infini. Il songeait à saint Jean-Baptiste, à cet homme criant dans le désert, une ceinture autour de ses reins, et dont la nourriture se composait de sauterelles et de miel sauvage.

Alors le sermon commença. Il roulait sur des thèmes que Hazlitt avait eu vingt fois l'occasion d'entendre traiter à la chapelle : séparation de l'Eglise et de l'Etat, parallèle entre l'esprit du monde et l'esprit chrétien, condamnation de la guerre et panégyrique de la paix; mais ces vieilles idées, qui avaient fini par lui sembler inertes et

sans vertu, paraissaient se ranimer à la voix du prédicateur, et retrouver toute leur jeunesse et leur force premières. D'instants en instants, c'étaient comme de vastes perspectives s'ouvrant tout à coup sur la vie. Les scènes familières succédaient aux imaginations grandioses. Après avoir flétri ceux qui avaient gravé la croix du Christ sur des bannières ruisselantes de sang humain, l'orateur évoquait, humble vision, le petit gardeur de troupeaux, assis à l'ombre de sa haie, heureux, insouciant, brusquement arraché de son hameau, traîné à la ville par les racoleurs, enivré au cabaret, transformé en misérable tambour de régiment, effronté, pommadé, sanglé dans la livrée du pillage et du meurtre.

Tandis que le sermon s'épanchait en nappes mélodieuses, Hazlitt écoutait en extase. C'était plus qu'il n'avait jamais rêvé. Poésie, philosophie, religion, tout se confondait en un hymne inspiré. Il n'eût pas été plus heureux, lui semblait-il, s'il eût entendu l'harmonie des sphères.

Il reprit la route de Wem le cœur gonflé de joie et d'espérance. Franchissant le cercle restreint de ses préoccupations habituelles, sa pensée s'élançait dans le champ du présent et de l'avenir. Il voyait, avec l'orateur, les nations, secouant les songes mauvais qui les avaient hantées jusque-là, s'éveiller à la liberté, à la fraternité humaines. Plus de haines, plus de violences; la force et l'intelligence mises au service

de la vérité, chacun déposant sur l'autel commun l'offrande de son travail et de sa bonne volonté. Et lui aussi travaillerait à la fondation de l'édifice nouveau. Les paroles de Coleridge, leur poésie, leur enthousiasme lui avaient rendu la confiance. C'était comme un messager surnaturel, envoyé pour lui tendre la main, lui montrer le chemin d'un doigt prophétique. Il oserait lui dire ses méditations, ses projets; il sentait que Coleridge trouverait le mot d'encouragement qu'il attendait depuis longtemps, le mot qui lèverait tous les doutes, dissiperait toutes les inquiétudes.

Au moment où il arrivait en vue de Wem, le soleil commençait à percer les brumes épaisses qui toute la matinée avaient flotté dans le ciel gris; des gouttes de rosée perlaient aux barbes des chardons. La nature semblait sourire, elle aussi, aux espérances de cette grande journée.

Le surlendemain, mardi, Coleridge devait venir les voir à Wem. Hazlitt, fort ému, s'était réfugié dans sa petite chambre du premier, où il attendait, anxieux, l'arrivée de leur visiteur. Bientôt on l'appela, et il trouva en bas, dans leur petit parloir, son père en conversation avec Coleridge. Après avoir échangé avec le jeune homme quelques paroles aimables, Coleridge reprit l'entretien commencé, et, tandis qu'il passait d'une question à une autre, Hazlitt considérait silencieusement cette figure étrange de poète, ce front vaste et d'une pâleur translucide, ces yeux profonds

au regard lointain. Le visage pensif, à peine teinté de rose aux joues, était encadré de cheveux noirs tombant en deux masses de chaque côté du front, comme chez les apôtres. La bouche était parlante, le menton arrondi et cordial. On se sentait en présence d'un poète et d'un homme à la fois. En face de lui la bonne figure robuste du vieil Hazlitt s'éclairait d'un sourire de satisfaction en entendant parler l'hôte inspiré assis à son foyer. Pour l'écouter avec plus d'attention, il avait relevé ses lunettes sur son front, et tandis que le poète effleurait d'une aile familière vingt sujets différents, le vieillard se réjouissait en son cœur de ce que la Vérité avait trouvé une alliée dans l'Imagination. Il se sentait aussi très doucement flatté dans son orgueil paternel en voyant cet homme, si éminent, accueillir avec un intérêt marqué les réflexions que son fils avait hasardées au courant de la conversation. On venait justement de mettre en parallèle les considérations de Burke sur la Révolution française avec la réponse que lui avait faite l'avocat célèbre James Mackintosh, dans ses *Vindiciæ Gallicæ*, et Coleridge avait défini leurs genres de talent à tous deux : celui-ci n'était qu'un logicien, l'autre était métaphysicien, l'un était l'homme des lieux communs, tandis que Burke était un véritable orateur, on aurait pu dire un poète. Le jeune Hazlitt se sentait là sur son propre terrain. Burke était un de ses favoris, à cause de son imagination

magnifique, de sa pénétration, de sa science du cœur humain. Il l'avait souvent défendu contre les attaques des sectaires qui, ne pouvant pardonner à Burke d'être passé dans le camp royaliste, le traitaient de sophiste filandreux. Il ajouta donc qu'à son avis, c'était un signe de vulgarité et d'étroitesse démagogique que de parler de Burke avec mépris, et il fut charmé d'entendre Coleridge déclarer la remarque très juste et très frappante.

L'intimité ne fit que croître pendant le déjeuner. Ils retrouvaient dans leur passé beaucoup de souvenirs communs et la conversation ne tarissait jamais. C'était le plus charmant des repas et jamais Hazlitt n'avait connu de parfum comparable à celui du mouton aux navets qui fumait sur la table. Ils évoquèrent ensemble quelques figures de connaissance, autrefois entrevues à Londres par Hazlitt : Godwin, l'ennemi des préjugés, le niveleur impitoyable, le constructeur de la société rationnelle, le nouveau Gamaliel aux pieds duquel venaient s'asseoir les jeunes enthousiastes avides de science et de sagesse; Mary Wollstoncraft, sa femme, connue pour l'indépendance de ses idées, célèbre aussi par son existence à la fois tragique et lamentable. Hazlitt avait fait également là-bas la connaissance de Thomas Holcroft, le plus curieux et le plus naïf des membres de la Société d'information constitutionnelle. Fils d'un malheureux cordonnier, Holcroft avait fait tous les

métiers, tour à tour colporteur, garçon d'écurie, sous-maître, secrétaire d'un homme politique, choriste, souffleur, utilité, enfin acteur et auteur dramatique. Toujours content, toujours serein, il avait supporté avec une philosophie magnifique tous les déboires de toutes les professions, brimades, duperies, escroqueries, plusieurs faillites, trois mariages, trouvant toujours moyen de ne voir que le bon côté des choses. Il s'était en dernier lieu passionné pour les idées nouvelles, et pour les soutenir il avait jeté dans la circulation deux ou trois énormes romans en une vingtaine de tomes, dans lesquels il prétendait supprimer, en les dépassant, tous les sentiments traditionnels, patriotisme, sentiments de famille, amitié, reconnaissance. Plus de lois, plus de restrictions à la liberté, plus de propriété. La Raison, la Justice, suffiraient seules à régir la société humaine. Coleridge connaissait très bien Holcroft, et il signala quelques-unes de ses manies les plus amusantes, notamment ses prétentions à la profondeur. Ils parlèrent aussi littérature, et à ce propos Coleridge dit quelques mots d'un de ses amis, poète de grand talent, déjà connu par quelques fragments remarquables, William Wordsworth.

La journée se passa délicieusement. Hazlitt se forgeait pour l'avenir une félicité sans égale. Il aurait là, à quelques heures de marche, un conseiller, un ami. Aux heures de découragement et

de doute, il irait frapper à la porte de Coleridge, qui le remonterait. Et alors quelles bonnes excursions de philosophes à travers la campagne et à travers les idées!

Le lendemain, au moment où Hazlitt descendait pour déjeuner, Coleridge lui montra une lettre qu'il venait de recevoir d'un de ses amis, M. Wedgwood. Celui-ci, riche industriel et grand amateur de philosophie, offrait à Coleridge une pension de cent cinquante livres sterling par an s'il consentait à abandonner ses projets de ministère ecclésiastique pour se livrer entièrement aux études philosophiques, et pour aller en Allemagne s'initier aux théories de leurs différentes écoles métaphysiques. Hazlitt sentit son cœur se serrer lorsque Coleridge, tout en se chaussant, lui dit qu'il comptait accepter la proposition. C'était la fin de ce rêve d'un jour. Il regardait mélancoliquement leur visiteur faire ses préparatifs de départ, lorsque celui-ci, ayant demandé une plume et de l'encre, écrivit quelques mots sur une carte qu'il tendit à Hazlitt. C'était son adresse : Nether-Stowey, Somersetshire ; et il ajouta que si Hazlitt voulait bien accepter de lui rendre visite dans quelques semaines, il ferait volontiers la moitié du chemin pour venir au-devant de lui. Hazlitt rougit de plaisir. Il n'aurait jamais osé espérer tant de bienveillance, de la part d'un homme déjà célèbre, à l'égard d'un étudiant obscur, fils d'un pauvre ministre de cam-

pagne. Ce témoignage délicat de sympathie et d'estime le toucha encore plus profondément que le sermon de Shrewsbury ou leur conversation de la veille, et ce fut tout juste s'il put balbutier quelques paroles de remerciement.

Coleridge fit ses adieux, et Hazlitt partit avec lui pour le reconduire jusqu'à moitié chemin de Shrewsbury.

Le temps était au beau; il faisait bon marcher, et ils allaient tous deux, Coleridge devisant comme la veille de mille choses diverses. Hazlitt écoutait ravi, savourant avec délices les charmes de cet entretien et de cette promenade matinale, découvrant, dans cette route monotone de Wem à Shrewsbury, dont il savait pourtant les moindres détails, une poésie nouvelle; il lui semblait que les vieux chênes tressaillaient d'allégresse au passage de Coleridge, et là-haut, à droite, du côté de Harmer Hill, les grands pins semblaient faire silence pour mieux entendre. Pas une syllabe, pas un geste de son compagnon ne lui échappait. Il observait avec curiosité la fantaisie de son allure. Au lieu de tenir, en effet, le milieu de la route, Coleridge changeait à chaque instant de côté, suivant tantôt un talus, tantôt l'autre, et les détours incertains de sa marche répondaient assez bien à la mobilité d'esprit et de desseins que trahissaient ses remarques. La conversation ayant pris un tour nettement philosophique, comme c'était naturel

entre deux métaphysiciens, Hazlitt profita d'un moment où elle avait revêtu un caractère plus particulièrement personnel et confidentiel pour faire part à Coleridge de son projet d'étude sur le désintéressement de l'esprit humain. Il croyait, ajoutait-il, avoir fait une découverte psychologique en cette matière et, encouragé par la bienveillante attention de Coleridge, il essaya timidement de lui exposer les grandes lignes de son système. Il y réussit très mal, mais il se sentit heureux, soulagé, d'avoir confié son secret à un esprit si bien fait pour le comprendre, et il se voyait pour ainsi dire sacré philosophe, du moment qu'un penseur comme Coleridge avait jugé ses réflexions dignes d'examen.

A moitié chemin de Shrewsbury ils se séparèrent, et Hazlitt revint à la maison.

Pendant les deux mois qui suivirent, il vécut dans un état d'excitation extraordinaire, fait de joie, d'inquiétude et d'impatience. Il irait voir Coleridge au printemps, c'était la seule pensée qu'il eût en tête; elle l'accompagnait partout, se mêlait à tous ses sentiments, à toutes ses impressions. Pour se préparer à jouir d'une façon plus exquise de la société et des entretiens de son illustre ami, il résolut de faire une sorte de retraite poétique, et, quittant le presbytère pour quelques jours, il prit le chemin qui conduit dans la pittoresque vallée de Llangollen, située à environ

vingt-cinq milles de Wem. Quand on a dépassé le petit village de Chirk, la route tourne brusquement à droite et l'on arrive tout à coup sur la vallée qui s'ouvre en forme d'amphithéâtre; tout au fond, la Dee court sur son lit de cailloux. Le printemps venait de commencer; les deux pentes de la vallée étaient toutes vertes de jeunes pousses; dans les lointains, les prairies s'étendaient à perte de vue. Hazlitt radieux suivait la route en corniche qui domine la rivière sur une longueur de plusieurs milles, récitant à haute voix l'ode de Coleridge à l'année qui s'en va. On était justement au 10 avril 1798, l'anniversaire de sa naissance. Pour fêter ses vingt ans, il se fit servir, à l'auberge de Llangollen, une tranche de poulet froid et une bouteille de sherry, et, pour la bonne bouche, il relut dans la *Nouvelle Héloïse* une de ses lettres préférées, celle où Saint-Preux décrit le pays de Vaud tel qu'il lui apparut, à son retour, des hauteurs du Jura.

Revenu à la maison, Hazlitt en repartit presque immédiatement pour se rendre en Somersetshire, où demeurait Coleridge. Il fit le voyage par étapes de vingt à vingt-cinq milles, roulant dans sa tête des projets de toutes sortes, goûtant en poète les moindres incidents du trajet : beauté des champs en fleur au mois de mai, splendeur des grands nuages, majesté des couchants, l'arrivée au crépuscule aux portes de quelque vieille ville crénelée, la joie de se détendre les jambes à

l'auberge après dix heures de marche; dans la cuisine les servantes allaient et venaient, préparant le souper; une bonne odeur d'oignons frits arrivait de temps à autre quand on ouvrait la porte. Tout en posant sur la table la théière et les œufs au jambon la bonne considérait curieusement cet inconnu, le monsieur de la petite salle. Il pouvait lui-même choisir son personnage parmi tous les héros de ses livres préférés. Il avait quitté le monde de la réalité pour celui de la fiction.

Chaque jour avait ainsi pour lui son charme particulier. Une fois, obligé de s'arrêter plus tôt qu'à l'ordinaire à cause d'une averse qui l'avait trempé, il avait trouvé à l'auberge un petit volume de *Paul et Virginie*, dont il avait prolongé la lecture assez avant dans la nuit. Plus tard, en errant sur les bords de la Severn, il avait fait la rencontre d'un acteur, membre de quelque troupe ambulante. C'était une matinée délicieuse; l'acteur, ses poches garnies de prospectus, allait faire une tournée dans les villages voisins. Il avait à la main une partition qu'il chantait pour se tenir en haleine. En croisant Hazlitt il lui avait donné le bonjour joyeusement, cordialement, un sourire illuminant sa bonne figure, puis il s'était éloigné, chantant toujours, allant porter plus loin son message de joie simple, d'insouciance et de poésie.

Après deux jours de flânerie aux alentours de Bridgewater (car dans son impatience il avait devancé le moment fixé pour son arrivée) il se

dirigea vers Nether-Stowey où il trouva le plus charmant accueil. Il y avait déjà trois ans que Coleridge s'était fixé dans cette petite maison rustique, séduit qu'il avait été par le charme des environs. Le village était adossé aux pentes d'une colline ; au loin, la mer. En cette saison de l'année, la campagne était toute verte et l'ermitage de Coleridge disparaissait sous les plantes grimpantes. Tout près de là, à Allfoxden, l'ami de Coleridge, William Wordsworth, habitait un vieux manoir dont le propriétaire, grand admirateur du poète, lui avait, disait-on, gracieusement offert la jouissance. Ils allèrent presque immédiatement y faire une visite, et Hazlitt pénétra respectueusement dans cette demeure antique mise ainsi à la disposition de la poésie avec une générosité qui lui rappelait l'âge d'or, la simplicité des temps primitifs. Wordsworth était absent. Il était allé à Bristol voir jouer une pièce nouvelle; mais sa sœur Dorothy, qui tenait la maison, leur fit un accueil fort aimable. Après une légère collation, elle leur apporta les poésies encore manuscrites de son frère, et Hazlitt les feuilleta, non sans émotion. Il coucha cette nuit-là dans une vieille chambre tendue de bleu, aux murs de laquelle étaient suspendus des portraits de famille délicieusement surannés, figures joufflues du temps de Georges I[er] et de Georges II, et le lendemain, à l'aube, il s'éveilla à l'appel des daims

qu'on entendait bramer au loin, dans les profondeurs du parc avoisinant.

Ils allèrent après le petit déjeuner y faire une promenade, et, s'étant assis tous les deux sur le tronc d'un frêne abattu, Coleridge lut quelques ballades de Wordsworth, de sa voix sonore et musicale : la chevauchée nocturne du pauvre innocent Betty Foy; la ballade de l' « Epine » qui fit sur Hazlitt une impression profonde. Cette épine sinistre qui se dresse là-haut, tout au sommet de la montagne et près du tertre de mousse sous lequel est enseveli un petit enfant, la solitude effrayante de cette cime battue des vents, que personne ne fréquente, sauf la mère du malheureux petit, devenue folle après avoir été abandonnée par celui qui lui avait promis le mariage; la nature, complice farouche de l'infanticide, et pourtant réservant, dans sa tendresse maternelle, un abri de mousse à l'enfant pour jamais endormi, il y avait là un sens mystérieux des êtres et des choses que Hazlitt ne se souvenait pas d'avoir rencontré jusque-là. Cette poésie l'enveloppait comme d'un souffle printanier; il y respirait l'âcre parfum qui s'exhale des champs fraîchement labourés. Il ne s'était jamais douté que des vers pussent avoir cette puissance magique. Assez novice d'ailleurs en matière de poésie, il n'était guère sorti des classiques, et les avait lus en y cherchant surtout des idées. Rousseau l'avait déjà introduit au seuil des

grandes émotions naturelles; mais Wordsworth, lu par Coleridge, c'était, lui semblait-il, l'initiation complète.

Le soir, tandis qu'ils revenaient à Nether-Stowey, Hazlitt écouta Coleridge faire quelques restrictions, se plaindre que Wordsworth manquât d'élan et de fantaisie, s'attachât trop à la réalité même banale. Hazlitt, lui, ne songeait guère à critiquer. La soirée était magnifique, la lune éclairait le chemin. Il confondait dans une même admiration la nature et celui qui l'avait si intimement comprise.

Les détails que lui avait donnés Coleridge, tant à Wem que depuis leur arrivé à Nether-Stowey, lui permettaient maintenant de se faire une idée assez précise de la vie et des travaux de Wordsworth. Celui-ci avait été également un de ceux qui avaient salué, avec des transports de joie, la Révolution française. Leur aîné de quelques années, il avait vu les débuts de la Révolution de tout près, car en 1790, au cours d'une excursion en France, il avait fraternisé dans les villes et les villages, avec les populations enthousiastes. Il y était retourné deux ans après, attiré comme par une sorte de fascination. Il avait connu la joie d'assister, dans tout l'épanouissement et la confiance de la vingtième année, à cet ébranlement magnifique d'une nation libérée. Même les désordres et les excès de la Terreur n'avaient pu lui faire perdre de vue la grandeur du but pour-

suivi. A ces temps exceptionnels, il fallait, disait-il, une morale d'exception. De retour en Angleterre, il avait continué à suivre des yeux avec le même intérêt, les progrès de la France vers l'idéal rêvé. S'inspirant des principes d'égalité et de fraternité dans ses travaux littéraires, il avait même cherché à créer une forme de poésie toute nouvelle, vraiment populaire, non seulement dans ses héros, ses incidents, ses sentiments, mais aussi dans sa forme, la structure de ses strophes et de ses vers, dans son style, ses images, ses comparaisons, ses allusions. Et là-dessus Coleridge faisait des réserves. Il craignait qu'on n'aboutît ainsi à la vulgarité, au négligé, qu'on privât la poésie des ressources infinies de l'histoire et de la légende, de la mythologie, de la superstition. Malgré ces restrictions, l'idée n'en paraissait pas moins à Hazlitt tout à fait neuve et fertile en conséquences artistiques.

Wordsworth, revenu de Bristol, vint les rejoindre le lendemain à Nether-Stowey. Hazlitt, d'après ses lectures et les indications de Coleridge, se représentait déjà vaguement la physionomie du poète, mais la figure qu'il vit apparaître devant lui était encore plus expressive que ce qu'il avait imaginé. C'était une grande forme maigre, bizarrement costumée d'une veste de futaine et d'un pantalon à rayures. L'allure était gauche; on eût dit qu'il roulait des épaules en marchant, et, au premier coup d'œil, on songeait bien moins à un

poète qu'à un laboureur ou un colporteur. Mais le visage révélait bientôt l'homme véritable. Un front très haut, puissant, comprimé aux tempes, un grand nez à la romaine, des yeux profonds, perçants, lumineux, une figure grave, solennelle, marquée de rides précoces, sur laquelle courait de temps à autre, ô surprise, le sourire d'une bouche moqueuse, irrésistible de comique. Hazlitt fut tout de suite conquis par la bonhomie de ses manières et surtout par le sans-façon avec lequel il entama d'emblée le fromage de Chester posé sur la table. Le poète perçait d'ailleurs de temps à autre, car, après avoir fait quelques commentaires humoristiques sur le menu et aussi sur le régal d'un mélodrame qu'on lui avait servi la veille au théâtre de Bristol, il alla se pencher à la fenêtre pour contempler, sur les pentes d'en face, le reflet du soleil couchant.

Il les amena le jour suivant à Allfoxden, où il leur lut en plein air la ballade de Peter Bell. C'était l'histoire émouvante et fantastique du colporteur Peter Bell, vagabond farouche et brutal, à l'œil méfiant, au cœur froid, à l'âme de ténèbres. Une nuit de novembre, après avoir marché toute la journée par monts et par vaux, il s'égare dans la forêt. Un sentier de traverse l'amène à une carrière abandonnée, et là, près de la rivière qui coule silencieusement dans une clairière, il aperçoit, aux rayons de la lune, un âne, immobile. Bonne aubaine; il enfourche l'animal, saisit la

bride et veut partir. L'animal ne bouge pas. Il le menace de son bâton : l'âne tourne vers lui un regard suppliant, profondément triste. Furieux, il frappe la bête; elle tombe à genoux. Il la roue de coups. Alors l'âne pousse un cri terrible répercuté dans la nuit par toutes les saillies des rochers. Joyeux d'avoir ému l'animal, Peter Bell frappe de nouveau. De nouveau retentit la clameur épouvantable, et voici que Peter Bell commence à se troubler. Il y a dans l'écho des rochers quelque chose d'inquiétant, comme une protestation sourde. La lune a semblé s'obscurcir. Tout à coup, à sa lueur douteuse, il voit, du lit paisible de la rivière, surgir une figure effrayante, une tête horrible de noyé. Peter Bell tombe évanoui. A mesure qu'il reprend ses sens, la lumière se fait dans son esprit. Ce pauvre âne, dont la maigreur l'avait tout d'abord frappé, est donc resté là, à attendre son malheureux maître, probablement plusieurs jours, sans toucher un brin d'herbe. Cette bonté instinctive du pauvre animal, cette fidélité au delà de la mort émeuvent l'âme de Peter Bell. Est-ce l'influence de cette nuit si calme, de cette forêt pacifique, de ces grands rochers, pour la première fois un rayon de compassion, de pitié, de tendresse pénètre l'âme obscure de Peter Bell. Elle s'ouvre au repentir des fautes passées. Quelques scènes touchantes hâtent la guérison de ce cœur malade et, après

dix mois de mélancolie, Peter Bell, la brute, devient un homme de bien.

Wordsworth lisait admirablement. Il y avait dans son regard, dans sa manière de dire, quelque chose qui agissait sur l'auditeur à la façon d'un charme. On oubliait la réalité et l'on était avec son Peter Bell, dans cette clairière baignée de lune. La voix du poète avait par instants une sorte d'âpreté gutturale qui semblait faite pour cette poésie forestière. On y sentait la vie des arbres, la saveur des rochers. C'était absolument beau.

Cette existence idyllique se prolongea pendant trois semaines. Ils se réunissaient soit à Allfoxden, soit à Nether-Stowey. Un industrieux ami de Coleridge, lui avait installé auprès de la maison une tonnelle autour de laquelle bourdonnaient les abeilles. C'était là qu'ils venaient le plus souvent s'asseoir l'après-midi, pour discuter de mille sujets tout en vidant leurs verres.

Pour conclure, ils allèrent, Coleridge, Hazlitt et une sorte de jeune famulus nommé John Chester, faire une tournée au bord de la mer. Ce Chester amusait extrêmement Hazlitt. Natif de Nether-Stowey, il avait été comme fasciné par Coleridge, qu'il ne quittait pas plus que son ombre. Pendant leur excursion, il trottait à côté du philosophe, de toute la vitesse de ses jambes en cerceaux, recueillant au passage toutes les syllabes qui tombaient des lèvres du prophète, agitant avec

allégresse le bâton de coudrier qui lui servait de canne, ne disant jamais rien, comprenant de temps à autre, mais si évidemment heureux que Hazlitt l'enviait.

La vue était magnifique tout le long de la route. Les grandes bruyères désertes qu'ils traversaient, dominaient tout le canal de Bristol. Ils apercevaient au delà, dans les lointains brumeux, les masses grises des collines galloises du côté de Brecon et d'Abergavenny. Leur sentier côtoyait la mer. Parfois il descendait en lacets jusqu'à la grève; les mouettes y tournoyaient à l'entrée de grottes profondes que le flot venait battre. Puis ils remontaient des pentes raides et rocheuses jusqu'au sommet de collines coniques dont la tête, couronnée de buissons, rappelait, de loin, le crâne tondu d'un moine. Ils avaient encore plusieurs lieues à faire au moment où le soleil disparut à l'horizon, et ce ne fut qu'à minuit qu'ils arrivèrent au village de Linton. Après avoir déjeuné le lendemain matin dans une petite salle d'auberge à l'ancienne mode, de thé, d'œufs, de rôties et de miel, leur fenêtre ouvrant sur un jardin parfumé de thym et de fleurs sauvages, hantées des abeilles, ils allèrent errer tous les trois sur les sables de la grève, évoquant tour à tour Virgile et Thomson, le poète des *Saisons*, Milton, Shakspeare, tous les grands prêtres de la nature.

Cette excursion délicieuse marqua la fin du séjour de Hazlitt parmi les poètes. Quelques jours

après il se mettait en route pour retourner au presbytère de Wem, et Coleridge l'accompagna jusqu'à Bristol où ils se dirent adieu.

Hazlitt revint à Wem rayonnant. Ces trois semaines passées avec Coleridge et Wordsworth avaient achevé l'œuvre commencée au sermon de Shrewsbury. Les entretiens journaliers qu'il avait eus avec les deux poètes philosophes lui avaient permis de mesurer ses forces. Il sentait que ses études, ses méditations étaient mieux qu'une vaine logomachie. A différentes reprises il avait pu éprouver, sur ses contradicteurs, la valeur de ses arguments favoris. Il avait même eu, par moments, la joie très intime de percevoir les limites du goût de Coleridge sur certaines questions d'art et de littérature. Il revenait plus sûr de lui, sentant sa vigueur intellectuelle comme doublée. Ce doute, cette défiance de lui-même qui l'avaient si souvent tourmenté, avaient à peu près disparu, comme aussi cette espèce de fièvre, d'excitation nerveuse dont il avait souffert autrefois et qui consumait ses forces. Le calme de ces paysages rustiques, la paix de cette existence idyllique avaient rétabli chez lui l'équilibre. La société des deux poètes avait exercé sur lui une influence bienfaisante. Et que de belles choses ils lui avaient révélées, que de découvertes ils lui avaient suggérées dans le domaine du pittoresque, et dans celui des émotions. Il se comparait mentalement au premier homme discernant soudain les

mille nuances du bien et du mal. Lui, c'était aux nuances infinies du beau que Wordsworth et Coleridge lui avaient ouvert les yeux.

III

PÈLERINAGES ARTISTIQUES

Le problème de la vie matérielle avait jusque-là assez peu préoccupé Hazlitt. C'était un genre de méditations plutôt négligeable et inférieur auquel il ne s'était guère arrêté, tout entier à ses imaginations de philosophe. Cependant la question devait finir par se poser un jour ou l'autre. Son père ne pouvait continuer beaucoup plus longtemps à subvenir à ses besoins. Hazlitt avait plus de vingt ans; il fallait songer à un métier. Il était bien entendu maintenant qu'il avait complètement renoncé à la carrière de ministre Unitaire. C'était cependant la seule profession à laquelle il fût tant soit peu préparé. Naturellement, sa culture philosophique le rendait propre à toutes sortes de fonctions, mais à aucune en particulier. Le métier de penseur n'aurait pu nourrir son homme qu'à la condition d'y joindre, tout au moins, un certain talent d'exposition. Or Hazlitt, tout bouillonnant d'idées, se sentait impuissant dès qu'il prenait la plume. Son fameux essai sur les principes de l'activité humaine, il l'avait remis vingt fois sur le chantier depuis son retour de Nether-Stowey. Le plan, les détails, rien ne le satisfaisait.

Il fallait décidément songer à autre chose. L'idéal, c'eût été de trouver une profession lui permettant de poursuivre ses études personnelles, pas très absorbante, afin de vous laisser l'esprit libre, et suffisamment lucrative pour vous épargner les soucis qui paralysent l'intelligence. Justement, au milieu de toutes ses occupations, Hazlitt, suivant de loin, en cela, l'exemple de son frère, n'avait jamais abandonné complètement l'étude du dessin, pour lequel il avait manifesté dans sa jeunesse beaucoup de dispositions. En s'y remettant résolument et en allant travailler à Londres sous la direction de son aîné, rien ne lui serait plus facile, semblait-il, que de se procurer là le métier désiré. John se tirait très convenablement d'affaire avec ses miniatures ; Hazlitt, même avec beaucoup moins de talent, pourrait fort bien y gagner sa vie.

La profession de peintre paraissait faite à souhait pour un penseur. Quelle excellente école d'observation, de précision ! Qui dit portraitiste dit psychologue, et psychologue rigoureusement exact, car on peut déguiser ses pensées et ses sentiments : on ne déguise pas sa physionomie. Où pouvait-on mieux, d'autre part, trouver l'équilibre, la pondération, l'apaisement indispensables au philosophe véritable, que dans l'exercice d'une profession à la fois manuelle et intellectuelle ? Le peintre travaille à son chevalet, il va, il vient, pour préparer ses teintes, pour choisir ses

pinceaux. Il quitte son ouvrage pour juger de l'effet, se rapproche, s'éloigne, et cet exercice corporel rend l'esprit plus dispos, l'intelligence plus lucide. La peinture n'était pas non plus une de ces professions qui, comme la littérature proprement dite, vous emprisonnaient, presque fatalement, dans les murs d'un cabinet de travail ou d'une bibliothèque. C'était un métier de plein air. On part, transportant avec soi tout son matériel sur ses épaules. On est libre, indépendant. On a la grande route devant soi. Les sujets sont là sous la main. Il suffit d'installer son chevalet, et à l'œuvre. Il y avait aussi à faire la tournée des musées et des collections particulières, Wilton, Fonthill, Hampton Court, Oxford, Burleigh. On pouvait fonder de grandes espérances sur ces pérégrinations à travers le pays, au hasard du modèle, de la copie, de la commande, et aussi sur tout le travail philosophique qui s'accomplirait chemin faisant.

Grâce aux excellents conseils de son frère, grâce, aussi, à un labeur assidu, Hazlitt fut assez vite en état de peindre convenablement. Il se rendait très bien compte néanmoins qu'il faisait là un métier, tandis que sa véritable vocation était ailleurs. Il s'en apercevait en comparant le plaisir qu'il trouvait à contempler un tableau de maître, avec celui que lui procurait, par exemple, la lecture d'une belle œuvre. Dans le premier cas, c'était la satisfaction d'un ouvrier consciencieux,

examinant un travail supérieurement exécuté; dans le second, c'était une véritable jouissance artistique. Un jour qu'il lisait une délicieuse comédie de Van Brugh, en face d'un paysage de Ruysdaël ou d'Hobbema, quittant de temps en temps son livre des yeux pour jeter un regard au tableau, il se demandait si jamais lui, Hazlitt, connaîtrait, en peinture, ce frisson du beau que ce petit recueil de pièces de théâtre lui faisait éprouver.

Il eut alors l'occasion d'aller visiter la galerie de Burleigh House, dans le voisinage de Peterborough. Le pays lui plaisait. Il lui rappelait des souvenirs de famille. C'était aux environs que sa mère était née. On y voyait toujours la petite ferme où elle avait grandi, la barrière à laquelle, tout enfant, elle allait s'appuyer pour voir le soleil couchant. Le paysage faisait penser à la Hollande des tableaux de Potter, avec ses marais à perte de vue, ses moulins à vent, ses prairies, le bouquet d'arbres derrière lesquels montaient les tours de la cathédrale de Peterborough. Hazlitt ravi, contemplait cette nature si différente de ce qu'il avait vu jusque-là : ondulations du Shropshire, collines du pays de Galles, vallées encaissées de la Dee et de la Severn. Installé dans une maison qui donnait sur la campagne, il observait curieusement les jeux des ombres et de la lumière sur ces vastes plaines. Debout dès le matin, il essayait de fixer sur la toile la teinte blonde des prés encore

mouillés de rosée. Il avait eu rarement le pinceau si heureux. Il sentait que décidément il prenait goût au métier, qu'il commençait à le considérer non plus avec les yeux d'un professionnel ou d'un amateur, mais avec ceux d'un artiste.

Une toile attribuée à Rembrandt, qu'il vit à ce moment-là au château de Burleigh, fut pour lui une véritable révélation d'art. C'était le portrait d'une femme très âgée, le front serré dans un bandeau sur lequel était posée une sorte d'écharpe à franges, de couleur sombre. Les traits étaient mis en relief par une opposition saisissante d'ombre et de lumière. On sentait les rides courir sur la peau, le sang affleurer à peine sous l'enveloppe flétrie et parcheminée du visage. Hazlitt restait en extase devant cette figure, se demandant par quel prodige de divination l'artiste parvenait à découvrir la beauté sous le masque en apparence le plus vulgaire.

Hanté par cette vision du Rembrandt, il se mit au travail avec une ardeur et une foi nouvelles, afin d'acquérir une partie de cette maîtrise incomparable. Peut-être, se disait-il, faudrait-il des années de préparation, d'efforts, d'échecs répétés. Mais un portrait, peint comme savait le faire un Rembrandt, valait bien le sacrifice d'une vie d'homme, et l'on mourrait sans regret en laissant seulement derrière soi une ou deux œuvres aussi parfaites, car on ne mourrait pas tout entier.

Il trouva justement, sur ces entrefaites, aux environs de Manchester, une vieille paysanne dont la figure lui rappela celle qui, à Burleigh, avait fait sur lui une impression si profonde. Il demanda à la bonne femme de poser et dès les premiers essais il eut la satisfaction d'avoir bien mieux réussi qu'il n'eût osé l'espérer. Il aurait même pu, se disait-il avec complaisance, s'en tenir là s'il s'était contenté du style vague et imprécis alors en faveur chez ses contemporains. Mais ce qu'il voulait obtenir, lui, c'était l'exactitude du grand peintre hollandais, ce mouvement, cette atmosphère de vie, ces transitions exquises entre les jours crus et les ombres les plus accentuées. Toute cette partie de son œuvre lui donnait un mal et un plaisir incroyables. Il passait des matinées entières à retoucher une ride de la peau, à préciser la moue des lèvres, à traduire ce regard terne, affaibli, éteint par la vieillesse, ce regard tourné pour ainsi dire en dedans, ce visage exsangue, sauf deux ou trois filets entrevus çà et là sur la peau jaunie et toute froissée. Le soleil venait l'interrompre dans sa tâche; il ne retrouvait plus la lumière du début; son modèle se fatiguait; autant d'obstacles, de retards; cependant l'œuvre avançait et Hazlitt était extrêmement heureux lorsque le soir, contemplant son travail de la journée, il songeait avec orgueil que lui aussi était peintre, et il faisait pour l'avenir des rêves

de vie complète, toute illuminée d'un rayonnement de gloire artistique.

On lui fit peu après une proposition qui semblait aller au devant de ses désirs les plus chers. Un riche négociant de Manchester, M. Railton, le chargeait d'aller lui faire, au musée du Louvre, plusieurs copies d'après des tableaux de l'école italienne; en même temps James Northcote, portraitiste et peintre d'histoire renommé, lui demandait de lui copier l'Hippolyte de Médicis, de Titien. C'était pour Hazlitt une bonne fortune inespérée. Jusque-là il n'avait guère connu les grands maîtres étrangers que par quelques œuvres disséminées dans des collections privées, difficilement accessibles. Il allait donc pouvoir passer plusieurs mois au temple même du grand art, dans ce Louvre dont ses amis disaient tant de merveilles.

Le musée s'était enrichi, dans les dernières années, d'un certain nombre de chefs-d'œuvre cédés au gouvernement français à la suite des guerres récentes, mais tous ces trésors artistiques étaient longtemps demeurés inaccessibles aux visiteurs anglais, à qui le séjour en France était devenu à peu près impossible depuis le commencement des guerres de la Révolution. Enfin la paix d'Amiens leur avait rouvert le territoire français et, toute cette année-là, les bateaux de Londres, de Douvres et de Brighton n'avaient cessé de transporter des chargements de voya-

geurs anglais, impatients de revoir la « belle France » et son incomparable capitale, curieux aussi de comparer au pays d'ancien régime, qu'ils avaient connu, la France nouvelle sortie de la Révolution. Un champ d'études aussi intéressant au point de vue des institutions, des mœurs, de la civilisation s'était rarement offert à l'observateur attentif. Mais Hazlitt avait l'esprit ailleurs qu'à la politique, dont les discussions et les conclusions lui semblaient une rumeur vaine, à côté des grandes leçons silencieuses que vous donnaient les chefs-d'œuvre.

Il s'était procuré un catalogue et pendant toute la période qui précéda son départ il l'étudiait religieusement, essayant de se figurer d'avance les tableaux d'après leurs titres : « La Maîtresse de Titien à sa toilette », « Le Jeune Homme au gant », vingt autres qu'il avait élus entre plusieurs centaines, et dont les noms lui paraissaient également suggestifs; il en imaginait la composition, le coloris, l'expression d'après les deux ou trois lignes sèches de son guide, donnant libre cours à toute sa fantaisie.

Enfin il partit et après avoir traversé d'une seule traite, comme en un rêve enchanté, les provinces du nord de la France, il arriva à Paris, s'installa au petit bonheur dans une chambre très modeste de la rue du Coq-Héron, l'état de ses finances ne lui permettant pas d'aborder les quartiers à la mode, et courut immédiatement chez

un M. Mérimée, fonctionnaire important pour qui Holcroft lui avait donné un mot d'introduction, et qui devait lui faciliter l'entrée du musée. Il se heurta d'abord à des consignes inattendues. Le premier jour il frémit d'impatience en se voyant confiné aux salles françaises pour de vagues raisons administratives, et condamné à n'entrevoir que par les barreaux d'une grille de fermeture l'immense galerie où se succédaient les tableaux des écoles étrangères. Enfin, quelques pourboires significatifs adoucirent les gardiens et il pénétra ébloui au milieu des chefs-d'œuvre.

Il avait bien visité déjà plusieurs galeries d'art en Angleterre, mais les collections royales elles-mêmes paraissaient chétives à côté de cette profusion. Il passait tour à tour de Rembrandt à Rubens, de Vinci au Corrège, de Raphaël à Titien. Dans une des salles une toile gigantesque couvrait à elle seule presque toute une paroi, faisant dans la muraille comme une trouée lumineuse. C'étaient les Noces de Cana de Paul Véronèse, avec tout le bariolage de ses personnages multiples, gentilshommes et dames de la cour, groupes de musiciens, serviteurs, bouffons, nains, lévriers errant dans la salle immense du festin. Dans une autre pièce on avait déposé provisoirement plusieurs grands tableaux, à la suite de changements opérés dans la distribution des galeries, et l'on avait la sensation de s'y mouvoir comme dans un fouillis de chefs-d'œuvre, car

toutes ces toiles, posées là simplement au pied de la muraille, en attendant qu'on les mît en place, étaient des Raphaël, des Titien : la Transfiguration, Saint Pierre le Martyr, Hippolyte de Médicis, puis le Saint Jérôme du Dominiquin, pour ne rien dire de toute une confusion de paysages, verdures éclatantes, taillis, rochers bleuâtres, mélange merveilleux et inattendu de couleurs et de contours.

La fatigue et la fièvre de ce premier contact avec le Louvre une fois passées, il se mit à la besogne avec allégresse. L'ouvrage ne lui manquait point puisqu'il lui fallait en quelques mois achever une demi-douzaine de copies. Aussi, tous les jours, sauf le vendredi, jour de balayage, il était à son chevalet depuis l'ouverture jusqu'au moment où les gardiens annonçaient dans les salles : « Quatre heures, citoyens, on va fermer! » L'hiver fut très rigoureux cette année-là. Les galeries n'étaient que très imparfaitement chauffées par les poêles. On avait les doigts gelés à tenir le pinceau. Il fallait parfois, à Hazlitt, presque de l'héroïsme pour ne pas laisser en suspens le travail commencé, sans parler de ses luttes perpétuelles avec ses Titien, ses Raphaël, ses retouches fébriles, ses impatiences, ses déceptions. Aux heures de découragement et de désespoir, il essayait de se remonter en prenant pour exemples des peintres qui travaillaient dans la même salle. Il y avait à côté de lui deux jeunes Français, l'un prenait une

copie de la Maîtresse de Titien, l'autre la Vierge aux Rochers de Vinci, et Hazlitt admirait la patience, la persévérance, la ténacité de ces Français, qu'il s'était toujours un peu imaginés (à part quelques exceptions de génie) comme des êtres légers, sautillants, écervelés, incapables d'action suivie. Le premier s'était attelé résolument à son Titien qu'il prenait, par petits carrés, avec une conscience infinie. Peu doué, du moins à ce qu'il semblait, il obtenait, à force de volonté et d'énergie, des résultats bien plus satisfaisants que Hazlitt avec sa fougue capricieuse. L'autre, celui de la Vierge aux Rochers, répondait davantage au type populaire du Français étourdi. Il semblait incapable de rester longtemps sur son siège. Il se levait, examinait sa copie à distance, puis son modèle, puis il allait jeter un coup d'œil sur le travail des voisins, faisait un brin de causette avec l'un et l'autre, allait se réchauffer au poêle le bout des doigts, enfin revenait à son escabeau pour recommencer le moment d'après le même manège. Et malgré tout Hazlitt l'enviait, car avec ces allures d'écervelé et de fantaisiste, ce Français avait, comme son camarade, la constance, la volonté, l'application qui conduisent au succès. Il mettait six semaines à terminer sa copie, mais c'était de l'ouvrage véritablement fait, achevé jusque dans ses moindres détails.

Le spectacle de leur persévérance faisait rougir Hazlitt de ses accès d'impatience. Pour s'en

guérir il allait méditer devant les Vinci, les Claude Lorrain, les Raphaël, devant les œuvres d'un fini supérieur. Il se disait que ces grands maîtres eux-mêmes avaient dû une partie de leur succès à leur attention soutenue, à leur labeur incessant, à leur souci du détail, à leurs corrections minutieuses, qu'ils avaient fait, pour leurs tableaux les plus célèbres, des esquisses, des études aussi patiemment exécutées que celles d'un apprenti. Il passait de longues heures devant les couchers de soleil de Claude Lorrain, étudiant toutes les gradations de la lumière, ses teintes différentes, ses reflets sur les nuages et les eaux. Puis il allait demander des leçons de probité artistique aux portraits de Raphaël. Il s'appliquait à rendre lui-même, avec toute la précision possible, les moindres nuances des Titien qu'il s'occupait alors à copier, tous les détails de la physionomie, le moelleux des étoffes, la richesse, la souplesse des tissus; et à mesure qu'il se rapprochait davantage du maître il sentait naître en lui comme une force nouvelle; il avait conscience de pouvoir désormais non seulement comprendre la beauté, mais la créer lui-même avec son pinceau.

Il revint en Angleterre plus résolu que jamais à devenir un grand peintre; quant à la question matérielle il la résoudrait en faisant des portraits.

Après avoir été livrer ses copies à Manchester, il monta jusqu'au pays des lacs où résidaient maintenant ses amis Wordsworth et Coleridge.

Il voulait tenter de fixer sur la toile ces deux physionomies si expressives. Ce fut un début malheureux. Le Coleridge était passable mais Wordsworth était complètement manqué. Sans se laisser toutefois décourager par ces insuccès, Hazlitt s'efforça de mieux faire dans les essais qui suivirent. Il acceptait avec assez de philosophie ces déconvenues inévitables car, abstraction faite de la question d'art, son métier de portraitiste lui plaisait. Tout en exécutant ses commandes il observait, avec une curiosité amusée, le petit manège de ses modèles, leur indifférence simulée à la première séance, leur satisfaction intense dès qu'on avait commencé l'esquisse de leurs traits, puis l'inquiétude qui s'emparait d'eux quand ils se voyaient sur la toile, figés dans une attitude donnée, prisonniers du peintre désormais. Il faisait avec eux la conversation pour les distraire. La tâche devenait assez délicate lorsqu'il avait affaire à de gros négociants de Manchester ou de Liverpool, insupportables de morgue et de sottise. Leurs réflexions brutales, leur ignorance, leur présomption de parvenus le mettaient hors de lui, et, malgré toute sa philosophie de peintre et de penseur, il avait parfois à soutenir contre lui-même des luttes héroïques pour ne pas leur crier tout son mépris. C'était le côté fâcheux de la profession.

Les mois se succédèrent ainsi et de même les portraits, avec des alternatives d'insuccès et de

réussite. De temps en temps, se donnant des vacances, il allait faire un pèlerinage à l'une des collections privées de la région où il se trouvait. Les domestiques des châteaux dévisageaient d'un air méprisant cet amateur modeste, mais il avait un front d'airain lorsque l'art était en jeu, et malgré les rebuffades et les humiliations il finissait toujours par pénétrer jusqu'au sanctuaire rêvé. Il faisait aussi de courtes apparitions à Londres dans le quartier des artistes, retrouvant là des irréguliers, des enthousiastes, riches d'espérances et d'ambitions, mais abritant pour le moment leur génie dans de misérables taudis qu'ils appelaient leur atelier. Puis il se replongeait dans la province, vivant au petit bonheur, sans soucis, sans ennuis.

Pendant l'un de ses séjours à Wem il entreprit un portrait de son père destiné à l'exposition de peinture de Londres, et ce portrait fut pour le vieil Hazlitt et son fils l'occasion d'un rapprochement tout à fait cordial. Le père n'avait pas vu sans amertume Hazlitt délaisser la profession ecclésiastique. L'art adoucit les regrets du vieux pasteur, qui peu à peu en vint presque à se réconcilier avec la vocation nouvelle de son fils. Les jours de pose furent charmants. Hazlitt souriait de voir l'empressement avec lequel son excellent homme de père courait à la fenêtre le matin pour voir si le soleil ne viendrait pas les déranger en faisant irruption dans la chapelle où

ils s'étaient installés pour travailler. Ce vieil Unitaire, contempteur habituel des vaines pompes de l'art, s'intéressait aux moindres détails de l'opération, avec une curiosité enfantine, maintenant que son amour-propre de modèle était en jeu, et aussi son orgueil paternel, car il avait toujours été très fier de ce fils, même après sa grande trahison. Il se prêtait avec une docilité touchante à toutes les exigences de la pose; il avait même consenti à se laisser représenter lisant, lui ministre de l'Eglise Unitaire, un volume profane de Shaftesbury, que son fils lui avait fait tenir à la main, à cause de la reliure décorative. Il était enchanté. Quant à Hazlitt il rêvait de Rembrandt et de Raphaël. Depuis plusieurs années déjà il travaillait à se perfectionner. Le moment était venu de produire mieux que des copies passables ou des portraits vendables. Il fallait que cette toile, exécutée à loisir, à un âge (il avait maintenant vingt-six ans) où un peintre peut déjà donner sa mesure, fît décidément époque dans sa vie. Chaque coup de pinceau, il le sentait, avait comme une vertu magique, et pouvait modifier toute son existence à venir si le tableau se trouvait être un chef-d'œuvre.

Le portrait fut exposé au Salon.

Hazlitt dut bientôt, hélas, se rendre à l'évidence. Il ne serait jamais ni Rembrandt, ni Raphaël, mais seulement un peintre consciencieux. A plusieurs reprises déjà il avait connu, pendant son

travail, ce sentiment d'inquiétude, ce serrement de cœur autrefois éprouvé pendant sa période métaphysique du début. Trop souvent, tandis qu'il s'épuisait en efforts infructueux, des figures familières, le Jeune Homme au gant, les personnages de Van Dyck, les Vierges de Vinci et de Raphaël, apparaissaient à son regard, comme étonnées des prétentions du malheureux portraitiste. Il enviait alors la bonne volonté convaincue des artistes médiocres, qu'il avait rencontrés sur sa route, poursuivant, achevant de gaîté de cœur des œuvres de vingtième ordre sans se soucier ni de Titien, ni du Corrège. Il se reprochait presque d'avoir vu le Louvre, d'avoir jamais pénétré dans une collection de tableaux. Pourquoi ses yeux s'étaient-ils jamais ouverts au grand art? Pourquoi avait-il jamais éprouvé l'émotion sacrée que donnent les belles choses ? Il n'en mesurait que mieux les profondeurs de l'abîme dans lequel il se débattait misérablement. Il recherchait les raisons de ses échecs. Peut-être étaient-ils dus à son désir (c'était là une de ses ambitions secrètes) de faire des Titien avec des modèles anglais. Peut-être se heurtait-il à une contradiction absolue en voulant appliquer à ces figures du Nord les méthodes des peintres italiens, leur façon de traiter le costume et les accessoires du portrait. Mais c'étaient là, il le voyait, des raisons secondaires. Il n'était pas né peintre. Le sentiment de son impuissance lui faisait venir des larmes aux

yeux. Il méritait le succès, lui travailleur convaincu, bien plus que tant d'autres qui, découvrant sans effort le secret des belles choses, avaient l'air de traiter l'art comme un jeu. Il s'était donc complètement mépris sur sa vocation, pasteur manqué d'abord, peintre manqué maintenant.

Les diverses tentatives qui suivirent ne pouvaient guère le faire revenir sur le jugement qu'il avait porté sur son propre talent. Il comprit qu'il vaudrait mieux tourner ailleurs son activité et, mélancoliquement, il se mit à se demander, pendant les intervalles de son travail, à quelle occupation il pouvait bien être destiné.

IV

CHARLES LAMB, MALTHUS, Mme HAZLITT

Pendant un des séjours intermittents que Hazlitt avait faits à Londres depuis son retour en France, il avait un soir, chez le philosophe Godwin, dont il fréquentait volontiers la maison et chez qui l'on rencontrait une société assez originale et assez mêlée, fait la connaissance d'un homme dont il avait déjà entendu parler plus d'une fois notamment par Coleridge, son ancien camarade de collège : Charles Lamb, employé dans les bureaux de la Compagnie des Indes. On citait volontiers, dans leur petit cercle, ses mots amusants, ses saillies imprévues. Le soir où Hazlitt le rencontra pour la première fois, il y avait chez Godwin, entre autres visiteurs illustres, Coleridge, revenu de ses voyages en Allemagne plus métaphysicien que jamais, et le fameux Holcroft, aussi intrépide en philosophie que dans toutes les occupations bizarres auxquelles il s'était successivement livré au cours de son existence disparate. On avait agité la grande question du progrès, et l'on se demandait quel était pour un penseur le plus digne d'étude, l'homme tel qu'il est, ou l'homme

tel qu'il devrait être. La discussion s'était enflammée, chacun des champions soutenant avec fougue : celui-ci la thèse du moraliste, l'autre celle du psychologue, lorsqu'au milieu du tumulte des arguments Lamb lança d'une voix retentissante, avec une sorte de bégaiement assez comique : « Eh! bien, moi je suis pour l'homme tel qu'il ne doit pas être! » Cette profession de foi inattendue réjouit le cœur de Hazlitt. Ils firent plus ample connaissance et peu à peu devinrent tout à fait amis.

Il ne fallait pas longtemps pour s'apercevoir que chez Lamb, derrière cette gaîté un peu nerveuse et morbide, se dissimulait une tristesse navrante. Quelques années plus tôt, un drame qui avait jeté la consternation dans le petit groupe de ses amis, était venu ensanglanter la maison qu'il habitait dans un des quartiers du vieux Londres. Lamb demeurait là avec ses vieux parents et sa sœur Mary, son aînée de douze ans. Une menace de folie avait longtemps plané sur cette malheureuse famille. Le père était presque en enfance et ne trouvait de distraction qu'en d'interminables parties de cartes. La jeune fille était sujette à des attaques pendant lesquelles sa folie revêtait un caractère alarmant. Charles Lamb lui-même avait dû, vers l'âge de vingt ans, aller passer quelques mois dans un asile d'aliénés. Il en était sorti guéri, mais sujet à des accès de mélancolie effrayants. Des scrupules religieux

venaient l'obséder; il prenait en dégoût, en horreur, sa vie passée, pourtant bien innocente, et frissonnait en songeant à la mort éternelle. A la suite de ces crises, il continuait à vivre dans une sorte de stupeur craintive, de mauvais rêve inachevé. C'est au moment où il commençait à retrouver l'usage de toute sa raison que le drame était survenu. Pendant qu'il était à son bureau, à la Compagnie des Indes, sa sœur, qui depuis quelques jours donnait des signes de nervosité inquiétants, avait saisi tout à coup une paire de ciseaux et se précipitant vers le lit où était couchée sa mère, alors malade, l'avait frappée à la tête de coups redoublés, puis, tournant sa fureur contre son père, elle lui avait déjà fait au front une grave blessure, lorsque les voisins, attirés par les cris terribles, étaient entrés et l'avaient désarmée. Quand Lamb était revenu de son bureau, il avait trouvé sa mère morte; sa sœur contemplait d'un œil serein le désordre tragique de la pièce; quant au père, toujours inconscient, il persistait, la tête tout entourée de bandages, à vouloir recommencer une partie de cartes.

Lamb, bouleversé jusque dans les profondeurs de son âme par un coup si effrayant, avait alors trouvé en lui-même une force, une sérénité incroyables. Avec un calme surhumain il s'était tracé, pour sa vie à venir, un programme héroïque dont il ne devait plus s'écarter. Il avait demandé et obtenu, à force d'instances et de démarches

inlassables, que sa sœur ne fût pas gardée prisonnière à l'hospice, une fois la crise passée, et il s'était engagé solennellement et par écrit, à la prendre avec lui, à sa charge, sous sa propre responsabilité, sacrifiant ainsi à la pauvre malade tous ses projets d'avenir, de mariage, de bonheur.

Entourée par son frère de tendresse et de bons soins, la malheureuse jeune fille avait retrouvé peu à peu sa lucidité et sa douceur naturelle. Elle se rappelait sans tristesse, sans souffrance, seulement avec une nuance de mélancolie, le drame terrible où sa mère avait succombé. Un grand apaisement s'était fait dans son âme; elle sentait qu'elle n'était pas coupable, qu'elle n'avait pas de pardon à obtenir, et elle se résignait, avec sérénité, à l'irréparable, à l'incompréhensible. Parfois, à des intervalles très éloignés, des crises passagères revenaient encore. Mais elles avaient un caractère beaucoup plus calme et la malade se laissait alors très docilement conduire à l'hospice où elle suivait un traitement. Puis elle redevenait elle-même une fois de plus, très douce, très délicate, très avisée, admirable de bonté et de dévouement. C'était alors son tour de consoler, de réconforter Lamb aux heures sombres où la mélancolie venait de nouveau l'envahir tout entier. Malgré sa guérison, il était, surtout depuis la catastrophe, saisi parfois de craintes maladives; il redoutait encore les retours du mal terrible. Il y avait des soirées navrantes, qu'ils passaient

à se demander mutuellement leur état, à se regarder tristement l'un l'autre, remplis de terreur par l'approche de la nuit et de ses rêves mauvais, faisant des vœux pour que la matinée apportât quelque soulagement à leur souffrance, à leur anxiété.

Ses intimes, Coleridge en particulier, avaient plusieurs fois reçu de ces confidences tragiques; aussi mettaient-ils tous leurs soins à le remonter, lui faire oublier doucement le passé, lui rendre le goût de l'existence, lui faisant de fréquentes visites, multipliant pour lui les distractions, créant autour de lui une atmosphère de vie, de gaîté et de cordialité. Grâce à leur zèle ingénieux — le temps faisant aussi son œuvre mystérieuse — Lamb assagi, calmé, égayé, était devenu l'excellent garçon qu'on avait présenté à Hazlitt et que tous ses amis chérissaient pour sa grande bonté d'abord, et aussi pour sa verve fantaisiste, ses imaginations étranges, ses plaisanteries à la fois bouffonnes et pleines de sens. D'un calembour, d'un à peu près, il trouvait moyen d'élucider une question philosophique, ou de calmer des contradicteurs trop échauffés par la discussion. On pouvait s'attendre à tout de sa part. Il ne reculait pas devant une ânerie, une farce de matelot, quand il s'agissait de scandaliser les pontifes, les pédants et les gens respectables. Il aimait à prendre de temps à autre un bon bain d'ineptie, rafraîchissant et tonique, en compagnie

de quelques joyeux farceurs, amateurs d'inventions bizarres. Vulgaire, trivial s'il le fallait avec des esprits grossiers, il devenait, si la société s'y prêtait, le causeur le plus curieux, non pas qu'il s'exprimât en phrases proprement dites, une certaine difficulté d'élocution l'en empêchait; il se contentait d'insérer dans la conversation, quelques remarques, deux ou trois mots, sans façon, sans prétention. Ce n'était rien, et pourtant c'était ce qu'on se rappelait quand on cherchait, à tête reposée, à se représenter l'entretien de la veille. L'idée était si juste, le tour si naturel et si exquis, qu'elle se fixait, lumineuse, dans la mémoire.

Lamb demeurait avec sa sœur dans une des maisons de la cour du Temple lorsque Hazlitt se mit à fréquenter assez assidûment leur logis quand il venait passer quelque temps à Londres, où ses séjours se prolongeaient d'ailleurs de plus en plus. La pièce principale, érigée en salon de réception, n'était ni luxueuse, ni vaste, ni très haute de plafond. Le mobilier était chétif et fatigué. Mais il y avait aux murs de bonnes gravures qui vous faisaient fête dès le seuil, des portraits de grands peintres, Léonard de Vinci avec sa barbe majestueuse, le profil délicat et féminin de Raphaël, Titien, puis toute une collection de caricatures de Hogarth, un des préférés de Lamb. Tout ce monde-là prenait vie une fois les lampes allumées; les hôtes arrivaient,

les uns s'installaient à la petite table de jeu pour faire un whist ou un piquet, d'autres remuaient des idées, des souvenirs; les silencieux écoutaient en tirant des bouffées de leurs pipes (Lamb, fumeur passionné donnait carte blanche à tout le monde); la conversation devenait générale et particulièrement savoureuse à l'apparition du thé, thé copieux et substantiel qui se transformait facilement en souper froid, pour peu qu'on eût d'appétit, et qu'on expédiait sans honte et sans façon, tandis que parties de cartes et discussions se prolongeaient bien avant dans la nuit.

Hazlitt retrouvait là de vieilles connaissances; d'abord le corps des métaphysiciens et des philosophes, Godwin, Holcroft, adversaire habituel de Coleridge qu'il déconcertait tout à fait par ses questions saugrenues et ses prétentions à la profondeur. Coleridge ne lui pardonnait pas de lui couper tous ses effets, et cherchait à l'écraser de son ironie la plus méprisante. Un jour qu'ils avaient commencé à se jeter mutuellement à la tête les catégories de Kant, il avait presque fallu s'interposer pour les désarmer. Godwin était beaucoup plus calme et conservait, même en jouant aux cartes, la majesté d'un philosophe et d'un prophète. Il y avait là aussi, outre les penseurs plus ou moins teintés de métaphysique, de lettres ou de journalisme, quelques profanes, parents, amis ou connaissances de la famille, assez curieux à observer : le colonel Philipps,

ancien compagnon du capitaine Cook, qu'il avait accompagné dans sa dernière expédition, et aux côtés duquel il se trouvait quand l'intrépide navigateur tomba sous les flèches des anthropophages des îles Sandwich; le capitaine Burney, beau-frère de Philipps, également loup de mer, et son fils Martin Burney, bohême authentique, paresseux, quémandeur, débraillé et d'une propreté problématique, excellent garçon d'ailleurs, très serviable, faisant volontiers vos courses et partout le bienvenu.

Malgré tout le charme de ces réunions plénières, qu'on tenait habituellement une fois par semaine, Hazlitt leur préférait peut-être encore les moments qu'il venait passer chez Lamb lorsqu'il n'y avait que celui-ci et sa sœur. La conversation prenait alors un tour plus discret, plus intime. On n'avait plus besoin de faire de concessions à la société des grandes séances hebdomadaires. On pouvait parler exclusivement de ce qui vous tenait le plus à cœur, et Hazlitt profitait de ces occasions-là pour faire avec Lamb un échange fructueux de réflexions, surtout en matière d'art et de littérature. Lamb était lui-même un connaisseur très délicat. La tournure de son esprit et de son imagination ne lui permettait peut-être point de goûter la grande peinture, pas plus, disait-il, qu'il ne pouvait sentir la sublimité des vastes horizons. Il avait été voir Wordsworth (qu'il connaissait lui aussi

par Coleridge) au pays des lacs, un peu avant la visite que Hazlitt y avait faite, et il avouait ingénument que ces montagnes du Westmoreland, l'Hellvellyn, le Skiddaw, taupinières en comparaison des Alpes, l'avaient pourtant incommodé de leur énormité. C'était trop massif pour lui. Même les sites de dimensions encore plus raisonnables ne lui disaient pas grand chose; il aimait presque autant un simple décor de théâtre. Ses visions préférées, c'étaient les scènes familières de la ville, les boutiques allumées du Strand et de Fleet Street, un marchand entrevu derrière son comptoir, le roulement continu des voitures, des camions et des charrettes, la fumée des cuisines et des rôtisseries, la foule grouillant aux portes des théâtres, tout cela le remplissait de joie. Londres était sa galerie de tableaux, son musée d'antiquités, son temple, sa maison. Hazlitt était toujours enchanté quand Lamb proposait d'aller flâner une heure ou deux dans les vieux quartiers dont il savait tous les détours. Chaque ruelle, chaque pignon, chaque enseigne avait pour lui sa physionomie originale. Ayant toujours vécu dans ce dédale de passages tortueux, de cours sombres, de corridors noirs et mystérieux, dignes des *Mille et une Nuits*, il retrouvait à chaque tournant des souvenirs d'autrefois : les murailles sépulcrales de l'ancienne banque de South Sea, où son père avait été jadis employé, les grilles du collège de Christ's Hospital, dont il

avait été lui-même l'élève, et où il avait eu pour condisciple le jeune Coleridge, déjà prodigieux de savoir et d'éloquence, également versé dans les secrets de la poésie Pindarique et dans les subtilités vertigineuses de Jamblique et de Plotin.

Il va sans dire que Lamb était collectionneur de vieilles estampes et de vieilles éditions. Ses goûts en littérature étaient étranges. Il ne goûtait guère chez les philosophes que la barbarie du style et les méandres capricieux de phrases infinies. Quant à ceux qui se contentaient d'expliquer platement des pensées inutilement compliquées, il les aurait vendus au poids du vieux papier et ne les conservait que pour la reliure. Les raisonneurs lui déplaisaient par essence; de même les historiens et les économistes à cause de leurs prétentions à l'exactitude. Ses hommes, c'étaient les gens de la Renaissance, Shakspeare et ses contemporains, Jeremy Taylor, dont les pages avaient les reflets d'un vitrail d'église, le grand chancelier Bacon, et surtout des auteurs peu connus, sortes de monstres littéraires, dont les œuvres, munies d'ailes et de griffes, lui rappelaient les chimères et les licornes des vieux pignons de la cité : Burton, anatomiste de la mélancolie, sir Thomas Browne, médecin d'Utopie. A force de relire leurs longues sentences, hérissées de latinismes, contournées d'inversions, suites de vocables géants aux syllabes étranges, il avait fini par adopter quelque chose de leurs

habitudes, de leurs expressions, de leur naïveté pédantesque. On aurait dit parfois un contemporain de Spenser ou de Decker, égaré dans ce début du XIXe siècle, et c'était au point que Hazlitt, croyant avoir trouvé en lui ce qu'il cherchait depuis longtemps, une physionomie moderne et anglaise, propre à s'allier aux costumes de la Renaissance et aux couleurs de l'école vénitienne, lui avait fait son portrait, revêtu d'un somptueux manteau de velours à la manière des sénateurs de l'antique Venise, devant lesquels avaient comparu jadis le Maure Othello et la belle Desdemona.

Malgré toute l'affection de Hazlitt pour son ami, il y avait pourtant un point sur lequel il lui adressait de secrets reproches. C'était — pour ne rien dire de son mépris pour la philosophie — son détachement complet de toute politique. C'était tout au plus si Lamb avait assisté autrefois, peut-être un peu par complaisance, aux conférences démocratiques organisées par Coleridge et ses confrères de la Pantisocratie aux environs de 1794, il y avait de cela maintenant une douzaine d'années. Depuis lors, — peut-être fallait-il attribuer en partie cette abstention aux événements domestiques survenus pendant cette période — Lamb s'était tenu à peu près à l'écart, évitant généralement non seulement de prendre parti, mais même de faire allusion à la situation politique. La rupture tragique de la paix avec la

France, l'établissement de l'Empire, les préparatifs gigantesques du Camp de Boulogne, Trafalgar, Ulm, Austerlitz, on eût pu croire, au peu de place que ces grands événements occupaient dans la conversation de Lamb ou sa correspondance, qu'il s'agissait là seulement des commotions de quelque planète mal connue, séparée de notre monde par plusieurs milliards de lieues.

Cette superbe indifférence chagrinait d'autant plus Hazlitt que lui, au contraire, depuis qu'il avait dit adieu à ses ambitions et ses espoirs de peintre, suivait, avec un intérêt chaque jour grandissant, toutes les péripéties de la vie politique. Les instincts déposés en lui par son vieux père, et que ses anciens maîtres de Wem et de Hackney n'avaient pas négligé de favoriser autrefois, commençaient à se réveiller maintenant que sa fièvre artistique était tombée. Son voyage en France était bien aussi pour quelque chose dans ce retour aux traditions de la famille Unitaire. Son séjour à Paris lui avait permis de bien se rendre compte de l'état d'esprit des Français pendant toute cette période de confusion et de tumulte qui avait suivi 1789. Il était revenu de là-bas rempli de sympathie pour cette terre d'indépendance, admirant l'énergie que ce peuple de citoyens avait puisée dans son désespoir même, lorsque, insultés, menacés, provoqués par la coalition de toutes les forces du passé, ils s'étaient

levés, seuls, contre l'Europe entière, champions désormais invincibles de la liberté et de la justice. Les préjugés de ses compatriotes contre cette France révolutionnaire, leur entêtement dans l'ignorance lui causaient une sourde irritation. Il en voulait surtout à ceux d'entre eux qui, assez intelligents pour savoir la vérité, attisaient soigneusement, par intérêt, par ambition, les haines des deux peuples, gens de négoce et de finance, calculateurs au cœur sec, et leurs valets, les hommes d'Etat et les diplomates. Le ministre William Pitt qui, aux yeux de Hazlitt, représentait le mieux cette conception méprisable, étant mort au lendemain d'Austerlitz, Hazlitt ne put résister au désir de s'épancher.

Il s'était déjà fait la main en rédigeant son fameux essai sur le désintéressement naturel de l'esprit humain, tout récemment publié et que, à part deux ou trois amis complaisants, personne n'avait lu. Une brochure politique semblait offrir plus de chances de succès que d'arides réflexions sur le mécanisme des sentiments; cependant Lamb, confident ordinaire de Hazlitt, ne voyait pas très bien l'opportunité d'un panégyrique de la Révolution française, et laissait discrètement entendre que Hazlitt en serait probablement pour ses frais d'impression. Hazlitt n'en publia pas moins sa brochure, qui passa, cela va sans dire, aussi inaperçue que son essai philosophique, mais il se sentit soulagé.

Ces deux publications l'ayant mis en rapport avec différents éditeurs de Londres, il avait entrepris à leur intention quelques travaux de librairie auxquels il consacrait les loisirs prolongés de sa profession de peintre; il comptait sur ces petits suppléments pour augmenter ses revenus, alors fort médiocres. Il avait donc sur le chantier un recueil de morceaux choisis d'orateurs anglais, précédés de notices, et un abrégé d'un gros ouvrage philosophique du XVIIIe siècle ingénieux, mais diffus : *Poursuite de la Lumière Naturelle*, par Abraham Tucker. Hazlitt en avait exprimé la quintessence en un volume, et il avait rédigé, avec amour, une fort jolie préface dans laquelle il s'appliquait à définir, d'une part, le philosophe abstrait, lent, lourd, bouffi de formules, et d'autre part, le penseur véritable, subtil, pénétrant, alerte, ami des nuances délicates et fugitives. Il s'occupait de l'impression du livre quand lui parvinrent les échos d'une polémique à laquelle il se décida d'emblée à prendre part.

Les guerres incessantes avaient eu pour conséquence, chez les classes populaires, une misère telle qu'une fois de plus, afin d'y remédier, on proposait de modifier, de retoucher les lois d'assistance publique. Celui qui semblait alors, en Angleterre, détenir la vérité sur cette question, c'était l'auteur de l'*Essai sur le Principe de la Population*, le pasteur Malthus, dont le livre, publié en 1798, avait eu depuis une seconde

édition en 1803. Tout le monde en connaissait à peu près les grandes lignes : la population augmente suivant une proportion géométrique, tandis que les subsistances n'augmentent que suivant une proportion arithmétique; le progrès régulier, continu de la population conduirait donc fatalement à une famine effroyable si la pauvreté, les misères et les maladies qui en sont la conséquence, et aussi la crainte qu'elles inspirent, ne contenaient cette population dans de sages limites. Par conséquent, assister un pauvre chargé de famille, accorder à des indigents des secours supplémentaires toutes les fois qu'il leur naît des enfants, c'est violer cette loi naturelle suivant laquelle la pauvreté doit refréner une croissance excessive de population; le pauvre, n'ayant plus à craindre la misère, continuera à accroître sans souci sa famille, pour le malheur et la ruine de son pays, incapable de nourrir une population trop nombreuse; il importe donc à la sécurité de l'Etat de refuser toute allocation aux indigents incapables de nourrir leurs enfants. Afin de ne pas les prendre au dépourvu, on leur rappellera expressément, au moment de leur mariage, que, puisqu'ils persistent à vouloir fonder une famille, ils ne doivent compter que sur eux-mêmes pour la faire vivre. Une fois avertis, ils ne pourront pas se plaindre si dans la suite l'administration leur refuse des secours. On parviendra peut-être ainsi

à les faire réfléchir et à enrayer le progrès démoralisant et désastreux de la population.

C'était autour de ce livre que les économistes se livraient des batailles. Hazlitt n'était pas fâché d'avoir l'occasion de dire son fait au pasteur Malthus, pour lequel il avait une aversion toute particulière. Il lui reprochait tout d'abord son manque de probité philosophique. Hazlitt avait découvert dans un livre publié au XVIIIe siècle par un certain Alexandre Wallace, les théories dont Malthus s'était inspiré. Le pasteur s'était contenté de les démarquer, de les fausser en leur donnant une apparence scientifique, et posait gravement pour l'homme de génie sur le piédestal où l'avait placé l'admiration béate de ses contemporains. Il était temps de jeter à bas cette grossière idole.

Ce qui révoltait encore plus Hazlitt que les prétentions de Malthus à l'originalité, c'était l'esprit général de son ouvrage, sa sécheresse de cœur, son mépris injurieux pour les classes inférieures de la population, ce pharisaïsme qu'on voyait percer à chaque page. Hazlitt sentait une révolte de tout son être en lisant ces pages où Malthus, avec la décence, la propriété de termes d'un homme d'église, dépeignait complaisamment, avec une satisfaction compatissante, les horreurs répugnantes des états de civilisation où dominent la misère, la saleté et les vices. On sentait si bien monter de toutes ces lignes la prière

satisfaite du Pharisien : Mon Dieu je vous remercie de ne pas m'avoir fait semblable à cet ouvrier d'usine, ivrogne et débauché, à ce paysan aux guenilles repoussantes. Ces moues apitoyées des gens bien élevés, bien pensants, bien habillés, au linge impeccable, à l'égard des travailleurs aux mains noires, lui faisaient lever le cœur. Il savait, lui, ce qu'on trouvait derrière cette irréprochable correction : des vices aussi bassement grossiers, et infiniment plus d'égoïsme que dans le peuple. Il voyait encore une scène à laquelle il avait assisté : un gros évêque anglican, au visage enluminé, qui, lui, vidait intrépidement à chaque repas deux bouteilles de Bordeaux, vomissant des imprécations contre un pauvre diable de journalier qui rentrait en titubant pour avoir bu une bouteille de petite bière.

Comme si ces malheureux, pensait-il, n'étaient pas cent fois excusables. On les traitait en bêtes de somme, on faisait d'eux des machines, puis on leur demandait toutes les qualités des esprits cultivés, la persévérance, l'économie, la tempérance, la délicatesse, le sens de leur dignité d'homme. Ils avaient tout juste de quoi ne pas mourir de faim et on leur reprochait leurs habitudes de gaspillage; on les enfermait du matin jusqu'au soir dans des usines malsaines, dans une atmosphère de graisse, de suie et de poussière, abrutis toute la journée par le fracas des métiers, et on venait ensuite les blâmer pour leur manque

de tenue et de savoir-vivre. Le bourgeois endimanché se reculait avec précaution en les croisant sur la chaussée, et sa famille les toisait de loin avec des étonnements dégoûtés. Quoi d'étonnant dès lors à ce qu'ils aillent se terrer dans les cabarets quand ils ont un moment pour respirer. Au moins là personne ne les méprise, ils sont avec leurs pareils, leurs égaux et ils trouvent dans la boisson, les grosses plaisanteries et les gros rires, l'oubli de leur pauvreté, des tristesses du logis et de l'atelier. Qu'on songe d'abord, au lieu de vouloir les affamer, eux et leurs enfants, à réformer, à améliorer leur situation, leurs salaires, leur bien-être, leur éducation. Cette taxe des pauvres, que Malthus parlait de réduire, n'était pas une aumône; elle avait été établie par la loi afin que les riches, qui vivent du travail des autres, pussent ainsi subvenir, dans une certaine mesure, aux besoins de ceux qui les nourrissent.

En dehors de cette question d'économie politique, Hazlitt comptait bien aussi décocher en passant quelques traits au pasteur à propos de ses idées sur la repopulation, ses causes et ses conséquences. Malthus faisait de la faim et de l'amour sexuel deux lois aussi impérieuses, aussi fatales l'une que l'autre. D'après lui, les ouvriers et les paysans n'auraient pas plutôt mangé à leur faim qu'ils mettraient en péril l'Angleterre, en augmentant sa population suivant la fameuse loi

géométrique. Hazlitt tenait à lui demander sur quelles expériences il fondait ses théories. Vraiment cet ecclésiastique avait sur la nature humaine des notions bien saugrenues. On le sentait hanté par l'idée fixe de la fatalité sexuelle, loi universelle et irrésistible. Il y avait là un manque évident non pas seulement de tact, mais même d'observation commune. Est-ce que la pudeur, la réserve, la retenue étaient sentiments inconnus en Angleterre, même dans les classes pauvres ? Est-ce que même les plus étourdies des filles du peuple, les ouvrières, les modistes de Londres, n'étaient pas capables sur ce point de raisonnement et de réflexion ?

Sur toutes ces questions très complexes et assez délicates, Hazlitt se flattait d'avoir des notions au moins aussi précises que celles du pasteur Malthus. Ses pérégrinations de peintre ambulant n'avaient pas été dénuées d'aventures, même du genre amoureux. Il avait rencontré sur sa route, au hasard des hôtelleries, des auberges et des garnis, des gens de toute espèce et de toute profession, même pas mal de braves gens ; il avait rapporté de ses tournées beaucoup d'observations, et surtout une philosophie bienveillante, indulgente, et sereine malgré tout. Il avait appris la valeur des différentes vertus, qu'il ne classait pas précisément d'après le canon du pasteur Malthus. Il s'était habitué également à ne pas placer la métaphysique et la fatalité où elles n'ont rien à

faire, à se méfier des chimères philosophiques, et à croire bien plutôt aux sentiments spontanés et aux jugements instinctifs. Il avait reconnu enfin, et c'était la vérité précieuse entre toutes, que la vie, quoi qu'en pût dire Malthus, était à tout prendre une chose bonne, qu'il fallait goûter naïvement, et souhaiter voir se transmettre, se perpétuer, pour s'améliorer encore et toujours; que le mariage, la famille, les enfants étaient, somme toute, d'excellentes inventions. Malthus restait en extase devant le célibat volontaire. Il n'avait pas d'éloges suffisants, d'attentions assez délicates pour les vieilles filles, apôtres et martyres du devoir malthusien. Eh ! bien, lui, Hazlitt, préférait certainement une mère de famille, dans laquelle il voyait un type de femme plus achevé, plus robuste, plus fier et plus féminin.

Tandis qu'il mettait un peu d'ordre et de clarté dans ces idées-là, avant de les soumettre à l'examen du public, le problème du mariage vint se poser à lui sous une forme beaucoup plus positive encore qu'inattendue.

Son ami Charles Lamb était en relations, depuis une douzaine d'années, avec une famille originaire de Salisbury, les Stoddart. Le fils, John Stoddart, un peu plus âgé que Lamb, était venu autrefois se fixer à Londres pour y faire son droit. C'était un de ceux qui s'étaient passionnés dès le début pour les théories de Godwin. Il fréquentait alors

assidûment les cercles libéraux, et on le voyait assez souvent dans l'atelier de John Hazlitt le miniaturiste. Lamb n'avait jamais eu pour lui une très grande estime. Il le trouvait trop affecté, trop dédaigneux, trop tranchant. Il lui reprochait sa froideur, sa sécheresse de cœur, son manque de délicatesse et presque de franchise, malgré toute la correction que Stoddart affichait dans ses manières et dans son attitude. Leurs relations avaient continué surtout à cause des liens d'amitié qui existaient entre Mary, sœur de Lamb, et la sœur de Stoddart, Sarah.

Mary Lamb s'était prise d'une affection étrange pour cette fille nonchalante, négligente, ni très fine, ni très aimante, ennuyée d'être enfermée dans sa campagne de Salisbury, où elle soignait, sans entrain, une mère depuis longtemps malade, n'ayant guère qu'une pensée en tête, celle de trouver un mari qui lui donnât l'indépendance et la délivrât de la tutelle de son frère (le père, officier de marine en retraite, était mort depuis plusieurs années). Mary Lamb était la confidente de tous ses projets matrimoniaux, et s'amusait à la taquiner, à l'encourager et la décourager tour à tour, non sans se demander parfois, très sérieusement, à quoi aboutiraient finalement toutes ces tentatives d'hyménée.

Sarah Stoddart lui avait d'abord annoncé qu'elle était en correspondance affectueuse avec un certain M. William, grand chasseur devant

l'Eternel, à ce qu'il semblait, et excellent parti en perspective. M. William ne se décidant pas à se déclarer, Sarah avait alors accompagné son frère à l'île de Malte où celui-ci venait d'être nommé procureur. Il n'eût pas été fâché d'y trouver un mari pour sa sœur qui commençait à lui peser terriblement. Sarah, malgré son désir trop évident de plaire, n'obtint aucun succès auprès des fonctionnaires et des officiers de la garnison. De plus en plus maussade, Stoddart ramena sa sœur à Salisbury. Il commençait à désespérer. Elle avait maintenant passé la trentaine. Les prétendants n'approchaient plus que de loin et disparaissaient comme des ombres vaines. Enfin s'était présenté M. Dowling, jeune campagnard ayant du bien au soleil aux environs de Salisbury. Il n'était ni très distingué, ni très instruit, mais on n'en était pas à ces bagatelles près. John Stoddart se hâta d'agir. Alors absent d'Angleterre, il écrivit immédiatement à Lamb pour lui demander de vouloir bien prendre les renseignements, s'occuper du contrat, faire lire à Sarah les chapitres du jurisconsulte J. Taylor sur la séparation de biens, d'un mot faire le nécessaire. Fausse joie : on apprenait bientôt que M. Dowling, ayant réfléchi, retirait sa candidature.

Charles Lamb et sa sœur, qui s'étaient bien souvent entretenus de cette longue histoire de mariages manqués, et que toutes ces aventures de

Malte et de Salisbury avaient plus d'une fois étonnés, furent encore bien plus surpris en apprenant sur ces entrefaites que leur ami William Hazlitt avait fait à leur amie Sarah Stoddart, une demande en mariage, et cela très sérieusement. C'était si inattendu, si grave et si divertissant à la fois, qu'on ne savait trop s'il fallait se réjouir ou s'alarmer. Sarah Stoddart avait trois ans de plus que Hazlitt; ses aptitudes ménagères paraissaient franchement médiocres. Hazlitt, d'autre part, était sans doute un excellent ami, le plus agréable des camarades, plein de vie, de verve, de feu, d'idées curieuses. Lamb et sa sœur avaient pour lui une affection véritable. Il fallait pourtant bien faire quelques réserves. Hazlitt — Lamb en savait quelque chose — avait le caractère fort épineux. Très convaincu, très entêté, très susceptible, il se froissait très facilement, et froissait aussi facilement les autres. Le voir de temps à autre c'était charmant, mais passer avec lui toute son existence, c'était plus périlleux. Et puis c'était une singulière idée qu'il avait de vouloir épouser la sœur de ce John Stoddart qu'il ne pouvait pas supporter. Ils ne s'étaient jamais beaucoup plu l'un à l'autre. Pour Hazlitt, Stoddart était un faux libéral. Depuis que le gouvernement lui avait accordé un poste à l'île de Malte, il avait abjuré ses anciennes idées. Le disciple de Godwin avait épousé la fille d'un dignitaire de l'Eglise établie et s'était fait conservateur renforcé; ce

n'était plus qu'un misérable Tory, un de ceux que Hazlitt méprisait profondément. Stoddart, de son côté, considérait Hazlitt comme un irrégulier, une forte tête, un cerveau brûlé. Voilà qui promettait d'agréables relations de famille, d'autant plus que des questions d'intérêt viendraient probablement s'y mêler. Hazlitt n'avait aucun revenu fixe et pas d'économies. Il vivotait à grand peine. Lamb avait dû lui avancer plus d'une fois de quoi finir la semaine et régler sa logeuse en garni. Quant à Sarah elle avait une toute petite rente, mais cela ne serait même pas suffisant pour l'achat du mobilier. On ne voyait pas très bien comment ils feraient pour s'en tirer.

Plus les Lamb y réfléchissaient, plus ce projet d'union leur semblait fou et incompréhensible. C'était un peu délicat d'aller faire part de leurs inquiétudes aux intéressés eux-mêmes. Mary Lamb glissa bien, par manière de plaisanterie, quelques allusions aux périls de l'aventure, dans les lettres qu'elle écrivait à Sarah. Tout en lui envoyant ses meilleurs souhaits pour le ménage futur, elle lui laissait entendre, moitié riant, moitié sérieusement, qu'il aurait peut-être mieux valu que ce mariage ne se fît point. Peine perdue : Sarah tenait un mari et ne paraissait pas disposée à le lâcher si facilement. Quant à Hazlitt c'était à n'y rien comprendre. Son attitude était de plus en plus énigmatique. Il devenait taciturne. Il disparaissait, s'enfermait dans le garni qu'il

occupait dans le vieux quartier de Holborn, pas très loin de chez Lamb, et ne donnait plus signe de vie. Il restait des semaines sans écrire à Sarah, comme s'il avait boudé, comme s'il s'énervait. On croyait à une brouille, à un refroidissement. Pas du tout. Il reparaissait l'air plus amoureux que jamais, envoyant à sa fiancée des lettres de poète. Il la voyait avec des yeux d'artiste, retrouvait en elle tous les charmes des plus exquises héroïnes de Boccace, des coquettes de la Restauration, dont il avait amoureusement décrit les séductions, non sans une pointe de galanterie un peu voluptueuse, dans ses articles sur Malthus. On pouvait même s'alarmer de la tournure romanesque que prenait sa passion. L'imagination l'entraînait dans un monde si poétiquement enchanteur que les désillusions étaient à craindre.

Fort heureusement, ses lettres contenaient aussi des réflexions plus judicieuses. Il y parlait, sur un ton très édifiant, de ses projets de vie conjugale, et l'on ne pouvait se figurer, sans quelque difficulté, cet esprit inquiet et mobile, cet amateur, vaguement peintre et vaguement écrivain, connu surtout par ses accès d'enthousiasme, ses habitudes irrégulières, son débraillé, son manque d'ordre et d'économie, transformé, par la vertu miraculeuse du mariage, en un chef de famille paisible, respectable et de bon conseil. Bien mieux, il semblait vouloir se préparer très consciencieusement à son rôle futur. On ne pouvait

pas dire le contraire, il se rangeait. Depuis quelque temps il rentrait régulièrement dans sa chambre à onze heures du soir, s'abstenait scrupuleusement de spiritueux; démarche plus significative encore, il faisait un peu de toilette, essayait de lisser, devant un miroir, ses cheveux rudes.

Décidément quelque fatalité tragi-comique présidait à cette union. Comme par enchantement tous les obstacles se levaient. John Stoddart s'était radouci à l'égard de Hazlitt et consentait même à faire quelques avances d'argent pour l'achat du mobilier. Le brave John Hazlitt, le miniaturiste, enchanté que son frère épousât la sœur de Stoddart, son vieil ami, avait offert également quelques meubles. Tout le monde semblait être complice, tant et si bien que le dimanche, 1er mai 1808, en l'église de Saint-Andrews, quartier de Holborn, à Londres, en présence du docteur John Stoddart et de sa femme, de Charles Lamb et de sa sœur Mary, William Hazlitt fut solennellement uni à miss Sarah Stoddart par les liens du mariage.

Tout se passa sans incidents, mais le pasteur se demanda un moment s'il n'y avait pas lieu de rappeler aux convenances Charles Lamb qui pouffait de rire pendant la cérémonie nuptiale.

V

SALISBURY

Les premiers temps de leur mariage furent heureux. Ils avaient été s'installer dans une petite maison que possédait la famille de sa femme dans le village de Winterslow, à trois lieues en deçà de Salisbury, et un peu au sud de la route qui, partant de Londres, traverse l'Angleterre dans toute sa largeur pour aller aboutir au cap Land's End. Hazlitt connaissait le pays pour y être venu plusieurs fois durant ses fiançailles, et il le trouvait tout à fait à son goût. La campagne de Winterslow formait comme une oasis de verdure, au bord de l'immense plaine de Salisbury. Vers le nord, aucun signe de civilisation, rien qui rappelât la vie des villes, sauf, quand on traversait la grande route, le grondement sourd, les grelots et la trompe de quelque diligence. Au delà c'était la lande, le désert, au milieu duquel l'étrange monument druidique de Stonehenge dressait ses cercles de pierres brutes et ses portiques cyclopéens. Partout la solitude et le silence. La vie ne renaissait que si l'on se dirigeait du côté de la petite rivière Avon, coulant capricieusement

au milieu des saules et des sureaux de ses rives, arrosant sur son passage les jardins de hameaux rustiques, allant enfin, après maints détours, refléter la flèche magnifique de la haute cathédrale de Salisbury.

Hazlitt comptait sur cette retraite champêtre pour pouvoir mener à bonne fin des travaux de toutes sortes, simplement à l'état de projets ou déjà en cours d'exécution : mettre la dernière main à une grammaire anglaise, entreprise antérieurement, éditer les mémoires de son vieil ami Holcroft, mort tout récemment, et dont la veuve avait confié à Hazlitt une sorte d'autobiographie de son mari, manuscrit touffu, diffus qu'il fallait élaguer pour le rendre présentable; enfin Hazlitt ne négligeait point pour cela ses vieilles passions, la philosophie et la peinture. Il avait apporté avec lui son matériel de peintre et de métaphysicien, ayant vaguement en tête, outre plusieurs idées de tableaux, un plan d'histoire de la philosophie anglaise moderne.

La grammaire anglaise fut prête la première. Cette passion philologique n'était chez Hazlitt (nullement spécialiste en la matière) qu'une fantaisie accidentelle et passagère, due bien moins aux attraits de la syntaxe des noms et des verbes, qu'à l'influence d'un philologue amateur, le fameux Horne Tooke, pour la personne duquel Hazlitt avait infiniment de considération, et dont la physionomie le hantait volontiers toutes les fois

que son attention se portait du côté des choses de la politique.

Horne Tooke, fils d'un très riche brasseur de Londres, avait commencé sa carrière comme pasteur, mais il avait bientôt abandonné la profession pour se jeter dans la lutte politique. Sarcastique, entêté, il était né pour l'opposition et il avait mis au service des démocrates les plus avancés les ressources de son immense fortune. Il n'hésitait pas d'ailleurs à payer de sa personne, et le gouvernement avait trouvé en lui un adversaire redoutable. Au moment de la Révolution américaine, il portait, par défi, au plus fort de la guerre, des toasts aux insurgés, dans les réunions publiques. La Révolution française lui avait ouvert un nouveau champ d'action. Il s'était fondé, quelques années plus tôt, une « Société pour le développement des connaissances constitutionnelles », destinée à instruire le peuple de ses droits politiques et soutenir la cause de la réforme parlementaire. Grâce à l'activité de Horne Tooke et de ses amis, cette Société devint, après les événements de 1789, une ligue à tendances radicales et répandit à profusion des tracts pour l'obtention du suffrage universel. Leur propagande était même devenue si puissante, au moment de la Législative et de la Convention, que les partis aristocratiques s'étaient émus. Pour protéger la hiérarchie sociale et la propriété, menacées par ces niveleurs, on avait été jusqu'à

suspendre la loi garantissant la liberté individuelle et l'on avait lancé un mandat d'amener contre Horne Tooke et ses amis, au nombre desquels se trouvait Holcroft. Le jury les ayant tous acquittés, Horne Tooke avait continué son opposition, malheureusement à peu près inutile, jusqu'au moment où la vieillesse l'avait forcé de se retirer de la lutte.

Il demeurait, vers la fin de sa vie, dans sa maison de campagne de Wimbledon, à quelques milles de Londres. On rencontrait chez lui, tous les dimanches matin, la plupart des radicaux de marque, orateurs, journalistes, écrivains. Hazlitt avait lui-même assisté à quelques-unes de ces réunions dont il avait conservé un souvenir tout à fait vivant. Tout au fond il ne professait pas, à l'égard de Horne Tooke, une admiration sans réserves. Il trouvait dans ce vieux radical, trop des habiletés politiques du siècle passé. Horne Tooke était trop porté à considérer la politique comme une réussite, un jeu de bascule, un calcul savant et compliqué, dans lequel les intérêts, les ambitions, les préjugés, les satisfactions d'amour-propre et les rancunes personnelles entraient comme facteurs dominants. On le mettait au nombre des grands révolutionnaires anglais. Rien n'était plus faux, pensait Hazlitt : Horne Tooke n'avait jamais senti ce qu'il y avait de jeune, de nouveau, de généreux et de sublime dans le grand mouvement français de 1789; c'était avec son

cœur que l'on pouvait comprendre ces grandes choses et le cœur était un peu ce qui manquait à Horne Tooke. Mais au point de vue de l'esprit, il était remarquable, et Hazlitt le considérait comme un des représentants les plus purs d'une génération qui commençait à disparaître, cette génération du XVIIIe siècle, curieuse, subtile, spirituelle et lettrée. En société, le vieil Horne Tooke était incomparable. Les causeurs les plus brillants paraissaient maladroits ou lourdement éloquents à côté de lui. Il avait le talent de poursuivre une discussion sans fatiguer les auditeurs, leur laissant le soin de remplir les vides, se ménageant des repos imprévus et ingénieux, intervenant l'instant d'après d'un geste spirituel, détournant en se jouant les objections, retournant contre vous vos propres arguments, tout cela avec une nonchalance gracieuse, sans impatience, sans passion, sans jamais se départir de la distinction la plus exquise.

Il avait vu de près tous les personnages importants du règne de Georges III, Chatham, Rockingham, lord North, Shelburne, Pitt, Burke, et rien n'était plus instructif, pour un moraliste, que de l'entendre exposer toutes les rivalités, les cabales, les intrigues de la Cour et du Parlement pendant toute cette période. Hazlitt, contemporain de la Révolution française, avait en l'écoutant la sensation de revivre dans un monde disparu.

Ce démagogue raffiné avait un faible pour la grammaire à laquelle il avait appliqué ses facultés d'observation et d'analyse. Il avait consacré les loisirs forcés que lui avait procurés un emprisonnement pour publication séditieuse, à définir l'origine, la nature et le rôle des différentes parties du discours. C'étaient ces théories grammaticales que Hazlitt exposait et critiquait dans son livre. Besogne de librairie et récréation de philosophe, ce travail avait eu encore pour lui le charme d'évoquer, dans son souvenir, cette curieuse silhouette de politicien philologue et toute une période d'histoire et de littérature pour laquelle il avait toujours eu, depuis ses lectures de Wem, une prédilection particulière. Il aurait beaucoup aimé ressusciter quelques-unes des figures de cette époque. Aussi avait-il accepté volontiers la proposition que lui avait faite la veuve de Holcroft de revoir et d'éditer les mémoires de son mari.

Un naïf, celui-là, bien différent du subtil et captieux Horne Tooke. Mais quelle perpétuelle jeunesse d'imagination, quel enthousiasme candide pour les grandes idées qui le dépassaient. Il avait été merveilleux d'espérance et de confiance lors de la Révolution française, admirable aussi de sang-froid. Au moment du procès intenté à Horne Tooke et ses amis, il aurait eu le temps de s'éloigner de Londres, d'échapper aux poursuites; confiant dans la sincérité et la droiture de ses desseins, il s'était constitué prisonnier, sans

crainte, sans affectation, faisant tout simplement son devoir.

Toute cette génération des Priestley, Fawcett, Holcroft, plusieurs autres encore, commençait malheureusement à disparaître, et Hazlitt se demandait, non sans inquiétude, si la nouvelle génération la vaudrait. Ces apôtres de la démocratie n'avaient certes pas manqué de prosélytes, mais l'indécision des nouveaux venus faisait un contraste pénible avec la netteté de desseins, la persévérance, l'opiniâtreté de leurs devanciers. Combien Hazlitt n'en avait-il pas déjà vus, de ces néophytes, hésiter, s'arrêter, et reprendre, lamentables, le vieux sentier des préjugés et des abus. James Mackintosh, l'adversaire de Burke, l'auteur de cette Défense de la Révolution française pour laquelle le vieil Hazlitt et les Unitaires de Wem et de Shrewsbury s'étaient autrefois passionnés, James Mackintosh avait reculé. Hazlitt ne se rappelait que trop avoir assisté, en compagnie de son ami Fawcett, il y avait de cela maintenant dix ans, à la série de conférences que Mackintosh avait données à Londres, et dans lesquelles il s'élevait avec énergie contre les principes du radicalisme moderne. Le gouvernement l'avait récompensé de sa sagesse en lui donnant une haute situation dans la magistrature de l'Hindoustan. Il n'y avait plus à compter sur lui.

Et le clan aventureux des poètes révolutionnaires, Coleridge, Wordsworth, leur ami

Southey, que Hazlitt avait autrefois rencontré au pays des lacs. Comme tous ces fougueux démocrates s'étaient adoucis avec les années. Southey qui, en 1794, au temps où lui, Hazlitt, était encore élève au séminaire de Hackney, faisait applaudir dans ses conférences publiques les théories réformistes, lui le champion républicain de Jeanne Darc, l'ennemi personnel des rois, des cours et des Eglises corrompues, l'ultra-jacobin, l'anarchiste, le panégyriste des insurgés et des régicides, essayait maintenant, timidement, de faire oublier son passé, s'effaçait à l'ombre du trône et de l'Eglise anglicane, considérait avec stupeur ses anciens partisans, voulait ignorer la Révolution. Wordsworth lui-même avait perdu ses belles illusions de jeunesse. Après avoir eu la fièvre de rénovation politique et sociale, il commençait à revenir au vieil ordre de choses. Il se défiait de ses anciennes convictions, il avait des scrupules, et semblait préparer sa réconciliation avec la Constitution anglaise oligarchique célébrée par Burke l'antirévolutionnaire.

Toutefois la défection qui attristait le plus Hazlitt était encore celle de Coleridge. Coleridge avait été pour lui comme un initiateur, un messie. Le sermon de Shrewsbury, l'apparition du poète au petit presbytère de Wem avaient été pour lui comme un trait de lumière. Ce prophète des temps nouveaux avait décidé de sa vocation d'homme. Jusque-là, son esprit avait vagabondé sans

méthode, sans suite, sans idéal défini. Coleridge lui avait tracé la voie dont, en dépit des apparences, il ne s'était point écarté depuis.

Après son voyage en France, Hazlitt avait souvent rencontré le philosophe à Londres, soit chez Godwin, soit chez Lamb. Il avait appris à admirer toutes les ressources de cet esprit merveilleux. Il avait passé des heures à l'écouter discourant avec une aisance surprenante sur les sujets les plus divers, vous révélant des nuances insoupçonnées, des associations d'idées et d'images fuyantes et multiples. On eût dit Prospero, dans son île enchantée, évoquant de son bâton magique des cités de rêve, des architectures somptueuses, ou bien encore une des Sibylles antiques, laissant tomber de ses lèvres d'obscures prophéties en langage mystérieux.

Hélas, il avait fini par se prendre lui-même aux réseaux compliqués de sa pensée. Après avoir traversé tous les systèmes philosophiques et religieux, depuis Platon et Plotin jusqu'au mécanisme de Priestley, depuis le panthéisme Spinoziste jusqu'à la critique de Kant, il avait fini par tomber dans le vide, dans la région des idées informes, dans le monde de l'inachevé, du caduc, du provisoire. Ses conversations de maintenant sentaient la rapsodie; à la mélodie d'autrefois succédait la mélopée. Enfin, après avoir discuté de mille façons sur l'essence de la liberté, il en avait perdu jusqu'à la notion, et l'apôtre d'au-

trefois, celui qui célébrait la chute de la Bastille, s'était volontairement emprisonné dans les colonnes d'un journal rétrograde.

Il semblait qu'un souffle pernicieux eût passé sur toute cette génération, si pleine de promesses dix ans plus tôt.

Quant à ceux qui étaient demeurés fidèles à leurs convictions du début, on ne pouvait malheureusement guère s'appuyer sur eux. Il y avait bien Godwin, le docteur de la loi nouvelle. C'est lui qui avait formé tous ces jeunes enthousiastes dont la propagande avait eu, dans les dernières années du siècle, tant de retentissement. Outre ses tranquilles audaces intellectuelles, il avait fait preuve, au moment du procès de Horne Tooke, d'un réel courage civique en prenant énergiquement le parti des accusés. Mais depuis il s'était bien affaissé. Hazlitt voyait avec regret l'homme d'action disparaître en lui, pour laisser la place au théoricien politique, constructeur de vains systèmes, perdant son temps à soupeser des abstractions dans des balances imaginaires, isolé, inactif. De plus, et c'est ce qu'il y avait de plus particulièrement gênant, des dettes misérables lui liaient les bras. Comme ses travaux littéraires et philosophiques ne l'avaient pas enrichi, ses amis lui avaient monté un petit commerce de librairie; malgré leur bonne volonté sa maison était toujours à deux doigts de la faillite et de la saisie. Il lui fallait, pour équilibrer son maigre budget,

recourir à des expédients, s'abaisser à des demandes de prêts qui compromettaient sa dignité d'une manière fâcheuse. Ce n'était plus que l'envers d'un grand homme.

Il y avait bien encore dans leur camp le redoutable Cobbett, rédacteur du journal hebdomadaire le *Weekly Register*, qui avait inséré les articles de Hazlitt sur Malthus; Cobbett, le pamphlétaire terrible, incontestablement le journaliste le plus puissant de l'époque. Malheureusement c'était le plus dangereux des alliés. Quand il avait couché par terre un nombre suffisant d'adversaires, il passait à ses amis et les colletait avec la même vigueur, par besoin naturel d'exercice violent. Il lui fallait des coups à donner et à recevoir, et quand ses instincts combatifs ne suffisaient pas, son immense vanité entrait en jeu. Il était jaloux dès qu'il n'était plus seul de son parti, et vous en voulait personnellement de l'approuver, d'être prêt à le seconder. On ne pouvait donc guère compter sur lui, d'autant plus qu'il était, à tout prendre, d'une étroitesse de vues remarquable, démagogue grossier, n'ayant en fait de principes que des entêtements et des rancunes personnelles. Et c'était bien ennuyeux, car il écrivait l'anglais comme pas un. Toutes les fois que Hazlitt recevait son *Weekly Register* il se frottait les mains d'avance à l'idée du bon moment qu'il allait passer. Celui-là ne s'amusait pas à tourner autour du sujet; il fonçait droit sur l'adversaire, empoi-

gnait son bonhomme à bras le corps : les épaules touchaient à chaque coup. Quel dommage qu'une énergie pareille se dépensât en pure perte!

Pendant ce temps les partisans du gouvernement prenaient chaque jour des forces nouvelles, intimidant les craintifs, ralliant les hésitants, enrégimentant de nouvelles recrues. Les événements d'Espagne avaient fourni aux anciens amis de la Révolution un excellent prétexte pour abandonner définitivement les idées françaises et effectuer en bon ordre leur rentrée au parti de la conservation sociale; ils étaient enchantés de pouvoir, en l'occurrence, combattre, au nom de la liberté, en faveur de la monarchie et de la religion.

Hazlitt voyait avec tristesse ses rêves de jeunesse reculer dans un passé de plus en plus lointain et comme chimérique. Il avait commencé à Winterslow un tableau sur un sujet qui l'avait toujours tenté, une « Echelle de Jacob », figurant symboliquement, à ses yeux, l'ascension de l'esprit humain vers la lumière, vers le ciel spirituel des grandes idées. Ce n'était guère la peine de poursuivre. La réalité donnait chaque jour d'ironiques démentis à ses espérances de progrès.

Il fut tiré momentanément de ces préoccupations mélancoliques par une visite que vinrent lui faire les Lamb.

Il y avait déjà quelque temps qu'on les avait invités à venir passer une quinzaine à la campagne, mais ils avaient eu des empêchements. D'abord ils avaient dû s'occuper de leur déménagement. Ils avaient quitté, en effet, la maison qu'ils occupaient depuis huit ans et où Hazlitt avait passé tant d'excellentes soirées, pour aller se fixer dans une petite rue du même quartier. A la suite de cela, Mary Lamb était tombée malade, ce qui les avait empêchés de venir au moment de la moisson, comme ils l'avaient d'abord promis. Enfin, ils s'étaient décidés à se mettre en route. Le plan de l'expédition avait été concerté d'avance par Mary Lamb et Mme Hazlitt. Il était convenu qu'ils viendraient de Londres en bande, Lamb, sa sœur, le colonel Philipps et Martin Burney. Pour ne pas mettre les Hazlitt en frais, Mary Lamb qui savait la modicité de leur budget, avait également décidé que les londoniens contribueraient aux dépenses occasionnées par leur séjour, mais Mme Hazlitt n'en dirait rien à son mari qui aurait pu se froisser. De plus, comme ils n'avaient pas à Winterslow, un nombre suffisant de lits pour accommoder toute la société, Mary Lamb apporterait des couvertures. Le grand diable de Martin Burney s'en arrangerait pour coucher dans la cuisine, et de cette façon-là on économiserait les frais d'une chambre à l'auberge.

Tout se passa pour le mieux. Le mois d'octobre était superbe cette année-là et ils eurent du soleil

pendant tout le temps qu'ils passèrent à Winterslow. Hazlitt fit à ses amis les honneurs du village. Il leur montra auprès de son jardin le puits où les bonnes femmes venaient bavarder, tout en tirant leurs seaux d'eau, la boutique du maréchal où l'on discutait politique assis sur l'établi ou sur le billot de l'enclume, la petite chapelle méthodiste, bien misérable, où se réunissaient le dimanche une poignée de malheureux dissidents. Les pauvres diables étaient mal vus. On leur en voulait à cause de leurs visages faméliques et de leurs mornes extases. Les gars de Winterslow venaient hurler à la porte de leur chapelle, imitant le nasillement du prédicateur, et, à la sortie, leur jetaient des carcasses de corbeaux et de chats-huants.

Lamb n'avait jamais été à pareille fête. Il allait et venait à travers la campagne, en vieil habitué, et les paysans de Wiltshire ouvraient de grands yeux quand il leur posait, à brûle-pourpoint, avec la gravité d'un augure, des questions saugrenues. Il finit par les dérouter complètement en arborant un pantalon vert qu'il s'était fait confectionner chez le tailleur du lieu, et qui éveillait l'idée d'un déguisement carnavalesque.

Ils battirent tous les environs, allèrent considérer les pierres levées de Stonehenge. Un autre jour ils descendirent jusqu'à Salisbury pour voir la merveilleuse cathédrale surgissant du milieu des jardins encore tout fleuris. Ils firent de déli-

cieuses promenades aux bois de Tudorleigh. Le soir, au moment du souper, ils allaient derrière la maison, voir le soleil se coucher dans la plaine. Puis, pour se rappeler le bon temps de Londres, on faisait la veillée en jouant d'interminables parties de cartes.

Les Lamb étant revenus l'année suivante ils profitèrent d'une excursion organisée par un voiturier de Salisbury pour aller en char-à-bancs faire une tournée jusqu'à Oxford. C'était le moment des vacances. Les étudiants étaient dans leurs familles et la ville était vide. Les longues avenues ombragées de grands arbres étaient désertes, désertes aussi les salles de conférences, vastes et recueillies comme des églises, déserte la grande bibliothèque où les livres poursuivaient leur sommeil séculaire. Ils parcoururent avec recueillement les cours, les jardins et les cloîtres solitaires. Lamb était radieux. Cette atmosphère de choses antiques l'inspirait. Il peuplait en imagination les collèges de leurs étudiants d'autrefois, évoquant les temps mémorables des grandes controverses platoniciennes. Il se voyait lui-même, revêtu du bonnet doctoral et de la robe flottante, laissant tomber, du haut de la chaire, des formules dogmatiques, et conduisant une élite de disciples à travers les âpres sentiers de la logique aristotélicienne. Quel rêve c'eût été de pouvoir passer toute sa vie à l'ombre des tours d'Oriel, ou des ombrages de Magdalen College,

feuilletant des ouvrages rares, manuscrits curieusement enluminés, incunables précieux, d'étudier au point de se sentir soi-même, comme dans Ovide, lentement métamorphosé en livre.

Hazlitt avait moins d'enthousiasme. Il n'était pas insensible lui non plus à cette poésie du silence et du souvenir qui flottait au-dessus de la cité endormie, mais il ne pouvait d'autre part oublier le mal causé par ces Universités, conservatoires d'idées surannées. Lamb s'imaginait sentir on ne sait quelle influence bienfaisante descendre sur lui tandis qu'ils traversaient ces vieux cloîtres. Hazlitt savait qu'en réalité ces tours étaient des bastilles, ces collèges des citadelles de préjugés aristocratiques et de prétentions pédantesques. Il avait toujours tenu les Universités en très piètre estime à cause de leur savoir livresque, leur ignorance de la vie, leur hostilité à l'égard des réformateurs, des hommes de progrès. Les gradués d'Oxford avaient applaudi quand la populace de Birmingham avait saccagé la maison, le cabinet de travail et la bibliothèque du docteur Priestley. Ceux de Cambridge avaient fait expulser Coleridge pour avoir professé des opinions hétérodoxes. Quelques années plus tôt ils avaient jeté sur le pavé le savant helléniste Porson, qui n'avait pas voulu signer la déclaration des trente-neuf articles de l'Eglise anglicane, exigée de tous les professeurs. C'était là leur manière de comprendre la liberté, l'indépendance

de jugement. En somme, pensait Hazlitt, ils étaient dans leur rôle. Ils avaient un intérêt trop évident à conserver les préjugés et les abus d'une société faite à leur avantage, et qui leur assurait, à eux, leurs pareils et leurs proches, de grasses prébendes, de profitables honneurs. Il était fort heureux que la solitude des vacances permît de goûter en passant la poésie du lieu, car le retour des professeurs et de leurs élèves l'eût bien vite fait disparaître.

De retour à Londres, Charles Lamb continua à tenir Hazlitt au courant de ce qui se passait au quartier du Temple, dans leur cercle d'intimes, dans le monde de la littérature, même dans le monde politique, et de plus en plus Hazlitt se mit à tourner ses regards vers la capitale qu'il commençait à regretter. A chaque instant il apprenait quelque nouvel incident qui venait lui fouetter le sang. La lutte des partis devenait de plus en plus passionnante. La *Revue d'Edimbourg*, de tendances libérales, qui comptait maintenant huit années d'existence, venait, en plein succès, de voir se dresser contre elle une adversaire redoutable, la *Quarterly Review*, subventionnée disait-on par le ministère, et dans laquelle on avait enrôlé, outre quelques écrivains connus, tout ce qu'on avait pu trouver d'aventuriers littéraires, audacieux et sans scrupules. Les radicaux semblaient également se ranimer. Un de leurs journaux, l'*Examiner*, dirigé par les frères

Hunt, se plaçait au premier rang des publications hebdomadaires. Quant au redoutable Cobbett, il avait eu des démêlés avec la justice. Des miliciens anglais, en garnison dans l'île d'Ely, avaient été condamnés à recevoir un certain nombre de coups de fouet. Cette punition leur ayant été infligée par des auxiliaires hanovriens, tout le chauvinisme de Cobbett s'était réveillé et le vieux dogue avait hurlé contre un gouvernement assez infâme pour faire fouetter des Anglais par de vils mercenaires allemands. On l'avait poursuivi de ce fait, et condamné à deux ans de prison et à une amende de mille livres sterling. D'autres poursuites étaient dans l'air, car le petit parti de l'opposition devenait de plus en plus audacieux dans ses attaques.

Hazlitt sentait se réveiller en lui les instincts belliqueux de ses ancêtres dissidents et irlandais. Retourner à Londres devint chez lui une idée fixe. A Winterslow, leurs tout petits revenus leur suffisaient à peine pour vivre; ils avaient des paiements en retard; des fournisseurs les ennuyaient, et naturellement Hazlitt ne pouvait guère espérer se procurer à Londres de travail avantageux sans être sur les lieux. Une fois là-bas il trouverait toujours bien de quoi s'occuper. Il n'était plus maintenant complètement inconnu, ayant déjà à son actif plusieurs publications. La puissante *Revue d'Edimbourg* avait fait paraître un article à propos de ses lettres sur Malthus, réunies depuis

en volume. D'autre part, pendant son séjour à Winterslow, il avait rédigé des notes assez copieuses sur la philosophie du XVIIe et du XVIIIe siècle, sur Hobbes, Locke, les sensualistes français. Il y aurait toujours moyen d'utiliser les matériaux qu'il avait rassemblés.

La naissance d'un enfant, qu'ils attendaient au début de l'automne de cette année 1811, leur fit différer leur départ pendant quelque temps. L'enfant, un petit garçon, vint au monde à la fin de septembre. Quelques mois plus tard la famille quittait la maison de Winterslow pour aller s'installer à Londres.

VI

AU THÉATRE

Ils s'étaient fixés tout près de l'abbaye de Westminster, au nº 19 de York Street. Le quartier était assez agréable à habiter. Sans être précisément au centre de la capitale on ne se trouvait pas très éloigné cependant de la région des affaires. En une petite demi-heure de marche on pouvait aisément, par le Strand, arriver à Fleet Street, la rue populeuse et passagère aux alentours de laquelle se trouvaient les bureaux de la plupart des journaux. Les environs de York Street étaient fort agréables. On était à deux pas du parc de Saint-James, promenade délicieuse avec ses pelouses admirablement tenues, ses pièces d'eau, ses longues avenues régulières plantées d'ormes et, au fond, le palais de Buckingham. Le matin on avait le parc pour soi. On pouvait y rêver à loisir du siècle passé, du temps où dans ces allées papillonnaient marquises et courtisans, époque d'élégance et de grâce où l'on mettait la matinée entière à choisir un nœud pour son épée, à enrouler délicatement les boucles d'une perruque, où la journée se passait dans l'oisiveté la plus exquise et la plus aimable.

Quant à la maison elle-même, c'était une vieille bâtisse de briques un peu lourde, mais assez confortable. En bas, une pièce servait de cuisine, au premier se trouvait la chambre où l'on se tenait d'habitude. C'était une pièce assez vaste, lambrissée, avec une cheminée massive, antique, d'apparence vaguement sculpturale. Deux fenêtres ouvraient par derrière sur un jardin bien tenu, appartenant au propriétaire, et dont l'entrée était encadrée de deux magnifiques peupliers du Canada.

Pour Hazlitt, ce qui faisait tout le prix de cette demeure, assez ordinaire d'aspect, c'est qu'elle était toute pleine des souvenirs d'un âge héroïque. Un siècle et demi plus tôt, en effet, elle avait abrité le grand poète Milton. C'était là qu'il avait habité pendant six ans, sous le protectorat d'Olivier Cromwell; là qu'il avait écrit sa seconde apologie du peuple anglais, en réponse au scribe du roi de France, Saumaise; c'était là qu'il avait définitivement perdu la vue, là enfin, qu'il avait conçu, vieillard aveugle, le plan de son formidable *Paradis Perdu*, qu'il avait évoqué les divinités de l'abîme, Satan, Moloch, Belzébuth, monstres ténébreux, et aussi les sept journées de la création, la naissance du monde, l'avènement de l'homme et sa rencontre avec le tentateur. C'était dans cette chambre aux lambris vénérables qu'il avait poursuivi, dans la nuit, ses rêves prodigieux jusqu'au jour où, le grand Cromwell

étant tombé, les royalistes insolents, dignes fils de Bélial, étaient venus troubler de leurs clameurs profanes le calme de sa retraite.

Par une ironie singulière du hasard, la maison du poète avait maintenant pour propriétaire un ennemi-né de la poésie, un homme positif, collectionneur de faits, de formules scientifiques, un calculateur, une arithmétique vivante, le philosophe utilitaire Jeremy Bentham. Ce jardin géométrique lui appartenait, et c'était sa maison qu'on découvrait en face au bout de l'allée. Hazlitt l'apercevait lui-même de temps à autre, vieillard alerte, avec sa tête à la Franklin, bajoues respectables, double menton, petits yeux vifs, et son costume à l'ancienne mode, trottinant, affairé, le long de ses plates-bandes pour faire de l'exercice. Parfois un visiteur l'accompagnait dans sa promenade circulaire, et rien qu'un, car il faisait tout par principes, et c'était une de ses règles de ne jamais recevoir plus d'une personne à la fois. Les éclats de sa voix aiguë arrivaient jusqu'aux fenêtres de son locataire. On saisissait des lambeaux de discussion sur la réforme parlementaire, la réforme du Code, des prisons, de la mentalité humaine. Bentham était, en effet, l'homme des panacées; il avait dans son bureau vingt plans de constitutions et une multitude de projets destinés à faire le bonheur du genre humain, systèmes d'éducation populaire, plans de prisons panoptiques, construites sur le modèle des

ruches et transformant, par la vertu même de leur forme, les criminels en hommes de bien. Tous les théoriciens, les réformistes, les inventeurs, les patriotes étrangers étaient sûrs de trouver chez lui un accueil chaleureux et, au besoin, un appui pécuniaire. On disait même que Bentham avait gaspillé des sommes assez rondelettes en tentatives utopiques. Pour un arithméticien si rigoureux ces erreurs de calcul étaient impardonnables, mais Hazlitt ne lui savait pas mauvais gré de quelques défaillances.

Il tenait d'ailleurs Bentham en très haute estime pour de sérieuses qualités de caractère. Bentham n'avait jamais varié dans ses convictions politiques, et s'était en toute occasion fait le défenseur de la liberté. Il était un de ceux à qui l'Assemblée législative avait décerné, pour leurs services, le titre de citoyen français. Il était digne de figurer à côté de tous les vieux amis de Hazlitt, à présent disparus, Holcroft, Fawcett, à côté de Priestley, et même, toutes proportions gardées, à côté du grand républicain Milton, dont le souvenir planait encore sur sa demeure, car Bentham, ce calculateur, avait conservé dans sa vieille âme, desséchée par les formules, un petit coin pour la musique, cette poésie des nombres, et quand il était fatigué d'écrire ou de travailler dans son atelier à tourner méthodiquement, et pour sa santé, des pieds de table ou des colonnes d'étagère, il allait volontiers s'asseoir à un fort bel

orgue, qu'il avait fait installer chez lui, et l'on entendait dans le calme du soir monter de sa maison de beaux accords harmonieux.

Les débuts de Hazlitt, à Londres, avaient été quelque peu difficiles. On lui avait d'abord procuré, dans une société de conférences, une série de leçons sur la philosophie anglaise depuis Bacon jusqu'à la période contemporaine. Les conférences étaient alors à la mode. Coleridge venait lui-même d'en terminer une série sur Shakspeare et Milton. Hazlitt, après les inévitables gaucheries du début, s'acquitta très convenablement d'une tâche que lui rendaient facile ses travaux récents à Winterslow. Le cours n'était pas mal payé, malheureusement il ne durait guère que deux mois et l'avenir était incertain. Dans sa leçon finale Hazlitt avait raconté à ses auditeurs, pour leur donner un exemple de la passion métaphysique, l'histoire du brahmane transformé en singe. Ce brahmane, théologien profond, s'était tellement épris d'études spéculatives, qu'afin de pouvoir se livrer complètement à ses méditations favorites, il s'était retiré dans une caverne au fond des forêts. Il y avait oublié les coutumes des hommes, au point même de négliger les ablutions; de degrés en degrés il tomba au niveau de l'animalité. Mais les habitudes qu'il avait contractées, lorsqu'il était homme, étaient si invétérées qu'il les conserva sous sa forme nouvelle et, quadrumane, il ne se soucia plus que

de deux choses, à l'exception de tout le reste : les noix de coco et la métaphysique. Et Hazlitt, en concluant, laissait entendre qu'à l'exemple de cet étrange penseur, il eût bien volontiers consacré, lui aussi, sa vie aux spéculations abstraites; la grande difficulté, c'était de trouver l'équivalent des noix de coco.

De fait, une fois ses conférences terminées, il avait connu la gêne. Enfin, après bien des démarches, il avait pu, grâce à son ami Charles Lamb, entrer au journal libéral le *Morning Chronicle*, en qualité de reporter à la Chambre des Communes. Il s'agissait d'écouter attentivement les débats, de prendre quelques notes, et de rédiger ensuite un compte rendu résumé de la séance. C'était un métier facile, mais plutôt fastidieux, car il fallait supporter, pendant des heures, la monotonie des discours parlementaires; à peine était-on récompensé de sa patience une fois par hasard, lorsqu'on assistait à une discussion véritablement passionnante.

Le directeur du *Morning Chronicle*, James Perry, était un fort brave homme, intelligent et avisé. Il ne fut pas long à s'apercevoir que Hazlitt pourrait collaborer au journal d'une façon plus originale. Le rédacteur chargé du feuilleton dramatique ayant été remercié sur ces entrefaites, Perry, à tout hasard, offrit le poste à Hazlitt, qui accepta avec empressement.

La tâche n'était pas faite pour l'embarrasser. Il n'avait jamais écrit de sa vie une ligne de critique théâtrale; il n'avait même guère eu le loisir de fréquenter les théâtres depuis quelques années, mais il possédait son répertoire classique, ayant autrefois à Wem trouvé le temps de lier connaissance avec les bons auteurs, depuis Shakspeare jusqu'à Sheridan. Certes les idées ne lui manqueraient pas. Le théâtre lui rappelait d'ailleurs une foule d'excellents souvenirs de jeunesse. Il n'avait pas oublié la première troupe de comédiens ambulants qu'il eût jamais vue, là-bas, chez son père, à Wem; l'arrivée sur la place publique d'une demi-douzaine d'êtres étranges, blafards, à la fois majestueux et familiers, dédaigneux et suppliants. Le chef de la bande, plus gras et plus important, s'était dirigé, un paquet de prospectus à la main, vers la demeure des notables du lieu, ajoutant à leur intention quelques mots de commentaire : « Ce n'était pas la première troupe venue; ils étaient bien connus dans toute la région; on leur avait fait à Whitchurch, leur dernière étape, la plus flatteuse des réceptions, et lui-même avait dû, malgré ses protestations, accepter à dîner chez le clergyman de l'endroit, homme charmant, fin lettré, n'ayant aucun préjugé contre l'art dramatique; le théâtre n'était-il pas en effet l'école des bonnes manières, la plus délicate et la plus salutaire des distractions? Sa compagnie espérait

bien trouver, dans cette bonne ville de Wem, un accueil aussi favorable; elle ne comptait au surplus que des sujets d'élite et lui, directeur, avait reçu de Londres les offres les plus séduisantes ; qui sait, il irait peut-être un jour les surprendre là-bas, dans la capitale... »

Ses premières chroniques plurent tout à fait à Perry, notamment une petite étude sur l'opéra de Gay, *les Gueux*, composée de verve par une belle matinée d'automne un jour que Hazlitt revenait de chez des amis qui habitaient une campagne aux environs de Londres. Lorsqu'il apporta son article à Perry, il eut la satisfaction de voir la figure de son directeur s'épanouir de contentement et Hazlitt fut encore plus heureux lorsque, le lendemain, le premier rôle de la pièce, miss Stephens, sa cantatrice préférée qu'il avait autrefois entendue à Liverpool, et dont il avait conservé un souvenir exquis, passa elle-même au bureau du journal pour remercier de la louange très délicate qu'on lui avait accordée.

Sur ces entrefaites Perry le chargea, toujours en sa qualité de critique dramatique, d'une mission assez importante. Un jeune acteur de province, Edmond Kean, devait débuter, au théâtre royal de Drury Lane, dans le rôle du vieux juif Shylock, et il s'agissait de noter le nouveau venu. On avait fait assez de bruit autour de ce Kean. Le théâtre de Drury Lane étant une sorte d'institution nationale, la sentence qu'on

allait rendre aurait un certain retentissement. Il importait donc que l'événement ne vînt pas démentir d'une façon trop fâcheuse le verdict du journal. Perry n'avait pas grande confiance dans ce nouveau candidat à la popularité. Après avoir consulté quelques abonnés de marque, il avait laissé entendre à Hazlitt qu'il vaudrait mieux ne pas trop insister, et laisser retomber tout doucement le jeune provincial dans son obscurité primitive.

On était à la fin de janvier et il faisait depuis un mois un froid terrible, la Tamise étant gelée par endroits. Il y avait ce soir-là assez peu de monde à Drury Lane. Une centaine de spectateurs étaient égrenés au parterre; la salle était morne. Les premières scènes du *Marchand de Venise* furent expédiées au milieu de l'indifférence générale; enfin Shylock parut, et ce fut tout d'abord une surprise. Hazlitt, cela va sans dire connaissait la pièce dans tous ses détails. Comme tout le monde il l'avait lue et l'avait vu jouer, et nulle figure ne lui était plus familière que celle de Shylock, vieillard tout ridé et tout décrépit, masque sinistre, derrière lequel on sentait toute la haine, accumulée pendant de longues années contre les chrétiens, contre ceux qui l'avaient insulté, souffleté de leur mépris, chassé du pied comme une bête immonde : vivante image de la rage impuissante et désespérée.

Il fut donc assez intrigué en voyant s'avancer sur la scène, au lieu du vieil usurier rabougri auquel il s'attendait, un homme évidemment dans la force de l'âge, petit, menu, mais alerte et vigoureux, des yeux pleins d'intelligence et de flamme, un visage maigre, nerveux, encadré de barbe noire. Hazlitt n'avait pas encore eu le temps de discuter cette métamorphose du rôle, qu'il était déjà conquis, entraîné. Le Shylock de convention, avili et méprisé, avait disparu et il y avait là, maintenant, à sa place, en face des marchands de Venise, un descendant authentique des anciennes tribus d'Israël, et c'était lui, on le sentait à la noblesse de son geste, à l'autorité de sa voix, qui avait le droit de les dédaigner ces Vénitiens, ces hommes d'hier, lui qui faisait remonter ses ancêtres jusqu'à l'époque des juges et des patriarches : ils parlaient de leur loi de Venise; la sienne avait été écrite au désert, par Dieu lui-même, au milieu des grondements de la foudre sur le rocher du Sinaï. Ils avaient, eux, la force brutale en partage, la supériorité brutale du nombre; il avait celle de l'esprit. A toutes ses démarches, à toutes ses paroles, on devinait en lui la subtilité des peuples de l'Orient, leur habitude des vastes desseins et des longues spéculations, leur admirable maîtrise de soi; aussi lorsqu'à la fin Shylock réclamait impérieusement l'exécution du contrat passé entre lui et son débiteur, la livre de chair, qu'on lui avait expres-

sément promise, on ne voyait plus, dans cette fantaisie sanguinaire, le misérable calcul d'un vieillard haineux et avili, mais la froide vengeance d'un homme, vaincu sans doute, mais digne de commander à ses vainqueurs de par l'autorité que lui conféraient son intelligence et l'antiquité de sa race.

Hazlitt sortit du théâtre émerveillé. Vraiment, c'était encore une des grandes journées de sa vie. Il s'en voulait pourtant un peu d'être obligé d'abandonner, sans combat, son Shylock d'autrefois. Par acquit de conscience il fit quelques restrictions dans son article, mais il insista absolument pour que Perry l'insérât sans y rien changer et sans supprimer un seul mot des éloges qu'il accordait à cet acteur de génie. Perry haussait les épaules, disait que ce provincial n'irait pas loin. Hazlitt fut inébranlable.

Il ne s'était pas trompé. Tout le monde fut bientôt obligé de reconnaître que le nouveau venu était tout simplement un des plus grands tragédiens qui eussent jamais paru sur une scène anglaise. Pour Hazlitt c'était une bonne fortune singulière que de débuter ainsi dans le métier de chroniqueur au moment même où le drame shakspearien trouvait dans Edmond Kean un interprète de génie. Il le vit successivement dans Richard III, dans Hamlet, Othello, Iago, et chaque fois c'était une surprise nouvelle. On s'ingéniait à prévoir la façon dont il interpréterait

son personnage et il trouvait toujours moyen de découvrir des nuances insoupçonnées. Il déroutait absolument les vieux acteurs médiocres et la plupart des journalistes. Son Iago les scandalisait. Au lieu du traître conventionnel des tragédies et des mélodrames, Kean avait retrouvé dans Iago, le Vénitien de la Renaissance, le soudard à la fois spirituel et grossier, méchant avec délices, gai, mais d'une gaîté étrangement sombre. Les augustes représentants de l'ancienne critique n'y comprenaient plus rien, et Hazlitt se frottait les mains en constatant la déconfiture de ces pontifes.

Après avoir fait une saison au journal de Perry il devint le chroniqueur régulier de l'*Examiner*, publication hebdomadaire toujours dirigée par les frères Hunt. Il remplissait avec joie sa fonction de critique, car maintenant il se sentait tout à fait chez lui au théâtre. Le spectacle de la foule, la tiédeur lourde et suffocante de cette atmosphère de serre chaude, pendant les représentations d'été, la société élégante des loges et du balcon, le froissement des éventails, le bruissement des voix aux entr'actes, et tout en haut les hurlements de ceux de l'amphithéâtre, cuisant dans leur étuve, tout cela le charmait. Il apercevait là, autour de lui, des figures familières de journalistes, les collègues du *Morning Post* et du *Times*, le gros Mudford, son prédécesseur au *Morning Chronicle* et maintenant passé au *Courier*, toujours repu

et ridicule, avec ses airs profonds, d'autres encore, vieux routiers ou débutants, adversaires ou amis, puis, de temps à autre, de vieilles connaissances et, par hasard, cette bonne figure drôle de Charles Lamb, toujours amusant, toujours disposé à vous emmener vider quelques chopes d'excellente ale à la taverne voisine.

Comme Lamb demeurait dans le quartier, Hazlitt descendait souvent chez lui à la sortie du théâtre. Leur ancienne amitié subsistait toujours, bien qu'elle eût reçu récemment un sérieux accroc. Lamb se proposait d'écrire pour la *Quarterly Review*, dont son ami Southey était un des principaux collaborateurs, un article sur le poème de Wordsworth « l'Excursion », nouvellement paru. De son côté Hazlitt aurait bien voulu en donner un compte rendu dans le journal l'*Examiner*. Lamb travaillait avec une lenteur infinie. Styliste délicat il raffinait sans cesse sur ses idées et ses mots, et ses scrupules incessants avaient parfois le don d'indisposer Hazlitt, à qui Lamb aurait volontiers reproché, par contre, de se fier un peu trop aux impressions premières. Comme plusieurs semaines s'étaient écoulées sans que l'article de Lamb donnât signe de vie, Hazlitt, ayant rencontré Martin Burney, leur ami commun, lui demanda de passer chez Lamb emprunter pour lui le poème de Wordsworth. Lamb était sorti, mais sa sœur remit le volume à Martin Burney pour Hazlitt. En rien

de temps, celui-ci eut mis sur pied deux articles qui parurent immédiatement dans l'*Examiner*. Lamb avait été très froissé du procédé, et comme il en avait fait la remarque à Hazlitt, à leur rencontre suivante, celui-ci s'était emporté. Ils ne s'étaient plus revus pendant quelques mois, puis, un beau jour, ils s'étaient mis à rire tous les deux de leurs enfantillages, et leurs relations étaient redevenues à peu près aussi cordiales que dans l'ancien temps.

On se rencontrait toujours chez Lamb une fois par semaine et le cercle d'autrefois était encore à peu près au complet, mais les réunions étaient peut-être devenues un peu moins intimes. Les célibataires s'étaient mariés, étaient transformés maintenant en gens posés, respectables, envers qui l'on devait avoir certains égards. Lamb, lui-même, il avait beau s'en défendre très gentiment, s'était élevé non seulement dans la hiérarchie des employés de la Compagnie des Indes, mais aussi dans celle des écrivains. Il avait publié notamment, dans une revue fondée par Leigh Hunt, le *Reflector*, des études de premier ordre sur le peintre Hogarth et sur l'illusion scénique. Il était presque forcé de se prendre au sérieux. Quand on se réunissait chez lui, maintenant, la conversation, autrefois si familière, rappelait un peu trop celle des salons où l'on cause : Hazlitt avait en horreur ce genre de divertissement. Enfin l'entrée de Hazlitt au

Morning Chronicle d'abord, puis à l'*Examiner*, rendait parfois sa situation assez délicate. Il tenait extrêmement à ses idées en politique, et les exprimait avec une franchise absolue et redoutable. Dans quelques-uns de ses articles il avait lancé des traits extrêmement blessants aux partisans de la restauration des Bourbons, et notamment à la rédaction du *Courier* et du *Times*, dont faisaient partie son beau-frère Stoddart et Coleridge, tous deux amis de Lamb. Il y avait des moments où il aimait mieux les éviter l'un et l'autre.

Aussi choisissait-il ses jours, et quand il soupçonnait que la réunion de chez Lamb manquerait pour lui du charme d'autrefois, il descendait tout simplement terminer la soirée dans l'un de ces cafés, à la fois confortables et familiers, que fréquentaient habituellement les journalistes, les acteurs et bien d'autres encore, hommes de lettres, hommes de loi habitant le quartier de Holborn ou de Covent Garden. Sa taverne favorite était celle de « Southampton ». Aux environs de dix heures du soir on était toujours sûr de trouver dans la salle du premier étage quelques bonnes figures sympathiques. Hazlitt montait, s'installait tranquillement dans son coin, se faisait apporter une pinte d'ale et les journaux du soir, et tout en parcourant distraitement ces feuilles, dont il prévoyait le contenu, il observait le spectacle beaucoup plus curieux de la salle de café.

La fumée des pipes, emplissant toute la pièce, flottait au-dessus des tables et donnait à toute la scène une apparence spectrale, fantastique. De larges visages rouges s'agitaient dans cette brume, joueurs de cartes, vieux habitués, ne quittant leur pipe que pour porter à leurs lèvres leur chope de métal brillant. On voyait le garçon, affairé, mais toujours correct, en habit noir, un diamant à la cravate, circuler autour des tables. Le murmure des conversations s'élevait confusément. On commentait les événements du jour, le dernier article de Cobbett, les manifestations en faveur de la réforme électorale, la situation présente des Bourbons en France, les conspirations militaires, les inquiétudes que donnait Bonaparte, et tout cela mêlé de vagues rumeurs, de craintes puériles, prenait en passant à travers ces cerveaux de buveurs, des proportions chimériques.

En somme, ils étaient poètes à leur manière tous ces familiers de la vieille taverne. Les moments qu'ils venaient y passer étaient pour eux l'heure du rêve, de la fantaisie. Hommes de loi, avoués, agents d'affaires, toute la journée enfermés dans leurs études de Chancery Lane ou du quartier du Temple, employés de bureau, emprisonnés derrière les grillages de la Banque ou de la Compagnie des Indes, marchands de la Cité, vieillissant dans leurs rez-de-chaussée noirs et humides, tous retrouvaient dans la salle de

café bien chaude la joie et les illusions de leurs belles années. Hazlitt se joignait très volontiers à leurs conversations, surtout quand elles tournaient du côté de la littérature. Leur logique déconcertante, leur verve, leurs ignorances franchement avouées, leurs naïvetés, souvent plus instructives que les remarques des personnes dites instruites, composaient un mélange particulièrement savoureux. Il éprouvait une sympathie irrésistible pour les plus étranges d'entre eux, et, parmi ceux-là, c'étaient surtout les acteurs du théâtre dont il aimait le mieux voir apparaître la figure parmi les habitués du Southampton. Ils n'étaient point dépaysés dans cette pièce enfumée qui semblait un prolongement de la salle de spectacle, et les vers de Shakspeare : « Le monde est un théâtre et les hommes ne sont que des acteurs... » vous revenaient invinciblement à la mémoire en voyant ainsi mêlées à la foule humaine, réelle, ces physionomies mobiles sur lesquelles on retrouvait encore quelques restes fugitifs du sourire énigmatique de Hamlet, des tortures d'Othello, ou bien encore l'épanouissement radieux des valets de comédie et des bouffons.

Ils apportaient avec eux dans la salle, à ce qu'il lui semblait, un peu de cette large sympathie qui enveloppe les œuvres des grands poètes dramatiques, et l'on se sentait, à leur voisinage, meilleur et plus vivant. On voyait se mouvoir confusément

autour d'eux la foule tragique de tous les personnages qu'ils avaient évoqués sur la scène, Coriolan, le roi Jean, Richard III, et c'était comme un raccourci d'histoire qui passait, qui venait côtoyer votre existence. C'était aussi toute une philosophie, car ces acteurs, en se réservant le domaine de l'illusion, et en laissant au vulgaire le soin de prendre lourdement au sérieux les occupations lucratives et respectables, n'avaient pas hésité par là même à abandonner, en faveur de leur art, tout ce qui faisait la sécurité heureuse de l'existence. Hazlitt qui les voyait de près maintenant, connaissait toute leur vie ; il savait leurs grandeurs comme leurs servitudes. Même les plus grands d'entre eux n'étaient pas à l'abri des misères du métier. On les traitait en domestiques; les journaux affectaient à leur égard une condescendance dédaigneuse, laissant volontiers planer au-dessus d'eux des soupçons insultants, et tout prêts, au besoin, à déchaîner contre eux la vieille respectabilité britannique. Injustices, vexations, les acteurs souffraient tout cela avec une résignation si naturelle et si touchante que Hazlitt ne pouvait s'empêcher de les chérir comme de vieux amis.

Aussi était-il tout à fait ému quand par hasard l'un de ces braves gens venait à disparaître de la scène. Il eut un serrement de cœur lorsque John Bannister, le célèbre acteur comique, donna, au mois de juin 1815, sa représentation d'adieu.

Hazlitt avait vu Bannister pour la première fois vingt ans plus tôt, au moment où il avait pour partenaires Piersons, King, Dodd, presque oubliés maintenant. A son tour Bannister allait rentrer dans le néant, et quand on le reverrait désormais dans la salle, il ne serait plus que l'ombre de lui-même, pareil aux acteurs retraités, à ces acteurs fantômes, qu'on entrevoyait parfois dans les loges, fixant sur la scène un regard d'attendrissement et de regret. Tout un grand pan de vie s'en allait avec lui, toute une époque, celle de John Kemble, de Mrs Siddons, la grande tragédienne, si grave et si belle qu'elle semblait appartenir à un ordre supérieur de créatures.

Lorsqu'à la fin de la pièce Bannister s'avança sur le bord de la scène pour prononcer quelques paroles de remerciement et d'adieu, il était si troublé que sa voix s'étrangla et qu'il put seulement balbutier quelques mots qui se perdirent dans les applaudissements tumultueux d'une salle débordante de foule. Hazlitt, témoin obscur, était presque aussi ému que le vieil acteur, et, ce soir-là, il y eut dans son article de l'*Examiner* une nuance de mélancolie inaccoutumée.

VII

AUTOUR DE LA TABLE RONDE

Parallèlement à ses feuilletons dramatiques, Hazlitt rédigeait, d'abord pour le *Morning Chronicle*, puis pour l'*Examiner*, des articles variés sur des questions de philosophie, de littérature et d'art, écoulant ainsi discrètement tout le petit stock d'idées qu'il avait accumulées pendant ses retraites de Wem et de Salisbury, et au cours de ses pérégrinations d'artiste. La *Revue d'Edimbourg* l'avait, d'autre part, chargé d'analyser quelques nouvelles publications. Il n'éprouvait plus maintenant, pour exprimer sa pensée, les difficultés du début. La nécessité de fournir chaque semaine, et souvent plusieurs fois par semaine, une chronique théâtrale rapidement brossée, composée parfois le soir même de la représentation, l'avait habitué à voir clair dans son esprit et à ne plus s'attarder en scrupules infinis. Il écrivait maintenant de premier jet, sans hésitations ni repentirs, acquérant chaque jour plus de confiance en lui-même et plus de décision de style.

Au commencement de l'année 1815, Leigh Hunt, directeur de l'*Examiner*, avait inauguré dans son

journal une série d'articles originaux sur des sujets variés, intitulée la Table Ronde, et dans laquelle Hazlitt était son principal collaborateur. Il y avait à peine deux mois que leur série paraissait, quand, soudain, l'on apprit à Londres que Napoléon venait de débarquer en France et se dirigeait sur Paris. Leur petit congrès d'essayistes fut dissous par là même, car Leigh Hunt, en tant que directeur du journal, avait désormais une tâche beaucoup plus urgente que celle de présider paisiblement au banquet littéraire de la Table Ronde, et il se jeta immédiatement au plus fort de la mêlée politique. Pendant trois mois les événements de France absorbèrent tous les esprits ; on commenta, jour par jour, chacune des démarches de Napoléon ; puis on suivit sur la carte avec une anxiété toujours grandissante, la marche des opérations militaires ; on passa en Angleterre par toutes les alternatives de l'espérance et de la crainte, jusqu'au moment solennel où parvint à Londres la nouvelle de Waterloo.

Hazlitt se sentit frappé en pleine poitrine en apprenant le désastre de Napoléon.

Il n'avait jamais cessé de le considérer — général, consul, empereur — comme le défenseur de la Révolution contre l'Ancien Régime. Toute la carrière de cet homme prodigieux n'était-elle pas le plus sanglant défi qu'on eût jamais jeté aux vieilles monarchies ? Sorti du peuple, il était devenu, de par la volonté du peuple et du droit

que conférait le génie, l'égal des plus puissants souverains, et il avait imposé sa loi aux rois, ces dieux prétendus; Hazlitt n'avait pas caché sa joie en voyant ces hyènes et ces chacals, ainsi qu'il les appelait, trembler sous la griffe du tigre du Bengale. Après la période des grandeurs était venue celle des revers et la sympathie de Hazlitt pour son héros n'avait fait que s'accroître. Les outrages, chaque jour déversés sur la personne de Napoléon par la presse anglaise, l'espèce de folie furieuse qui s'était emparée des conducteurs de l'opinion l'avaient confirmé encore davantage dans sa foi napoléonienne. Lorsqu'on s'était mis à parler ouvertement du rétablissement des Bourbons en France, ses souhaits pour le triomphe de l'empereur étaient devenus plus ardents que jamais. Il comprenait maintenant, encore mieux que par le passé, que cette guerre, poursuivie pendant vingt années contre la France, avec un acharnement sans exemple, que ces coalitions sans cesse renaissantes, avaient bien moins pour but de s'opposer aux desseins conquérants de la République et de l'Empire que d'écraser la Révolution, d'anéantir tous les principes de liberté et d'égalité issus du grand mouvement français. Quand il pensait qu'on pourrait revoir sur un trône de France restauré, ces Bourbons, ces tortues, en retard d'un siècle sur leur époque, il haussait les épaules de colère et de mépris.

Il avait cependant accueilli la nouvelle de la Restauration avec un sang-froid relatif, pressentant bien que le régime ne durerait pas longtemps. Il connaissait en effet l'attachement de l'armée à son empereur; d'autre part, l'enthousiasme débordant du peuple français pour le roi qu'on leur avait rendu, lui faisait prévoir des désenchantements probables et prochains. Il savait enfin que le caractère français s'accommoderait mal du système d'étouffement et de surveillance sournoise qu'on avait inauguré.

Avec le retour de Napoléon toutes ses espérances lui étaient revenues, et voilà que brutalement elles avaient été anéanties sur le champ de bataille de Waterloo. Maintenant, il le sentait, c'était la fin de tout. La liberté était bien morte. Les nations allaient recommencer à se prosterner devant cette odieuse idole : la royauté de droit divin. Un loyalisme béat, humiliant, corrupteur de l'âme humaine remplaçait dans les cœurs les fiers instincts d'indépendance. Toute volonté était dégradée. La vie devenait terne, morose, sans but.

Hazlitt tomba dans une tristesse profonde. On ne le reconnaissait plus. Il avait l'air d'un homme chancelant sous un fardeau trop lourd, et il commençait à vivre, semblait-il, en regardant en arrière, au lieu d'avoir, comme autrefois, les yeux tournés vers l'avenir. Des côtés de son caractère, entrevus auparavant par exception, se

révélaient fâcheusement, et l'on put craindre un moment qu'il ne prît l'habitude d'aller chercher à son malheur les consolations les plus misérables, celles que donnait l'ivresse. Il retrouva toutefois assez d'énergie pour étouffer le funeste penchant, mais s'il triompha de l'intempérance, la mélancolie, par contre, fut plus forte que lui. On s'en apercevait facilement en parcourant ses articles, maintenant presque tous teintés de pessimisme sarcastique. Il ne faisait plus ressortir que ce qu'il voyait dans les mœurs, dans les institutions, de grossier et de navrant, d'irrémédiablement mauvais, et paraissait se complaire dans sa misanthropie.

Cependant ses anciens amis, continuant l'évolution commencée pendant la période napoléonienne, achevaient leur conversion, et sans avoir désormais pour excuse plausible les dangers que le despotisme impérial faisait courir à leur patrie, ils étaient passés, définitivement, au camp monarchique, répudiant ainsi leurs alliés de la veille.

Cette fois la mesure était comble. Après avoir, dans l'*Examiner*, épanché ses tristesses, Hazlitt jugea l'heure venue de prendre l'offensive. Leigh Hunt, directeur du journal, tenait tête à leurs adversaires politiciens. Lui, Hazlitt, se chargeait de cette bande de littérateurs et de journalistes renégats : ils étaient là une demi-douzaine auxquels il comptait faire payer cher leurs trahisons. Ils avaient ri de sa confiance naïve dans la vertu

des grands principes, de ses professions de foi humanitaires. Eh! bien, il allait leur montrer toute la puissance de haine que pouvait contenir l'âme d'un jacobin pour les ennemis de la liberté.

Depuis quelque temps déjà Coleridge avait annoncé dans les journaux la publication prochaine d'une importante brochure intitulée : Sermon laïque sur les malheurs du pays, adressé aux classes moyennes et supérieures. La brochure tardant à paraître, Hazlitt profita de ce retard, un peu malencontreux pour une œuvre annoncée en termes pompeux, pour préparer, sur le sermon laïque projeté, un article destiné à l'*Examiner*. Il avait contre Coleridge de très sérieux griefs. Coleridge s'était notamment vanté d'avoir, par ses réflexions sur Bonaparte, insérées dans le journal le *Morning Post*, contribué à la reprise de la guerre contre la France, à la suite de la paix d'Amiens. Il avait applaudi au bombardement de Copenhague, par la flotte anglaise, un de ces attentats qui avaient fait rougir Hazlitt de honte. Plus tard, Coleridge avait osé reprendre à son compte les théories des chouans et des émigrés français, et s'était ingénié à établir de subtiles distinctions entre le meurtre et l'assassinat, afin de justifier d'avance l'homme sous le poignard duquel pourrait tomber Napoléon. Tout récemment, enfin, il était devenu l'auxiliaire du gouvernement dans toutes les mesures de répression destinées à limiter, et, au besoin,

supprimer la liberté de la presse, et il avait prononcé, à cet égard, des paroles dangereuses, presque criminelles aux yeux de tout homme ayant conservé intact le sentiment de sa dignité de citoyen. Il méritait une leçon.

Au moment de l'attaquer à fond, Hazlitt éprouvait cependant une certaine hésitation. Extrêmement irrité, il ne trouvait pourtant, tout au fond de lui-même, aucune haine véritable contre son adversaire politique. Ne fallait-il pas plutôt, pensait-il, traiter Coleridge en irresponsable, dupe de son imagination, victime des mots autant que des idées. A bien y réfléchir, Coleridge n'avait jamais appartenu à aucun parti défini. Il était passé tour à tour de l'unitarisme à l'anglicanisme, du jacobinisme au légitimisme le plus orthodoxe, mais toujours avec des restrictions et des corrections, et trouvant toujours moyen de répandre sur toutes ses opinions politiques et religieuses une sorte de brouillard métaphysique qui les rendait encore plus indiscernables. Aussi pas une école politique, pas une église ne pouvait le réclamer absolument pour l'un des siens; et c'était une des raisons pour lesquelles ses professions de foi ne lui avaient rien rapporté, et que, tandis que ses amis, plus habilement catégoriques, s'étaient confortablement installés à l'ombre des faveurs gouvernementales, il était resté seul, prophète du désert, comme vingt ans plus tôt, n'ayant pas un endroit où reposer sa tête.

Hazlitt, décidé à l'indulgence, se contenta, pour cette fois, de relever dans son article les opinions singulières de Coleridge, ses variations, ses bizarreries, son manque de suite dans les idées, tout cela sans méchanceté, avec une ironie dans laquelle entrait autant de pitié que de blâme.

Deux mois plus tard, l'apparition du *Sermon laïque* lui montra qu'il avait bien fait de ne pas se laisser aller au premier mouvement de colère. Ce sermon désarmait la critique. A peine pouvait-on discerner çà et là quelques embryons d'idées, pas très nouvelles, sur l'utilité de la lecture de la Bible, sur les causes de la Révolution française et de sa corruption précoce, les dangers de l'unitarisme et de l'orgueil intellectuel, les inconvénients du suffrage des foules en matière politique, mais tout cela était à tel point dénué de conséquences actuelles et pratiques, à tel point noyé de digressions abstruses et baroques, que même les idées justes prenaient un air de paradoxes saugrenus.

En mesurant la profondeur de l'abîme dans lequel était tombé ce grand esprit, Hazlitt ne pouvait s'empêcher d'être rempli de tristesse. Quand il se rappelait l'enthousiasme dont Coleridge l'avait transporté, il y avait de cela près de vingt ans, les espérances qu'il lui avait alors données, il en venait à se demander s'il n'avait pas été lui-même, à ce moment-là, dupe d'une illusion, si les convictions de Coleridge, son éloquence

avaient jamais été autre chose qu'un bruissement de paroles, un vain assemblage de syllabes, une cymbale retentissante. Un dernier espoir subsistait encore. Peut-être son génie d'autrefois n'était-il qu'endormi, ces langueurs prolongées n'étant point rares chez les natures dans lesquelles les facultés abstraites s'étaient développées aux dépens de la volonté; il fallait peut-être s'attendre à quelque merveilleux réveil. Hazlitt n'avait pas entièrement perdu confiance et ce fut la raison pour laquelle il écrivit peu après dans l'*Examiner* quelques lignes émues à l'adresse du grand homme. Aux sermons laïques du jour présent il opposait ce sermon magnifique prononcé à vingt-quatre ans par le poète philosophe, là-bas, en Shropshire, et, tout en se plaignant des démentis qu'avaient reçus depuis les promesses d'alors, il laissait percer l'espérance de voir un jour l'ancien Coleridge se dresser de nouveau, éblouissant de vérité et de poésie, comme autrefois au presbytère de Wem et à la chapelle de Shrewsbury.

Il se faisait également quelque scrupule de s'attaquer à l'ami de Coleridge, William Wordsworth. Les vers de Wordsworth étaient intimement unis dans son esprit à tant d'impressions exquises, d'émotions généreuses, qu'il n'osait troubler brutalement la limpidité de ces souvenirs. Tout récemment, le poème de l'*Excursion* était venu les raviver soudain avec ses magnifiques méditations sur la nature et sur la vie, sur la

société et la solitude, sur la condition des hommes et leur lente ascension vers un idéal meilleur. Hazlitt admirait à quel point ce grand prêtre de la nature était entré en communion avec l'esprit caché des choses. Ses vers étaient comme pénétrés d'éternel et d'infini. Traitée par lui, l'histoire humaine devenait un hymne religieux, mélodieusement prolongé dans un univers sans limites. Les pages consacrées à la Révolution française avaient évoqué, pour Hazlitt, ces mois inoubliables qu'il avait lui-même passés en France, le temps où il copiait religieusement au Louvre ses Raphaël et ses Titien, plein de foi en l'avenir, se croyant réservé, avec toute sa génération, à de radieuses destinées. Quels prodigieux magiciens que ces grands poètes! Quelle reconnaissance ne leur devait-on pas, pour pouvoir ainsi revivre, grâce à leur art si puissant, les moments où l'on avait été le meilleur, où l'on avait connu les joies les plus pures!

Pourquoi fallait-il que ce même Wordsworth eût pris comme à tâche de le froisser dans les sentiments qui lui tenaient le plus au cœur, dès que la politique entrait en jeu ? Après avoir trahi, lui aussi, la cause révolutionnaire, Wordsworth, plus faible en cela que Coleridge, avait osé accepter du gouvernement une sinécure lucrative, et cet ex-jacobin, à l'âme incorruptible, touchait maintenant paisiblement une somme annuelle de cinq cents livres sterling, en qualité de receveur

du timbre, fonction purement nominale, cela allait de soi. Aussi perdait-il rarement l'occasion de faire preuve d'un loyalisme monarchique assez déplaisant. Il avait même poussé la servilité jusqu'à réclamer récemment des poursuites contre les deux officiers anglais qui, à la suite des Cent-Jours, avaient favorisé l'évasion de Lavalette, l'ancien directeur des postes de Napoléon, condamné à mort par les Bourbons et sauvé grâce au dévouement de sa femme et de ses amis.

Après lui avoir dit de dures vérités dans plusieurs numéros de l'*Examiner*, Hazlitt profita d'une circonstance plus significative pour déverser une bonne fois tout ce qu'il avait sur le cœur. On lui avait proposé de faire à l'Institut de Surrey, dont le siège était Blackfriars Road, une série de conférences sur la poésie anglaise, et pendant le mois de janvier de l'année 1818 il avait, une fois par semaine, parlé successivement de Chaucer et de Spenser, de Shakspeare, Milton, Dryden et Pope. Le public de ces conférences, assez nombreux d'ailleurs, n'était pas toujours très éclairé, mais, exception faite pour quelques envieux obscurs, venus là pour décrier le conférencier, il témoignait à Hazlitt beaucoup de sympathie. Les uns, qui connaissaient et partageaient ses idées politiques, tenaient à assister à ses cours pour lui marquer leur estime. D'autres, lecteurs assidus de ses chroniques de l'*Examiner*, avaient été attirés par son talent

d'écrivain. Il y avait aussi dans l'assistance quelques amateurs de philosophie, Hazlitt ayant donné à plusieurs reprises, dans la fameuse série de la Table Ronde, d'excellentes petites études morales et psychologiques dont les délicats s'étaient régalés.

Encouragé par la bienveillance de son auditoire, Hazlitt, d'habitude assez ombrageux, s'était radouci, rasséréné. Oubliant pour un temps les tristesses du présent, il leur avait parlé, dans la joie de son âme, de ces grands poètes classiques dans la familiarité desquels il avait vécu depuis sa plus tendre enfance. Il s'était même plus complètement livré, à mesure qu'il avançait dans son sujet, se laissant volontiers aller aux confidences personnelles, discrètement voilées. A propos de Thomson, le poète des *Saisons*, il avait évoqué de charmants souvenirs de jeunesse, la campagne du Shropshire, sobre et sérieuse, les vastes pâturages, les taillis balayés par les rafales d'hiver ; il leur avait conté ses lectures de Rousseau et laissé deviner la délicieuse impression de mélancolie qui s'en dégageait alors pour lui. Mais en approchant de la période contemporaine dont il devait parler dans leur dernière réunion, toute sa belle humeur tomba. Ses déceptions récentes, ses désillusions, les souffrances morales que lui avait causées la défection des jeunes poètes, ses amis, tout cela lui revenant à la fois à l'esprit, il sentit un flot de colère l'envahir tout entier,

et quand il arriva à leur groupe littéraire, et à William Wordsworth, chef de leur école, il ne se contint plus; longuement il s'acharna sur le poète, exposant à la dérision de l'auditoire toutes ses défaillances, les puérilités de son système poétique, le ridicule de ses prétentions, sa vanité et surtout ce qu'il trouvait en lui d'égoïsme profond. Hazlitt avait été rarement aussi acerbe. Quelque temps après, ses conférences ayant été publiées, chacun de ses lecteurs fut à même de savoir en quelle piètre estime il tenait le poète Wordsworth.

Le cas de Southey différait assez sensiblement de celui de ses deux amis. Chez Coleridge, comme chez Wordsworth, il y avait pour ainsi dire deux hommes, le poète philosophe et le politicien. On pouvait, à la rigueur, et c'était ce que Hazlitt lui-même avait fait plus d'une fois, oublier l'un des deux pour ne songer qu'à l'autre. Bien mieux, ces deux personnages différents semblaient n'avoir l'un avec l'autre qu'un rapport assez vague. On ne voyait pas très bien, par exemple, le lien qui existait entre Wordsworth, auteur de l'*Excursion*, poète comparable aux plus grands des poètes pour la simplicité magnifique de ses images et la profondeur de ses vues, et le Wordsworth, rentier et propriétaire au pays des lacs, homme vaniteux, parcimonieux, mesquin, aussi étroitement conservateur des vieux préjugés que le plus borné des pasteurs anglicans.

C'étaient comme deux caractères opposés, se succédant tour à tour dans un même individu. Il y avait beaucoup plus d'unité chez Southey, plus de volonté, et c'est pourquoi Hazlitt le considérait comme infiniment plus dangereux et malfaisant que les deux autres réunis.

Nature mystique, monacale même, Southey avait été surtout frappé dans sa jeunesse par le caractère religieux du mouvement révolutionnaire. La Révolution avait revêtu pour lui les apparences d'une révélation, et il s'était mis à prêcher avec le fanatisme d'un missionnaire le nouvel évangile de liberté, d'égalité et de fraternité. Tenant à mettre dans ses mœurs et dans sa vie privée cette rigueur stoïcienne qu'il admirait chez les jacobins les plus stricts, il s'était astreint à d'austères disciplines, et il avait poussé jusqu'à l'ascétisme du corps et de l'esprit ses règles de vie pratique. Il se montrait d'autant plus sévère pour lui-même qu'il avait à lutter contre ses dispositions naturelles à l'ironie, une sorte de gaîté nerveuse qui l'humiliait comme une faiblesse, mais que, à force de volonté, il parvenait toutefois à faire rentrer dans l'ordre. Il n'avait pas apporté, dans son œuvre de propagande, les dons poétiques de son ami Coleridge, mais il rachetait ses défaillances d'imagination par l'âpreté de ses convictions; c'était l'orateur le plus incisif de leur petit groupe et Hazlitt se rappelait encore les applaudissements frénétiques qu'il

avait soulevés lorsqu'en pleine Terreur il prononçait à Londres des discours sur les bienfaits de la démocratie.

Lorsque la Révolution française avait été détournée de ses voies et que l'enthousiasme sacré des premières années avait dégénéré en esprit militaire, en matérialisme politique, Southey s'était senti complètement désorienté. En Angleterre, d'autre part, les amis de la Révolution ayant vu se dresser contre eux l'opposition formidable du gouvernement, des classes privilégiées, des Universités, de la masse aveuglément et étroitement patriote et conservatrice, il avait fallu quitter la région des rêves et des idées pures pour organiser la résistance, former un parti, recruter des alliés. Mal préparé à l'action véritable, Southey avait instinctivement reculé tout d'abord, effrayé par la violence des polémiques auxquelles se livraient les partis en présence. En voyant qu'il lui faudrait combattre côte à côte avec des Cobbett, âme pétrie de vulgarité, ou encore avec des Leigh Hunt, dont l'exubérance de vie répugnait profondément à son ascétisme de religieux, il en était venu à se dégoûter de la cause qu'il avait servie jusque-là. Il lui semblait que ces gens-là avaient à jamais déshonoré la Révolution par la trivialité de leur pensée, la grossièreté de leurs moyens, et ne voyant plus d'espoir de faire aboutir avec de pareils auxiliaires la grande réforme morale qu'il rêvait, il s'était retourné.

farouchement, vers les hommes du passé. La grande cathédrale républicaine, qu'il avait autrefois entrevue en rêve, ayant disparu de son horizon, il s'était réfugié dans l'antique édifice qui pendant des siècles avait abrité les destinées de la nation anglaise. Son esprit, épris d'ordre et de méthode, avait retrouvé ce qu'il cherchait dans la Constitution anglaise célébrée par Burke, dans la hiérarchie politique, ecclésiastique et sociale dont elle assurait la conservation, dans les traditions de discipline et de respect dont elle était entourée. Maintenir l'ordre établi, en profiter pour former une nation plus morale, plus austère, plus religieuse, tel était le dessein qu'il avait poursuivi désormais, l'évangile nouveau qu'il s'était mis à répandre en de multiples écrits. Il luttait maintenant contre les libéraux avec autant de zèle qu'il en avait montré auparavant contre l'Eglise établie et contre l'institution monarchique. Les libéraux, en effet, étaient à ses yeux les pires ennemis de la rénovation sociale telle qu'il la concevait. Ils représentaient les puissances de l'abîme, aussi fallait-il les combattre sans trêve et sans merci. La liberté qu'ils réclamaient étant celle de propager l'erreur et le sophisme, il convenait, au nom de la vérité et de la morale, de leur fermer la bouche, et Southey réclamait les mesures les plus énergiques contre ces hommes sans mœurs et sans religion.

Hazlitt n'avait jamais eu beaucoup de goût pour les professeurs de vertu laïques ou religieux.

Il s'était déjà expliqué sur la question dans ses lettres à Malthus, et depuis il avait rarement perdu l'occasion de manifester sa répulsion pour les prédicateurs de morale. C'était un sujet sur lequel il ne se lassait jamais de revenir dans ses essais de littérature, dans ses conférences, et jusque dans ses chroniques dramatiques. On avait alors l'habitude en Angleterre de donner, à certaines époques, sur les théâtres, des pièces édifiantes à l'usage de la jeunesse, dans lesquelles on insistait sur les conséquences pernicieuses de la dissipation, du vice, des mauvaises fréquentations. Hazlitt avait en horreur ce genre de propagande et il avait protesté de toute son énergie contre ces usages piétistes.

Si on tenait à moraliser la jeunesse, ajoutait-il, on n'avait qu'à leur jouer un drame de Shakspeare, une comédie du répertoire, une de ces œuvres enfin où l'on sent que l'auteur aime ses personnages, a des tendresses pour tous, même pour ceux dont la vertu est chancelante. Les grands poètes et les grands auteurs dramatiques étaient les véritables professeurs de morale, justement parce qu'ils n'avaient avec vous aucune arrière-pensée moralisatrice; ils élargissaient, ils élevaient, purifiaient naturellement l'âme humaine, tandis que les prêtres, les pasteurs, les méthodistes, quakers, sectaires de

toute sorte ne parvenaient, eux, qu'à l'avilir, à la rabaisser. Leurs scrupules de conscience trahissaient la plupart du temps leurs tristesses intimes, leur misanthropie, leur jalousie de voir autour d'eux d'autres hommes naïvement, simplement heureux. Il y avait comme une sorte de vengeance personnelle dans les règles et les pénitences qu'ils imposaient à leurs disciples : ils tenaient à leur faire partager ainsi les souffrances morales qu'ils ressentaient eux-mêmes.

Que Southey, par conséquent, crût de son devoir de s'imposer un ascétisme digne des solitaires de la Thébaïde ou des puritains de l'armée de Cromwell, c'était une question qui ne regardait que lui seul, et Hazlitt, toujours soucieux de liberté individuelle, n'y voyait pour sa part aucun inconvénient. Que Southey s'efforçât de répandre autour de lui par son exemple, son enseignement et ses livres, les croyances et les pratiques auxquelles il attribuait tant d'efficacité, c'était encore son droit, et c'était également le droit de ses adversaires de lui répondre et d'opposer à son formulaire suranné un programme plus moderne et plus humain.

Mais que Southey cherchât à imposer par la contrainte son catéchisme moral, augmenté d'un catéchisme religieux et politique, qu'il fît dans ce dessein, alliance avec l'Eglise établie et avec le gouvernement, qu'il leur demandât d'étouffer la voix de ses adversaires, de suspendre ou de

supprimer leurs journaux, qu'il les dénonçât à la vindicte publique, qu'il se fît indirectement le pourvoyeur des tribunaux, l'accusateur public des libéraux, des radicaux, des réformistes, des libres-penseurs, c'était une entreprise d'autant plus odieuse que Southey avait autrefois figuré dans leurs rangs, et d'autant plus dangereuse que Southey n'était pas comme lui, Hazlitt, un isolé, un franc-tireur du journalisme, mais presque un personnage officiel, ayant été choisi par le roi comme poète lauréat, et que, d'autre part, il était un des principaux rédacteurs de la fameuse *Quarterly Review*, organe du gouvernement, à laquelle collaboraient, sous le couvert de l'anonymat, les chefs du parti tory, revue très riche, très répandue, exerçant une action considérable sur l'opinion publique, et assez puissante pour ruiner le crédit et la réputation d'un adversaire. Southey était devenu, pour Hazlitt, un être malfaisant que tout homme libre avait le devoir impérieux de combattre.

Il avait déjà engagé les hostilités contre Southey au temps où il collaborait au *Morning Chronicle*. Lorsque Southey avait été nommé poète lauréat, Hazlitt avait exprimé sa surprise de voir l'ancien jacobin domestiqué, transformé en chantre officiel de la cour. Ironiquement il avait comparé le poète à cet oiseau fabuleux, le *dottrel*, vaniteux et borné, que l'on capture à force de politesses. On se dirige vers lui le plus courtoisement du

monde; l'oiseau, séduit par vos prévenances, s'arrête charmé. On fait un pas et une révérence; l'oiseau fait un pas vers vous; on en fait un second, il vous imite; on s'approche, il s'approche; on avance la main, et l'oiseau est pris.

Après les événements de 1815 l'ironie était devenue plus mordante, et peu à peu elle avait disparu pour faire place à l'emportement d'un homme indigné. Sans plus se soucier des distinctions et des nuances, et n'écoutant plus que sa colère, Hazlitt avait très durement reproché à Southey son apostasie, et l'avait comparé à Mathan, d'autant plus acharné à perdre ses coreligionnaires qu'il avait été autrefois leur prêtre et leur chef. Un libraire ayant sur ces entrefaites publié, à l'insu de Southey, son fameux drame de *Wat Tyler*, écrit par lui en 1794, à l'âge de vingt ans, pendant sa période de fièvre révolutionnaire, et qu'il avait depuis condamné à l'oubli, Hazlitt, triomphant, s'empara de ce nouveau thème pour mieux mettre en lumière l'apostasie du lauréat; il cita le *Wat Tyler*, le commenta, mettant en parallèle les deux Southey, le poète officiel du temps présent et ce sinistre revenant, le jacobin d'autrefois, fanatiques l'un et l'autre, mais d'une cause différente, et, s'enflammant encore davantage, il le voua au mépris du public comme un renégat, un sycophante, prématurément vieilli par le remords et la

jalousie, par le sentiment croissant de son impuissance et de sa médiocrité.....

Dans les intervalles de ces crises de colère, Hazlitt éprouvait pourtant de véritables regrets d'être ainsi obligé de détester un ancien allié, presque un ami, sans espoir de réconciliation. Un jour qu'il passait du côté de l'église Saint-Gilles, proche du quartier de Holborn qu'il fréquentait volontiers, il avait aperçu son adversaire qui venait dans sa direction. A la vue de cette figure mélancolique, de cette longue forme maigre, courbée, déchue, à force d'être penchée sur les livres, Hazlitt, apaisé, était revenu à une notion plus exacte des choses. Il se rappelait que cet homme-là avait lui aussi voulu le bien, dans la sincérité de son cœur. Au lieu de se déchirer mutuellement, comme ils étaient contraints de le faire, n'aurait-il pas mieux valu renouveler l'antique alliance, retrouver les heures d'autrefois, le temps où leurs rêves se confondaient avec ceux de leur ami commun Coleridge? Ils se croisèrent en silence, comme des inconnus, mais Hazlitt ne put s'empêcher de se retourner un peu plus loin pour suivre des yeux, tristement, son ancien camarade : « Hélas, pauvre Southey! ».

D'ailleurs les gens de la *Quarterly Review*, collègues de Southey, ne laissaient pas à Hazlitt le loisir de regretter bien longtemps l'amitié disparue. Ils l'avaient choisi pour leur victime et

ne perdaient pas une occasion de le déchirer. Ils avaient pour conducteur William Gifford, directeur de la revue depuis sa fondation, parvenu rampant et haineux, chien de garde qu'on lâchait sur tous ceux qui pouvaient donner quelque inquiétude par l'indépendance de leurs opinions. Grammairien et traducteur médiocre, poète ridicule, on l'avait érigé en critique littéraire, son absence de culture et son manque de goût le rendant merveilleusement propre à la fonction d'insulteur public dont il était investi. Quoique déjà vieux, il se ruait encore avec joie en calomnies et en vilenies. On l'avait, dès le début, déchaîné contre Hazlitt.

A peine celui-ci avait-il eu réuni en volume les différents articles publiés dans l'*Examiner* sous la rubrique de la Table Ronde, qu'avait paru dans la *Quarterly* le plus injurieux des comptes rendus. Insinuations, mensonges, citations tronquées, insultes grossières, tout l'arsenal de la revue fut mis à contribution. Il fallait à tout prix dégoûter d'avance le lecteur, arrêter net la vente de l'ouvrage. Ils avaient réussi dans leur entreprise et la Table Ronde n'avait eu aucun succès.

Peu après, Hazlitt avait fait paraître un recueil d'études sur les personnages de Shakspeare, renfermant, outre quelques passages soigneusement triés de ses feuilletons dramatiques, un assez grand nombre d'essais originaux. Il avait composé ce livre avec amour et Charles Lamb, le

plus délicat des amateurs de littérature, avait été ravi de se le voir dédier. La première édition s'était rapidement enlevée et Hazlitt en avait fait imprimer une seconde. Mais il avait compté sans Gifford. En apprenant que ce jacobin de Hazlitt se permettait d'avoir des succès littéraires, Gifford intervint avec un entrefilet venimeux. Présentant le volume comme une inintelligente compilation, il conseillait charitablement à ses abonnés de lire ces extraits de Shakspeare dans le texte même, ce qui les dispenserait par la même occasion des grossiers commentaires dont un critique d'occasion avait souillé les pages du poète. Et la seconde édition était restée pour compte chez le libraire.

Lorsque, l'année suivante, Hazlitt eut fait imprimer les conférences qu'il venait de prononcer sur les poètes anglais, Gifford ne prit même plus la peine d'insulter. Il se contenta de déclarer le livre vide et inintelligible. Il lui semblait en effet que Hazlitt était à peu près perdu de réputation comme écrivain. Il ne restait donc plus, pour que la victoire fût complète, qu'à le déshonorer comme homme et ce fut la tâche à laquelle vint s'employer une auxiliaire de la *Quarterly*, tout récemment fondée par l'éditeur Blackwood, et que les scrupules ne gênaient pas précisément. Ses rédacteurs se mirent donc à fouiller consciencieusement tout le passé de Hazlitt afin de voir s'il n'y traînerait pas quelques scandales oubliés, et ils eurent la bonne fortune de rencontrer,

entre autres, sur leur chemin, une vieille histoire à laquelle ils se chargèrent de faire un sort.

Au moment où Hazlitt avait attaqué Wordsworth, celui-ci, qu'on savait extrêmement susceptible, n'avait rien répondu, mais il s'était contenté d'insinuer, à quelques amis, que l'irritation de Hazlitt contre lui était due à des causes n'ayant rien à voir ni avec la littérature, ni avec la politique. Lorsque Hazlitt, avait-il dit, était venu leur rendre visite au pays des lacs, au temps où il était peintre de portraits, il avait révolté tout le voisinage par la licence de sa conduite, et une nuit, à la suite de quelque vilaine aventure, il était revenu en courant à la maison, dans une tenue sommaire, poursuivi par une bande de paysans furieux qui menaçaient de le jeter à l'eau. Wordsworth ajoutait qu'après avoir recueilli Hazlitt, lui avoir donné des vêtements et de l'argent, il l'avait congédié et s'était arrangé de façon à ne jamais le rencontrer dans la suite. C'étaient là les raisons de son mécontentement et de ses attaques brutales.

Lamb, un de ceux à qui Wordsworth avait raconté cette histoire, avait pris l'affaire en plaisantant, et avait avoué à Wordsworth que c'était tenir bien longtemps rancune à Hazlitt pour une peccadille de jeunesse. Mais d'autres, moins portés à l'indulgence, s'étaient empressés de colporter le récit, que finalement les rédacteurs du Blackwood avaient pieusement recueilli. En

combinant ces données avec d'autres anecdotes plus ou moins véridiques, obligeamment fournies par les adversaires de Hazlitt et aussi par quelques bons amis, en les agrémentant de certaines rumeurs calomnieuses qui circulaient sur Leigh Hunt, collègue de Hazlitt à la Table Ronde, ils composèrent une sorte de biographie scandaleuse dont les différents traits furent soigneusement répartis, un peu à propos de tout, dans les articles du *Blackwood's Magazine*. Chaque numéro contenant quelque allusion aux aventures, mœurs, habitudes de ce « triste personnage », on avait fini par faire admettre aux lecteurs d'intelligence et de curiosité moyennes, comme autant de vérités universellement reconnues, que Hazlitt, peintre raté, avait fini par entrer dans le journalisme et la littérature par la porte de derrière; il avait eu l'effronterie d'offrir ses services à deux ou trois publications respectables, mais on n'avait pas tardé à l'en expulser dès qu'on s'était aperçu qu'il apportait, en guise d'articles originaux, des lambeaux de conversations happés çà et là chez Lamb, chez Coleridge et dans deux ou trois autres maisons où le drôle avait eu l'effronterie de s'introduire; il avait cependant fait un long bail à l'*Examiner*, mais le directeur, Leigh Hunt, n'avait guère le droit de se montrer difficile, ni au point de vue du talent, ni surtout au point de vue de la moralité, puisque lui-même, chacun le savait, traitait sa femme en

esclave, et entretenait des relations avec tout le personnel féminin de sa maison, y compris une belle-sœur, qu'il avait recueillie dans son sérail; quant à Hazlitt, son digne collaborateur, il avait laissé, dans tous les endroits où il avait passé autrefois, la réputation d'un homme sans mœurs, ainsi qu'en témoignait le poète Wordsworth ; à Londres, c'était plutôt comme ivrogne qu'il s'était signalé, surtout depuis Waterloo, car, après la défaite de son cher Napoléon, ce digne patriote avait noyé son chagrin dans les pots, dans la journée à peine lucide, le soir abominablement gris, et cela pendant des mois; naturellement ces habitudes-là ne s'étaient pas perdues en un jour et il suffisait pour s'en apercevoir de considérer les efflorescences qui constellaient sa figure luisante et mal rasée, et auxquelles il devait son surnom de « Hazlitt le bourgeonné ».

Abreuvé d'insultes, isolé — car la campagne de diffamation avait produit son effet, et même les amis de Hazlitt hésitaient à prendre son parti — il sentit un profond dégoût, une immense lassitude l'envahir. Essayer de lutter contre le hideux essaim du *Blackwood*, il ne voulait pas y songer. On pouvait tout au plus les traîner devant les tribunaux, mais, condamnés, ils n'en continueraient pas moins à le souiller de leurs outrages, remplaçant seulement les calomnies ouvertes par des sous-entendus encore plus venimeux. Quant à Gifford, fallait-il lui répondre? Fallait-il arracher

de son antre et exposer toute vive aux regards de la foule cette chétive et misérable créature? A quoi bon?

Hazlitt sentait pourtant qu'il ne pouvait pas, par son silence, avouer pour ainsi dire sa défaite. Rassemblant une dernière fois toute son énergie il jeta sur le papier tout un début de pamphlet contre Gifford, si terrible qu'il flétrirait à jamais cette vieille ignominie. Mais il n'eut pas le courage de poursuivre bien longtemps sur le ton de l'invective. Il lui semblait vraiment trop puéril et trop vain d'épuiser ainsi ses forces contre un critique rancunier et malfaisant dont on aurait probablement, dans un demi-siècle, oublié jusqu'à l'existence. Il voulut que, tout au moins, si son pamphlet surnageait plus tard, seule épave de toute cette polémique, on sût que lui, Hazlitt, avait été autre chose qu'un rude joûteur dans ces luttes d'homme à homme, que les meilleurs moments de sa vie n'avaient pas été ceux auxquels il avait cloué des adversaires au pilori, mais les heures mémorables qu'il avait consacrées aux méditations paisibles, celles pendant lesquelles il avait découvert, dans le domaine de l'esprit, de nouveaux et merveilleux horizons.

Et c'est ainsi qu'il termina sa brochure en rappelant ces rêves philosophiques dont il avait autrefois entretenu Coleridge sur le chemin de Shrewsbury, ces idées favorites, esquissées déjà dans le petit livre ignoré qu'il avait publié quinze

ans plus tôt, et auxquelles il retournait toujours aux moments de crise à cause des joies secrètes qu'elles lui apportaient, des espérances qu'elles lui donnaient, quand même et malgré tout, dans la bonté de la nature humaine, enfin à cause des souvenirs si doux auxquels elles étaient pour lui associées, années de jeunesse, temps de Wem, période d'enthousiasme naïf et débordant.

VIII

L'AUBERGE DE WINTERSLOW

Il y avait eu à la tristesse de Hazlitt pendant toute cette période d'autres causes que les déceptions politiques, et les attaques dont il avait été l'objet. Les soucis domestiques avaient, eux aussi, contribué pour une bonne part à la mélancolie dont il avait souffert. L'obscure prophétie de Lamb, au moment du mariage de Hazlitt, s'était accomplie et depuis plusieurs années le ménage vivait de plus en plus désuni. Hazlitt s'était déjà demandé plus d'une fois : « Pourquoi me suis-je marié? » Il sentait que sa femme ne l'avait jamais aimé, jamais compris, et il se demandait comment cette chose étrange, leur mariage, avait jamais pu se produire, comment il avait pu, lui, souhaiter vivre avec elle. Manque de goût, de soin, de qualités domestiques, de tact, d'intelligence, voilà ce qui le frappait le plus en elle depuis qu'ils étaient venus se fixer à Londres. Il ne trouvait plus qu'amertume dans la vie en commun, et les difficultés de plus en plus fréquentes de cette existence lui inspiraient de cruels retours sur lui-même. Il lui semblait alors qu'une espèce

de fatalité l'avait conduit à la perte de son bonheur, une sorte d'instinct malfaisant, d'inquiétude superstitieuse qui avait agi sur lui à la manière d'une fascination. Il prenait un plaisir maladif à s'arrêter à ces idées déprimantes, à se rappeler les moindres détails de tous ses chagrins privés, à se savoir malheureux et d'un malheur dont on ne pouvait pas prévoir la fin.

Depuis longtemps il avait rompu toutes relations avec la famille de sa femme. La répulsion qu'il avait éprouvée de longue date pour l'avocat Stoddart, son beau-frère, n'avait fait que grandir depuis la chute de Napoléon. Stoddart était devenu l'un des principaux rédacteurs du *Times*, pour les idées politiques duquel Hazlitt avait aussi peu de sympathie que pour celles de la *Quarterly Review*, et il s'était mis à soutenir la cause légitimiste de toute son éloquence d'avocat verbeux. Hazlitt lui avait alors donné la réplique dans l'*Examiner* avec l'acharnement farouche d'un adversaire politique doublé d'un ennemi personnel. Il avait montré tout ce qu'on pouvait trouver sous ces robes d'hommes de loi, de subtilité captieuse et de déloyauté, comment l'habitude de soutenir indifféremment la vérité ou le mensonge les conduisait à les confondre pour eux-mêmes, comment enfin les minuties et les ambiguïtés du Code leur pervertissaient infailliblement le jugement. Il avait pris à partie Stoddart en personne, lui avait rappelé ses origines

jacobines, son apostasie, et avait fini par le traiter, dans un article plus violent que tous les autres, de vulgaire parvenu, brute méchante, fou ordurier, rédacteur en chef d'un journal d'agioteurs.

Sa fureur s'était un peu apaisée lorsque Stoddart avait quitté le *Times* pour monter un journal à lui, mais après cette campagne de l'*Examiner* il ne pouvait plus être question de se réconcilier.

Le seul lien qui rattachât encore Hazlitt à la maison de York-Street c'était son petit garçon William, maintenant âgé de huit ans. C'était le seul qui leur restât de trois garçons, deux autres étant morts âgés de quelques mois seulement, l'un à Winterslow, pendant leur séjour là-bas, et l'autre à Londres, il y avait maintenant trois ans de cela. Hazlitt adorait son fils William. Il l'emmenait volontiers avec lui faire de longues promenades dans la campagne des environs de Londres, ou bien encore aux jeux de paume de Saint-Martin's Lane, où Hazlitt aimait aller passer quelques heures. Considéré lui-même comme un amateur distingué, il s'était fait une sorte de célébrité dans le cercle des professionnels en rédigeant pour le journal de Leigh Hunt, un magnifique éloge funèbre du fameux John Canavagh, le champion irlandais.

Peu à peu, sa vie domestique lui devenant de plus en plus intolérable, il se mit à saisir tous

les prétextes qui se présentaient pour ne plus revenir à son domicile de Westminster. La maison de Milton, le jardin de Bentham avaient maintenant perdu tous leurs charmes. Enfin pour ne pas prolonger indéfiniment une situation pénible, il s'installa en garni au cœur de Londres, dans la rue qu'il avait habitée lorsqu'il était garçon. C'était dans le quartier du palais de justice, à deux pas de la taverne de Southampton où il alla désormais régulièrement passer les soirées qu'il avait de libres, non pas certes pour boire, car les tentatives anciennes lui avaient suffi et depuis plusieurs années il s'abstenait scrupuleusement de vins et de spiritueux, mais pour y retrouver quelques bons camarades. Vieil habitué maintenant, il s'était fait des relations parmi les fidèles clients de la taverne et il s'y donnait volontiers rendez-vous avec le pamphlétaire radical William Hone, le dessinateur Cruikshank, en compagnie desquels il discutait la prochaine caricature sur l'événement de la semaine. Il avait également lié connaissance avec un couple de vieux avoués qui, ayant passé toute leur vie dans le voisinage du palais, en savaient toute la légende. Hazlitt se faisait raconter par eux les fastes du « Southampton » et des autres tavernes renommées du quartier, la « Mitre », le « Globe », l' « Arc-en-Ciel », le « Caveau de Cidre », dont ils avaient connu tous les clients de marque. Ils évoquaient ensemble le souvenir de Porson,

l'helléniste, le plus intrépide buveur de son époque, dont on voyait autrefois, chaque soir, apparaître, derrière la porte vitrée, la silhouette gigantesque. Hazlitt se souvenait de l'avoir aperçu une fois dans une bibliothèque, la face rougie et flamboyante par endroits, titubant comme un Cyclope ivre. Il s'était tué à force de boire; mémoire prodigieuse, merveilleuse érudition, fine raillerie, tout cela était resté au fond des verres. Parfois la conversation prenait un tour moins anecdotique et plus particulièrement littéraire, car ces vieux hommes de loi avaient des lettres, à l'ancienne mode, et non pas la plus mauvaise, et quand ils se mettaient à commenter quelques-uns des bons vieux romans ou des comédies du siècle passé, la causerie se prolongeait au delà de l'heure de la fermeture, sous la lampe presque éteinte.

Malgré tout le charme de ces veillées on finissait par trouver quelque monotonie à cette vie de café. Hazlitt avait bien, d'autre part, deux ou trois maisons amies dans lesquelles Lamb l'avait autrefois introduit, et où l'on appréciait fort ses dons d'écrivain et de causeur, mais il n'éprouvait plus maintenant que de l'aversion pour les réunions tant soit peu mondaines. De tout temps l'obligation de faire un peu de toilette lui avait été insupportable. Il méprisait profondément tout ce qui se rapportait à la tenue, et il avait une peur extrême du ridicule. L'idée qu'il lui faudrait

affronter les regards des laquais, à l'entrée, lui causait une terreur instinctive. Il avait cru surprendre, à plusieurs reprises, sur ces masques impénétrables, un sourire de pitié au moment où on l'annonçait : ils le prenaient évidemment pour un pique-assiettes, un parent pauvre, et devaient faire des gorges chaudes à ses dépens, à l'office. Une autre fois, au théâtre, un contrôleur nouveau avait fait des difficultés pour l'admettre comme journaliste, se refusant à reconnaître un chroniqueur sérieux dans cet individu au col de pardessus tout râpé, humble dans sa démarche, se présentant au guichet avec un embarras évident. Toutes ces petites avanies n'avaient fait qu'augmenter sa susceptibilité naturelle. Il lui suffisait maintenant qu'un domestique eût commis à son égard la moindre négligence pour que sa soirée fût gâtée. Toutes les marques d'attention que lui prodiguaient les maîtres ne parvenaient pas à racheter le verdict silencieux des gens de service. Il s'agitait, haletant, sur le bord de sa chaise, attendant avec impatience le moment de fuir, de fuir à jamais une maison où on lui réservait de pareils affronts. Les articles du *Blackwood* portèrent au comble sa frayeur du ridicule. Il s'imaginait que tout le monde les avait lus et avait ajouté foi à leurs calomnies les plus infâmes. Aussi, dès que les regards de l'assistance se tournaient vers lui désormais, il était persuadé que chacun se répétait mentalement les venimeux

entrefilets, qu'on l'étudiait, qu'on scrutait les détails de sa physionomie, de son costume, de ses gestes et de sa conversation pour y découvrir de quoi justifier les accusations honteuses portées contre lui.

Afin d'échapper à toutes ces misères, il avait pris le parti d'éviter toute société et d'aller de temps en temps se retremper à la campagne. Winterslow était toujours son endroit de prédilection. C'est là qu'il avait été préparer, l'année de ses conférences sur les poètes anglais, un cours sur les écrivains comiques, destiné à leur faire suite. Ce fut également à Winterslow qu'il se retira, vers le milieu de l'été suivant, en 1819, après avoir publié son pamphlet contre Gifford et réuni en un volume d'*Essais Politiques* la plus grande partie des articles de polémique courante qu'il avait donnés au *Morning Chronicle*, à l'*Examiner* et au *Nain Jaune*, revue éphémère que le frère de Leigh Hunt, John, avait tout récemment essayé de lancer. Hazlitt emportait cette fois-là avec lui, à Winterslow, la collection des auteurs dramatiques du temps d'Elisabeth, qui lui avait été prêtée par un ami de Lamb, et avec laquelle il se proposait de préparer, pour l'hiver, une nouvelle série de conférences.

La petite maison qu'il avait autrefois habitée dans le village ayant été vendue depuis leur installation à Londres, c'était désormais à l'auberge qu'il descendait. Elle était située à dix

minutes du village, toute seule dans un fond, sur le bord de la grande route. Du seuil, on apercevait le petit chemin pierreux qui grimpait à Winterslow, dont on distinguait là-haut, sur le plateau, les premières maisons. Derrière l'auberge commençait immédiatement la plaine déserte et nue, se poursuivant vers le nord en vagues ondulations. De chaque côté enfin, la route se relevait, et quand les diligences venant soit de Londres, soit de Salisbury, surgissaient à l'horizon, tout au haut de la montée, et commençaient à dévaler le long de la pente, les postillons se mettaient à sonner de leurs trompes, afin de signaler de loin leur arrivée à l'hôtelier. Après le passage des courriers la maison reprenait son calme accoutumé. Il y descendait peu de voyageurs, Salisbury n'étant qu'à trois lieues de là, et l'on ne s'y arrêtait que le temps de se rafraîchir. La clientèle régulière ne se composait guère que des laboureurs de Winterslow, et aussi des braconniers des alentours. La campagne était en effet assez giboyeuse, et la vieille auberge, toute pleine de coins, de recoins, de placards et de caches, depuis ses greniers jusqu'aux profondeurs de ses caves, se prêtait admirablement à la contrebande du gibier.

Hazlitt occupait au premier étage une petite chambre dont la baie en saillie donnait sur le chemin. Ce fut là qu'il se mit à préparer ses conférences sur le siècle d'Elisabeth.

Ces retours aux champs produisaient toujours sur son esprit une impression délicieuse. La sensation de liberté absolue qu'il éprouvait dans cette solitude, le spectacle reposant de la campagne pacifique, les grandes ombres des nuages courant sur les pentes d'en face, les larges bouffées de brise tiède, entrant par la fenêtre ouverte, toutes chargées de l'odeur des prés et des jardins, le bon soleil de midi, il jouissait de tout cela intimement, profondément. Il passa des heures divines avec ses écrivains de la Renaissance, faisant éclore un peu de poésie même sur les passages les plus rugueux et les plus secs. Il travaillait dans la joie et rarement s'était senti si heureusement inspiré.

Il sentait renaître en lui tout un monde d'espérances, d'émotions, depuis longtemps endormies et retrouvait toute sa jeunesse de sentiment et d'imagination.

En lisant dans la tragédie du vieux poète Lily le dialogue de Cynthia et d'Endymion, il faisait sur toute sa vie passée d'étranges retours. Endymion s'était endormi dans un rêve d'amour, et son sommeil s'était prolongé pendant quarante années. Cependant la nature s'était insensiblement transformée autour de lui. Les arbustes, devenus des arbres vigoureux, avaient étendu leurs rameaux au-dessus de sa tête, la forêt tout entière s'était accrue. Lui-même avait changé à son insu, et quand il était sorti de sa longue torpeur, croyant

n'avoir dormi qu'une seule nuit, il s'était vu, avec étonnement, des cheveux gris, la barbe grise, les membres appauvris d'un vieillard. La vieillesse était survenue sans qu'il s'en aperçût, mais, n'importe, puisque la vie n'avait été pour lui que le plus exquis des songes.

Et Hazlitt songeait que sur lui aussi bien des années avaient déjà silencieusement passé. Mais son existence n'avait eu qu'à de trop rares et trop courts instants les apparences d'un beau rêve. Chaque fois des chocs redoutables étaient venus l'arracher à ses illusions sereines pour le replonger aux profondeurs pénibles et mélancoliques de la réalité. Et pourtant il ne voulait pas encore désespérer du bonheur. Maintenant qu'il avait eu sa part de souffrances et de luttes, peut-être la destinée lui réservait-elle quelques bienfaisantes consolations. Vieillir ainsi, sans en avoir conscience, dans l'insouciance et le ravissement, il n'en eût pas demandé davantage et se fût bien facilement résigné à la fuite des ans, en faveur des songes dont la vie eût bercé son long sommeil.

Les mois d'automne s'écoulèrent délicieusement. Son travail de la matinée achevé il partait par quelque sentier peu fréquenté. L'auberge disparaissait au premier repli de terrain et il n'avait plus devant lui que l'immensité de la plaine. La marche, le grand air, les petits incidents de la route, un lièvre traversant rapidement le chemin, un corbeau se détachant lourdement

d'une branche et battant l'air de ses ailes pesantes, tout cela évoquait en lui d'anciennes impressions, des réflexions sereines et confiantes. D'autres fois, contournant le village, il allait poursuivre ses méditations dans les bois de Tudorleigh, au hasard des allées qui serpentaient capricieusement à travers les taillis. Il revenait au crépuscule, heureux, apaisé, saluait gravement, au passage, le bûcheron qui retournait du côté du hameau, et rentrait tranquillement à l'auberge où l'attendait un clair et grand feu et un bon souper. Puis il allait se mêler à la conversation des clients de la maison, cultivateurs rugueux qui, après avoir tout d'abord accueilli avec méfiance cet habitant des villes, s'étaient apprivoisés en l'ayant reconnu pour un homme sans façon et incapable de leur nuire. Souvent aussi, préférant la solitude, il s'installait au coin de la cheminée, un volume de Shakspeare ou de Milton à la main, ou bien encore il relisait une fois de plus une pièce du vieux Decker, l'*Honnête Courtisane*, qu'il avait récemment découverte, et qu'il mettait au-dessus de tout le reste, s'étant pris d'une véritable passion pour un des personnages principaux, Orlando Friscobaldo.

Friscobaldo était resté veuf avec une jeune enfant qu'il aimait à l'adoration. En retour de tant de tendresse et de sollicitude, sa fille, devenue grande, l'avait abandonné pour s'enfuir avec un individu de fort mauvaise réputation. Dix-sept

années s'étaient écoulées depuis lors et jamais il ne l'avait revue. A partir du jour où elle avait quitté la maison paternelle, un changement complet avait paru se produire dans le caractère de Friscobaldo. Il professait maintenant pour l'humanité un souverain mépris, n'ayant plus l'air de prendre la vie que pour une lugubre bouffonnerie, et quand on voulait en sa présence faire appel aux sentiments naturels d'affection et de dévouement, il vous décourageait par le cynisme de ses réponses. On vint alors un jour lui annoncer que sa fille, dont il affectait de ne parler qu'avec un détachement dédaigneux, venait de mourir, et on s'aperçut que sous cette enveloppe glaciale se dissimulaient des réserves inépuisables de bonté. Des larmes avaient jailli malgré lui de ses yeux, volontairement secs depuis tant d'années; en apprenant ensuite que son enfant était, non point morte, comme on le lui avait d'abord laissé entendre, mais, ainsi que son mari, dans le plus extrême dénuement, le cœur du vieillard s'était fondu de tendresse et de compassion, et, tout en conservant, par un reste d'habitude et une sorte de pudeur intime, son ironie désenchantée, le vieux misanthrope était devenu pour le jeune couple le plus diligent et le plus discret des bienfaiteurs.

Hazlitt aurait voulu pouvoir serrer les deux mains de ce vieux brave homme. Il se sentait remué jusqu'au fond du cœur par tant d'indul-

gence, de délicatesse d'âme et de douceur cachée, et il ne quittait jamais sa lecture sans se sentir lui-même réconforté et amélioré.

La mauvaise saison avait déjà commencé au moment où Hazlitt termina ses études sur la littérature du temps d'Elisabeth. Le travail assidu de ces derniers mois l'avait un peu fatigué. En songeant aux conférences qu'il aurait à donner prochainement, au livre qu'il publierait ensuite, une foule d'idées fâcheuses vinrent l'assaillir. Les commentaires outrageants auxquels s'étaient livrés les critiques à propos de ses ouvrages précédents, les calomnies de Gifford et des gens du *Blackwood*, la jalousie mal déguisée de quelques-uns de ses amis, la froideur ou l'indifférence des autres, lui revenaient à l'esprit et le rendaient morose. C'était bien la peine, songeait-il, de travailler avec toute son énergie et toute sa bonne volonté, pour n'être pas goûté, pas compris, peut-être même pas lu, si la campagne de ses adversaires réussissait ainsi qu'elle l'avait fait déjà. Il se sentait d'avance si découragé qu'il n'avait même plus la force de s'indigner. Il était las et triste. Il essayait de se remonter en se rappelant ses années d'énergie indomptable et d'illusions infinies. Le remède commençait à perdre de son pouvoir. Il y avait eu recours trop de fois. Il se disait d'ailleurs que maintenant, à quarante ans, sa course était plus qu'à moitié faite, et à mesure qu'il approchait du terme, il

voyait plus distinctement la vanité de l'effort. S'il n'avait pas trouvé dans les habitudes prises, un reste d'activité machinale, il se serait volontiers assis là, résigné, sans désir de continuer plus loin le voyage.

Il retourna à Londres aux approches de l'hiver pour y donner ses conférences. Il devait ensuite collaborer à une revue mensuelle, le *London Magazine*, dont le premier numéro paraîtrait en janvier 1820. Charles Lamb y était entré comme essayiste et fantaisiste. Hazlitt y fut chargé de la chronique dramatique.

Il recommença donc à fréquenter le théâtre, mais le spectacle n'avait plus pour lui l'attrait de la nouveauté comme six ans plus tôt, lors des débuts d'Edmond Kean. Il ne lui déplaisait pas cependant de reprendre son ancien métier dans l'exercice duquel il trouvait une sorte d'apaisement, oubliant momentanément toute haine, tous soucis, pour sympathiser naïvement avec les personnages des comédies et des drames. Le plaisir qu'il éprouvait n'était plus cet enthousiasme ravi des temps anciens; c'était une joie plus calme, un peu mélancolique, faite en grande partie des souvenirs du passé, mais elle avait encore son charme.

A peine avait-il repris ses fonctions de chroniqueur que le théâtre de Drury Lane perdit une de ses meilleures actrices, Miss O'Neill, qui, venant de se marier, renonçait encore toute jeune

à la carrière dramatique. Cette retraite inattendue prit les proportions d'un gros événement parmi les habitués de Drury Lane. Brusquement abandonnés par une actrice aux succès de laquelle ils prétendaient avoir puissamment contribué, ils lui reprochaient bruyamment d'avoir rompu le contrat tacite qu'elle avait passé avec son public, et de les avoir gravement offensés par ce départ subit et cavalier. Cette indignation tapageuse faisait sourire Hazlitt de pitié; comme si les acteurs n'avaient pas mille fois le droit de traiter sans façon des spectateurs qui se montraient communément avec eux d'une noire ingratitude, d'une cruauté révoltante, surtout pour les actrices. Il aurait fallu qu'elles fussent toujours jeunes, toujours belles, toujours éblouissantes; sinon on leur signifiait brutalement leur congé. Certes, Miss O'Neill avait bien raison de ne pas faire reposer son bonheur à venir sur le suffrage incertain de la foule.

Hazlitt trouvait pourtant bien triste qu'elle dût ainsi disparaître. Il avait été autrefois très sensible au départ du vieux Bannister, puis à celui du grand tragédien John Kemble. Celui de Miss O'Neill l'affecta encore plus. Il la mettait pour le talent immédiatement après Kean. Il lui avait bien adressé quelques critiques à différentes reprises, mais maintenant qu'on ne la verrait plus, il repassait en son esprit toutes ses perfections, sa voix si claire, si douce et si profonde, une

plainte caressante, les gestes de ses bras, le charme naturel de sa personne, de toutes ses attitudes, qui faisaient songer aux statues grecques harmonieuses et graves. Tant de grâce et tant de beauté ne seraient donc bientôt pour lui qu'un souvenir de plus en plus confus. C'était comme un deuil qui le frappait personnellement.

Le printemps s'écoula sans incidents notables, avec ses alternatives de travail et de repos, chaque mois ramenant régulièrement avec lui la chronique accoutumée, Hazlitt se laissait vivre, partageant son temps entre ses occupations de critique et quelques excursions aux alentours. La belle saison revenue il retourna assez fréquemment à son ermitage de Winterslow. La campagne lui avait rarement paru si belle que cette année-là. Au mois de mai, toute la lisière des bois et des taillis était couverte de primevères et de jacinthes sauvages qui s'étendaient, dans les clairières, en larges nappes où l'on voyait courir des oiseaux. L'été fut d'une splendeur incomparable. Hazlitt lisait, écrivait, heureux d'accomplir sa tâche, se sentant en communion avec les travailleurs qu'il apercevait de sa fenêtre dans les champs inondés de soleil.

C'était presque trop de joie.

Une lettre qui avait mis quelque temps à lui arriver (on le croyait alors à Londres) lui parvint en effet sur ces entrefaites. Son père venait de mourir dans la petite ville de Crediton, comté de

Devonshire, où la famille s'était retirée quelques années plus tôt. Il y avait déjà longtemps que Hazlitt n'avait fait à la maison paternelle que de rares apparitions. Cette mort inattendue, venant le prendre à l'improviste dans sa solitude de Winterslow, lui causa une émotion profonde.

L'année précédente, dans un de ses essais politiques sur la Cour et l'Eglise, il avait esquissé un portrait du vieil Unitaire dont il avait opposé la loyauté d'esprit, l'austérité et la piété sereine à la mollesse équivoque des pasteurs courtisans. Maintenant il revoyait surtout, en imagination, tant de circonstances charmantes et touchantes de la vie de son excellent père, le presbytère de Wem où ils avaient passé ensemble des heures si douces, le petit parloir aux lambris de chêne où ils avaient reçu Coleridge, puis, plus tard, le renouveau de leur affection après le voyage en France, au moment où il avait peint le portrait du vieillard. C'était l'année d'Austerlitz et, pendant les séances de pose, un rouge-gorge venait chanter dans le pommier du jardin; ils le voyaient à travers les vitraux de la petite chapelle. La chapelle, le presbytère, tout devait être probablement intact là-bas, à Wem. Mais le vieux ministre, lui, était parti, et jamais plus on ne le reverrait. En réfléchissant à cette disparition, des préoccupations funèbres auxquelles il n'aimait guère arrêter sa pensée, revenaient maintenant errer avec persistance autour de son esprit.

Subissant malgré lui les conséquences de sa vieille éducation religieuse, il se sentait entraîné vers des méditations d'outre-tombe. Il aurait souhaité pouvoir comme les anciens, considérer la vie présente comme la chose suprême, mais, ayant été élevé, ayant longtemps vécu dans la société des croyants, il ne pouvait s'empêcher de l'envisager comme une préparation, une attente de la mort. Il y avait pourtant bien longtemps qu'il avait perdu la foi simple et naïve que son père avait tenu à lui transmettre, et qu'il avait reconnu la vanité des symboles des différentes Eglises, anglicane et méthodiste, catholique et unitaire. Ses adversaires lui avaient même plus d'une fois fait grief du scandale que donnait aux âmes pieuses le spectacle de son incroyance. On ne pouvait pas dire qu'il fut l'adversaire-né de toute religion. Encore tout récemment, au début de ses conférences sur le siècle d'Elisabeth, il avait, à propos de la traduction de la Bible, redit son admiration pour la figure du Christ, si douce et si majestueuse, et pour la sublimité de cette morale de tendresse, d'indulgence et de pardon. Il avait cité comme dignes d'être à jamais conservées dans le souvenir des hommes les paroles du vieux Decker appliquées au Christ, si belles dans leur pieuse hardiesse :

The best of men
That e'er wore earth about Him was a sufferer
A soft, meek, patient, humble, tranquil spirit;
The first true gentleman that ever breathed.

Mais tout en proclamant l'excellence des règles de vie dictées par le Christ, Hazlitt reconnaissait que sa doctrine, comme toute doctrine, ne donnait sur l'au delà que de très vagues indications. Pour Hazlitt les dogmes relatifs à l'immortalité étaient de beaux rêves, non des certitudes, et ses amis n'ignoraient pas son scepticisme respectueux à l'égard des notions relatives à la vie future. L'un d'entre eux, le peintre Haydon, avait, trois ans plus tôt, placé dans un tableau représentant l'entrée du Christ à Jérusalem, quelques figures contemporaines, entre autres Wordsworth et Hazlitt; le premier s'inclinait pieusement devant le personnage divin, tandis que le second regardait le Sauveur d'un œil calme et interrogateur. Le doute, que le peintre avait cherché à exprimer de la sorte, Hazlitt en était plus tourmenté que de coutume, et malgré lui il se troublait en se penchant au-dessus du précipice final.

Il fut distrait de ces réflexions inquiètes par les occupations auxquelles il dut alors se livrer. La saison théâtrale ayant recommencé il lui fallut reprendre ses fonctions de critique; mais il le fit sans entrain. Miss O'Neill avait quitté la scène; Kean, après avoir donné une dernière représentation d'*Othello*, s'était embarqué pour l'Amérique où il devait faire une longue tournée. Il ne restait plus guère que des acteurs de second ordre dont la consciencieuse médiocrité faisait d'autant plus regretter les témérités de génie de

ceux qui n'étaient plus là. Hazlitt n'accomplissait plus que machinalement sa tâche de chroniqueur dramatique. Il esquiva la corvée du mois de novembre, et ne s'acquitta du numéro de décembre qu'en remplaçant le compte rendu habituel par un pastiche amusé de Coleridge. Il poussa alors un soupir de soulagement, dit au théâtre un adieu qu'il espérait bien être définitif, et revint une fois de plus à Winterslow pour y continuer une série d'essais qu'il avait entre temps commencée, essais moraux, pittoresques, un peu dans le genre de ceux qu'il avait autrefois donnés dans la Table Ronde, mais qu'il voulait soigner davantage, approfondir, faire plus personnels et plus intimes.

Il était là un soir de janvier à travailler dans sa chambre, au crépuscule. Un bon feu de bûches flambait dans la petite cheminée; en bas, une perdrix cuisait pour son souper. Au dèhors la nuit tombait sur la lande, et l'on apercevait, aux rayons de la lune voilée de brume, l'ondulation des grands bois sur les hauteurs de Winterslow. Il s'était assis à sa table pour esquisser, dans un essai qu'il intitulait « La vie pour soi », l'existence idéale, celle qu'il aurait désirée pour lui. N'eût-il pas été doux, n'eût-il pas été noble, songeait-il, de pouvoir mener, pour soi-même, une vie retirée, non pas à la façon des solitaires antiques, au fond d'une caverne ou à la cime d'une colonne, mais en assistant, spectateur pensif, à la comédie

humaine, ému, bienveillant, sans avoir le désir de se mêler à la foule et souriant de leurs folies, sans amertume. Revenant en esprit sur ses expériences récentes, il comprenait d'autant mieux, par le contraste qu'elles présentaient avec ce programme de vie, la beauté sérieuse et la vérité profonde d'une existence contemplative, telle que le poète Wordsworth l'avait célébrée dans ses plus belles œuvres, celle des penseurs à qui leur détachement de l'humanité, en ce qu'elle a de passionné et de transitoire, permettait les vastes réflexions et les joies sereines. Il se disait que lui-même, au temps de sa jeunesse, avait connu tous ces ravissements dans la solitude de sa pensée et l'obscurité de sa condition. Pourquoi donc avait-il abandonné cette retraite idéale pour se jeter dans la lutte politique, la polémique brutale, les conflits littéraires, pour devenir, en fin de compte, un des concurrents dans cette course lamentable à la renommée et à la célébrité dans laquelle s'usaient tous les talents, où l'on voyait se heurter confusément toutes les médiocrités et toutes les prétentions? Il sortait de la bataille fatigué, brisé, découragé, entouré de haines et de rancunes redoutables, s'étant fait des ennemis, même de ses amis.

Comme il aurait eu envie de crier une dernière fois sa colère et son mépris à toute cette génération mauvaise, grâce à laquelle la dernière période de sa vie lui apparaissait maintenant

comme un monceau de ruines, puis de se retirer pour jamais dans le silence et le recueillement, à l'abri de la foule, sur quelque rivage lointain où il relirait pour se consoler ces réflexions de Bolingbroke sur l'exil : « Crois-moi, la Providence de Dieu a établi dans le monde un ordre tel que, de tout ce qui nous appartient, les parties les moins précieuses tombent seules sous la dépendance d'autrui. Ce que nous avons de meilleur est au plus sûr des refuges, à l'abri des entreprises humaines, soit que nous voulions en faire don, soit qu'on veuille nous l'enlever. Tel est ce vaste et magnifique ouvrage de la nature : l'Univers. Tel est aussi l'esprit de l'homme qui contemple et admire cet univers dont il est la plus noble partie. Ces deux objets sont notre propriété inaliénable, et tant que nous disposerons de l'un, nous jouirons nécessairement de l'autre. Dirigeons-nous donc d'un pas intrépide vers tous les lieux où nous conduira le cours des accidents humains. En quelque endroit qu'ils nous mènent, sur quelque rivage qu'ils nous jettent, nous ne nous sentirons jamais absolument étrangers. Nous y trouverons la même révolution des astres, le même soleil et la même lune guideront la marche de nos années. La même voûte azurée, constellée d'astres, s'étendra en tout lieu au-dessus de notre tête. Il n'est point de partie de l'Univers d'où nous ne puissions admirer les planètes qui roulent, comme la nôtre, en des

orbites différents, autour du même soleil central; d'où nous ne puissions découvrir, objet encore plus merveilleux, cette armée d'étoiles fixes suspendues dans l'immensité de l'univers, soleils innombrables, illuminant et réchauffant de leurs rayons le monde inconnu qui gravite autour d'eux; et ravi dans de telles contemplations, mon âme s'élevant ainsi jusqu'aux cieux, il m'importera peu de savoir quel sol je foulerai aux pieds ».

IX

DISCORDES

Leigh Hunt, directeur de l'*Examiner*, auquel Hazlitt continuait à fournir de loin en loin quelques articles, attendait avec une certaine curiosité l'apparition du volume qui se préparait à Winterslow, car il se proposait d'en donner un compte rendu dans son journal. Ses relations avec l'auteur s'étaient un peu tendues dans les derniers temps, ce qui, pour ne rien dire de la susceptibilité habituelle de Hazlitt, rendait la tâche assez délicate.

Leigh Hunt, plus jeune que Hazlitt de six ans, avait eu une carrière bien différente de celle de son collaborateur à la Table Ronde. Né à la Jamaïque d'un négociant anglais et d'une créole, on l'avait amené tout enfant en Angleterre où il avait d'abord suivi, ainsi que Lamb et Coleridge ses aînés, les cours de Christ's Hospital. Il avait alors commencé ses études de droit, mais rebuté par la stérilité du sujet, il n'avait pas tardé à les abandonner pour se lancer encore tout jeune dans le journalisme. Il s'était d'abord essayé à la critique théâtrale dans un journal publié par son

frère aîné John, puis il avait un moment collaboré au *Weekly Register* de Cobbett; enfin les deux frères avaient fondé un journal à eux, l'*Examiner*, dont le principal objet, disait le prospectus, était de travailler à la cause de la réforme parlementaire, de favoriser le développement des idées libérales dans le pays, enfin de donner à ses lecteurs le goût des bonnes lettres. Rédigé avec beaucoup d'entrain et d'esprit, très au courant de la vie politique et des nouvelles littéraires, l'*Examiner* s'était fait une place très honorable parmi les publications hebdomadaires. Ses bureaux, extrêmement modestes, servaient de quartier général aux jeunes des partis avancés. Fort habile à découvrir les vocations cachées, Leigh Hunt s'efforçait de grouper autour de lui les écrivains d'avenir, les poètes en herbe, et de les enrôler pour la bonne cause. Il avait une petite garde de fidèles, avec lesquels il luttait allègrement contre les journaux et les puissantes revues aux gages du gouvernement.

Des poursuites retentissantes étaient venues mettre le sceau à la réputation de l'*Examiner* comme feuille de combat. Le *Morning Post*, journal mondain et ministériel, avait inséré dans un numéro de l'année 1812, une pièce de vers dans laquelle le prince de Galles, celui qui devait être huit ans plus tard le roi Georges IV, était comparé à l'Adonis antique. Les rédacteurs de l'*Examiner*, justement choqués de cet éloge

hyperbolique décerné à un débauché notoire, à un homme sans mœurs et sans dignité, firent simplement remarquer que l'Adonis anglais en question était un Adonis de cinquante ans. La formule fit le tour de Londres et de l'Angleterre et le gouvernement institua immédiatement des poursuites contre les frères Hunt qui furent condamnés, pour crime de lèse-majesté, à une amende de mille livres sterling et à deux ans d'emprisonnement.

C'est à ce moment-là que Hazlitt avait fait leur connaissance. Nouveau venu dans le journalisme, un ami commun lui avait donné un mot d'introduction pour Leigh Hunt. Timide, ombrageux, il s'était présenté à la vieille prison de Surrey, où Leigh Hunt était détenu, et il avait d'abord été stupéfait de trouver, au lieu des cachots traditionnels, une chambre confortable toute tapissée de fleurs et de feuillages; au plafond on avait peint des cieux azurés, où flottaient quelques nuages. La cellule, ornée de tableaux et de bustes, contenait au surplus tout ce qu'il fallait pour travailler, livres en abondance, et jusqu'à un piano pour charmer les loisirs du captif. Revenu de sa surprise, et sensiblement rassuré, Hazlitt n'avait pas tardé à être conquis par la bonne humeur de Leigh Hunt, sa verve entraînante et le charme étrange, exotique qui se dégageait de toute sa personne.

John Hunt, le frère aîné, qu'il avait connu vers le même temps, lui avait fait une excellente impression pour des raisons toutes différentes. Il s'était senti attiré vers cet homme dont la haute taille, les épaules robustes, la figure un peu dure et sévère, le geste sobre et flegmatique annonçaient l'énergie et la maîtrise de soi. Dans la suite il avait appris à en apprécier la mâle simplicité, la franchise absolue, la fière indépendance de caractère, le patriotisme éclairé et généreux. En maintes circonstances Hazlitt avait mis à l'épreuve l'obligeance et le dévouement de John Hunt; il aimait à prendre conseil de sa droite raison. Il avait tenu tout particulièrement à lui dédier, comme témoignage d'admiration et d'amitié sincère, son recueil d'*Essais Politiques*. Peu après la publication du livre, John Hunt lui avait adressé à Winterslow une fort aimable invitation, lui demandant de venir le voir à sa maison de campagne de Taunton : il lui réserverait la petite chambre d'ami, ornée, à son intention, de gravures d'après Titien, Corrège, Raphaël, Claude Lorrain; et Hazlitt avait été fort sensible à une attention si délicate.

Hazlitt éprouvait également beaucoup de sympathie pour Leigh Hunt. C'était un de ceux qu'il aimait le mieux rencontrer autrefois chez leur ami à tous deux, Charles Lamb. Hazlitt ne connaissait pas, en société, de causeur plus délicieux. Leigh Hunt n'avait pas son pareil pour raconter

une histoire, car il prêtait de la vie aux moindres incidents, dramatisait toutes les circonstances, donnant de temps à autre un coup de fouet au récit en y jetant, dans la chaleur de l'improvisation, deux ou trois proverbes et formules réjouissantes, et prenait tant de plaisir à parler, à raconter, à mimer, qu'on était entraîné par son mouvement, sa joie de vivre et sa verve contagieuse. Ce qui, chez lui, amusait aussi extrêmement Hazlitt, c'étaient ses prétentions à la galanterie, à la coquetterie. Leigh Hunt, fort joli garçon, n'ignorait pas les charmes de sa personne et faisait volontiers la roue pour les dames, aimable, gracieux, sachant placer à propos un mot spirituel, une excuse voulue, destinés à faire ressortir la délicatesse de ses manières et de son goût. Sa vanité s'épanouissait radieusement dans les cercles féminins, il se sentait dans son élément naturel et Hazlitt le comparait alors mentalement à l'un de ces poètes courtisans, raffinés, de l'époque de Charles Ier, diseurs de madrigaux, rimeurs d'épigrammes et de sonnets alambiqués, comme Sir John Suckling, Thomas Carew et autres charmants oubliés.

Sur le talent de Leigh Hunt comme écrivain, Hazlitt faisait ses réserves. Il lui trouvait beaucoup d'aisance et de facilité, mais à son avis le fond manquait un peu trop. Les fantaisies, les récits de Leigh Hunt privés du commentaire de sa voix, de sa figure, de l'entrain de toute sa

personne, ne pouvaient guère prétendre qu'aux succès honorables des auteurs aimés du public, mais qu'on ne lit point deux fois, et que la postérité ignorera discrètement. Hazlitt l'estimait davantage comme poète. C'était un artiste fort ingénieux, parfois délicat, ayant exactement la quantité d'émotion et de profondeur nécessaire au genre léger, à la satire enjouée, aux récits doucement sentimentaux.

Si Leigh Hunt n'avait été qu'un journaliste ou un essayiste à la mode, Hazlitt lui eût bien volontiers pardonné, en faveur de ses qualités aimables, non seulement ses défaillances d'écrivain, mais tous ces enfantillages puérils, vanité naïve, manie de constamment attirer l'attention sur soi, soit dans la conversation, soit dans ses articles. Mais Hazlitt ne pouvait s'empêcher de se souvenir que Leigh Hunt, directeur de *l'Examiner*, était par là même, dans la presse, un des chefs de l'opposition radicale, qu'il avait, de ce fait, accepté de lourdes responsabilités, et Hazlitt s'irritait sourdement de le voir gaspiller en menues besognes mondaines le temps et l'énergie qu'il aurait dû consacrer à des œuvres plus sérieuses. Un véritable réformiste avait mieux à faire que de papillonner dans les salons et dans les livres, et à récolter des louanges pour sa bonne mine et son esprit. On finirait par les prendre tous pour de mauvais plaisants en voyant à leur tête un fantaisiste, perpétuellement occupé

et amusé de lui-même. A ces moments-là, Hazlitt aurait presque été jusqu'à préférer aux agaceries de Leigh Hunt le fanatisme maussade et malfaisant d'un Southey.

Leigh Hunt, de son côté, tenait Hazlitt en très haute estime à cause de la rigueur de ses maximes politiques, de son sens profond de la liberté, du souci qu'il avait de son indépendance d'écrivain, de son désintéressement absolu en matière d'argent. Il avait été le témoin et le confident des souffrances de Hazlitt, lors de l'échec de la Révolution en 1815, et il l'avait aimé encore davantage pour la noblesse d'âme dont elles étaient la marque. Il aurait seulement désiré que chez son ami la constance dans les opinions, l'attachement passionné aux principes les plus généreux, se fussent alliés à plus de largeur d'esprit, de bonne humeur, de bienveillance. Leigh Hunt trouvait que Hazlitt parlait beaucoup trop fréquemment de choses qu'il n'aimait pas, qu'il était trop enclin à se tourmenter et à tourmenter les autres pour des raisons frivoles ou chimériques, à se découvrir et à se créer au besoin des ennemis et des persécuteurs, à répandre autour de lui la tristesse et le découragement.

Malgré leurs divergences de goûts, d'habitudes et d'instincts, Leigh Hunt et Hazlitt avaient toujours vécu en assez bonne harmonie. Non pas qu'on n'eût jamais essayé de semer la discorde entre les deux rédacteurs de l'*Examiner*. Gifford

l'avait tenté, au moment de la publication de la *Table Ronde*, avec plus d'ingéniosité qu'on était en droit de s'y attendre de la part de ce rustre de lettres. Le volume contenait une cinquantaine d'essais, dont douze de Leigh Hunt, et tous les autres de Hazlitt. Le nom de l'auteur n'étant, pour chacun d'eux, indiqué que par une initiale, Gifford imagina, dans son compte rendu, d'attribuer indifféremment à Leigh Hunt les articles de Hazlitt et réciproquement. Une des pièces les plus faibles du recueil était une espèce de fantaisie de Leigh Hunt sur les « blanchisseuses », ni plus, ni moins spirituelle que ne le sont d'habitude ces sortes de badinages, et aux dépens de laquelle on pouvait facilement s'égayer. Gifford ne manqua point d'en souligner la vulgarité en l'attribuant à Hazlitt, à qui il reprocha à ce propos des affectations de style, des bizarreries de vocabulaire, et autres gentillesses tant soit peu ridicules. Hazlitt se trouva par là même dans une situation assez délicate lorsqu'il voulut répondre à Gifford. Il était bien forcé de déclarer que les articles incriminés n'étaient pas de lui. D'autre part, sa probité d'artiste lui interdisait de chercher des excuses à tous ces tortillages d'idée et ces grimaces d'expression, peu dignes d'un écrivain sérieux. Il s'en tira donc tant bien que mal en rectifiant simplement l'erreur d'attribution, mais non sans qu'il en résultât une sorte de gêne à l'égard de Leigh Hunt, consé-

quence presque forcée de ces publications collectives.

Peu après, au moment où Hazlitt avait donné ses conférences sur le siècle d'Elisabeth, il avait eu contre Leigh Hunt des griefs plus positifs. Hazlitt était revenu de Winterslow fatigué, attristé, très incertain sur l'accueil réservé à son cours; depuis quelque temps en effet les rédacteurs du *Blackwood* redoublaient d'effronterie, et d'autre part Gifford avait promis de le démolir une bonne fois dans la prochaine *Quarterly*, à propos de son volume d'*Essais Politiques*. Il aurait aimé se sentir soutenu par la présence de quelques figures amies et Leigh Hunt l'avait assuré qu'il serait là, pour l'ouverture du cours, à ses côtés. Or toute la série de conférences s'était écoulée sans que Leigh Hunt daignât se déranger. Ce manque de parole avait blessé profondément Hazlitt. Il retourna longtemps l'injure dans son esprit et le temps n'adoucit pas son ressentiment. Peu oublieux ni pour les bienfaits, ni pour les offenses, sa puissance de rancune était prodigieuse.

Il vint bientôt s'ajouter aux raisons personnelles que Hazlitt avait de se plaindre de Leigh Hunt des considérations d'un ordre plus général à propos de leur attitude respective à l'égard du jeune poète Shelley, qu'ils connaissaient tous les deux, et dont ils s'étaient l'un et l'autre constitués les critiques.

Shelley était le gendre du philosophe Godwin dont il avait épousé la fille Mary. Le beau-père et le gendre avaient eu tous les deux une existence fertile en événements dramatiques. Godwin, après avoir perdu sa première femme, la fameuse Mary Wollstoncraft, que Hazlitt avait autrefois entrevue pendant qu'il étudiait au séminaire de Hackney, et qui était morte peu après, en donnant le jour à Mary, avait épousé quelques années plus tard une veuve qui, elle, avait déjà une grande fille de dix-neuf ans. D'autre part, Godwin avait recueilli chez lui une autre fille que Mary Wollstoncraft avait eue, antérieurement à leur mariage, d'un aventurier américain, disparu depuis. Il y avait donc à la maison lorsque Shelley s'y était présenté, trois filles de trois pères différents, dont une illégitime. Shelley avait déjà eu, à ce moment-là, sa part d'aventures. Etudiant d'Oxford, il s'y était rendu célèbre par ses imaginations étranges et la hardiesse de ses idées. Expulsé finalement de l'Université pour avoir écrit une petite brochure dans laquelle il faisait l'apologie de l'athéisme, il s'était retiré à Londres où il avait vécu quelque temps d'une pension que lui faisait son père. Il s'était alors épris d'une passion chevaleresque pour une jeune fille de seize ans, Harriett Westbrook, que son père, propriétaire d'une taverne de Londres, traitait un peu sévèrement. Peu de temps après il l'enlevait, s'enfuyait avec elle en Ecosse où il l'épousait. Il n'avait pas tardé

à se détacher de sa jeune femme, et c'est alors qu'étant descendu chez Godwin, pour la philosophie duquel il avait beaucoup d'admiration, il avait aperçu chez lui sa fille Mary dont il était tombé sur-le-champ éperdument amoureux. Sans plus s'occuper de sa première femme, d'un enfant qui leur était né et d'un autre petit, venu au monde depuis qu'il avait quitté le domicile conjugal, Shelley partit pour le continent avec Mary Godwin qu'il épousa deux ans plus tard, après le suicide de Harriett.

Ils étaient allés s'établir en Italie au commencement de 1818 (il y avait trois ans de cela), résidant successivement à Florence, Padoue, Venise, à Rome, à Naples, enfin à Ferrare où ils se trouvaient pour le moment.

Les relations de Shelley avec Leigh Hunt remontaient à cinq ou six ans. Leur communauté d'idées politiques les avait tout d'abord réunis. Dans son enthousiasme pour la cause radicale, Shelley s'était offert, avant même de connaître Leigh Hunt personnellement, à payer pour lui l'amende de mille livres à laquelle le rédacteur de l'*Examiner* avait été condamné pour ses attaques contre le Prince Régent, offre que Leigh Hunt avait déclinée tout en exprimant au jeune étudiant d'Oxford sa gratitude la plus vive. Plus tard, après avoir fait en faveur des idées de réforme une propagande active, mais isolée et infructueuse, Shelley s'était mis, par l'intermé-

diaire de Godwin, en relations avec Leigh Hunt, puis avec Hazlitt. Il avait alors publié, au commencement de 1817, une brochure en faveur de la réforme électorale, et, peu après, pour servir indirectement la bonne cause, il avait écrit un grand poème étrange et symbolique, sorte de vision prophétique, dans laquelle, au milieu d'un décor de féerie, il évoquait, transfigurées, quelques-unes des scènes de la Révolution française. La Cité idéale, s'affranchissant du joug meurtrier des prêtres et des rois, des juges et des hommes de guerre, remportait d'abord sur ces funèbres représentants du passé une victoire éclatante; mais bientôt elle succombait sous l'effort combiné de toutes ces puissances de mal, ravagée par l'incendie, la famine et la peste. Maintenant elle gisait là, monceau de ruines, mais le poète laissait entrevoir qu'un jour viendrait où la pensée libre triompherait définivement de la force, où l'antique Serpent, symbole de l'Esprit, étoufferait dans ses replis vainqueurs l'Aigle brutal et stupide, et où, sur l'emplacement des villes disparues, on édifierait la Cité nouvelle, celle de la Raison.

Enfin il avait illustré les mêmes conceptions d'une manière encore plus grandiose dans son drame lyrique de *Prométhée*, publié tout récemment et qu'on pouvait considérer comme l'événement littéraire le plus remarquable de l'année 1820.

Dans une des gorges les plus sauvages du Caucase, au milieu d'un chaos de blocs gigantesques, le Titan Prométhée était enchaîné sur une roche, Jupiter, le dieu tyrannique, lui ayant infligé ce châtiment pour avoir apporté aux hommes l'espérance et l'amour, pour leur avoir donné, avec l'instinct de l'indépendance, les moyens de s'affranchir, la connaissance de la nature, le langage, l'art d'emprisonner le feu et de dompter grâce à lui les plus puissants métaux, enfin la science souveraine, ouvrière de liberté.

Menacé par Prométhée dans son pouvoir suprême, Jupiter a donc exposé le Titan à la cime d'un pic, et, pour se venger sur lui de sa frayeur passée, il a déchaîné contre l'infortuné les orages, les hivers, l'ouragan, l'avalanche; puis, par un raffinement de cruauté, il évoque à ses yeux le spectacle douloureux de toutes les misères réservées à la descendance humaine, catastrophes de toutes sortes, épidémies, massacres, supplice des justes et des sages.

Prométhée se sent défaillir sous le poids de tant de tristesses accumulées, mais une espérance le soutient. Il sait que le temps viendra où le Tyran sera précipité de son trône sacrilège et où triompheront les divinités du bien.

On pressent un changement prochain aux paroles fugitives qu'échangent dans leur vol les esprits aériens passant et repassant près du rocher fatal. Leurs prédictions et leurs promesses

se précisent de plus en plus et voici qu'au moment où Jupiter se glorifiait de sa victoire, l'Heure marquée par les destinées se présente devant lui. Le Tyran roule au plus profond de l'abîme et l'Heure va par les cités annoncer sa ruine et la délivrance de Prométhée.

Une joie inconnue se répand par tout l'univers. Le vieil Océan apaise la colère de ses vagues; à l'avenir ses flots ne baigneront plus que des îles bienheureuses, des continents populeux et prospères. L'antique planète Terre sent une vie nouvelle pénétrer ses membres flétris; rajeunie, elle berce ses enfants de songes ineffables en poursuivant au milieu des astres le cours de ses graves et paisibles révolutions. Du sein de l'univers entier sont bannis fléaux et souffrances, et dans le cœur de l'homme, grâce à la victoire bienfaisante du Titan, la vertu, la douceur, la patience et la sagesse habitent désormais, et pour l'éternité.

Tel était le dessein général de cette œuvre dont même les adversaires des idées de Shelley s'accordaient à reconnaître l'étonnante beauté. Leigh Hunt n'avait pas attendu l'apparition du *Prométhée* pour se faire en tous lieux le héraut du jeune poète. Depuis longtemps déjà il répétait avec enthousiasme que pour lui Shelley n'était pas seulement le représentant le plus éminent de la nouvelle école, mais le génie même de l'inspiration, l'âme idéale, le poète des poètes. Il avait

de puissantes raisons pour prodiguer ainsi l'éloge et l'hyperbole. Outre l'admiration réelle qu'il éprouvait pour les ouvrages de Shelley, il lui savait aussi infiniment de gré d'être venu maintes fois à son aide avec une exquise délicatesse. Il avait contracté à l'égard du poète une dette de reconnaissance dont il était d'autant plus heureux de s'acquitter qu'il pouvait toujours prévoir le moment où il lui faudrait avoir recours de nouveau à la libérale affection de son ami. Enfin il se sentait relevé à ses propres yeux par la très haute idée que se faisait Shelley de son talent et de sa valeur morale à lui, Leigh Hunt. L'année précédente Shelley lui avait dédié un poème dramatique, les *Cenci*, précédé de la plus flatteuse des dédicaces. Leigh Hunt ne pouvait plus souffrir qu'on fît à son poète l'ombre d'une critique.

Hazlitt n'était pas précisément du même avis sur Shelley.

Quand il l'avait rencontré autrefois chez Godwin, Shelley lui avait produit une très mauvaise impression. Cette figure d'illuminé, au regard fiévreux, perdu dans le vide, cette voix grêle et suraiguë, cette longue forme menue et sinueuse, l'avaient très défavorablement prévenu à l'égard de l'homme, et la lecture d'œuvres comme le *Prométhée* n'avait fait que le confirmer dans le jugement qu'il avait d'abord, instinctivement, porté sur leur auteur.

Une mythologie nébuleuse, des drames où flottaient en guise de personnages des nymphes vaporeuses, esprits impalpables, monstres inconnus, sans forme et sans couleur, l'Esprit de la Terre, la Lune, l'Heure, Démogorgon, plus puissant que Jupiter, Asia, dont l'âme est une nef magique, une infinité d'autres fantômes obscurs, tous fuyant dans la même atmosphère imprécise et crépusculaire, dans un de ces paysages où tous les détails et toutes les lignes se mêlent et se pénètrent, sans que jamais l'œil puisse s'arrêter sur rien de défini, où les nuages sont toujours en mouvement, où les contours des apparitions humaines s'évanouissent dès qu'on les considère, tout dans le *Prométhée* contrariait absolument tous ses goûts d'artiste et d'écrivain. Il ne trouvait dans ces productions bizarres aucune des qualités de précision, de netteté et de relief qui lui faisaient aimer un portrait de Rembrandt ou de Titien, un drame de Shakspeare, le *Paradis Perdu* de Milton, et il comparait l'impression produite sur lui par cette poésie de vertige au malaise indéfinissable que laissent après eux les mauvais rêves.

Quant aux théories philosophiques et religieuses qu'on entrevoyait confusément dans cette pénombre, et que Shelley avait cru devoir développer, en langage clair, dans ses préfaces, ses notes et divers écrits en prose, Hazlitt les enveloppait toutes dans une même condamnation.

Il lui semblait en effet que Shelley avait pris à tâche d'indisposer tous les hommes de bonne volonté par ses maladresses d'étourdi et ses exagérations de fanatique. Tandis que les réformistes intelligents de leur petit groupe s'efforçaient d'obtenir des améliorations très précises et parfaitement réalisables du régime présent, par exemple une modification du système électoral, grosse de conséquences importantes, cet exalté préconisait un nivellement universel absolument chimérique; dépassant les imaginations des révolutionnaires français les plus utopistes, il rêvait de substituer aux états modernes, monarchies ou républiques, une sorte de communauté anarchique, habitée par des citoyens vertueux, sans besoins et sans passions!

Mêmes absurdités paradoxales en philosophie : Hazlitt s'accordait bien avec lui pour condamner les superstitions enseignées par les différentes Eglises, mais il ne pouvait lui pardonner de vouloir remplacer des croyances surannées par des hypothèses aussi folles que funestes. Shelley, dès sa jeunesse, avait fait sa lecture habituelle des philosophes français du XVIII[e] siècle, Helvétius, d'Holbach, Laplace; déterministe convaincu, il pensait qu'on pouvait expliquer mécaniquement le monde, les phénomènes célestes, terrestres, les actions des hommes, le jeu de leurs passions. Ses poèmes étaient des hymnes à la Nécessité, divinité souveraine, supérieure à la volonté divine comme

à la volonté humaine, loi suprême, enchaînant avec une égale rigueur toutes les manifestations de la vie, depuis la croissance d'un brin d'herbe jusqu'à l'éveil d'une haute pensée philosophique. Aucune théorie ne pouvait être plus désagréable à l'esprit de Hazlitt. Il avait toujours été rempli de prévention contre cette école française du siècle précédent à cause de leur pauvreté d'observation, de leur ignorance des nuances, de la froideur de leurs conceptions. Il suffisait qu'on invoquât ce patronage pour le mettre de mauvaise humeur. Eût-il même été disposé le mieux du monde à l'égard des ancêtres spirituels du poète, il n'en aurait pas moins considéré comme la plus absurde et la plus pernicieuse des inventions cette théorie de la Nécessité portée aux limites paradoxales où Shelley l'avait conduite. Rien n'était plus néfaste, aux yeux de Hazlitt, que l'espèce d'inertie extatique à laquelle aboutissait fatalement dans la pratique ce système déprimant, principalement à une époque où les hommes en général, où eux-mêmes, en particulier, avaient à lutter contre des mauvaises volontés parfaitement conscientes et parfaitement maîtresses d'elles-mêmes. Tandis que Shelley adressait des invocations éperdues aux divinités mystérieuses, qui, d'après lui, s'occupaient à changer la face de l'univers, tandis qu'il s'abandonnait à leurs desseins, communiant avec leurs désirs et leurs aspirations insoupçonnables, les hommes d'action du parti de l'ombre

et du mal, confiants dans la volonté et la puissance de l'homme, affermissaient chaque jour leur pouvoir sur la terre, ralliaient de nouvelles recrues en leur montrant, en leur offrant des résultats matériels et tangibles, leur donnaient des leçons d'énergie, au lieu que Shelley énervait les âmes des jeunes générations avec ses rêveries maladives.

Ce qu'il y avait encore de plus dangereux, de l'avis de Hazlitt, c'était qu'on attribuait à tout leur parti les erreurs de cet insensé. Les adversaires de leurs idées le prenaient comme exemple quand ils voulaient combattre les réformistes et ils avaient beau jeu à dire au peuple : Voilà ceux qui prétendent vous enseigner la vérité; vous voyez la précision de leurs théories; le paradoxe est leur élément naturel; quant à leurs réformes pratiques ce sont : la suppression de toute constitution, l'établissement d'une anarchie internationale, tempérée par la fantaisie de chacun, la destruction de la religion, que l'on remplacera par un culte nuageux et énervant et une morale sans obligation, la suppression de la famille à laquelle on substituera l'union libre, enfin la disparition de tous les sentiments naturels que supplantera la seule Raison, agrémentée de quelques caprices saugrenus.

Au moment de la publication du *Prométhée*, Hazlitt était précisément occupé à préparer son volume d'essais pour lequel il avait repris le vieux

titre de *Propos de Table*. Dans quelques-uns des articles inédits que le recueil contiendrait, Hazlitt avait essayé de bien définir sa position à l'égard des écoles littéraires, philosophiques et politiques de l'époque présente, et aussi (il n'aimait pas discuter dans le vague) à l'égard de quelques-uns de ses contemporains, Leigh Hunt entre autres. Il en profita donc pour y insérer un essai intitulé « Paradoxe et Lieu commun » dans lequel il avait résumé, en quelques pages énergiques, toutes les critiques qu'il adressait à Shelley et à ses théories.

Le livre était prêt pour l'impression lorsque deux événements tragiques vinrent renouveler chez Hazlitt une foule de douloureux souvenirs.

Dans les derniers numéros du *London Magazine*, revue à laquelle Hazlitt n'avait cessé de collaborer depuis sa fondation, d'abord en qualité de critique dramatique, puis comme essayiste sur des sujets divers, le directeur John Scott, avec lequel il était en très bons termes, avait attaqué violemment les rédacteurs du *Blackwood's Magazine*. Ces représailles étaient aussi justifiées que possible, les gens du *Blackwood* ayant depuis plusieurs années continuellement injurié, de la façon la plus grossière, quelques-uns des principaux collaborateurs actuels de John Scott. Comme celui-ci avait pris à partie personnellement John Lockhart (gendre du romancier Walter Scott) qu'il accusait d'être un des rédacteurs anonymes du *Blackwood*, Lockhart se

rendit à Londres pour demander réparation au directeur du *London Magazine*. Celui-ci accepta, mais à la condition que Lockhart répudierait tout d'abord tout lien avec le *Blackwood*, soit comme rédacteur, soit comme administrateur. Des difficultés s'étant élevées à propos de la formule dont Lockhart s'était servi dans sa déclaration, John Scott accusa son adversaire, déjà reparti pour Edimbourg, où se publiait le *Blackwood*, d'avoir voulu se dérober à la faveur d'une équivoque. Un ami de Lockhart, Christie, prit alors sa défense en termes sarcastiques, offensants pour John Scott et une rencontre au pistolet fut alors décidée entre John Scott et Christie. Deux balles furent d'abord échangées sans résultat, mais à la seconde décharge, que les témoins, dans leur incompétence, avaient ordonnée, John Scott tomba grièvement blessé; peu après il mourait, laissant une veuve et deux jeunes enfants.

Presque en même temps Hazlitt apprenait la mort du jeune poète Keats, qui venait de succomber en Italie à une maladie de poitrine. De tous les représentants de la nouvelle école, Keats était celui pour lequel il éprouvait le plus de sympathie à cause de son talent et aussi à cause de son origine populaire et de ses débuts modestes. Keats, dont il était l'aîné de vingt ans, avait été également un de ses auditeurs les plus attentifs lors de ses conférences sur la poésie

anglaise, et ne lui avait pas ménagé les témoignages de sa très vive admiration. Plus tard, au moment où les adversaires de Hazlitt faisaient pleuvoir sur lui l'insulte et la calomnie, Keats n'avait jamais perdu l'occasion de prendre sa défense avec un courage doublement méritoire en ces circonstances critiques. Aussi Hazlitt avait-il suivi avec une bienveillance particulière les premiers essais de ce jeune disciple; il avait assisté à l'éclosion de ces œuvres exquises auxquelles il ne manquait à son gré, pour atteindre la perfection, que de joindre à l'harmonie et à la grâce helléniques un peu de la hardiesse et de la sévérité des formes antiques.

Et voilà qu'il disparaissait à vingt-quatre ans, en pleine fleur. On disait qu'il n'avait pu se consoler des remarques outrageantes du *Blackwood* sur ses premiers ouvrages. Il avait suffi, en effet, que Leigh Hunt fit paraître dans l'*Examiner* un éloge de Keats pour que se déchaînât contre son protégé la horde sauvage et anonyme du *Blackwood*. Ayant appris que le poète était fils d'un loueur de voitures, les rédacteurs de la revue s'étaient égayés lourdement à ses dépens, lui conseillant d'abandonner la carrière littéraire pour laquelle il n'était point fait, et de retourner aux écuries paternelles où il pourrait plus utilement s'employer. Les études médicales auxquelles il s'était livré leur avaient également fourni un thème inépuisable de basses

plaisanteries. Enfin, connaissant la modicité de ses ressources ils avaient proposé, par dérision, d'organiser une souscription publique en faveur de ce jeune meurt-de-faim.

Hazlitt retrouvait là tous les procédés de critique et de discussion habituels au *Blackwood* comme à la *Quarterly*. Mais si lui-même, malgré ses robustes épaules, sa fougue et ses ripostes terribles, avait pu chanceler sous les assauts répétés de cette sinistre bande, comment leurs atteintes n'auraient-elles pas laissé à jamais meurtrie cette nature de poète si frêle et si délicate? Ils avaient lieu maintenant d'être fiers de leur triomphe. Vaincu, découragé, Keats ne s'était même pas senti la force d'achever son dernier poème d'Hypérion, qu'il avait abandonné au bout de deux chants. Il était mort, doutant de son génie, au moment où sa pensée devenait plus précise et plus forte, et avec lui disparaissaient des espérances infinies.

Hazlitt voyait avec mélancolie se rétrécir ainsi de plus en plus le cercle de ceux avec lesquels il se sentait vraiment en communion d'esprit. Ses relations dans le monde des lettres et du journalisme étaient strictement professionnelles, ou à peu de chose près. S'il s'était, autrefois, promis des jouissances raffinées dans le commerce des écrivains et des lettrés, il y avait longtemps qu'il était revenu de ses illusions. Il avait vite reconnu tout ce qu'il entrait d'indifférence, de curiosité

égoïste, de jalousie, dans les amitiés purement intellectuelles. La véritable sympathie, née du cœur, subsistait sans effort en dépit de tous les obstacles. Quelques lettres échangées, une soirée passée ensemble, quelques moments de conversation, même banale, suffisaient pour en raviver la flamme. Mais dans ces intimités factices de littérateurs et de penseurs, on excluait tacitement, comme au-dessous de la dignité philosophique, toutes les confidences, tous les petits détails personnels et charmants. Il fallait constamment échanger des idées, et la fatigue venait vite; on se lassait de l'effort imposé; on se lassait également de son interlocuteur après qu'on en avait exprimé la substance. Hazlitt avait à plusieurs reprises traîné derrière soi de ces amitiés mensongères, artificiellement prolongées, et qui, ne pouvant se décider à mourir, subsistaient misérablement, entourées de gêne, de contrainte, d'ennuis et de froissements réciproques. Ces expériences lui avaient suffi.

Quant à la société politique, elle ne l'attirait pas beaucoup non plus. Depuis longtemps déjà il enveloppait les Whigs dans le même mépris que les Tories leurs adversaires. Les Whigs se prétendaient partisans du progrès. En réalité, leur opposition était une opposition de parti, purement intéressée. Ils manquaient absolument de principes et s'ils attaquaient le ministère c'était uniquement pour prendre sa place. Au point de

vue politique, Hazlitt comparait leurs deux revues, *Revue d'Edimbourg* et *Quarterly* à deux diligences qui se font concurrence. Pendant tout le trajet on entend au milieu des tourbillons de poussière soulevés par le sabot des chevaux et les roues des lourds véhicules, un grondement inquiétant, cliquetis de chaînes, appels, coups de fouet, cris, défis, fanfares belliqueuses : tout cela pour vous conduire en fin de compte à la même destination, à quelques minutes près.

Restaient les radicaux, auxquels du moins on ne pouvait pas reprocher leur manque de principes, mais il leur en voulait de leur sécheresse, leur froideur, leur dédain pour tout ce qui ne pouvait pas se résoudre en formules scientifiques. L'un d'entre eux, Godwin en personne, lui avait laissé entendre que depuis ses articles de pure polémique, publiés six ans plus tôt dans le *Morning Chronicle*, il n'avait rien produit qui valût réellement la peine d'être lu. Ainsi donc la *Table Ronde*, les essais de critique, les fantaisies du *London Magazine*, confidences, effusions, rêves, souvenirs d'enfance et de jeunesse, auraient pu sans inconvénient être jetés au feu puisque tous ces écrits n'offraient aucune solution pratique pour la fondation d'une société construite sur des bases rationnelles ! Encore Godwin n'était pas un des radicaux les plus intransigeants, ayant lui-même tant soit peu sacrifié à la littérature. Mais les

purs économistes qui se mouvaient autour de lui poussaient jusqu'au vandalisme le mépris des arts et des lettres, ricanant au nom de Shakspeare ou de Hogarth, et le traitant, lui Hazlitt, de naïf et de sentimental. Par instants il aurait presque préféré revenir aux théories conservatrices de Burke, le plus suggestif et le plus magnifique des sophistes, plutôt que de voir triompher le parti de ces économistes à demi-vivants, véritables automates, au regard desquels on voyait se refléter la rigueur et la stupidité brutale des chiffres.

Il avait pendant longtemps fait une exception en faveur de Jeremy Bentham, le propriétaire de la maison de York-Street. Le vieil utilitaire avait certes sa bonne part de l'orgueil et du prosaïsme des radicaux. Il déclarait maintenant à qui voulait l'entendre, qu'il voudrait ressusciter dans dix siècles afin de contempler les transformations produites dans la société par ses doctrines, ses livres et l'exemple de sa vie. Possesseur de l'ancienne maison de Milton il avait projeté de faire couper les deux beaux arbres de l'entrée, qu'on disait plantés par le poète, et niveler le jardin où Milton avait médité, pour édifier, sur l'emplacement, une sorte d'école radicale, où l'on n'enseignerait rien que des connaissances précises et pratiques! Hazlitt lui pardonnait quand même à cause de sa figure pittoresque et de ses manies

amusantes. Et puis c'était un brave homme qui ne refuserait pas un service en cas de besoin.

Hazlitt s'était trouvé précisément dans la nécessité de faire appel à la bonne volonté du vieux philosophe au moment où il préparait son volume de *Propos de Table.* La situation pécuniaire de Hazlitt n'avaït jamais été des plus brillantes. Par suite de la campagne acharnée qu'on avait organisée contre lui et qui se poursuivait toujours, ses livres lui avaient peu rapporté. Outre qu'il ne possédait aucune des qualités d'un économiste, la préparation de ses conférences, à Winterslow, puis lès difficultés domestiques qui l'avaient forcé à prendre en ville un second appartement, avaient très sérieusement grevé son budget.

Son loyer de York-Street étant en retard, il avait fait demander un délai supplémentaire à Bentham, laissant entendre qu'entre confrères, c'était un de ces petits services qu'on se rendait volontiers. Hazlitt savait d'ailleurs que Bentham, à la tête d'une fortune assez ronde, n'attendait pas pour vivre le montant de quelques trimestres arriérés.

Il fut donc extrêmement désappointé lorsque Bentham lui fit répondre que la chose n'était pas possible. Bien mieux Bentham déclarait, avec un sang-froid inaltérable, qu'il ignorait absolument que Hazlitt s'occupât de littérature. Il n'avait pas d'ailleurs à entrer dans ces détails, et ne voulait considérer en lui que le locataire.

Comme le locataire était dans l'impossibilité matérielle de le régler, Bentham lui envoya simplement les huissiers.

Il ne restait plus à Hazlitt qu'un seul espoir, la publication de son volume d'essais qui devait incessamment paraître et que l'*Examiner* devait contribuer à lancer. Or le livre était à peine en circulation que Hazlitt recevait de Leigh Hunt une lettre très vive. Leigh Hunt lui reprochait, en termes énergiques, tout le passage contre Shelley, les critiques adressées à lui-même dans le livre, son intolérance en philosophie, en littérature, en politique, et le prévenait une fois pour toutes qu'il ne publierait aucun compte rendu du volume dans son journal.

Ce fut pour Hazlitt le coup de grâce. Il se sentait accablé de tous les côtés. Il prévoyait déjà les moqueries grossières réservées à ses malheureux essais par les Gifford et les scribes du *Blackwood's Magazine*. Et maintenant, pour que la mesure fût comble, ses anciens partisans grossissaient l'armée de ses nombreux ennemis. Il avait compté sur la bonne volonté de Bentham et ce faux bonhomme le faisait cyniquement saisir. Des camarades, en qui il avait eu confiance, avaient ricané entre eux en apprenant les difficultés pécuniaires dans lesquelles il se débattait. Leigh Hunt, pour l'achever, organisait autour de son livre la conspiration du silence. Charles Lamb lui-même semblait le renier. Hazlitt lui avait

demandé de glisser, au courant de ses articles du *London Magazine*, quelques mots en sa faveur, et Charles Lamb, comme étonné que Hazlitt lui demandât un service, avait fait celui qui ne comprend pas. De tous côtés mauvais vouloir évident. Que leur avait-il donc fait à tous pour être ainsi détesté, harcelé, bâillonné? Jamais il ne s'était senti si abattu, si aigri, si dégoûté des hommes.

X

LIBER AMORIS

Le différend avec Leigh Hunt finit pourtant par se régler, au moyen de concessions mutuelles, mais Hazlitt avait maintenant perdu toute joie dans l'activité littéraire ou politique. Tous ces démêlés avec amis et ennemis ne lui ayant rapporté que des déboires, il songea à chercher ailleurs une consolation, un réconfort dont il avait si grand besoin, et alors une pensée, qui jusque-là n'avait fait que l'effleurer de temps à autre, vint se présenter à son esprit avec toute la force et la constance d'une idée fixe.

La maison où il avait loué une chambre, au n° 9 de Southampton Buildings, Chancery Lane, avait pour propriétaire un M. Walker, exerçant la profession de tailleur. Une de ses filles avait fait un assez joli mariage; l'autre, Sarah, restée chez ses parents, aidait la mère à s'occuper des appartements qu'ils avaient meublés, et qui étaient occupés par plusieurs pensionnaires.

Hazlitt, quelque temps après son installation définitive dans un des logements du premier étage, qu'on avait disposé en chambre à coucher

et cabinet de travail, avait eu l'agréable surprise de voir un jour entrer chez lui, à l'heure du repas, Sarah qui lui apportait son déjeuner. L'apparition était charmante; on eût dit un ravissant portrait du siècle passé, animé soudain. La figure l'avait surtout frappé par la douceur de son expression, et les grands yeux baissés rappelaient instinctivement les madones de Raphaël.

Après avoir cependant — tout d'abord trompé par le regard étrange qu'elle semblait lui avoir jeté en sortant, la première fois qu'elle était venue chez lui — risqué dans la suite, machinalement, quelques vieilles plaisanteries de peintre ou de journaliste, qui, habitué à la vie des garnis de Londres, ne se faisait guère d'illusion sur la distinction morale de leur personnel (sauf exception bien entendu), il avait repris immédiatement tout son sérieux en voyant la froide réserve avec laquelle on avait accueilli ses banalités, et dans les quelques mots de conversation échangés désormais avec la jeune fille, il s'était toujours soigneusement tenu dans les limites d'une respectueuse familiarité.

Insensiblement les quelques mots du début se prolongèrent en causerie véritable. Hazlitt, qui se savait d'habitude ombrageux ou maladroit, s'étonnait lui-même du charme qu'il trouvait à ces petits entretiens, faits de riens, de réflexions insignifiantes, comme aussi de l'ingéniosité avec

laquelle il savait toujours les faire durer quelques instants de plus. Ces menus dialogues étaient peu à peu devenus l'événement capital de sa journée. Il se sentait ensuite l'âme tout ensoleillée; il oubliait soucis, vexations, ennuis de toute nature et se mettait à faire des rêves printaniers comme au meilleur temps de Wem. Elle n'avait même pas besoin de lui parler. Sa seule présence suffisait à le remplir d'une joie et d'un calme profonds, et bientôt, confusément, il se mit à songer au bonheur qu'il y aurait à passer avec une si exquise créature toute une existence.

Quelle différence prodigieuse il constatait entre le sentiment délicieusement paisible qu'il éprouvait maintenant, en songeant à Sarah Walker, et le trouble tumultueux, les caprices et les dégoûts qu'il avait connus autrefois, au temps déjà un peu lointain où il s'imaginait aimer ! Il aurait eu peine à se reconnaître dans l'artiste peintre promenant ses vingt et quelques années par les routes d'Angleterre, adressant aux servantes d'auberge et aux filles de ferme des lettres d'un pathétique à fendre l'âme, prenant au sérieux, et presque au tragique, des refus indignés ou moqueurs, et, de temps à autre, s'enorgueillissant de puérils triomphes. Puis, au temps de sa vie de Londres, précisément dans cette même rue, quelques maisons plus loin seulement, ç'avaient été de maigres aventures, médiocrement

sentimentales, dont son ami Charles Lamb avait parfois reçu les confidences. Enfin était survenue cette période bizarre de fièvre au cours de laquelle il ne savait quel aveuglement l'avait inéluctablement précipité dans le mariage. Beaucoup de banalité dans toute cette vie-là. A peine voyait-on se détacher sur ce fond grisâtre quelques figures radieuses, aperçues de loin, aimées en silence d'un amour véritable et discret, entre autres une provinciale du Nord, bien sage, au doux sourire, dont les beaux cheveux châtains retombaient sur le fichu serré pudiquement autour de son cou.

Tout ce qui faisait le charme de ces visions lointaines il le retrouvait dans Sarah Walker. Lorsqu'il avait rêvé d'affection idéale, il s'était toujours représenté une figure candide, baissant timidement de grands yeux, symbole de prière, d'innocence, de sommeil paisible, sur les joues une légère rougeur, image de retenue et de pudeur délicate. Il aimait autrefois évoquer, entre toutes les héroïnes de Shakspeare, la douce et chaste Imogène. Il lui avait donné la place d'honneur dans son petit recueil d'études sur les personnages du poète, lui accordant la préférence sur tant d'autres gracieuses créatures, sur Desdémone, sur Perdita, plus intelligentes, plus avisées, plus compliquées. Il retrouvait dans Sarah Walker le charme ingénu d'Imogène avec quelque chose de plus léger, de plus inquiet, et il répétait men-

talement quand il l'entendait venir ces vers d'un de ses amis, le poète Procter :

> With what a waving air she goes
> Along the corridor ! How like a fawn !
> Yet statelier ! Hark ! No sound, however soft,
> Nor gentlest echo telleth when she treads,
> But every motion of her shape doth seem
> Hallowed by silence ......

A mesure que se précisait en lui le dessein, d'abord vague, maintenant bien arrêté, de faire de Sarah Walker sa compagne, il se mit à réfléchir sérieusement aux mesures nécessaires à l'accomplissement de ses souhaits. Le grand obstacle qui semblait s'opposer à leur réalisation ne serait pas en somme impossible à tourner. Puisqu'il vivait maintenant en célibataire, il n'aurait qu'à faire régulariser, au point de vue légal, une séparation qui de fait existait déjà depuis plusieurs années, et si, selon le droit anglais, il est interdit aux divorcés de contracter un nouveau mariage, on pourrait toujours se rendre en Ecosse, où le Code, moyennant certaines formalités assez faciles à remplir, accordait cette autorisation. Il était à peu près certain d'ailleurs que Mme Hazlitt ne verrait aucun inconvénient à une séparation, si on lui en exprimait le désir. Hazlitt était resté avec elle en termes courtois; comme lui, elle s'était rendu compte que leur union avait été une erreur lamentable, et elle

ne désirait pas plus que lui traîner indéfiniment ce bout de chaîne derrière elle.

D'autre part, et c'était là pour Hazlitt une source intarissable d'énergie, d'espérance et de joie, Sarah semblait n'avoir pour lui aucune aversion, au contraire. Elle s'arrêtait maintenant volontiers, presque d'elle-même, pour demeurer avec lui quelques instants de plus, l'écoutait, intéressée, raconter les aventures de sa vie, ses souvenirs de Paris, les anecdotes de sa profession d'écrivain. Elle avait l'air d'accepter très volontiers les livres qu'il lui prêtait. Il lui avait même offert quelques volumes de ses œuvres à lui, hommage qui semblait l'avoir particulièrement touchée.

Lorsqu'il se fut enhardi, assez vite d'ailleurs, jusqu'aux aveux les plus complets et les plus précis, un commencement d'inquiétude l'envahit. Chose étrange, elle accueillait toutes ses déclarations, chaque fois plus passionnées, avec le même sourire énigmatique. Elle ne le repoussait pas, mais ne l'encourageait pas davantage. Il fallait pourtant bien, songeait-il, qu'elle l'aimât pour lui permettre tant de sincérité dans l'expression de ses sentiments, et cependant elle ne voulait jamais rien dire qui lui donnât un espoir certain; elle restait là, les yeux perdus dans le vide, poursuivant en silence des pensées inconnues et ne répondant que par de vagues

monosyllabes ou des formules ambiguës aux questions anxieuses qu'il lui posait.

Que signifiait cette attitude? Hazlitt se perdait en conjectures. Avait-elle des engagements antérieurs? Dans ce cas-là pourquoi favoriser par ses réticences et ses réponses évasives des espérances décevantes? Pourquoi tolérait-elle ses déclarations, recherchait-elle sa conversation, sa société? Ne continuait-elle à l'écouter que parce qu'elle se sentait flattée dans son orgueil d'être l'objet d'une passion aussi entière, d'être adorée comme une amante poétique? Il allait même parfois jusqu'à se demander si elle ne s'était pas composé un personnage tout exprès pour s'amuser de lui, et si sa réserve, sa candeur n'étaient autre chose que des affectations perverses. Des soupçons plus graves encore, qu'il n'osait s'avouer à lui-même, qu'il repoussait avec une énergie indignée, avaient même à plusieurs reprises effleuré son esprit. Parfois, au cours de leurs entrevues, il l'avait trouvée inquiétante de calme et de tranquille indulgence, pour la jeune fille modeste et pudique qu'il s'était toujours représentée... Mais, en somme, la Desdémone de Shakspeare, elle aussi, était hardie justement en raison de son ingénuité et de son amour profond pour le Maure de Venise. Hazlitt qui avait très subtilement analysé dans une de ses études sur le poète, les nuances délicates de ce caractère féminin, étrange composé où se jouaient et se

heurtaient tant de contrastes, était bien forcé de reconnaître cependant qu'Othello avait de sérieuses raisons pour se défier de la vertu de la jeune Vénitienne; mais d'autre part, il savait bien qu'après tout cette défiance n'avait absolument rien de fondé en réalité, et que, malgré des apparences déconcertantes, Desdémone n'en demeurait pas moins la plus pure et la plus vertueuse des épouses. Il avait beau néanmoins tourner et retourner dans son esprit les faits et les hypothèses, les comparaisons et les raisonnements, il ne pouvait parvenir à aucune explication qui le satisfît pleinement.

En tous cas, il y avait une chose qui pour lui demeurait hors de doute : il l'aimait, et jamais il n'avait pu obtenir d'elle aucune parole décisive. Mais alors, si décidément elle ne voulait ou ne pouvait lui donner aucun espoir, il ne voyait plus qu'un seul parti à prendre, la fuir, en abandonnant toute pensée de la revoir jamais. L'occasion s'en présenterait bientôt. Il allait être convoqué à Edimbourg pour régler les détails de la séparation projetée, vaine formalité sur laquelle il avait fondé tant d'espérances rayonnantes. Il en profiterait pour s'éloigner à jamais de Sarah. Ce serait bien cruel de voir ainsi s'évanouir ce beau rêve. Une désillusion de plus après tant d'autres, mais il commençait à en prendre l'habitude, et il trouverait en lui-même des trésors de

résignation et de force morale pour ce douloureux exil.

Il suffisait d'ailleurs qu'au lendemain de ces sombres méditations elle lui apparût, comme d'habitude, au déjeuner du matin, dans son piquant négligé de petite ménagère, ou dans une de ces robes qu'il trouvait ravissantes parce qu'elles laissaient entrevoir des bras charmants, pour qu'il se sentît immédiatement reconquis à l'amour, à la confiance et à la joie. Et chaque fois il découvrait en elle des grâces nouvelles. Au début il l'avait enveloppée d'une sorte d'adoration religieuse à cause de son angélique modestie et de l'expression mystique de ses yeux. Elle lui paraissait maintenant beaucoup plus avisée, beaucoup plus fuyante qu'il ne se l'était d'abord imaginée : n'aurait-on pas pu la prendre quelquefois pour la plus raffinée et la plus capricieuse des coquettes? Et il ne lui en trouvait que plus de charmes. Il allait avec cette petite créature incompréhensible de surprises en surprises; cette âme mystérieuse et multiple lui révélait à chaque instant des côtés insoupçonnés et imprévus.

Un jour que la conversation avait été plus grave et plus émue que de coutume, elle lui confia quelques détails de sa vie passée : elle aussi avait beaucoup souffert. Ils avaient eu autrefois à la maison un jeune homme qu'elle avait aimé et qu'elle n'avait pu épouser. Ils se plaisaient mutuellement, lisaient ensemble. Insensiblement, sans

qu'elle en eût conscience, à cause de son air, de ses manières, elle s'était laissée aller à la douceur de cette passion cachée, elle avait même songé à une union possible, tout en se disant bien qu'elle faisait là un rêve insensé, étant donnée la haute naissance du jeune homme, ses relations, ses habitudes de vie. Et, en effet, il était parti, et elle ne l'avait plus revu. D'abord elle avait pensé à mourir, puis elle s'était résignée à vivre, triste.

Cette confidence remua profondément Hazlitt : c'était donc là le secret de cette âme si étrange; la souffrance tout au fond, comme dans son âme à lui. Il se sentait pris d'une immense compassion pour elle, et en même temps rempli d'une admiration nouvelle. Il l'aimait encore davantage pour cette force de caractère, cette passion soutenue et contenue, et il songeait, non sans mélancolie, que s'il lui fallait, à son tour, comme il le craignait instinctivement, même avant cet aveu, renoncer à l'espoir d'être payé de retour, il s'efforcerait de prendre pour exemple cette courageuse créature. Mais peut-être, se disait-il aussi, ce fantôme d'amour passé reculant de plus en plus à l'horizon, voudrait-elle maintenant consentir à tourner ses regards vers un avenir plein de promesses de bonheur : et avec beaucoup de tendresse il la suppliait de lui permettre d'essayer de lui plaire.

L'hiver était venu et le moment de son départ pour l'Ecosse approchait. La confidence qu'il avait reçue de Sarah avait en somme dissipé ses

inquiétudes les plus graves. Puisqu'il n'avait à redouter que des souvenirs déjà lointains, il suffirait de laisser agir le temps, l'absence et l'oubli. Retrouvant toute sa confiance il prévoyait déjà, en faisant la part de l'illusion, ce que pourrait être son existence à venir. Arrivé au moment où la solitude et l'incertitude commençaient à peser, où l'on éprouvait le besoin d'un port de refuge, il s'abriterait avec joie à son foyer nouveau. Les années gâchées, les périodes de lutte et d'épuisement seraient oubliées, pardonnées. Des visions de jeunesse viendraient, grâce à elle, se refléter sur le couchant de sa vie et la baigneraient d'une lueur douce et sereine.

Or un jour, très peu de temps avant son départ, il surprit involontairement, au moment où il s'y attendait le moins, quelques fragments de conversation qui du coup le replongèrent dans toutes ses anxiétés et toutes ses mélancolies. Il y avait là, en bas, en effet, la mère (une mauvaise femme, il le savait), le frère, grand vaurien de dix-sept ans, une sœur plus jeune, gamine précoce et effrontée, et on les entendait échanger leurs réflexions sur un des locataires de la maison. Les propos étaient d'un cynisme tellement ignoble que Hazlitt, qui n'était pourtant pas prude, en demeura écœuré. Pour comble d'ignominie, Sarah, la chaste Sarah, sur les lèvres de laquelle habitaient la modestie et la pudeur, Sarah était

là, elle aussi, écoutant avec son calme accoutumé ces paroles ordurières, et donnant imperturbablement la réplique.

C'était à en devenir fou. Il ne pouvait plus en douter maintenant, cette fille était l'hypocrite la plus consommée. Dire qu'elle osait avec lui jouer les madones, les amantes idéales, lugubre comédie qu'elle devait avoir déjà donnée à d'autres, à en juger par des réticences, des sous-entendus, des explications équivoques ou embarrassées qui, autrefois, l'avaient un peu déconcerté, et, maintenant, lui revenaient en foule, aveuglantes de clarté. Et pourquoi cette duperie prolongée? Y trouvait-elle du plaisir? Etait-ce simplement pour donner à la maison un agrément de plus et y retenir les pensionnaires? Etait-ce à cause des cadeaux qu'il lui avait faits (et certes il ne les lui avait pas ménagés!)? Dépravation ou calcul sordide, c'était aussi répugnant d'un côté que de l'autre. Un immense dégoût lui montait à la gorge en songeant à ce qu'elle était en réalité et à la créature incomparable qu'il adorait autrefois en elle. D'une part Imogène, de l'autre une fille de garni.

Etait-il vraiment possible cependant, se demandait-il en essayant d'y réfléchir de sang-froid, qu'elle portât à ce point la dissimulation, ou qu'il eût été lui-même si complètement la dupe de son imagination et de son cœur? Comment concilier cette dépravation intime avec sa

démarche si modeste, si réservée d'autrefois et de maintenant puisqu'en somme elle était toujours la même, quand on la regardait on ne trouvait aucun changement : elle conservait toujours son charme exquis des premiers jours. La pauvre enfant lui paraissait au fond beaucoup plus à plaindre qu'à blâmer. Si cette petite âme était faussée, pervertie, ne fallait-il pas en accuser surtout l'éducation qu'elle avait reçue, la vie qu'elle avait menée dans cette maison, le rôle équivoque, moitié servante, moitié demoiselle qu'on lui avait imposé. La mère, femme de moralité douteuse, n'avait pas l'air gênée par les scrupules. Il savait qu'elle était parfaitement au courant des allées et venues de sa fille. Elle paraissait même avoir non seulement admis, mais discrètement encouragé, probablement dans l'intérêt de leur maison, les tolérances singulières de Sarah, sacrifiant ainsi à des calculs grossiers et méprisables la délicatesse native de la jeune fille. Victime de la cupidité et de l'égoïsme d'autrui, celle-ci ne méritait-elle pas qu'on l'arrachât à ce milieu malsain et démoralisant? Avant de la condamner il fallait d'abord essayer de la sauver. Eh! bien, il tâcherait, lui, de la reconquérir tout doucement au bien, ne lui demandant tout d'abord que de l'estime, qu'un peu de confiance, d'indulgence, et peu à peu il ferait renaître en elle, il retrouverait en elle la grâce et la naïveté premières, que les conseils mauvais n'avaient pas réussi à faire entièrement

disparaître, et qu'on voyait malgré tout se refléter encore sur son visage, dans sa démarche et dans toutes ses attitudes.

Ayant dû, en se rendant peu après en Ecosse, s'arrêter quelque temps au relais de Stamford il en profita pour aller revoir, dans le voisinage, la galerie de tableaux du château de Burleigh. C'était là qu'il était passé, vingt ans auparavant, apprenti peintre, libre, joyeux, jeune, s'avançant à travers la vie comme dans un mirage continuel. Il avait depuis appris, hélas, à voir les choses telles qu'elles étaient. La fantaisie créatrice avait fait place à la réflexion, les visions d'art d'autrefois au coup d'œil désenchanté du critique. Il retrouva à Burleigh le fameux Rembrandt, une de ses premières admirations, et fut déçu. La toile était tachée, gâtée, les lignes dures. Il y cherchait ces nuances mystérieuses, cette magie des ombres qui l'avaient enthousiasmé; mais en vain. C'était de la peinture, rien de plus.

En réalité sa pensée était ailleurs. Il songeait à une histoire romanesque que lui rappelait ce château de Burleigh, et qu'il rapprochait de ses propres aventures. Le manoir avait appartenu jadis à un comte d'Exeter, nature rêveuse et mélancolique. Ayant épousé une femme trop étourdie et trop vaine à son gré, il avait divorcé, puis il était parti, mystérieusement, à la recherche d'une compagne qui l'aimerait non pas pour son titre, mais pour lui-même. Voyageur d'apparence

fort modeste, il était venu finalement s'installer, sous un nom supposé, chez un fermier, dans un village obscur du Shropshire. La fille aînée de son hôte s'était peu à peu sentie attirée vers cet inconnu si calme et si sérieux. Lui, de son côté, s'était pris d'affection pour cette jeune fille dont il appréciait la douceur et la simplicité. Il l'épousa, toujours sans se faire connaître. Le mariage célébré une chaise de poste vient les prendre. Ils partent, traversent Stamford sans s'arrêter et arrivent au grand parc du château de Burleigh. La jeune fille s'étonne en voyant les barrières s'ouvrir partout à leur approche. Ils suivent la longue avenue d'arbres qui conduit au vieux manoir. La chaise de poste vient se ranger au bas du perron. La surprise de la pauvre enfant redouble. Alors l'étranger lui révèle sa condition et son titre : c'est le comte d'Exeter qu'elle a épousé, cette antique demeure sera pour elle désormais... Mais l'émotion avait été trop forte, et la jeune épousée mourut de saisissement avant d'avoir mis le pied sur le seuil du château.

Histoire mélancolique dans laquelle Hazlitt retrouvait quelques traits de sa propre histoire. Toujours mêmes déceptions, mêmes illusions, mêmes espérances déjouées.

Cependant le temps n'était pas encore venu pour lui de se résigner, et pour toujours, à la perte de son bonheur. Il avait en effet retrouvé, au départ, Sarah telle qu'il l'avait connue au début,

si gracieuse, si confiante et si tendre qu'intérieurement il avait tout pardonné, tout oublié. Doutes, soupçons, accablement, douleur profonde, explication pénible qu'il avait eue avec elle et dont il était sorti plus triste, plus troublé et plus indécis que jamais, tout cela s'était fondu à son sourire, à ses caresses. Il l'avait suppliée de partir avec lui pour l'Ecosse; doucement elle lui avait montré la folie qu'il y aurait à l'accompagner là-bas, et, plus sage que lui, elle l'avait consolé et calmé. Il était parti presque serein, lui promettant d'être courageux, de ne pas se consumer en regrets, de ne pas trop songer à elle et de travailler.

Travailler, il ne le pouvait guère. Maintenant qu'il était loin d'elle, il ne pouvait plus que penser à elle. A l'hôtel où il était descendu à Stamford, il commença machinalement, pour s'imaginer qu'elle était encore là, à ses côtés, une sorte de récit dans lequel il retraçait quelques-unes de leurs conversations récentes. C'était une manière d'oublier sa solitude, d'endormir sa souffrance, de parler d'elle encore, d'essayer de la convaincre, de la corriger, de la blâmer, de la plaindre et de lui pardonner une fois de plus.

Enfin la diligence qu'il attendait arriva et l'emporta sur la grande route du Nord jusqu'à la frontière d'Ecosse. Il fit alors une seconde halte et se fixa pour quelques semaines à l'auberge de Renton en attendant le moment de se rendre à

Edimbourg pour les démarches nécessaires. Il y continua mélancoliquement son livre des *Conversations* avec l'absente, allant pour se reposer l'esprit faire de longues marches sur cette grande route du Nord, qu'autrefois il avait parcourue à pied si allègrement en jetant autour de lui des regards émerveillés d'artiste et roulant dans sa tête vingt systèmes de métaphysique. Les temps étaient changés. La seule émotion joyeuse dont il fût capable, c'était celle qu'il ressentait en entendant au loin la fanfare de la diligence de Londres, qui pouvait lui apporter des nouvelles de Sarah.

Il lui avait écrit des lettres très douces, très attendries, et n'avait reçu comme réponse que deux billets insignifiants, simples communications d'affaires. Que présageait cette affectation de réserve et d'indifférence après les témoignages d'affection du départ? Elle semblait se plaire à l'intriguer, à le tourmenter. Le dernier billet qu'elle lui avait fait parvenir avait été, en effet, expédié en franchise postale, et l'enveloppe avait été revêtue d'une signature illisible grâce à laquelle le pli avait ainsi voyagé franc de port. Quelle était la personne inconnue qui lui avait rendu ce service? Pourquoi avait-elle eu recours à l'obligeance d'un tiers, qu'elle mettait ainsi au courant de ses relations par correspondance avec lui, Hazlitt? Pourquoi, après avoir longtemps gardé un silence inexplicable, lui avait-elle

répondu courrier par courrier? Ce mélange de froideur et d'empressement, ces démarches énigmatiques, toute cette tactique féminine, équivoque et presque sournoise, l'énervaient, le torturaient, et, à la réflexion, le charmaient presque, lorsqu'il songeait à la difficulté de comprendre cette fille étrange, encore plus étrange maintenant qu'éloigné d'elle il ne pouvait la juger qu'avec des souvenirs et à travers une correspondance ambiguë de quelques lignes.

Tout en mettant la dernière main à ses *Conversations* il avait entrepris une nouvelle série d'articles qu'il comptait réunir en un second volume de *Propos de Table*. Le travail était toujours le meilleur des calmants. Il avait beau, cependant, se forcer à réfléchir sur des sujets abstraits de morale ou de psychologie, il ne pouvait empêcher ses préoccupations sentimentales de tout envahir par instants. Malgré lui, des confidences de l'ordre le plus intime lui échappaient au milieu de ses dissertations impersonnelles. Confessant publiquement les fautes, les erreurs et les chagrins de sa vie, il disait l'admiration craintive que lui avaient autrefois inspirée les passions du cœur; comment il avait longtemps suivi de loin, d'un regard humble et résigné, le défilé triomphal des privilégiés de l'Amour; puis, voyant que même les êtres les plus disgraciés et les plus honteux étaient admis dans le cortège, il s'était hasardé à y entrer lui-même.

Il n'y avait rencontré qu'indifférence et que froideur. Eh! bien, il serait plus fort que l'amour même, lui opposerait mépris pour mépris et chercherait ailleurs sa part de l'héritage humain. L'instant d'après, d'ailleurs, la pensée de Sarah le rendait à sa faiblesse première. Reparaissant à l'improviste sous les formes les plus diverses, c'était tantôt la créature timide, vivante image des héroïnes de Shakspeare, tantôt la petite bergère des idylles et des contes, la servante naïve et bonne, digne de devenir la femme d'un prince; ou bien encore c'était une de ces figures symboliques et printanières évoquées par les poètes au retour de la belle saison, divines consolatrices des âmes affligées; tantôt, au contraire, c'était une statue de pierre, la statue insensible dont le sculpteur Pygmalion s'était follement épris, une femme au cœur d'airain; tantôt, enfin, il se la représentait telle qu'il croyait l'avoir entrevue aux plus mauvais jours, sirène équivoque, au regard faux et vitreux, décelant dans ses moindres gestes et dans sa démarche sinueuse et fuyante toute la perfidie et la dépravation de son âme. A ces moments-là il se plaignait tout haut de son isolement, pleurait sa destinée lamentable. Sans avoir jamais été aimé, ni jugé digne d'être aimé, sans avoir jamais connu la douceur de presser dans ses deux mains une main amie, il arriverait au seuil de la tombe; sa vie déclinait déjà vers son couchant; il pressentait une mort

prématurée; il l'aurait presque appelée de ses vœux.

A Edimbourg le retour à la vie ordinaire, le spectacle de l'activité humaine le détournèrent un tant soit peu de ces réflexions mélancoliques. Il alla voir Jeffrey, directeur de la fameuse *Revue*, avec lequel il avait eu déjà des relations en sa qualité de collaborateur.

Jeffrey l'accueillit avec l'affabilité universelle qu'il distribuait impartialement et abondamment tout autour de lui. Causeur brillant et prince de la critique, ainsi qu'on l'avait surnommé, Jeffrey était enchanté de rencontrer un interlocuteur si digne de lui donner incidemment la réplique. En d'autres circonstances, Hazlitt eût lui-même apprécié la société de cet homme intelligent et instruit, bien informé sur la plupart des questions d'actualité et habitué à la discussion littéraire et politique. Mais cette fois-là il trouvait assez peu de saveur aux éloquentes généralités du maître de la maison. Il aurait préféré à ces brillantes envolées un entretien d'un caractère plus intime. C'était de sympathie, de compassion qu'il avait besoin. Il essaya de laisser entendre qu'il n'avait guère l'esprit aux conversations soutenues, qu'il était très fatigué, comptant à moitié que Jeffrey le comprendrait à demi-mot, s'apercevrait de sa crise intérieure, lui viendrait un peu en aide; mais ce fut en vain. Jeffrey opposait à ses excuses et à ses plaintes une bonne humeur inaltérable, la

verve d'un homme bien portant et modérément sentimental, et proclamait bien haut qu'au contraire Hazlitt n'avait jamais été si bien inspiré, si maître de tous ses moyens, ce qui faisait sourire tristement son interlocuteur.

Après avoir terminé les articles qu'il destinait au second volume de *Propos de Table*, Hazlitt s'était mis à rédiger pour la *Revue d'Edimbourg* une petite étude sur le drame de Byron, *Sardanaple*, récemment publié. De nouveau l'image de Sarah Walker vint s'interposer entre le livre et lui; il découvrait entre Sarah et la petite esclave Myrrha, l'héroïne du drame, une ressemblance émouvante et une fois de plus il se reprit à ne penser qu'à elle, avec un trouble toujours croissant.

Elle ne lui avait pas écrit un seul mot depuis le court billet du mois de février et ce silence était accablant. Afin de savoir ce qu'elle devenait, il avait demandé avec instances de ses nouvelles à un ami de Londres, Patmore. Patmore, qui gagnait sa vie en écrivant des articles faciles pour différents périodiques, avait autrefois rempli les fonctions de secrétaire à l'Institut de Surrey, au moment où Hazlitt y faisait des conférences. Patmore avait gagné sa confiance d'abord en lui promettant d'intervenir en sa faveur auprès des Blackwood, qu'il connaissait un peu; puis en se montrant dans la suite, en toute occasion, à l'égard de Hazlitt, d'une extrême déférence et

d'une complaisance inlassable, si bien que Hazlitt en avait fait peu à peu son compagnon habituel et son confident. Hazlitt l'avait tenu au courant des moindres incidents de sa passion pour Sarah et, en quittant Londres pour Edimbourg, il avait presque officiellement chargé Patmore de surveiller la maison et de lui donner au besoin des nouvelles. Jusque-là, malheureusement, Patmore ne lui avait fait parvenir que des renseignements vagues, enveloppés de réserves prudentes. Hazlitt ouvrait chaque fois avec avidité ces missives confidentielles, si impatiemment attendues, et jamais elles ne manquaient de le torturer, non pas à cause de leur contenu, assez indifférent, mais des folles conjectures auxquelles il se livrait autour des détails insignifiants relatés par son ami. Il aurait voulu que Patmore lui exprimât, bien franchement, son opinion sur elle. L'autre se récusant toujours, Hazlitt passait des heures lamentables à se demander pour la centième fois si cette fille, qui se jouait ainsi de lui, n'était, comme il était tenté de le croire, qu'une créature naturellement et foncièrement corrompue. S'il avait pu seulement en être sûr, pour l'oublier, pour la bannir absolument de son esprit; mais il sentait que tant qu'il n'en posséderait pas la certitude, il continuerait à l'aimer, à lui appartenir. Il aurait presque souhaité pouvoir perdre la raison, devenir idiot, afin de ne plus souffrir, de ne plus songer à rien. Pendant

toute cette fin d'hiver et le commencement du printemps il se débattit ainsi éperdument au milieu de mille pensées confuses et toutes douloureuses.

Il éprouva donc une sensation d'immense soulagement lorsqu'au milieu du mois d'avril il reçut de son ami Patmore une lettre qui lui donnait presque de l'espoir. Patmore le grondait doucement de sa folie et lui disait qu'en somme il n'avait absolument aucune raison de se torturer ainsi, puisque lui, Patmore, n'avait rien découvert de nature à justifier en quoi que ce fût les soupçons de Hazlitt à l'égard de Sarah. Il plaidait discrètement, en faveur de cette dernière, les circonstances atténuantes au sujet des privautés sur lesquelles Hazlitt avait construit tant d'hypothèses bizarrement compliquées. Si elle s'était parfois, disait-il, montrée avec Hazlitt d'une hardiesse un peu surprenante, c'était peut-être tout simplement parce qu'elle l'aimait.

Cette supposition transporta Hazlitt de joie. Il l'avait faite lui-même plus d'une fois, mais venant de Patmore, juge impartial et désintéressé, elle prenait par là même une valeur et une force nouvelles. Mais oui, se disait-il, il fallait peut-être tout simplement chercher la clé du mystère dans l'amour qu'elle éprouvait pour lui et qu'elle n'avait jamais voulu, jamais osé peut-être lui avouer. Qu'elle consentît seulement à se laisser aimer, et il se chargeait d'aplanir toutes les

difficultés; en dépit de tous les obstacles, il faudrait bien qu'elle devînt sa femme. Il ne possédait pas encore la certitude désirée, mais la suggestion de Patmore lui paraissait si encourageante et même si vraisemblable qu'il se mit à suivre, avec une confiance nouvelle, les différentes phases de l'action judiciaire qu'il avait entreprise pour obtenir sa liberté. Mme Hazlitt étant arrivée á Edimbourg sur ces entrefaites, l'affaire ne tarda pas à entrer dans une période très active, leur donnant à tous deux l'espoir d'une prompte délivrance.

Après avoir été donner, entre temps, deux conférences à Glasgow sur Shakspeare et Milton, Hazlitt résolut, afin de retrouver toute sa sérénité, d'aller se retremper à la campagne, et de faire une longue marche d'une dizaine de jours dans les Highlands en compagnie d'un excellent ami, Sheridan Knowles, qu'il avait retrouvé là-haut, et dont la société lui paraissait doublement précieuse en cette période de crise.

Hazlitt connaissait Sheridan Knowles depuis fort longtemps. C'était le fils d'un professeur de l'Université de Cork. Tout jeune il avait montré beaucoup de dispositions pour la littérature et la poésie, et Hazlitt, dont il avait pris conseil, le considérait un peu comme un disciple favori. Jamais le moindre nuage n'avait assombri leurs relations, Sheridan Knowles n'ayant jamais varié dans son admiration pour l'imagination exubé-

rante, la finesse d'observation morale, la franchise, la probité littéraire de William Hazlitt. Quant à celui-ci, il n'éprouvait que de la sympathie pour une nature aussi loyale, aussi dépourvue de vanité et d'affectation. Ils s'étaient un peu perdus de vue au moment où Hazlitt était allé demeurer à Winterslow, après son mariage. Pendant ce temps-là, en effet, Knowles, saisi tout à coup d'une belle passion pour le théâtre, s'était engagé dans une troupe de province dont faisait alors partie l'acteur Kean (avant ses débuts à Drury Lane) et il était allé jouer dans les grandes villes du centre et de l'ouest. Mais à Londres ils s'étaient retrouvés. Knowles, après avoir exercé pendant deux ans la profession d'acteur, s'était consacré à la composition dramatique et avait donné plusieurs pièces applaudies. Au moment où l'on avait représenté à Londres (il y avait de cela deux ans à peine) son drame de *Virginius*, qu'il considérait comme sa meilleure production, Hazlitt, alors dans sa retraite de Winterslow, avait fait tout exprès le voyage afin d'applaudir son jeune ami. Le succès ne l'avait pas changé. Toujours simple de manières, aimant les joies naïves, il trouvait un plaisir d'enfant dans les distractions de plein air, exercices physiques, longues marches; grand amateur de pêche, il était tout à fait capable d'apprécier, aussi bien au point de vue professionnel qu'au point de vue moral

et pittoresque le délicieux manuel dédié par le vieil Izaac Walton à ses confrères de la gaule.

Knowles accepta très volontiers la proposition de Hazlitt et ils partirent tous deux en excursion pour les Highlands où ils comptaient faire l'ascension du Ben Lomond. La journée qu'ils avaient choisie pour monter jusque là était fort belle. Des nuages couraient dans le ciel; des ondées avaient rafraîchi les feuillages et les rochers, les cailloux et le sable du chemin. Au village de Renton ils passèrent devant l'obélisque élevée en l'honneur du romancier Smollett, l'auteur de *Peregrine Pickle*, *Roderick Random*, dont Hazlitt avait fait sa pâture aux temps anciens où là-bas, à Wem, dans le cabinet de travail de son père, il découvrait la littérature anglaise de l'époque de la reine Anne et des deux premiers Georges, Steele, Addison, Richardson, Fielding. Ils évoquèrent ensemble de vieux souvenirs. Dans les taillis ensoleillés, on entendait chanter un coucou, et Knowles répéta les vers du poète Logan :

Sweet bird, thy bower is ever green,
Thy sky is ever clear;
Thou hast no sorrow in thy song,
No winter in thy year.

Hazlitt rappela sur le même sujet le petit poème de Wordsworth, moins naïf, mais si profond où le double cri de l'oiseau invisible semblait un

appel étrange, voix mystérieuse du printemps conviant au réveil la nature encore endormie dans ses rêves d'hiver. Il pensait à l'immense apaisement, au calme souverain des grandes œuvres du poète, émotion si profonde qu'elle plongeait au delà de la source des pleurs. Volontiers il se fût perdu en songeries métaphysiques, mais il secoua ces réflexions, désirant goûter, sans arrière-pensée, tout simplement, le charme de cette belle journée printanière.

Un peu plus loin, la conversation ayant pris un tour sentimental, car il fallait bien parler de l'absente, Knowles dit quelques mots d'une jeune fille qu'il avait aimée, et qui elle aussi l'avait aimé, mais des obstacles insurmontables les avaient forcés à s'éloigner l'un de l'autre. Ils discutèrent à ce propos la question de savoir quel était le plus douloureux : un amour partagé, contrarié par les circonstances, ou bien une passion non payée de retour. Ils conclurent qu'il valait mieux avoir vu ruiner des espérances fondées sur une passion réciproque; le déchirement du cœur était certes cruel : on avait la certitude d'être heureux et brusquement une fatalité extérieure venait vous ravir votre bonheur; mais plus tard le souvenir exquis de l'amour ancien enlevait au regret une partie de son amertume. Dans l'autre cas, au contraire, pas une consolation. Il fallait étouffer ses souffrances, et dévorer ses larmes sans rien dire,

Hazlitt songeait, non sans tristesse, que ce dernier cas était un peu le sien. Pourtant depuis la dernière lettre de Patmore il avait décidément repris courage. Il roulait dans son esprit des projets dont le bonheur n'était pas exclu.

De temps à autre il était tiré de sa rêverie par la voix sonore de son compagnon de route demandant aux paysans qu'on rencontrait si l'on pêchait beaucoup de truites dans le ruisseau qu'ils côtoyaient, et ces accents robustes lui faisaient du bien, le rappelaient à la réalité saine, à la vie naturelle, aux joies primitives de la campagne. Après avoir déjeuné à Luss ils se remirent en marche. Le ciel commençait à se couvrir mais la scène n'en devenait que plus belle. Le chemin longeait le lac, bordé de rochers escarpés sur lesquels on avait jeté de loin en loin des ponts de pierre massifs et accroupis. Un rideau de bouleaux, qui commençaient à bourgeonner, masquait discrètement les lointains, et derrière leur voile indécis, on soupçonnait la masse énorme du Ben Lomond. La route, à chaque instant contrariée par des saillies de roche, serpentait capricieusement, et à chaque détour disparaissaient et reparaissaient alternativement les eaux grises du lac jusqu'au moment où brusquement il surgit dans son entier, immense nappe d'eau reflétant l'immensité des nuages. A l'entour s'étageaient des prairies verdoyantes, cultures, petits hameaux vaguement entrevus, et tout à

fait à l'horizon des têtes brunes de montagnes et le Ben Lomond lui-même, harmonieux et calme, que les nuages venaient de temps à autre envelopper de leurs vapeurs flottantes.

Le mauvais temps qui survint les força d'ajourner l'ascension. Ils attendirent en vain à l'auberge voisine le retour du soleil. Enfin, fatigués de recevoir toutes les deux heures la visite du guide, venant leur annoncer une fois de plus qu'il ne fallait pas compter partir encore, ils battirent en retraite.

L'excursion s'étant ainsi prématurément terminée, il restait à Hazlitt quelques journées de disponibles. Après un moment d'hésitation, il partit pour Londres, aux nouvelles.

Cependant les hommes de loi d'Edimbourg à qui Mme Hazlitt avait confié ses intérêts, travaillaient avec assez d'activité à faire aboutir les démarches dont les avait chargés leur cliente, enchantés et amusés du zèle avec lequel les deux parties en présence s'employaient à leur faciliter l'accomplissement de leur tâche. Juristes et Ecossais, leur sens de l'humour se délectait au spectacle que leur offrait ce surprenant ménage. Le mari s'était prêté, avec une bonne volonté exceptionnelle, à toutes les formalités et démonstrations indispensables pour que, les torts étant mis nettement de son côté, et les flagrants délits nécessaires dûment constatés, le divorce pût être prononcé à son détriment. Quant à la femme, dont

les allures excentriques les divertissaient doucement, elle n'avait manifesté d'hésitation qu'à un seul instant, c'était lorsqu'il avait fallu prêter le serment de « collusion » par lequel elle certifiait qu'il n'y avait eu, entre elle et son époux, aucune entente préalable pour demander le divorce. N'étant venue avec son mari de Londres à Edimbourg que dans cet unique dessein, dûment concerté entre les deux intéressés, elle craignait naïvement de s'exposer, en se parjurant ainsi, aux pires rigueurs de la loi. Mais lorsqu'on lui eut fait comprendre que ce serment n'était institué que pour empêcher les divorces pour incompatibilité d'humeur, et qu'elle serait à couvert puisqu'elle pourrait produire contre son époux des griefs probants, nettement établis, ses scrupules de conscience avaient disparu en même temps que ses craintes, et la brave dame n'avait plus paru songer désormais qu'à tirer le meilleur parti, pour son agrément, de ce petit voyage d'affaires en Ecosse. Comme l'un des articles de l'acte de divorce stipulait expressément, entre autres conventions, que son mari solderait toutes les dépenses qu'elle pourrait faire pendant le temps que durerait la procédure, elle en prenait à son aise, et, voyageuse infatigable, passait toutes ses journées en excursions aux alentours, épuisant tous les sites, hôtels et curiosités signalés par les guides.

Naturellement expansive, et redoutable de franchise, elle avait permis à ses conseillers d'Edimbourg, par les révélations plus ou moins involontaires qu'elle leur avait faites, de pénétrer quelque peu dans le mystère de cette pension Walker, dont elle leur avait dépeint les hôtes principaux, y compris Sarah, qu'elle y avait rencontrée plusieurs fois, et dont elle ne pensait, disait-elle, rien de bon, ni comme mœurs, ni comme genre de beauté, car elle avait les yeux fatigués et elle était maigre à faire pitié. Elle leur avait également raconté comment Hazlitt, depuis son arrivée en Ecosse, était resté en relations avec cette Sarah grâce à l'entremise de Patmore, et chacun s'ingéniait à imaginer hypothèse sur hypothèse, pour résoudre cette énigme. Les uns n'étaient pas éloignés de croire que Mme Hazlitt, elle-même, avait artificieusement facilité toute cette intrigue afin d'en retirer au moment du divorce de sérieux avantages pécuniaires; d'autres, comprenant aisément que Hazlitt se fût détaché d'elle, lui demandaient, en lui faisant des compliments ironiques sur sa bonne mine, si elle avait l'intention de se remarier; d'autres encore laissaient entendre que Patmore, au lieu d'être l'utilité qu'on aurait pu croire, avait dû jouer dans la coulisse un rôle de premier ordre : ayant eu probablement d'anciennes relations avec cette Sarah, dont la vertu pouvait à bon droit passer pour suspecte, il essayait main-

tenant, à force de persuasion, de la faire épouser à Hazlitt pour s'en débarrasser.

Depuis longtemps il ne s'était présenté à la cour des divorces d'affaire si féconde en suggestions romanesques, voire scandaleuses, et les commentaires allaient leur train, ceux-ci plaignant Hazlitt, ceux-là prenant le parti de sa femme, d'autres se contentant de sourire et d'attendre.

Hazlitt revint de Londres une dizaine de jours après y être parti, dans un tel état de prostration, de dégoût et de rage qu'on aurait pu craindre pour sa raison. Sarah l'avait accueilli, à son arrivée, avec une froideur et une réserve qui l'avaient tout d'abord inquiété : était-ce parce qu'il était revenu avant d'avoir obtenu le divorce? ou parce qu'il avait mis Patmore dans le secret de leurs relations? ou parce qu'en son absence quelque autre avait eu le bonheur de se faire aimer d'elle? modestie, pruderie, calcul? Il n'avait rien pu savoir car elle s'était de nouveau réfugiée dans son mutisme et son système de réponses évasives. Puis elle avait jugé à propos de redevenir pour quelques instants la douce et gracieuse créature dont les moindres mouvements avaient des charmes secrets, aimante, complaisante, exquise. A deux reprises différentes elle avait eu de ces retours ravissants et voulus, infailliblement suivis d'une froideur si décourageante, si exaspérante qu'il en était devenu à moitié fou de douleur et de colère. La première fois qu'elle l'avait ainsi

repoussé, il était monté dans sa chambre et dans un accès de fureur il avait jeté à terre et piétiné un médaillon en or qu'il lui avait autrefois destiné et aussi une petite statuette de Bonaparte dont il avait orné sa cheminée, et à laquelle il avait eu la naïveté de s'attacher parce qu'un jour Sarah lui avait dit qu'elle trouvait une certaine ressemblance entre la figure de son héros et le jeune homme qu'elle avait aimé. En les foulant aux pieds avec rage il avait poussé un cri de désespoir si perçant que toute la maison s'en était émue. La seconde fois, pendant la période d'accalmie, au moment où, repris tout entier, il lui rappelait avec des mots de tendresse la douceur et la poésie de leurs souvenirs anciens, elle lui avait sans motif coupé brusquement la parole en lui disant sèchement qu'elle en avait assez de ce genre de conversation. C'était presque sur ces derniers mots qu'il l'avait quittée, éperdu, anéanti, et pendant tout son voyage de retour il avait eu l'air si désespéré que même des inconnus, passagers du bateau qu'il avait pris pour revenir, ne pouvaient s'empêcher de le plaindre.

Jamais, jamais il n'aurait dû pénétrer dans cette horrible maison, il s'en rendait compte maintenant, il le redisait vingt fois par jour, il le répétait à Patmore, lui écrivant lettre sur lettre. Le père, complice ou dupe, fermait obstinément les yeux. La mère était une mauvaise créature, et sa fille Sarah la dépassait encore en fourberie,

en malice et en dépravation, il en possédait maintenant la certitude intime. Elle avait osé lui rappeler, dans cette dernière rencontre, pour justifier son indifférence affectée, qu'autrefois elle lui avait souvent répété : « Je ne puis avoir aucune affection pour vous. » Mais alors pourquoi choisissait-elle autrefois pour l'assurer de sa froideur, les moments où ses gestes à elle, ses attitudes pâmées démentaient ses paroles, monstre d'hypocrisie et de dissimulation, dangereuse couleuvre, qui cherchait maintenant à redresser la tête, après les enlacements perfides d'autrefois. Dire qu'elle poussait l'impudence jusqu'à parler d'honneur, l'honneur de sa famille, son honneur à elle, comme si elle avait jamais cherché des règles de conduite ailleurs que dans son plaisir. Il suffisait de la regarder dans les yeux pour en avoir la preuve. Comment avait-il pu prendre pour l'expression de l'innocence, de la timidité et de la tendresse ce regard sournois et lascif? Il avait poussé la simplicité jusqu'à épargner cette fille, que son imagination d'adorateur naïf avait transformée en Vestale. Elle l'avait récompensé de sa discrétion en se jouant odieusement de lui, en le tourmentant, en posant, elle libre avec tous les autres, pour la vertu incorruptible, et elle avait si bien réussi dans sa feinte que même maintenant, alors que sans hésiter il aurait ajouté en toutes lettres, à la suite de son nom détesté, le mot de « prostituée », il ne pouvait s'empêcher de se faire

encore des scrupules. Eh! bien, il n'en voulait plus conserver, Patmore pouvait en être assuré, et il lui demandait comme dernier service, d'envoyer à l'ingénue de Southampton Buildings, un Lovelace quelconque, un locataire, n'importe qui, afin de la débaucher une fois pour toutes, et qu'on n'en entende plus parler.

Epuisé par ces crises, malade, il alla une fois encore demander l'apaisement à la solitude et à la vie rustique, et retourna se réfugier dans cette auberge de Renton, où il s'était arrêté l'hiver passé, et où il avait écrit une partie des *Conversations avec la statue*, et des *Propos de Table*.

Quelque peu ranimé par le travail et les marches au grand air, il sentait, à la vue de ces campagnes du Nord, renaître en lui, en même temps que le calme, tous ses vieux instincts de peintre. Il trouvait aux crépuscules des charmes voilés et reposants. Au loin les troupeaux attardés aux champs, étaient comme baignés des dernières lueurs du jour; cette lumière à la fois très douce et très nette, faisait délicatement ressortir tous les détails du paysage, sans aucune dureté, sans rien de heurté, de vulgaire, et, tout en notant soigneusement ces aspects, il songeait à ce jeu mystérieux d'influences réciproques, exercées par la nature sur l'homme, et par les émotions humaines sur la beauté des paysages. Il avait été voir, quelque temps auparavant, dans les environs d'Edimbourg, le château de Stirling; c'était au moment

d'un de ses retours de tristesse, et le vieux manoir lui avait paru hideux, grimaçant, les tours raides et compassées, la rivière marécageuse et gluante comme un reptile. Maintenant apaisé grâce aux philtres subtils de la nature, il la payait de retour en lui découvrant des beautés inconnues du vulgaire, en la voyant avec les yeux d'un Titien ou d'un Poussin.

Il avait en même temps conscience qu'elle le transformait, qu'elle purifiait son âme à lui. Il souffrait plus rarement de ces retours d'appétit sensuel qui venaient le torturer auparavant aux mauvais jours. Bien des fois, en effet, en songeant à Sarah et à sa froideur incompréhensible, il avait regretté de ne pas s'être montré avec elle plus hardi et moins respectueux; c'était peut-être le seul amour qu'elle fût capable de ressentir, le seul qu'elle voulût inspirer, et rien que d'y penser il ressentait une espèce de fièvre dont il rougissait, car il se rendait bien compte qu'il n'aurait jamais pu aimer Sarah sincèrement de cette façon; il l'aurait ensuite repoussée avec dégoût, il l'aurait méprisée et se serait lui-même profondément méprisé. Ces tentations mauvaises ne l'obsédaient plus si souvent, et quand il la voyait en imagination, il évoquait seulement l'image radieuse qu'il avait adorée au printemps de sa passion. Cette figure idéale avait disparu, mais le souvenir exquis en demeurait toujours, et il continuerait à le chérir secrètement. Comme en un sanctuaire il

conserverait dans son âme cette vision consolante et lui rendrait un culte silencieux dans le mystère de son cœur. Vainqueur de toute haine, de toute tristesse, de toute laideur, l'amour pur dominerait sa vie à venir et l'illuminerait tout entière d'un rayonnement divin.

Il eut ainsi quelques moments de joie tels qu'il n'en avait jamais connus. Il goûtait la douceur infinie d'une passion détachée de tout espoir terrestre, la joie du sacrifice de soi-même. Des paroles mystiques lui venaient aux lèvres; jamais son cœur n'avait si noblement battu dans sa poitrine.

Une lettre de Patmore vint le rappeler de ces hauteurs sublimes à la réalité humaine. Voulant espérer contre toute espérance, Hazlitt avait une fois de plus écrit à son ami d'aller trouver le beau-frère de Sarah, qui passait pour un homme respectable et de lui demander son avis relativement à Sarah et à un mariage possible entre elle et Hazlitt. Patmore lui envoyait précisément le résultat de ses démarches. Il avait vu le beau-frère; celui-ci avait paru fort embarrassé par ce projet d'union; il avait l'air d'éprouver de la sympathie et pour Hazlitt et pour Sarah, et se demandait justement comment l'affaire pourrait bien s'arranger à la satisfaction générale; avec des hésitations, des réticences, il avait laissé entendre que sa belle-sœur n'avait pas l'intention de se marier maintenant, mais que d'ailleurs elle

pourrait changer d'avis dans la suite; que telle était également l'opinion de la famille; qu'en tout cas, il était difficile de se prononcer sur les chances que Hazlitt pouvait avoir d'être agréé; s'il revenait, peut-être le reverrait-elle avec plaisir, peut-être aussi ne devrait-il s'attendre qu'à de l'amitié. Patmore ajoutait à son récit de l'entrevue quelques conseils pratiques à l'usage de Hazlitt. Il lui recommandait la sagesse et la prudence, car il fallait éviter d'effaroucher les Walker que ses humeurs bizarres avaient effrayés. Il insistait sur ce fait que le beau-frère n'avait pas donné de réponse négative quand on lui avait demandé si Sarah consentirait réellement à épouser Hazlitt : il avait même, disait Patmore, ajouté de son propre mouvement que Sarah était une brave fille, qu'elle ferait une excellente femme, qu'il s'était marié dans la famille et qu'il ne s'en repentait en aucune façon. La partie n'était donc nullement désespérée.

Hazlitt relut vingt fois cette lettre avec une joie grandissante : comme la question était simple au fond, et comme il avait été fou de se torturer, de compliquer à plaisir, par ses doutes, ses angoisses, la situation la plus naturelle, la plus naïve qui se pût concevoir. Il souriait de ses fureurs et de ses tristesses passées. Brave petite fille! Comme il avait été injuste pour elle! Mais certainement qu'il ne lui déplaisait pas, qu'il ne lui avait jamais déplu, autrement elle n'aurait

jamais pu supporter ses reproches, ses apostrophes, ses silences. Charmante créature! Il avait songé à elle quelques jours plus tôt en voyant au château de Dalkeith, dans la galerie de tableaux, un petit portrait qui lui ressemblait à s'y méprendre; même délicatesse, même grâce, même douceur. Il songeait avec transport au baiser qui l'attendait au retour et qui lui durerait vingt ans. Quelle petite obstinée, tout de même, avec sa froideur mutine, et toutes les volontés contradictoires de sa petite âme mystérieuse! Comme elle était bien faite pour lui! Et ce beau-frère, quel excellent homme! Décidément il y avait de braves gens sur terre.

La semaine qui suivit, il arrivait à Londres, libre cette fois, car après d'interminables délais, le divorce avait fini par être prononcé.

Les premiers jours qu'il passa dans la maison de Southampton Buildings lui parurent délicieux après cette longue absence. Sarah avait été dernièrement un peu fatiguée, et il lui en restait un peu de pâleur aux joues. De peur de la troubler, Hazlitt se fit scrupule de faire allusion aux projets dont il l'avait tant de fois entretenue; discrètement il se contenta de l'adorer de loin, en silence. Elle avait l'air de lui savoir beaucoup de gré de cette délicate réserve, et, comme pour l'en récompenser, elle se montra à son égard d'une obligeance inaccoutumée, se mettant à sa disposition pour les petits travaux d'intérieur néces-

saires après une absence prolongée. Enhardi par ces marques de confiance, il se hasarda doucement à lui redire l'affection qu'il n'avait jamais cessé de ressentir pour elle, et la supplia, à deux reprises différentes, de lui faire connaître, bien franchement, si quelque autre attachement l'empêchait de répondre aux sentiments qu'il éprouvait pour elle, de lui parler en toute sincérité, de ne pas le laisser dans cette incertitude cruelle. La première fois elle avait baissé la tête; il semblait que des larmes venaient perler à ses cils; elle se contenta de répondre quelques paroles vagues, et comme il insistait, elle s'excusa et disparut. La seconde fois, elle le regarda en face, fixement, longuement, sans rien dire de précis, et, quittant la pièce, elle se retourna pour lui jeter comme un dernier adieu.

Sentant toutes ses anciennes craintes s'emparer de lui de nouveau, Hazlitt aurait voulu prendre une décision énergique. Le temps passait; il agitait vingt projets contradictoires sans pouvoir s'arrêter à aucun. Il songeait à demander le jour-même, à Sarah, de partir avec lui pour l'Ecosse où il l'épouserait. Tenant absolument à lui faire part immédiatement de ses intentions, il descendit un soir pour lui parler. Comme elle était sortie, il sortit lui-même et alla faire une tournée dans les quartiers de l'ouest qu'il avait autrefois habités. Quelle ne fut pas sa surprise en apercevant tout à coup, venant à sa rencontre, Sarah,

qu'on lui avait dit être allée à l'autre bout de la ville; un jeune homme l'accompagnait, avec lequel elle semblait être en fort bons termes.

Quelques heures plus tard, après une explication douloureuse avec Sarah, il apprenait, de la bouche même de ce jeune homme, ancien locataire de la maison, ce qu'il fallait penser de la franchise et de la délicatesse de Sarah Walker. Avec ce pensionnaire, probablement avec d'autres encore, elle avait également joué la grande passionnée. Pendant les trois mois qui avaient précédé le départ de Hazlitt pour l'Ecosse elle avait passé avec ce jeune homme de longues heures en tête-à-tête, et leurs relations s'étaient poursuivies pendant le séjour de Hazlitt dans le Nord, jusqu'au moment où fatigué de la comédie, l'amoureux avait quitté la maison et n'avait plus revu Sarah qu'à de rares intervalles.

Pendant la période qui suivit ces accablantes révélations, Hazlitt donna de tels signes d'égarement que l'équilibre de son esprit parut un instant menacé. Incapable de rien lire, de rien écrire, de rien faire, il errait par les rues, d'un bout de la ville à l'autre, la tête en feu, allant frapper à la porte de ses amis, les arrêtant dans les avenues, dans les cafés pour leur raconter son infortune, en faisant le récit, jusque dans les moindres détails, à des inconnus, à des domestiques, à la propriétaire d'une maison meublée, dans le quartier de Pimlico, à laquelle il s'était

adressé pour louer une chambre, ayant perdu tout sens de sa dignité, ne sachant plus au monde qu'une chose : qu'il avait aimé Sarah, et que Sarah lui avait menti, et l'avait trahi depuis le premier jour jusqu'au dernier, le répétant machinalement, incessamment.

Un accablement profond succéda à cette fièvre du premier moment, accablement auprès duquel les tristesses d'autrefois auraient été légères à porter. Il ne pouvait s'empêcher de refaire une fois encore le rêve si longuement caressé : Sarah allant et venant dans une maison égayée par sa présence, épouse délicate, aimante, lui ouvrant tout son cœur; il se voyait lui aussi, assis au foyer commun, couple heureux de bons vieux, tisonnant paisiblement pendant les soirs d'hiver, et ranimant avec la flamme de la cheminée les souvenirs des années disparues.

De tout cela il ne restait plus rien qu'une fille sans pudeur.

Bien qu'elle leur eût menti à tous, avec la même impudence tranquille, acceptant avec la même froideur cynique leurs déclarations, leurs caresses et leurs cadeaux, Hazlitt se reprenait encore à la plaindre; mais il était bien forcé maintenant de reconnaître qu'elle portait une lourde part de responsabilité, car il y avait trop longtemps que durait le manège. Si elle avait possédé une parcelle de bonté, de sincérité, de candeur, elle eût été conquise, désarmée tout au moins par

sa franchise à lui. Elle était restée continuellement trop maîtresse d'elle-même pour que ce sang-froid parfait ne fût pas le résultat d'une longue hypocrisie. Elle était intimement corrompue et dépravée, mais elle avait travaillé, de propos délibéré, à sa propre dépravation.

C'était bien fini. Il ne voulait plus penser à elle. Il l'oublierait à jamais; mais il sentait avec une mélancolie indicible, que l'épreuve avait été trop forte pour lui; son cœur s'était à jamais desséché; jamais rien de tendre n'y refleurirait plus.

XI

CONVALESCENCE

Après avoir passé un automne lamentable, il se remit machinalement au travail. Pendant son séjour dans le Nord, il avait envoyé au *London Magazine*, et au *New Monthly Magazine*, fondé au commencement de cette année 1822, quelques articles sur les beaux-arts, notamment une description des tableaux du château de Burleigh. Il se proposait de continuer cette série de comptes rendus artistiques, et, dans ce dessein, il alla visiter successivement quelques-unes des galeries les plus célèbres des environs de Londres, musées et collections privées.

Un matin du commencement de novembre il se dirigea donc à cette intention du côté du petit musée de Dulwich. C'était une marche de quelques milles à travers les faubourgs champêtres du sud de Londres. La matinée était calme, presque tiède pour la saison. Les feuilles mortes qui jonchaient le chemin opposaient harmonieusement leurs teintes, d'un jaune doré, au vert sombre des cèdres qui bordaient l'avenue. Après avoir traversé le petit village de Dulwich, il

arriva en face du collège, dans un des bâtiments duquel était intallé le musée, et tandis qu'il franchissait la grille, une foule de souvenirs lui revenaient à l'esprit, confusément éveillés par la vue de cette maison toute bourdonnante d'écoliers.

Plus d'une fois il s'était élevé contre la bienfaisance mal comprise des donateurs généreux qui, fondateurs d'institutions studieuses, de bourses, de pensionnats gratuits, s'imaginaient qu'on favorisait les progrès des lettres, des sciences et des arts, qu'on en perpétuait à jamais le développement, en fournissant les moyens de cloîtrer des enfants pendant une douzaine d'années entre les murs d'un collège ou d'une université; comme si le véritable enseignement n'était pas celui qu'on se donnait à soi-même au contact permanent de la vie, comme si l'on n'acquérait pas infiniment plus de connaissances vraiment utiles, vraiment humaines en causant avec un laboureur, un aubergiste, un ouvrier, un commerçant que dans toutes les grandes écoles du monde. Tout en déplorant donc, à bien des égards, l'aveuglement naïf des bienfaiteurs de Dulwich, il ne pouvait s'empêcher cependant d'éprouver pour eux un sentiment de reconnaissance très délicate en songeant aux joies innocentes, aux journées exquises que leur générosité procurait à toute cette jeunesse. Ils avaient bien fait, en somme, d'abriter ces enfants contre les bruits du monde, contre le choc des idées et le tumulte des passions humaines. Le temps le plus

parfaitement heureux de son existence, à lui, n'avait-il pas été l'époque où son horizon ne s'étendait guère au delà des collines bleuâtres qu'il apercevait au loin, de son petit village de Wem, où il bornait toutes ses ambitions à faire un bon devoir, à savoir sa leçon, à mériter les félicitations de son père et de ses maîtres? Cette vie de collège ne répandait-elle pas une sorte de poésie sur les moindres occupations de la journée, études, repas en commun, récréations? L'écolier grandissait dans le culte sincère des classiques majestueux, auxquels son admiration attendrie et naïve donnait chaque année un regain de jeunesse. Son imagination construisait, avec les données du passé, un avenir splendide, plein de visions glorieuses. Il vivait dans un enchantement perpétuel, car si des idées sombres paraissaient, l'innocence et la gaîté les avaient bien vite dissipées...

Et tout en examinant l'un après l'autre les tableaux légués au musée par l'ancien paysagiste du roi Georges III, Sir Francis Bourgeois, dont le tombeau s'élevait dans l'enceinte même du collège, Hazlitt songeait aussi à tout ce qu'il y avait de touchant et de gracieux dans le désir qu'avait exprimé le peintre de reposer là, dans le voisinage de ces écoliers, et tout près des chefs-d'œuvre qu'il avait admirés pendant sa vie. Ce musée de tableaux n'était-il pas le sanctuaire par excellence, au seuil duquel s'arrêtaient les soucis, les pensées basses, les passions maladives parce

que sous ses voûtes on sentait la présence de l'infini et de l'absolu sous les espèces de la beauté?

Après avoir pris quelques notes, Hazlitt quitta le collège, non sans avoir donné au vieux maître un souvenir attendri, emportant, de cette visite à Dulwich, comme un parfum d'innocence et de bonté.

Il avait besoin de journées comme celle-là pour le réconcilier un peu avec la destinée, pour lui rendre la confiance, le goût du travail. Pendant les derniers temps de son séjour dans le nord, il avait vécu pour ainsi dire en marge de toute littérature, et, après cette interruption de plusieurs mois, il reprenait son harnais avec d'autant moins d'empressement qu'il venait de se laisser embaucher dans une entreprise nouvelle, la revue le *Libéral*, où il allait se trouver dans une société qui ne lui revenait qu'à moitié, pour illustre qu'elle fût, celle du poète Byron.

L'année précédente, en effet, peu de temps après le différend qui s'était élevé entre Hazlitt et Leigh Hunt, ce dernier, voyant le tirage de son *Examiner* décliner sérieusement, avait encore une fois recouru, dans sa détresse pécuniaire, à la bonne volonté de son ami Shelley. Celui-ci lui avait alors fait part, au nom du poète Byron, dont il était le voisin en Italie, et avec lequel il avait contracté une sorte d'intimité, d'une combinaison littéraire dans laquelle Leigh Hunt était invité à entrer. Il s'agissait d'une revue que Byron se pro-

posait de fonder pour faire une concurrence redoutable aux deux grandes revues anglaises, *Revue d'Edimbourg* et *Quarterly*. Byron connaissant les relations de Leigh Hunt dans le monde des publicistes, et dans les cercles libéraux, lui faisait demander sa collaboration à cette entreprise, dont ils partageraient les bénéfices en qualité de co-directeurs, Byron apportant à la publication projetée l'autorité de son nom, célèbre par toute l'Europe, et Leigh Hunt le concours de son expérience et de son talent. Shelley conseillait fortement à Leigh Hunt d'accepter, et de venir les rejoindre en Italie, où il pourrait par la même occasion rétablir sa santé depuis quelque temps chancelante.

La proposition était assez délicate. Bien que Leigh Hunt, en effet, connût Byron depuis de longues années, et l'eût défendu dans son *Examiner*, au moment de sa fameuse affaire de séparation, alors que toute la presse anglaise se ruait contre lui en injures, le noble poète s'était toujours tenu sur la réserve à l'égard de ce journaliste, auquel il daignait accorder tout au plus quelques sentiments de condescendance aristocratique, ne lui laissant jamais oublier l'énorme distance qui les séparait tous les deux, l'un, descendant d'une antique famille d'Angleterre, l'autre, vulgaire plébéien, directeur besogneux d'une petite feuille hebdomadaire. Quant aux collaborateurs de Leigh Hunt, à tous ceux qu'on avait enveloppés,

avec lui, sous le vocable méprisant de Cockneys, c'est-à-dire de citadins, dont l'imagination ne s'étendait pas au delà des limites de la capitale, Byron affectait naturellement de ne connaître que par ouï-dire l'existence de cette tribu lilliputienne. Il leur avait jeté dédaigneusement quelques paragraphes de postcriptum à la fin d'une de ses brochures sur Pope, occasionnée par une polémique récente au sujet de la poésie naturelle et de la poésie artificielle, et il laissait entendre à ces journalistes et rimeurs de carrefours, assez osés pour discuter sur la grande poésie, eux qui, en fait de nature, avaient entrevu tout au plus les tonnelles et les jardinets de la banlieue de Londres, que, lorsqu'ils auraient, comme lui, parcouru montagnes et océans, passé des semaines entre le ciel et l'eau, défié la tempête et l'avalanche, quand ils se seraient assis, comme lui, sur les ruines des temples grecs et des cirques romains, alors, mais alors seulement, il leur permettrait d'ouvrir la bouche.

Malgré ces préliminaires peu engageants, Leigh Hunt, cédant aux sollicitations de Shelley, et d'ailleurs se sentant excessivement flatté dans son amour-propre à la pensée de devenir ainsi l'associé d'un personnage aussi considérable que Lord Byron, s'était décidé à partir pour l'Italie, et, après bien des heurts, des difficultés et des compromis, le premier numéro du *Libéral* avait fini par être mis sur pied; mais la mort de Shelley,

qui avait péri sur ces entrefaites dans un accident de bateau, les ayant privés d'un de leurs principaux collaborateurs, il avait fallu le remplacer dans la combinaison, et c'est alors que Leigh Hunt avait proposé Hazlitt, qu'il avait été vaguement question d'enrôler au début de l'entreprise.

Hazlitt n'aimait pas Byron, et s'était montré régulièrement, dans tous ses articles, d'une sévérité exceptionnelle pour le poète aristocrate. Si les classes supérieures, disait-il, avec leur morgue, leur ennui, le vide de leur existence, s'imaginaient à bon droit qu'elles avaient trouvé leur poète dans ce grand seigneur désabusé, la foule obscure et anonyme dont lui, Hazlitt, faisait partie, n'éprouvait certes aucune sympathie pour les mornes désespoirs de ce misanthrope de haut vol, altéré d'impossibilités, de jouissances inconnues, dégoûté de tout pour avoir abusé de tout. Incomparable d'égoïsme, il remplissait de son monstrueux orgueil sa poésie tout entière, à la fois au centre et à la circonférence de son œuvre; au delà s'étendait la région douteuse où s'agitaient confusément de vagues humanités qui, à ses yeux, ne valaient pas une minute de sa pensée! Puisqu'il n'avait à leur offrir que dédains et sarcasmes, il ne devait pas s'étonner qu'on lui répondît par l'indifférence et le mépris. D'ailleurs, ajoutait Hazlitt, on n'eût pas fait tant de bruit autour de cette poésie maladive si l'auteur était, comme tant d'autres, sorti des classes populaires.

Byron avait l'audace de se poser parfois en victime de sa haute fortune qui l'avait exposé à toutes les tempêtes : mais c'était justement à cause de sa naissance et de son titre qu'on l'avait érigé en grand homme, en génie dominateur et qu'on lui avait tout pardonné, pauvreté d'argumentation, décousu des images et des idées, son remplissage, sa perpétuelle rhétorique, pour ne rien dire du ton gouailleur et de la familiarité grossière de ses dernières productions. A la rigueur on se fût accommodé de la misanthropie orgueilleuse du noble poète; mais que Byron fût descendu des hauteurs sombres où il se tenait d'habitude pour raconter dans son Don Juan des facéties licentieuses, pour se faire le bouffon du style et de la pensée, voilà ce qu'on ne pouvait supporter. Hazlitt éprouvait pour ce genre de plaisanterie une invincible répugnance.

Enfin, ce qu'il pardonnait le moins à Byron, c'étaient les prétentions philosophiques de certaines de ses œuvres, cette espèce de pessimisme que Byron avait voulu faire passer pour un système en introduisant dans ses tirades des lambeaux de théories métaphysiques. Après avoir lui-même consacré toute une partie de sa vie à étudier avec un zèle scrupuleux, avec un religieux respect, les doctrines des grands penseurs, Hazlitt reprochait à Byron d'avoir profané toutes ces graves questions, problème du bien et du mal, problème de la divinité, en les

traitant avec la gravité présomptueuse d'un ignorant ou le pédantisme cavalier d'un aristocrate à la mode. Hazlitt voyait là un manque de tenue intellectuelle, une faute de goût, une indélicatesse.

Quant à Byron, Hazlitt lui inspirait une haine d'autant plus violente qu'il y entrait une grande partie de crainte. Byron, qui s'y connaissait en hommes, s'était bien vite aperçu que ce critique-pamphlétaire était une force avec laquelle il fallait compter. Assailli à diverses reprises par Hazlitt dans des conférences et des articles de revue, il n'avait pas osé répondre, de peur de s'attirer quelque foudroyante riposte, et s'était contenté de distiller misérablement sa rage impuissante dans les lignes de son journal intime.

Il avait donc fallu des miracles de diplomatie pour réunir dans une même entreprise deux écrivains aussi mal disposés l'un pour l'autre. Mais, d'une part, Byron avait réfléchi qu'en la circonstance, il vaudrait mieux, comme le disait Leigh Hunt, avoir Hazlitt pour allié que pour adversaire. D'autre part, Hazlitt pensait que le *Libéral* pourrait rendre des services à la bonne cause, à en juger par les invectives dont la presse conservatrice avait salué son apparition. Wordsworth, plus religieux, plus timoré et plus respectable que jamais, avait déclaré que la nouvelle publication était dirigée contre tout ce que leurs ancêtres avaient révéré pendant des

siècles, aussi bien en morale et en religion qu'en politique et en littérature. Ce fut le thème que développèrent à l'envi tous les rédacteurs des journaux et des revues d'inspiration gouvernementale.

Hazlitt se décida à justifier leurs fureurs prématurées et leur décocha tout d'abord un article sur l'esprit monarchique, dépassant en hardiesse et en violence les pages les plus vigoureuses de son volume d'*Essais Politiques*. On se jeta une fois de plus sur l'insolent démocrate. Mais il n'était plus d'humeur à s'émouvoir beaucoup de leurs clameurs. Après les tristesses douloureuses de l'année précédente, quelques calomnies de plus n'étaient guère à ses yeux qu'une parenthèse sans intérêt.

Au lieu donc de préparer, pour le numéro suivant, une « réponse à quelques contradicteurs », rédigée dans le style fulgurant de ses anciennes chroniques de l'*Examiner*, il se réfugia dans la paix des souvenirs anciens, et reprenant un fragment d'article dans lequel il avait autrefois raconté le sermon de Coleridge à la chapelle de Shrewsbury (c'était justement cette année-là le vingt-cinquième anniversaire de cet événement, à jamais mémorable) il évoqua dans un des essais les plus radieux et les plus colorés qui fussent jamais sortis de sa plume, la visite que Coleridge leur avait faite ensuite au presbytère de Wem, le vieux ministre en extase devant le jeune orateur,

puis leurs conversations sur la grande route de Shrewsbury, enfin son voyage au pays des poètes et sa première entrevue avec William Wordsworth alors plein de jeunesse et d'enthousiasme contenu; et le récit qu'en fit Hazlitt était si vivant et si ému qu'il arracha des éloges même à de vieux adversaires.

Puis, passant en revue différents épisodes de son existence, il chercha à condenser son expérience de la vie dans un petit manuel, sous forme de réflexions brèves, dans le genre des maximes de La Rochefoucauld, dont la concision énergique l'avait toujours séduit. Il refit une fois de plus son examen de conscience, et, descendant ainsi, l'un après l'autre, tous les degrés de son âme, il ne manqua pas d'y rencontrer, tout au fond, un sentiment toujours vivace, que les résolutions les plus énergiques n'avaient pu parvenir à déraciner de son cœur : son amour pour Sarah Walker.

Pourtant tout était bien terminé maintenant. Il ne la connaissait plus, bien qu'il eût eu pour elle une dernière faiblesse. Ayant en effet retrouvé, avec le retour du printemps, comme un reste d'éspoir et d'illusion, il avait recommencé à se demander ce qu'était réellement cette fille singulière, si difficile à comprendre, et sur la nature véritable de laquelle les dernières expériences, si décisives qu'elles parussent, n'avaient pas réussi à le fixer définitivement. Afin de posséder une certitude de plus, il avait fait quelque

temps surveiller le logis, puis, mettant à exécution un projet dont il avait souvent entretenu Patmore pendant son séjour en Ecosse, il décida un de leurs amis à louer momentanément une chambre dans la maison afin de voir et juger par lui-même. La facilité avec laquelle Sarah sembla s'accoutumer au nouveau venu ne put que confirmer Hazlitt dans l'opinion qu'il s'était antérieurement formée.

Afin de se décharger la conscience, et aussi afin de placer entre Sarah et lui, entre le passé et l'avenir, une barrière infranchissable, il avait pris alors la décision froide, brutale, de publier, à la suite des fameuses *Conversations*, rédigées autrefois à Stamford et à l'auberge de Renton, une assez grande partie des lettres qu'il avait envoyées d'Ecosse à son ami Patmore, en y joignant aussi un récit détaillé de la trahison de son amie. Quelques noms remplacés par des initiales, quelques altérations de dates pouvaient dérouter un lecteur non prévenu, mais pour tous ceux qui avaient entendu parler de l'aventure (et ils étaient nombreux) le *Liber Amoris*, quoique publié sans nom d'auteur, était éblouissant de clarté et pas un ne faillit à reconnaître Hazlitt, surtout parmi ses ennemis. Dorénavant il ne pouvait plus songer à réaliser ses desseins d'autrefois, sans déchaîner sur lui un mépris universel, tout au moins celui des amis à l'estime et à la considération desquels il pouvait tenir.

Bien qu'elle fût à ses yeux désormais avilie, il se surprenait encore quelquefois à l'aimer. Lorsqu'il la retrouvait, à travers ses souvenirs, si charmante de beauté capricieuse, lorsqu'il se revoyait, comme autrefois, fasciné par le mystère d'une âme subtile, surprenante, changeante selon les jours et les circonstances, toujours nouvelle, captivante et harmonieuse, quand il songeait aux enchantements et à l'ivresse de la passion, la vertu, l'austère vertu dans laquelle il avait voulu reprendre pied, lui paraissait désolante de tristesse et d'aridité.

Heureusement il était redevenu assez maître de lui-même pour résister victorieusement à ces séduisantes images. Il constatait, avec un mélange de fierté et de satisfaction intime, qu'il pouvait maintenant considérer tranquillement, d'un point de vue tout extérieur, tout intellectuel, son aventure sentimentale, étudier avec le sang-froid et la précision du médecin, le cas étrange de cette fille, au fond ignorante et superficielle, qui, avec une adresse consommée, avec des raffinements d'habileté, dont elle n'avait probablement pas conscience elle-même, avait réussi à se faire passer pour un prodige de vertu. En somme, concluait-il, c'était plutôt à titre de malade qu'elle présentait quelque intérêt. Elle appartenait à l'espèce singulière des hypocrites de nature; eux seuls pouvaient prétendre à ce degré de perfection dans le mensonge, à ce calme souverain que pas

une faiblesse, pas le moindre scrupule ne venaient jamais troubler; et il s'ingéniait, dans son livre de pensées, à déterminer, avec exactitude, toutes les répercussions de ce mensonge initial sur le reste des sentiments et des actions de l'individu.

Libéré de la pitié dangereuse que la malheureuse lui avait d'abord inspirée après la trahison, libéré de cette tristesse qui le faisait, en même temps, se lamenter sur sa propre destinée, il trouvait, à y réfléchir de sang-froid, que même après cette aventure douloureuse, il demeurait encore un des privilégiés de l'existence : comment aurait-il pu se plaindre de sa condition, puisqu'il s'était cru aimé, puisqu'il avait aimé, puisqu'il avait connu tout ce que ce sentiment renfermait de plus doux, de plus pur et de plus religieux?

Retrouver ailleurs que dans le souvenir du passé des émotions aussi exquises, il ne voulait plus y songer. Le livre de l'amour était pour lui scellé de sept sceaux, jamais plus il ne le rouvrirait : n'était-il pas, au surplus, arrivé à un âge où l'on devait étayer le reste de sa vie sur des pensers plus énergiques et plus virils? Il s'accusait de faiblesse en comparant ses préoccupations récentes à celles de quelques-uns de ses amis dont l'activité et les méditations sérieuses convenaient mieux, semblait-il, à la maturité de l'homme, que l'exaltation fébrile, quoique délicieuse, qu'il avait connue.

Il alla continuer ses réflexions dans son ermitage de Winterslow.

Un matin qu'il travaillait dans sa chambre comme de coutume, il revoyait par la pensée toute cette portion de son existence qui s'était écoulée dans cette auberge solitaire. Il avait plu et les champs étaient verts; devant sa fenêtre un grand lis ouvrait ses pétales à la fraîcheur. Tous les souvenirs de Winterslow accouraient en foule : heures délicieuses passées à retoucher le portrait des spirituelles coquettes du temps de Charles II et de la reine Anne, soirées d'automne au coin du feu, en la compagnie imaginaire de son vieil ami Friscobaldo, le héros de Decker, longues courses dans toute la région, ayant en poche quelque volume de vers ou de pièces de théâtre, et, entre autres étapes mémorables, la halte qu'il avait faite une fois sur la route d'Alton. Fatigué, il était entré ce jour-là dans la cour d'une auberge de grand chemin, et le garçon l'avait introduit dans une chambre basse que du dehors il avait prise pour une sorte d'appentis. Surprise : c'était une vénérable salle d'auberge absolument authentique, disposée à la façon des anciennes hôtelleries; des lambris séculaires en ornaient les parois; au-dessus de la majestueuse cheminée veillait un portrait d'ancêtre; de la fenêtre on apercevait un vieux jardin anglais, développant régulièrement ses plates-bandes de pieds-d'alouette sous la garde d'une statue vaguement

mythologique. On se serait cru transporté des centaines d'années en arrière, et il n'aurait pu souhaiter de cadre plus pittoresque pour lire, ainsi qu'il l'avait fait alors, une comédie de Congreve, tout en prenant une tasse d'excellent café à la crème.

Il lui suffisait de fermer les yeux une minute pour faire surgir dans sa mémoire un assez grand nombre de moments lumineux comme celui-là, et même des périodes continues d'étude et de travail joyeux. La seule évocation de ce passé laborieux et serein lui donnait du courage pour l'avenir. En somme, songeait-il, il était arrivé maintenant à l'âge où l'on est en pleine possession de toute sa vigueur d'esprit. Il ne restait plus qu'à bannir d'un effort énergique, les images attristantes, oublier, du passé, tout ce qui pouvait déprimer, et reprendre, avec un redoublement d'ardeur, les tâches interrompues.

Revenu à Londres il se fortifia dans ses bonnes résolutions. Collaborant régulièrement à ses revues accoutumées, il allait volontiers, pour se reposer, passer une heure ou deux dans l'atelier du vieux peintre Northcote, qu'il connaissait depuis près d'un quart de siècle, et qu'il n'avait jamais complètement perdu de vue. Leurs relations ne s'étaient guère tendues qu'une seule fois, d'ailleurs pour des raisons plutôt spéculatives. Cela remontait au temps déjà lointain où Hazlitt faisait de la critique d'art dans le journal

de Leigh Hunt. L'Académie Royale de peinture ayant alors pris prétexte d'une exposition assez médiocre de tableaux de l'ancienne école hollandaise, pour se faire aux dépens des maîtres d'autrefois une tapageuse réclame, et pour approuver notamment une sorte de déclaration dans laquelle on mettait en relief les défauts des grands classiques, et où l'on adjurait les Anglais d'aujourd'hui, au nom du patriotisme, d'encourager leurs artistes nationaux de leurs éloges et de leurs commandes. Hazlitt, scandalisé de voir les Académiciens faire intervenir le commerce et le patriotisme dans des questions d'art pur, avait dans un langage extrêmement vigoureux flétri l'indignité de leurs procédés mercantiles. Northcote avait été un peu gêné par l'intervention intempestive de ce critique incorruptible, car il faisait partie lui-même du nombre de ces peintres consciencieux et productifs, assez disposés à considérer leur art comme une fructueuse occupation. Il ne dédaignait pas les œuvres lucratives et volontiers il eût, à la suite des articles de l'*Examiner*, traité Hazlitt de gâte-métier.

Les années avaient fait oublier leur petit différend et, depuis quelque temps, un échange mutuel de bons offices avait ravivé leur ancienne amitié. Hazlitt avait chez Northcote ses grandes et petites entrées. Il arrivait sans façon, à l'heure qui lui plaisait, prenait un escabeau ou un tabouret, feuilletait un carton de croquis, lisait, crayonnait

sans que personne se dérangeât pour lui, et il était convenu qu'il ne dérangeait jamais personne. Le vieux peintre, extraordinairement conservé pour ses soixante-quinze ans, était presque toujours au travail, et tandis qu'il corrigeait une esquisse ou retouchait quelques détails dans un portrait prêt à livrer, la conversation ne chômait pas, Northcote ayant toujours été un infatigable causeur. Au cours de sa longue carrière il avait amassé une collection prodigieuse d'anecdotes non seulement sur tous les artistes en renom, mais aussi sur la clientèle opulente et raffinée qu'on rencontrait dans leurs ateliers, et il parlait de tout ce monde avec une verve d'autant plus amusante que, malicieux jusqu'au bout des ongles (il suffisait pour s'en convaincre de voir le pétillement de ses petits yeux, enfouis sous une broussaille de sourcils en saillie), il agrémentait toujours ses histoires de médisances suggestives ou de remarques à l'emporte-pièce. Parfois même c'était Hazlitt qu'il prenait ainsi pour victime. Il s'amusait à le pousser à bout en mettant sérieusement en doute l'importance historique de la Révolution française, en ricanant au nom de Napoléon, puis quand Hazlitt, piqué au vif, s'était irrité au point de dépasser toutes les bornes, Northcote se donnait le malin plaisir de donner à ce soi-disant philosophe une leçon de morale, et l'exhortait à la patience avec une bienveillance si diabolique

que Hazlitt ne pouvait s'empêcher de rire de bon cœur.

Ces digressions de moraliste, l'atmosphère de cet atelier, qui lui rappelait son premier métier, la conversation à bâtons rompus, coupée de silences, pendant lesquels Northcote s'appliquait à quelques détails plus minutieux, le souvenir des grands hommes évoqués incidemment par lui, le spectacle de cette vieillesse robuste, sans trop d'illusions, pleine de bonne humeur, exerçaient sur Hazlitt une influence bienfaisante. Quoiqu'il se rendît très bien compte des inconvénients que présentait, au point de vue de l'originalité véritable, l'espèce de situation officielle qu'avait de tout temps occupée Northcote, membre de l'Académie Royale, artiste connu, achalandé, il trouvait qu'après tout il y avait quelque chose d'enviable, d'harmonieux dans cette régularité de vie, ce travail de chaque jour, une maison bien tenue, un budget sagement équilibré, les réunions de l'Académie auxquelles on assistait, les réceptions que l'on donnait chez soi aux confrères. Pour peu qu'on y joignît quelque talent, sinon du génie, c'était somme toute pour un homme d'âge mûr un programme intelligent, varié, et dont lui Hazlitt se fût volontiers accommodé.

Au moment où ses méditations sur les avantages réservés aux gens posés tendaient ainsi à le réconcilier avec la société et le monde, une circonstance décisive vint le rapprocher de son vieil

ami Charles Lamb, avec lequel il n'entretenait plus depuis longtemps que des rapports assez froids.

Dans le dernier numéro de la *Quarterly*, Southey, dont le rigorisme et le formalisme devenaient de plus en plus étroits et agressifs, avait fait paraître un article sur les progrès de l'infidélité dans lequel il signalait les tendances pernicieuses d'un certain nombre de publications récentes; il n'exceptait même pas de cette mise à l'index un charmant volume de fantaisies que Charles Lamb avait donné sous le nom d'*Essais d'Elia* et auquel Southey reprochait de n'être pas sans danger au point de vue religieux. Dans une de ces petites études de genre, Lamb, en effet, à propos de *Sorcières et autres Cauchemars*, avait évoqué le souvenir d'une vieille histoire sainte, vénérable volume tout fourmillant d'images, qu'il aimait à feuilleter à la maison quand il était enfant. Le pieux historien, ajoutait-il, avait pris soin, pour l'édification de son lecteur, de faire suivre chaque narration des différentes objections que les incrédules avaient élevées contre la vraisemblance ou l'authenticité du récit; dûment numérotées, elles étaient chacune suivies d'une réponse brève, péremptoire, irréfutable. Aucun doute ne pouvait donc subsister dans l'esprit. Malheureusement, disait Lamb, à force de rencontrer au bas de chaque page les questions insidieuses imaginées par les sceptiques, on se

mettait instinctivement, par manière d'émulation, à en inventer de plus difficiles encore à résoudre, dont l'excellent historien eût eu quelque peine à se tirer; si bien qu'avec son innocent système de demandes et réponses, le brave homme (aurait-il jamais pu s'en douter) avait, probablement tenté par le Malin, déposé dans les âmes de ses jeunes lecteurs les germes du scepticisme. Et Lamb terminait en racontant comment, à la suite d'un accident matériel survenu par leur faute à l'image de l'arche de Noé, on leur avait enlevé, en même temps que leur histoire sainte, leurs objections, leurs solutions et leurs doutes.

L'esprit et la bonne grâce avec laquelle était narrée cette aventure d'exégètes en herbe, les ironies cachées sous des apparences de candeur, les vieilles tournures du XVIe siècle, délicieuses de gaucherie naïve et de pédantisme solennel qui rehaussaient de loin en loin le récit, faisaient de ce petit morceau un régal de lettrés et de philosophes.

Mais Southey ne permettait pas le sourire quand on parlait de choses saintes : d'où la mise à l'index des *Essais d'Elia.* Par la même occasion il exprimait le regret de voir Lamb fréquenter un certain nombre de personnages que la liberté de leurs principes, de leurs propos et de leur conduite rendaient à bon droit suspects aux honnêtes gens, à savoir les Leigh Hunt et les William Hazlitt.

Lamb tenait d'autant moins à répondre qu'opposé par tempérament à toute polémique, il lui aurait fallu, en la circonstance, entrer en lice contre un vieux camarade à l'affection duquel il attachait un certain prix. Mais comme le désobligeant entrefilet avait été, dans les numéros antérieurs de la revue, précédé d'attaques maladroites ou injustes contre ses collègues, d'insinuations extrêmement blessantes contre lui-même, il sortit pour une fois de sa réserve habituelle, et prit, dans le *London Magazine*, avec une décision et une fermeté tout à fait inaccoutumées, la défense de ses idées et de ses amis. Après un énergique plaidoyer en faveur de la liberté de croyance en matière religieuse, il arrivait aux esprits forts de sa connaissance, que la revue avait à plusieurs reprises si outrageusement traités. Il disait ses sentiments inaltérables d'affection pour Leigh Hunt, qu'il chérissait pour son sérieux, doucement dogmatique, et la candeur de son enjouement : tout au plus pouvait-on lui reprocher quelques théories aventureuses en politique, et ses hardiesses théoriques, renouvelées de Godwin, à propos du mariage; mais comme caractère, comme homme privé, comme père de famille, il était absolument inattaquable et l'on ne pouvait que s'honorer d'être son ami. Passant ensuite à Hazlitt lui-même, Lamb rappelait avec orgueïl leurs anciennes relations, vieilles de plus de quinze ans. Jamais, disait-il, il n'avait varié

dans l'estime et l'admiration qu'il éprouvait pour son illustre compagnon; en toutes circonstances il en avait fait l'éloge, même en présence de ceux auxquels pareille profession de foi n'était rien moins qu'agréable. Enfin, tout en faisant quelques réserves sur certains détails des écrits et de la conduite de son ami, il déclarait hautement que William Hazlitt, à ses moments de calme, lorsque la passion ne venait pas l'aveugler, était incontestablement une des intelligences les plus rares, un des caractères les plus remarquables qu'il fût possible de rencontrer.

Hazlitt fut tout à fait touché de l'intervention de Lamb, et leur réconciliation ne pouvait se faire attendre après une déclaration si franche et si cordiale.

Comme toujours, Lamb avait su, en peu de mots, enfermer beaucoup de sens : un petit paragraphe d'éloges, et c'en était assez pour immortaliser un homme; quelques lignes de critique seulement, mais pleines d'indications précieuses que Hazlitt se promit bien de mettre à profit. Quand il lui arrivait, en effet, maintenant de feuilleter, à tête reposée, des articles anciens, écrits aux mauvaises heures, il vérifiait, à chaque tournant de page, la justesse des observations de Lamb : c'était bien vrai, il manquait totalement de sang-froid, et ses emportements n'avaient pas seulement eu pour effet de le brouiller un peu avec tout le monde mais (et c'était là pour un

critique une faute impardonnable) ils lui avaient étrangement perverti le jugement. A propos d'adversaires, même de partisans, il rencontrait dans son œuvre des appréciations bizarres, dépitées, des généralisations caduques, une étroitesse de vues qu'on aurait presque prise pour de la mauvaise foi. Il en éprouvait maintenant une sorte de honte et profitant d'un bon mouvement, il prit la résolution de refaire, dans le calme de son esprit et la plénitude de sa force, tout au moins une partie des portraits littéraires et politiques, esquissés avec plus ou moins de bonheur dans ses recueils antérieurs. S'efforçant cette fois de dépouiller le vieil homme, de juger ses contemporains sans haine et sans prévention, il laisserait d'abord aux générations à venir un tableau aussi complet et aussi exact que possible de l'époque présente, contribution précieuse à l'histoire de ce début de siècle; d'autre part (et le résultat ne serait pas méprisable), il réparerait ainsi les injustices dont il se reconnaissait coupable, reprendrait sa place dans la société intellectuelle de son temps, et ferait succéder aux hostilités passées l'apaisement et l'harmonie des esprits.

Dans ces heureuses dispositions il se mit à composer un Jeremy Bentham, un Godwin, un Coleridge, une demi-douzaine d'autres portraits, destinés au *New Monthly Magazine* et qu'il se réservait de réunir plus tard en volume.

Très monté contre Bentham, il avait autrefois, au lendemain de la fameuse saisie, asséné au vieil utilitaire une virulente philippique, presque aussi dénuée de courtoisie que de sens commun. Radouci, il s'appliqua à dessiner cette figure originale, l'entourage de Bentham, sa maison, son jardin, ses allures d'un autre âge; avec beaucoup de bonhomie il fit la critique des fictions desséchantes de l'école Benthamite, et rédigea ainsi une vingtaine de pages définitives. Passant ensuite à Godwin, il oublia délibérément les anciens griefs qu'il avait contre le philosophe radical. D'ailleurs il était difficile de conserver encore de la rancune contre ce vieillard de soixante-dix ans, maintenant épuisé, et presque sans ressources. Hazlitt ne pouvait même se défendre d'un sentiment de mélancolie et de compassion en se rappelant l'enthousiasme qu'avaient soulevé les premiers livres de Godwin et sa conception d'une morale rationnelle, si hardiment chimérique, si pauvre en résultats. Maintenant le grand homme n'était plus qu'un astre éteint; par un reste de coquetterie qui faisait sourire, il s'ingéniait à paraître encore plus modéré et plus bourgeoisement prudent qu'il ne l'était au fond, afin de ménager entre la première période de sa vie et les années de conclusion un effet de contraste! Qui ne se serait respectueusement découvert devant ce vivant symbole de la vanité des systèmes et des réputations philosophiques?

Pour bien montrer à tous son sincère désir de conciliation et de paix durable, il voulut atténuer les duretés de ses nombreux « Coleridge » d'antan, fit amende honorable à Wordsworth pour les exagérations malencontreuses commises autrefois à son endroit, et tendit la main franchement, quoique sans trop d'espoir, à son implacable adversaire, Robert Southey.

En arrivant à Byron, Hazlitt éprouva quelque difficulté à conserver la modération dont il ne voulait plus se départir. Il lui était resté de son court passage au *Libéral* des souvenirs fort déplaisants. Dans toute cette affaire Byron lui avait paru magnifique d'égoïsme et de mauvaise foi. Après avoir attiré Leigh Hunt en Italie par de brillantes promesses, Byron avait tout simplement abandonné son collaborateur à son malheureux sort, dès qu'il s'était aperçu que la revue avait peu de chances de réussir, si bien que le *Libéral* avait eu tout juste quatre numéros. Maintenant, après plusieurs aventures tant soit peu scandaleuses, le noble lord venait d'annoncer à grand fracas son départ pour la Grèce, à l'indépendance de laquelle il lui avait plu de s'intéresser, et Hazlitt avait peine à prendre au sérieux cette dernière fantaisie de grand seigneur à bout de distractions et de poses dramatiques. Hazlitt avait donc à peu près achevé son portrait de Byron, beaucoup plus sévère que tous les précédents, et dans lequel il détaillait tous les reproches qu'il

avait adressés au poète pour sa rhétorique, ses attitudes, son dandysme, son faux libéralisme, sa sécheresse de cœur, lorsqu'arriva à Londres la nouvelle que Byron venait de mourir de la fièvre en organisant la défense de Missolonghi. Hazlitt eut un moment d'hésitation. Conserverait-il son article sous la forme première, maintenant que l'adversaire ne pouvait plus répondre? Autrefois déjà, à propos de sa brochure sur William Pitt, Gifford l'avait accusé, en termes sanglants, de profaner honteusement le tombeau des grands hommes de son pays. Même sans les leçons de Gifford et des moralistes de sa force, Hazlitt se rendait très bien compte de la délicatesse de la situation. Retoucher d'autre part ce qu'il avait déjà écrit lui paraissait un manque de courage et de sincérité. Il se devait à lui-même et aussi à Byron, dont la franchise brutale ne faisait pas de doute, de dire sur le poète toute la vérité, rien que la vérité. Il laissa donc décidément subsister son article tel qu'il l'avait rédigé d'abord, ajoutant simplement quelques mots pour expliquer en quelles circonstances l'essai avait été composé et pour salüer gravement la mémoire de celui qui venait de succomber pour la cause sainte de la liberté.

Ce portrait de Byron fut un des derniers écrits de Hazlitt où l'on pût discerner quelques traces de passion et de mauvaise humeur. Il lui arrivait bien encore de temps en temps de décocher, par

un reste d'habitude, quelque flèche barbelée à d'intraitables ennemis, mais c'était l'exception. Ses anciens compagnons, Lamb en première ligne, se félicitaient de la très heureuse transformation qui se manifestait non seulement chez l'écrivain et le critique, mais aussi chez l'homme privé. Hazlitt paraissait vouloir rompre avec ses habitudes irrégulières pour revenir à la vie sérieuse. Il s'occupait assidument de l'éducation de son petit garçon, élève d'une pension privée, et semblait disposé à se créer un foyer nouveau. Le bruit se répandit bientôt, dans le cercle de ses intimes, qu'il allait faire un mariage de raison, et qu'il épousait une dame, veuve d'un colonel, dont il avait fait récemment la connaissance; qu'il partirait ensuite pour un long voyage en France et en Italie, excursion qui serait en même temps un voyage d'études, car son ancien journal, le *Morning Chronicle*, s'était entendu avec lui pour publier les comptes rendus qu'il enverrait du continent. Enfin au commencement du mois de septembre de cette année 1824 on apprit que Hazlitt, marié, venait, avec sa nouvelle compagne, de quitter Londres à destination de Paris.

XII

VOYAGE EN FRANCE

Ce voyage sur le continent le hantait depuis des années. Plusieurs fois, pendant ses moments de découragement à Winterslow, alors que pour se consoler il relisait les réflexions de Bolingbroke sur l'exil, et, plus récemment, pendant la crise du *Liber Amoris*, il avait songé à s'enfuir d'Angleterre, pressentant qu'un changement d'atmosphère favoriserait sa guérison. Depuis son voyage à Paris, c'est-à-dire depuis plus de vingt-deux ans, il était demeuré prisonnier dans son île, aussi l'idée de revoir, après une si longue absence, la France, Paris, le Louvre, le faisait tressaillir d'émotion. Mais la France et Paris ne devaient dans sa pensée que servir d'introduction à l'excursion projetée. Son but, c'était surtout l'Italie. Il avait un instant espéré pouvoir s'y rendre au moment des premières démarches relatives au *Libéral*, mais les négociations n'avaient pas abouti. Son nouvel établissement, et les arrangements qu'il avait conclus avec le *Morning Chronicle* allaient donc enfin lui permettre de respirer l'air du midi et de visiter toutes ces cités de rêve, entrevues à travers les livres et les

tableaux. Quel programme : Turin, Parme, Bologne, Florence, Sienne, Rome, Naples, Venise, Vérone, Milan, la Méditerranée et l'Adriatique, du ciel bleu, des ruines, des palais, des églises pleines de souvenirs et des musées débordants de richesses artistiques. Hazlitt avait vingt ans de moins. Pour un peu il se serait imaginé qu'il se mettait en route pour commencer la vie et qu'il se rendait au Louvre, apprenti peintre, pour y copier ses premiers tableaux.

Le voyage en diligence de Londres à Brighton lui parut de bon augure bien qu'ils eussent pour compagnon de voyage le secrétaire d'une vague société philanthropique, figure maussade; mais Hazlitt se disait, avec un soupir de soulagement, que, dans quelques heures, il laisserait bien loin derrière lui toute cette Angleterre formaliste et rechignée, industriels et commerçants moroses, prédicants et catéchistes de toutes les dénominations. A l'arrivée de la voiture à Brighton, il y avait là-bas, sur la place, un Français qui chantait en s'accompagnant de la guitare; très aimablement un jeune homme venu à la rencontre de la diligence, leur offrit de les conduire à l'hôtel du Cheval-Blanc. Politesse, gaîté, chants, le Midi commençait déjà. Le soleil jouait sur les terrasses de la ville; devant eux la mer les attendait.

La traversée nocturne se fit par un beau clair de lune et le lendemain à l'aube on était en vue

de Dieppe. Après avoir attendu, à l'entrée du chenal, l'heure de la marée haute, le vapeur entra au port et les débarqua sur le quai. Ils étaient en France.

Hazlitt découvrit Dieppe avec des yeux d'enfant et de peintre. Les vieux bastions, les ponts-levis, l'allure guerrière des anciennes fortifications, les quais bordés de rangées de tilleuls, les maisons aux pignons pointus, les bonnes figures qu'on apercevait à chaque tournant de rue, tout l'enchantait; partout des tableaux tout faits, à arracher des cris de joie à un peintre, une jeune fille debout au soleil devant un pan de mur, si tranquille que sa jupe avait l'air de rayer de rouge et de noir la blancheur de la pierre, plus loin un soldat lisant dans un livre, un groupe de vieilles commères, jaunes et ridées, caquetant dans un coin et riant toutes en chœur à s'en tenir les côtes, puis le long du quai une bande de gamins hâlant une barque de pêche en criant à pleine gorge. Il buvait cet air ensoleillé : comme cette atmosphère de naïveté joyeuse le changeait agréablement de la vie renfermée, confortable telle qu'on la concevait en Angleterre. Tout le monde ici, depuis ces laveuses, lavant leur linge à même la rivière, jusqu'à ces ouvriers installant leur chantier en plein air, à leur porte, voisinait avec la nature; et de là leur venait probablement cette bonne humeur qui leur faisait prendre à tous la vie par le meilleur côté, même à ces deux

pauvres diables qui étaient venus chanter *God save the King* sous les fenêtres de l'hôtel.

De Dieppe ils se dirigèrent sur Rouen par le courrier. Après avoir gravi la côte toute droite qui dominait la ville et le port, et sur les flancs de laquelle s'étageaient de jolies maisons de campagne, ils aperçurent du haut de la montée toute une étendue de pays. Hazlitt ne se lassait pas d'admirer tout le long de la route cette succession de riches cultures. Il comparait cette campagne normande aux régions auxquelles il était accoutumé, pâturages du Shropshire, du pays de Galles, des environs de Salisbury. Ici, au moins, on sentait à chaque pas l'activité et l'intelligence de l'homme. Point de champs en friches, pas d'enclos arides et déserts, pas de landes. Chaque parcelle de terrain était travaillée avec amour et de quelque côté qu'on portât ses regards, vergers et jardins d'agrément, champs de trèfle, champs d'avoine, rendaient également témoignage à la patience laborieuse et avisée de cette race d'agriculteurs. Ce qui le charmait aussi, c'étaient ces belles routes bordées d'arbres, ormes, peupliers, ou bien encore pommiers chargés de fruits, s'allongeant au loin à perte de vue; aux carrefours, on apercevait de chaque côté d'autres chemins, également plantés d'arbres, prêts à vous recevoir sous leurs ombrages protecteurs : la nature elle-même semblait hospitalière dans ce bienheureux pays.

Dans la soirée ils arrivèrent à Rouen par une majestueuse avenue. Il devait y avoir eu quelque réjouissance publique, car des gens étaient là, banquetant en plein air, à la lueur de lanternes vénitiennes, et l'hôtel Vatel où ils descendirent regorgeait de clients. Hazlitt était de plus en plus enchanté du voyage. Les hôteliers le comblaient de prévenances et mettaient toute leur bonne volonté à comprendre son mauvais français; la cuisine, préparée spécialement pour lui à l'anglaise, était excellente; enfin, ce qui rendait surtout le séjour agréable, c'était l'animation de tout ce monde, cette joie de vivre, qui l'avaient déjà frappé à Dieppe, leur cordialité exubérante, le plaisir qu'ils trouvaient dans les plus petites distractions, comme à dialoguer au passage avec le perroquet de l'hôtel, à faire les demandes et les réponses, à improviser avec lui toute une conversation. Nulle part cette maussaderie de gens accomplissant par devoir une tâche imposée, comme en Angleterre. Même les marmitons, qu'on apercevait dans la cuisine, avaient l'air de battre des œufs par manière de passe-temps, et tous ceux qu'on voyait aller et venir dans l'hôtel, patrons, clients, exprimaient, par leurs gestes et leurs visages épanouis, qu'ils possédaient des réserves inépuisables d'entrain et de belle humeur.

Leur voyage se poursuivit par Louviers et par Mantes sans autres péripéties que les menus

incidents de la route et de l'auberge, et quelques jours plus tard ils arrivaient à Paris.

Hazlitt avait réservé au Louvre une de ses premières visites, et il ne manqua pas de s'y rendre dès qu'ils se furent installés à l'hôtel des Etrangers où ils étaient descendus, rue Vivienne. Très ému, il se demandait s'il aurait la force de contenir ses sentiments en revoyant, après une si longue absence, ces salles de musée dans lesquelles il avait connu, à vingt ans, le bonheur parfait.

Quelle incroyable suite d'événements s'étaient déroulés dans cette France depuis le jour mémorable où, dans une des avenues de Paris, il avait eu la joie d'apercevoir le premier consul en personne! L'Empire, les victoires, les splendeurs, puis le déclin, les nouvelles des défaites leur arrivant, jour par jour, dans leur bureau de l'*Examiner*, l'abdication, un rayon d'espérance au retour de l'île d'Elbe, puis l'écrasement final. Maintenant toutes les superstitions qu'il abhorrait le plus relevaient la tête. De l'Orient à l'Occident l'hydre monarchique tenait l'Europe sous sa griffe. Il avait cru un instant que l'Espagne allait porter au monstre des coups décisifs quand les libéraux de la péninsule s'étaient, quelques années plus tôt, levés contre le roi Ferdinand et sa horde de nobles et de moines. Mais les gouvernements s'étaient unis pour arrêter dans son essor la révolution renaissante, et la France,

autrefois ouvrière d'indépendance, s'était offerte aux rois pour tuer en Espagne la liberté. Le règne de l'Inquisition avait recommencé à Madrid; à Paris la Congrégation inaugurait le sien.

Qu'était devenue sa capitale révolutionnaire à travers laquelle, citoyen du monde, il circulait autrefois avec tant d'orgueil? Et son Louvre d'alors qu'en avaient-ils fait? Il songeait avec amertume à tout ce mélange de convoitise, de duplicité, d'hypocrisie qui s'était donné libre cours lorsque, neuf ans plus tôt, les alliés triomphants s'étaient prononcés sur le sort de l'antique musée : ces adorateurs d'idoles monarchiques n'ayant pas osé anéantir ce temple de l'art, élevé comme pour donner au culte de leurs faux dieux un démenti éternel, avaient tenu à en disperser tout au moins les richesses, et l'on avait vu un duc de Wellington invoquer gravement, pour justifier la spoliation, des raisons d'équité et de propriété artistique, et proclamer que les chefs-d'œuvre d'une nation étaient inaliénables, au moment où Lord Elgin, autre Vandale, arrachait effrontément, pour les apporter en Angleterre, les frises du Parthénon! Qu'allait-il retrouver dans ces galeries, dont il avait là-bas tant de fois rêvé, maintenant que des Autrichiens, des Prussiens et des Cosaques étaient passés par là? Il se sentait le cœur serré à la pensée que le sanctuaire était profané, que dans tous les recoins de l'édifice la

servilité royaliste était accroupie, hideuse comme le crapaud du *Paradis Perdu*.

Il aperçut en arrivant, au-dessus de la porte, une sorte de buste qu'il prit de loin pour une vague figure de Memnon ou de divinité égyptienne, et sourit de pitié lorsque, s'approchant, il distingua les traits du roi Louis XVIII. Des domestiques en livrée de cour vinrent lui demander sa carte d'entrée : où étaient les gardiens du temps de la République, aux voix rudes et égalitaires? Il passa vite, il avait hâte d'aller reconnaître ses vieux amis. Ce furent les Poussin qui lui apparurent les premiers, et les larmes lui montèrent aux yeux en reconnaissant de loin un beau paysage verdoyant orné de ruines majestueuses. Quelle surprise et quelle joie, rien n'était changé. Les teintes des tableaux, était-ce une illusion, s'étaient même plus harmonieusement fondues avec celles des parois, et il contemplait, avec reconnaissance, jusqu'aux solides crampons de fer qui, victorieusement, avaient retenu les grands cadres à leurs places anciennes. Il retrouvait là ses toiles favorites, ses Claude Lorrain aux contours baignés de lueurs aériennes, ses Poussin, opaques et solennels, le Déluge, avec l'arche massive au loin ballottée sur les flots, un soleil blême et blafard, des cieux aveuglés de pluie se déversant sur une terre noyée d'eau, et dans cette désolation quelques êtres épars. Les Rembrandt étaient là aussi, plus

splendides que jamais, avec leurs boucles d'oreilles, leurs chaînes d'or, leurs cols de fourrures si somptueux qu'on aurait eu envie de les leur voler. En arrivant en face de l'Homme en noir, du Titien, il reçut comme un choc soudain. Ce visage tranquille, au regard pénétrant, avait l'air de le considérer, de le questionner, de lui dire : « Me reconnais-tu? » Instinctivement, comme fasciné, Hazlitt s'approcha de la toile et un frisson le traversa en revoyant, dans cette minute silencieuse, les vingt années de sa vie que ces yeux si graves et si profonds semblaient lire en son cœur.

Il erra ainsi pendant deux heures à travers les salles du musée, et revint plus d'une fois, les semaines qui suivirent, méditer devant les tableaux de son choix, se composant par la pensée une collection idéale de cinq ou six chefs-d'œuvre, se perdant en rêveries en contemplant, sans jamais s'en lasser, le Portrait d'une Dame et de sa petite Fille, par Van Dyck. Revenant tout naturellement à sa vocation première, il imaginait d'ingénieuses théories sur le portrait, l'art des nuances et des transitions, esquissait des comparaisons subtiles entre le faire de Raphaël et celui de Titien, et de vieilles idées qu'il croyait avoir oubliées, se ranimaient, à la faveur de ce retour au Louvre, enrichies de vingt ans d'expérience.

Son bonheur eût été complet s'il avait pu

retrouver intactes, au Musée, les collections qu'il y avait autrefois admirées. Malheureusement quelques-unes des toiles les plus belles s'en étaient allées. Le Martyre de Saint Pierre le Dominicain, de Titien, avait été transporté à Venise, en 1815; la Transfiguration, de Raphaël, à Rome; sa Vision d'Ezéchiel, à Florence; un autre Titien, le Couronnement d'épines, à Milan; des Corrège, des Dominiquin, d'autres encore avaient été enlevés, si bien que les écoles italiennes paraissaient toutes mutilées.

C'était le souvenir que les Alliés avaient voulu laisser de leur passage; des fenêtres du Louvre, on pouvait voir en face, sur le palais des Tuileries, flotter le drapeau blanc, signe visible de leur triomphe, et Hazlitt cherchant en vain du regard, au-dessus de l'Arc du Carrousel, les grands chevaux de bronze qui sous l'Empire en couronnaient le faîte, songeait avec mélancolie à l'homme disparu pour qui l'on avait érigé là le victorieux quadrige, et dans la tombe duquel lui semblaient à jamais ensevelies les gloires et les libertés de la France.

Entre temps il fit quelques visites au Salon et au musée d'art moderne du Luxembourg. Tomber des grands maîtres italiens aux soi-disant classiques de l'école de David, la chute lui parut lourde. Il fit avec humeur le tour des galeries, trouvant toute cette peinture déplorable de mauvais goût et de froideur; ces personnages

avaient l'air de statues colorées avec des recettes d'atelier. L'Endymion de Girodet l'arrêta quelque temps; c'était un de ses sujets favoris, et il avait autrefois profondément goûté la poésie de la légende antique telle qu'il l'avait rencontrée chez le vieux dramaturge Lily. La conception de l'artiste français lui parut d'une faiblesse extrême. Les traits du héros reproduisaient l'effigie conventionnelle, le poncif gréco-romain qu'on retrouvait invariablement dans toutes les toiles voisines; le tableau était inondé de lumière livide et métallique, sans moelleux, sans aucune gradation de teintes et de reflets; c'était à refaire. Le Déluge du même Girodet l'épouvanta; il n'avait jamais rien imaginé d'aussi macabre, d'aussi platement mélodramatique. Sans plaisir il rédigea les chroniques demandées, ayant hâte d'aller se retremper au Louvre, parmi ses Titien, ses Van Dyck, ses Rembrandt et ses Raphaël.

Comme il n'avait guère eu le temps de visiter la ville elle-même en détail, lors de son premier séjour, toutes ses heures étant prises par ses travaux du Louvre, il profita de ses loisirs prolongés pour l'explorer dans tous les sens, depuis les quartiers ouvriers et commerçants du Temple et du faubourg Saint-Antoine jusqu'aux nouvelles percées des environs des Tuileries. Malgré son goût du pittoresque il ne parvenait pas à s'habituer au vieux Paris. Quand il se voyait obligé de se frayer un chemin dans des rues

noires et étroites, à travers un encombrement d'étalages de fruitières et de marchands de bois, assourdi par les cris des portefaix et les hurlements de leurs chiens à la chaîne sous leurs charrettes à bras, bousculé par la cohue, rejeté d'un trottoir poisseux de légumes écrasés jusqu'au milieu de la chaussée où croupissait un ruisseau de boue, le découragement l'envahissait; le manque d'air, la misère, les trous graisseux servant de devanture aux débitants de vin et aux charbonniers, la tristesse qui tombait des fenêtres blafardes l'énervaient et il ne tardait pas à regagner les boulevards ou les quais pour respirer un peu de calme et de soleil. Il y passait des après-midi délicieuses à contempler Paris tel qu'il apparaissait, par exemple, du Pont-Neuf, vision splendide, architecture de rêve suspendue dans une atmosphère translucide; puis, après avoir suivi la Seine, il revenait par les Tuileries, dont les allées sablées et unies, les pièces d'eau, les parterres de reines-marguerites, de pieds-d'alouette, d'œillets d'Inde et de géraniums au parfum discret et pénétrant, la bordure d'orangers, les statues, les terrasses et tout au fond la masse harmonieuse du palais composaient un ensemble qu'il ne se lassait pas d'admirer.

Les guides à l'usage des étrangers consacrant une mention spéciale aux quartiers modernes récemment inaugurés dans le voisinage du Cours-la-Reine et des Champs-Elysées, Hazlitt ne

manqua pas d'y faire quelques promenades. Ces larges chaussées régulières, bordées d'élégantes constructions, dont on entrevoyait, à travers les grilles, les péristyles ornés de sculptures, lui plurent tout à fait; elles pouvaient incontestablement soutenir la comparaison avec les avenues les plus somptueuses de Londres. Cependant, à son gré, l'architecture française ne présentait pas ce caractère d'intimité, de dignité qui le frappait là-bas quand, à ses moments perdus, ses flâneries le portaient du côté d'Oxford Street, de Grosvenor ou Portman-Squares. Il trouvait en général aux hôtels parisiens un air de parvenu, un certain manque de sérieux. Le luxe dont ils portaient la marque paraissait de trop fraîche date. A Londres, au contraire, les maisons des quartiers véritablement aristocratiques attestaient, par la sévérité de leur extérieur, l'antiquité de leur origine, et en même temps l'opulence et la distinction de leurs hôtes. Chacune d'elles semblait avoir, pendant plusieurs siècles, servi de résidence à quelque noble famille. De vénérables armoiries en décoraient le porche. Au seuil veillaient des laquais irréprochables de correction; aux alentours d'autres domestiques allaient, venaient, évidemment conscients de l'importance de leur mission; la couleur verte de leurs livrées se mariait agréablement aux teintes des feuillages dans les parcs et les jardins avoisinants, et le rouge de leurs visages, sous la perruque poudrée

à frimas, faisait songer aux fleurs des amandiers dont les branches dépassaient au-dessus des grands murs. Le tout était d'aussi grand style qu'une page de Burke, et rien que d'y penser, Hazlitt en serait presque devenu infidèle à son vieil idéal de liberté, d'égalité et de simplicité démocratique.

Un jour il poussa jusqu'à la barrière de Neuilly. Il y avait là, passé la fortification, un bout de campagne suburbaine qui lui avait autrefois servi de but d'excursion; il y avait souvent remarqué dans ce temps-là un bonhomme qui y menait des bêtes aux champs. Par curiosité il alla y jeter un coup d'œil. Il y retrouva encore des bestiaux au pâturage, mais le vieux gardien avait disparu et c'était un gamin qui les surveillait. Le maigre paysage ne devait pas avoir beaucoup changé et cependant Hazlitt éprouvait quelque difficulté à rappeler ses impressions anciennes à cause de la transformation profonde qu'il constatait, sinon dans les détails du décor, du moins dans la physionomie de ces avant-postes de Paris, dont les motifs rustiques environnants rehaussaient par contraste le caractère guerrier. La multitude d'idées et de visions glorieuses qui flottaient alentour, à l'époque du Consulat et de l'Empire, s'étaient évanouies, et au lieu des chevauchées victorieuses et libératrices, qu'on s'attendait alors à voir déboucher par cette porte de ville, on ne rencontrait plus sur l'avenue que d'inoffensives

cavalcades royalistes revenant de la parade. Chose étrange, on eût dit qu'il était ici le seul à se rappeler encore la splendeur de ce passé d'hier. Il était stupéfait de la facilité avec laquelle tout le monde acceptait le nouvel ordre de choses. En passant sur l'esplanade des Invalides il avait croisé des vétérans de la Révolution portant à leur boutonnière un bout de ruban blanc. Ces vieux soldats ne paraissaient pas se souvenir qu'ils avaient, vingt ou trente ans auparavant, combattu sous les plis du drapeau tricolore. Ils arboraient sans embarras et sans regrets les couleurs de la monarchie légitime contre laquelle ils avaient porté les armes. Cette indifférence criminelle, Hazlitt croyait la lire un peu sur tous les visages et elle lui causait par instants une violente irritation.

Il tenait cependant à conserver tout son sang-froid. Il s'était promis de compléter, pendant ce séjour à Paris, les notions qu'il possédait déjà sur le caractère des Français, et afin de bien les comprendre, de les pénétrer plus intimement, il voulait mettre tous ses efforts à sympathiser avec eux, et comme individus, et comme peuple. C'était à ses devoirs d'observateur bienveillant qu'il se rappelait constamment au cours de ses promenades, de ses visites aux musées et aux établissements publics, et des soirées qu'il passait dans les cafés et les théâtres.

Il était grand temps, en effet, qu'on enfonçât dans la tête de ses compatriotes quelques idées raisonnables sur leurs voisins d'outre-Manche. Hazlitt avait depuis longtemps dressé le catalogue des préjugés absurdes qu'on entretenait en Angleterre contre les Français, et grâce auxquels les voyages fréquents des Anglais sur le continent, au lieu de rapprocher les deux peuples, en leur apprenant mutuellement à se connaître, ne servaient qu'à les exciter davantage l'un contre l'autre : l'Anglais quittait ordinairement son magasin, son bureau ou son usine parce qu'il était irrité de peiner dans son atmosphère de brume, dans le fracas de ses machines. Il passait le détroit dans le dessein bien arrêté de se décharger, en cours de route, d'une partie de sa mauvaise humeur. Naturellement son opinion était plus qu'à moitié faite sur les Français au moment de son départ. Il avait rencontré en Angleterre quelques représentants plus ou moins recommandables de leur nation, exerçant par raccroc les professions de perruquier ou de maître de danse, ou bien encore quelques figures lamentables d'émigrés. Ces échantillons, aidés des caricatures de l'époque révolutionnaire, dans lesquelles un John Bull corpulent et musclé saisissait au collet un Bonaparte étique, ridiculement emplumé, lui avaient permis de se former une idée suffisamment précise du Français moyen, et en débarquant à

Calais ou à Dieppe, il peuplait d'avance toute la contrée de valets de chambre bavards et grelottants, de paysans en sabots, à moitié morts de faim, et de filous. Qu'un conducteur de diligence grommelât en recevant son pourboire, qu'un hôtelier lui forçât la note, qu'un garçon de café lui manquât d'égards, il enregistrait scrupuleusement toutes ces petites avanies qui confirmaient ses théories antérieures. Il réussissait d'ailleurs presque toujours, à force de maussaderie, de morgue et de brutalité, à provoquer chez les Français qu'il rencontrait sur son chemin les ripostes blessantes auxquelles il tenait. Bientôt il en arrivait à éprouver une sorte de joie amère à se savoir volé, haï, tourné en dérision, incompris. Après avoir suffisamment joui de la méfiance et de la répulsion qu'il inspirait aux autres et de celles qu'il avait manifestées à leur égard, il revenait dans son pays encore plus morose qu'au départ, encore plus aigri contre les Français, et se promettant bien de leur apprendre à vivre quelque jour en leur brûlant leurs vaisseaux et en bombardant leurs villes. En attendant l'heure de la vengeance, et pour en hâter au besoin la venue, il tournait orgueilleusement dans son île, comme dans une place forte, se répétant intérieurement, et, de temps à autre, hurlant afin qu'on l'entendît là-bas, qu'il était le premier peuple de la terre, que ses murailles de bois défiaient le monde entier, et quant aux dépenses des guerres

futures elles n'effrayaient guère John Bull, car il avait de quoi répondre dans ses coffres-forts.

C'était avec ce parti-pris d'ignorance et de dénigrement systématiques, ajoutait Hazlitt, que l'on perpétuait la discorde et la guerre, et que John Bull, pour sa part, avait continuellement haï les Français : sous la royauté, parce qu'ils étaient esclaves; pendant la Révolution, parce qu'ils prétendaient à la liberté; sous l'Empire, à cause de leurs victoires; sous la Restauration, à cause de leur défaite.

Il fallait absolument changer de méthode, secouer les erreurs traditionnelles, et porter sur la nation voisine un jugement impartial et raisonné.

La tâche présentait plus d'une difficulté, Hazlitt était le premier à le reconnaître. Le caractère des Français, en effet, même étudié dans leurs livres, ou dans quelques exemples bien choisis et bien observés, abstraction faite de tous les accidents individuels, comme aussi de toute prévention, le déconcertait toujours à cause de sa multiplicité d'aspects. On les croyait légers, frivoles; l'instant d'après ils vous étonnaient par la profondeur et la gravité de leurs remarques. Ils avaient l'air d'être victimes des préjugés les plus futiles; quelques moments d'entretien suffisaient pour vous découvrir leur lumineux bon sens, et sans aucun effort ils vous suivaient sur le terrain des spéculations les plus abstraites. On se les ima-

ginait incapables d'attention et d'efforts soutenus, et pourtant nul peuple ne montrait plus de persévérance, de méthode et d'opiniâtreté dans ses entreprises. Il était donc indispensable de réfléchir longuement, avant de se prononcer à leur endroit, étant donné d'autre part qu'il fallait compter avec ses impressions de route, les petits déboires inévitables, les incidents pénibles, les répugnances injustifiées, irraisonnées et pourtant insurmontables que vous causaient certains usages nouveaux pour vous, certaines physionomies.

Hazlitt devait se livrer de rudes combats pour ne pas se laisser aller à des généralisations irritées en se rappelant certains détails notés au passage et qui l'avaient particulièrement indisposé : bavardage assommant de ses compagnons de voyage dans la diligence de Louviers, platitude de certaines faces entrevues aux environs de l'église de Rouen, grimaces des vauriens de Paris qu'il rencontrait dans les rues, toute la charlatanerie des Champs-Elysées et leur encombrement de loteries, de pâtisseries, de baraques de saltimbanques, les bourgeois épanouis considérant d'un œil stupide cet étalage de mauvais goût, enfin le sourire perpétuel et ostensible des femmes. Mais il luttait contre la tentation en évoquant, en regard, les braves gens qu'il avait rencontrés en voyage, Dieppe, l'hôtel Vatel, quelques figures de soldats français, empreintes de gravité, de calme et d'humanité, de petites scènes familières

révélant chez ce peuple les qualités les plus solides. De sa fenêtre de l'hôtel des Etrangers, il avait vue sur l'appartement d'un rentier qui demeurait en face; on l'apercevait le matin qui travaillait dans son bureau, après dîner il s'amusait avec ses enfants; le soir il faisait, en famille, une partie de tric-trac avec sa vieille gouvernante, et cette régularité de vie contrastait singulièrement avec les habitudes désordonnées, le manque de soin et de confortable que Hazlitt avait remarqués dans plus d'une famille anglaise d'un rang correspondant. Il trouvait chez les gens du peuple les mêmes vertus domestiques et il se rappelait notamment un petit groupe qu'il avait croisé à la barrière de Neuilly. Le mari, quelque ouvrier, portait à son cou un petit garçon, la mère marchait à côté, battant des mains et appelant le petit bonhomme pour l'amuser, tous si évidemment heureux qu'on avait plaisir à les regarder. En mettant ainsi en parallèle les défauts et les qualités, les souvenirs fâcheux et les impressions favorables, il rétablissait l'équilibre et dans ses jugements et dans son humeur, et il en arrivait à cette heureuse disposition d'esprit dans laquelle on sait tout pardonner parce que l'on peut tout comprendre.

Le théâtre le conquit tout à fait aussi bien par son public que par ses acteurs. Il avait souvent protesté en Angleterre contre la grossièreté du parterre et des spectateurs des places à bon

marché, contre l'habitude qu'on avait de faire circuler aux entr'actes des bouteilles de bière et de cidre, transformant ainsi la salle de spectacle en une sorte de taverne, contre les hurlements et les trépignements qui saluaient l'arrivée sur la scène de quelque baryton patriotique, rappelé sans raison trois et quatre fois de suite pour célébrer, au refrain, à gorge déployée, la valeur des armées et des flottes britanniques. En France ces grossiers intermèdes étaient absolument inconnus. Dans les théâtres de premier ordre on respirait vraiment une atmosphère d'élégance et de distinction. L'auditoire, sérieux et attentif, rappelait à Hazlitt le public d'élite des salles de conférences; on eût dit, à leur gravité, qu'ils se préparaient à écouter une leçon sur quelque sujet abstrait. Hazlitt alla voir le *Misanthrope*, au Français. Toutes les fois qu'on avait représenté sur les scènes de Londres des comédies classiques, il avait regretté le manque de fini, de délicatesse et d'esprit des acteurs anglais modernes appelés à interpréter du Congreve ou du Vanbrugh. Enfin on lui donnait la sensation de revivre au grand siècle. La *Célimène* de Mlle Mars lui parut la perfection du genre. Elle accueillait les reproches injustes d'Alceste avec un mélange si habilement nuancé de surprise, de compassion et de déplaisir; on devinait tant de malice cachée dans l'expression singulière de son regard, dans la moue de ses lèvres qui graduel-

lement s'entr'ouvraient dans un sourire; il y avait tant de naturel dans tous ses gestes, juste assez compassés pour rappeler l'ancienne étiquette, tant d'enjouement et d'esprit dans ses moindres phrases que Hazlitt, ravi, se croyait transporté dans un salon précieux de la meilleure époque.

Il eût été un peu surprenant que, après avoir joui pendant plusieurs mois de tout ce que Paris pouvait lui offrir de divertissements raffinés, Hazlitt n'eût pas éprouvé un peu de fatigue et de satiété. De fait les dernières semaines qu'il passa dans la capitale lui parurent un peu longues, bien que ce fût la saison la plus brillante de l'année, celle de Noël et du jour de l'An. Il trouva lugubre l'Opéra où il cherchait en vain cet éclat féérique célébré par Rousseau dans une page fameuse. ce papillonnement d'éventails et de merveilleuses toilettes. L'intelligente attention des spectateurs qui, au Théâtre Français, lui avait donné une si haute idée de leur éducation artistique, lui semblait ici déplacée et un tant soit peu affectée. Dans un retour de mauvaise humeur il crut devoir reprendre sa chronique du *Misanthrope* et atténuer les éloges qu'il avait spontanément accordés à Mlle Mars. Il ne pouvait maintenant s'empêcher d'insister sur ce qu'il trouvait de maniéré et de mécanique dans le jeu de la grande actrice, et, oubliant les règles de prudence et de réserve qu'il s'était imposées, il se laissait aller à déduire de ces remarques, avec une logique

perverse, des conclusions désobligeantes pour le caractère français en général. Il était temps de quitter Paris : le vieil homme reprenait le dessus.

Le mouvement du voyage lui rendit une partie de son entrain du début. A Montargis ils furent servis à l'auberge par une grosse maritorne dont le zèle tapageur les amusa et leur fit oublier la longueur de l'étape. Ils attendaient le courrier de Lyon qui devait les emmener vers Moulins et Roanne. Les affiches qu'ils avaient consultées parlaient de sa voiture en termes si pompeux qu'on l'eût crue attelée de Pégases. Ils furent donc assez étonnés en voyant arriver, au lieu de ce char de légende, une vieille diligence, bosselée et boueuse, aux vitres défoncées et bouchées avec de la paille. Ils prirent la mésaventure du bon côté. Le conducteur, drôle jovial, se chamaillait à tous les villages avec les paysans, qui accompagnaient l'affreuse guimbarde de leurs grosses plaisanteries; filant bon train au milieu des quolibets et des cahots de la route, ils atteignirent sans encombre Roanne, puis Lyon.

Enfin, après plusieurs journées de voyage dans les solitudes des Alpes, ils revinrent, à Suse, à la vie normale, prirent possession de l'Italie en arrivant à Turin et poursuivirent ensuite leur route suivant l'itinéraire fixé au départ.

XIII

VEVEY

Lorsqu'après six mois d'excursion à travers l'Italie, au cours desquels ils avaient consciencieusement rempli toutes les parties de leur programme, le moment était venu de repasser les Alpes, Hazlitt n'avait pas manqué de réserver quelques semaines à la région du lac de Genève, car il tenait à visiter quelques-uns des endroits illustrés par le souvenir de Jean-Jacques-Rousseau. Ils avaient d'abord fait, au sortir de l'Italie, une courte halte à Brieg et de là s'étaient rendus à Vevey. Le lendemain de leur arrivée ils avaient eu la bonne fortune de trouver à vingt minutes de la ville, un logement très convenable à la ferme de Gélamant, située dans une vallée fort agréable. Le prix de la pension était raisonnable, les environs magnifiques; on avait en face de soi Meillerie, à gauche Clarens, tandis que du côté de la montagne s'élevait à l'horizon la Dent-de-Jaman. Ils s'y étaient définitivement installés, séduits par tant d'avantages, et Hazlitt s'y plaisait tout à fait.

On n'aurait guère pu souhaiter de retraite plus paisible. Deux fois par semaine seulement, le pas-

sage du petit vapeur qu'on voyait glisser au loin sur les eaux du lac vous rappelait un peu le voisinage des villes et des touristes. Hazlitt partageait son temps entre la lecture et les promenades. Le matin, après le petit déjeuner, il descendait au jardin et flânait une heure ou deux le long des allées, laissant errer sa pensée à loisir ou jouissant tout simplement de la fraîcheur matinale et du plaisir de la solitude. Il rentrait, prenait un roman de Walter Scott, ou feuilletait le journal qu'on avait apporté de la ville. L'heure du déjeuner arrivait; l'on avait alors toute l'après-midi devant soi pour battre les environs et souvent l'excursion se prolongeait jusqu'au lever de la lune. Il parcourut avec la foi d'un adepte les alentours de Vevey qu'il connaissait depuis si longtemps par la *Nouvelle Héloïse*. Il essaya de retrouver quelques-uns des aspects décrits par Saint-Preux dans la relation de son voyage en montagne, et que dans sa jeunesse il imaginait en étudiant, de son petit village de Wem, les reflets du soleil sur les sommets bleuâtres des collines de Shropshire. C'était dans le bosquet voisin que Julie avait soumis son amant à une épreuve à la fois si exquise et si cruelle. De l'autre côté du lac, les rochers de Meillerie dont on pouvait par temps clair distinguer le détail, devaient être ceux parmi lesquels Saint-Preux, exilé volontaire, s'efforçait de découvrir, avec sa longue-vue, entre toutes les habitations de Vevey, la demeure de

son amie. Quant à la propriété de M. de Wolmar, dans laquelle Rousseau avait réuni toutes les félicités de la vie champêtre, on ne rencontrait, au voisinage de Clarens, rien qui en rappelât les agréments. On pouvait même se demander pour quelles raisons le philosophe avait choisi ce misérable hameau aux abords rocailleux pour y situer son Elysée, alors que les rives du lac lui offraient tant de sites enchanteurs. Mais telle était l'imagination du grand rêveur qu'on oubliait facilement la désolation du village pour ne songer qu'au Clarens idéal, dont il avait si amoureusement dépeint toutes les délices, et qu'on se représentait, au lieu de cette solitude, la spacieuse maison des champs, avec ses cours, ses dépendances, son vaste potager, la belle avenue de noyers conduisant jusqu'au chemin, le mouvement des chariots et des attelages, les travailleurs revenant des labours, toute l'animation et l'appareil de la vie rustique, et, tout près, discrètement abrité contre les bruits du dehors, le verger mystérieux, aux allées ombreuses, dont l'innocence, l'amour et la philosophie faisaient leur séjour favori.

On pouvait à loisir se perdre en rêveries lorsqu'au retour de ces promenades en pays consacré, on venait, au crépuscule, se réfugier au coin de la cheminée dans le petit ermitage de Gélamant. L'automne approchait et la nuit tombait de bonne heure. Les longues marches par des sentiers abrupts, la fraîcheur des soirées,

faisaient apprécier encore davantage le confortable du logis. On se savait, au dehors, protégé, par une bonne clôture de haies vives, contre la rigueur des vents du nord-est. Dans l'âtre flambait un grand feu de bûches qui illuminait toute la pièce.

Rouvrant alors sa *Nouvelle Héloïse*, Hazlitt goûtait avec délices le charme douloureux de ces lettres passionnées, et, avec une émotion toujours nouvelle, il entendait monter vers l'amante de Saint-Preux cette plainte mélancolique : « Ah! si tu pouvais rester toujours jeune et brillante comme à présent, je ne demanderais au ciel que de te savoir éternellement heureuse, te voir tous les ans de ma vie, une fois, une seule fois, et passer le reste de mes jours à contempler de loin ton asile, à t'adorer parmi ces rochers. Mais, hélas! vois la rapidité de cet astre qui jamais n'arrête; il vole, et le temps fuit, l'occasion s'échappe, ta beauté, ta beauté même aura son terme; elle doit décliner et périr un jour comme une fleur qui tombe sans avoir été cueillie; et moi cependant, je gémis, je souffre, ma jeunesse s'use dans les larmes, et se flétrit dans la douleur. Pense, pense, Julie, que nous comptons déjà des années perdues pour le plaisir. Pense qu'elles ne reviendront jamais; qu'il en sera de même de celles qui nous restent si nous les laissons échapper encore. O amante aveuglée! tu cherches un chimérique bonheur pour un temps où nous

ne serons plus; tu regardes un avenir éloigné, et tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse, et que nos âmes, épuisées d'amour et de peines, se fondent et coulent comme l'eau ».

Fuite éternelle des hommes et des choses, retour au néant, c'était la même idée qu'exprimait le Psalmiste dans les versets qu'on chantait à la chapelle de Shrewsbury le matin où Hazlitt y était entré pour entendre Coleridge, et les sombres accents avaient depuis résonné bien souvent à sa mémoire pendant toutes ces années perdues à la recherche du bonheur. Volontiers il eût fait de ces paroles désenchantées l'épigraphe de sa propre histoire.

Il fallait pourtant bien excepter de cette condamnation de l'existence les mois qu'il venait de passer dans le Midi. Ce voyage d'Italie n'avait pas déçu ses espérances et il en rapportait de délicieuses impressions sur lesquelles il aimait à revenir.

L'arrivée à Turin avait été un ravissement. On respirait un air si doux, si parfumé en marchant, sans dessein, le long des rues propres et spacieuses. A l'une des extrémités de l'avenue principale on apercevait à l'horizon le profil cyclopéen des grands monts; à l'autre, le large fleuve du Pô, circulant à travers des pâturages et des vignobles. L'hiver avait adouci toutes les teintes, faisant ainsi ressortir la couleur sombre des feuillages. Dans un bois retiré, à quelque

distance du chemin, un moine faisait sa promenade matinale. Dans les rues, autour d'eux, allaient et venaient des Italiennes, et leurs grands yeux baissés faisaient rêver de Boccace et du Décaméron.

Tout le long de la route de Turin à Parme, ils avaient voyagé au milieu d'un véritable jardin. Les vergers et les vignobles se succédaient sans interruption. Partout des haies bien taillées, et des vignes s'accrochant aux branches des ormeaux et jetant leurs festons d'un arbre à un autre. L'atmosphère était si transparente que même au crépuscule on discernait les contours et les nuances des collines lointaines. La nuit jetait alors son mystère sur tout le paysage; on apercevait, à la clarté de la lune, des ponts gigantesques, pareils à des spectres, jetés sur des torrents pétrifiés, et la route, vaguement lumineuse, coupée d'ombres énormes, avait l'air de s'enfoncer aux régions de l'étrange.

Un peu plus tard, au sortir de l'âpre désolation de l'Apennin, ils avaient découvert, degrés par degrés, la campagne florentine. De temps à autre un escarpement de rocs, un bois de pins, un torrent, rappelaient encore la montagne; mais déjà surgissaient de toutes parts des prairies, des villas, des plants d'oliviers et de cyprès; enfin du sommet de la colline qui domine Florence la ville entière leur était apparue, avec ses dômes, ses palais, ses jardins et ses terrasses. Dans les

lointains fuyaient des étendues de vignes; des petits bois d'oliviers grimpaient aux pentes des collines, des lignes d'arbres menus frangeaient les prés au milieu desquels on devinait l'Arno, le tout aussi harmonieux, aussi fini dans le détail qu'un peintre eût pu le souhaiter.

Et partout la grandeur des souvenirs rehaussait encore la beauté des paysages et des architectures. L'histoire et la légende flottaient, gracieuses ou terribles, autour de ces ruines de l'époque romaine, théâtres, aqueducs, autour de ces remparts, de ces places, de ces rues du Moyen-Age et de la Renaissance, enveloppant de poésie jusqu'à de pauvres villes provinciales, dont on n'eût remarqué partout ailleurs que le dénuement et l'abandon.

A deux ou trois reprises seulement quelques déceptions, éprouvées en cours de route, l'avaient un peu assombri. La désillusion la plus forte avait été celle de Rome. Au lieu d'une capitale digne du monde ancien, majestueusement assise sur les sept collines, il n'avait trouvé qu'une ville banale située dans une misérable vallée. Il s'était demandé comment le vieux Poussin pouvait dire en ramassant une poignée de terre : « C'est une partie de la ville éternelle ». En effet, la vulgarité moderne avait détruit toute la poésie de la cité antique. Dans tous les quartiers, des étalages de fruitiers ou de traiteurs, des échoppes de cordonniers, des boutiques de fripiers ou de brocanteurs

souillaient les ruines les plus grandioses. L'impression d'ensemble restait bien au-dessous de celle que produisaient par exemple soit Londres, soit Oxford, celle-ci avec le recueillement studieux de ses collèges et de ses cloîtres, l'autre avec son activité, son opulence et le débordement de sa multitude. Indisposé dès le premier jour par ce décor bâtard, il avait considéré d'un œil désenchanté les monuments les plus célèbres. La basilique de Saint-Pierre lui avait paru, à tout prendre, à peine supérieure comme effet à l'église de Saint-Paul, à Londres. Les musées de peinture étaient bien surfaits; les collections du Vatican ne valaient pas celles du Louvre; quant aux fresques de Raphaël et de Michel-Ange, on ne pouvait éprouver, en les contemplant, qu'un seul sentiment : le regret de les voir à ce point endommagées par le temps.

Au sortir de Rome ils comptaient visiter Naples et Sorrente, mais la contrée était si peu sûre qu'on leur avait conseillé de ne pas s'aventurer dans ces parages. L'année précédente un artiste français et un officier autrichien avait été enlevés par des bandits; tout récemment deux touristes anglais avaient eu le même sort. Ils s'étaient donc vus contraints de sacrifier cette partie de leur itinéraire et ils s'étaient dirigés, remontant vers le Nord, sur Bologne, Padoue et Ferrare.

A Venise, enfin, un dernier désappointement l'attendait. Il s'était réservé pour la fin une visite

à l'atelier de Titien, le dieu de sa jeunesse. Autrefois il éprouvait une sympathie personnelle pour le possesseur d'un des tableaux du grand maître vénitien. Il se serait prosterné la face contre terre en franchissant le seuil de cet atelier fameux d'où étaient sortis tant de chefs-d'œuvre. Hélas, il avait en vain cette fois cherché à raviver en lui quelques restes de ses enthousiasmes juvéniles. Il n'avait pas senti passer le plus petit frisson. Fallait-il attribuer cette impuissance aux circonstances défavorables de la journée, à l'atmosphère étouffante de la gondole qui les avait amenés, à la chaleur torride de cet atelier par les baies duquel le soleil d'été entrait à flots? Avait-il passé l'âge des grandes admirations et des passions ardentes?

Mais, à tout prendre, ce n'étaient là que de légers nuages sur une perspective radieuse et le reste de son séjour à Venise aurait suffi, à lui seul, pour les dissiper. Il y avait en effet retrouvé dans l'église de Saint-Jean et Saint-Paul le célèbre « Martyre de Saint Pierre le Dominicain », un de ces tableaux prodigieux devant lesquels, au Louvre, il était demeuré autrefois des heures en extase. La lumière que versait sur la toile une haute fenêtre gothique, mettait admirablement en relief les riches ombrages, les figures épiques, les couleurs éclatantes des vêtements tachés de sang. L'apparition était si merveilleuse, il y avait tant de majesté dans le sujet lui-même, l'exécution décelait une telle maîtrise, qu'il avait été pris tout

de suite et que, souriant de ses inquiétudes de la veille, il s'était découvert, en face de ce chef-d'œuvre, une fraîcheur de sensations et une jeunesse d'imagination inattendues.

Et que dire de Venise elle-même tout entière? Pouvait-on rien rêver au monde de plus rare que cette « reine de l'Adriatique », fantastique et capricieuse comme la mer? Et Ferrare, dont il eût fait sa cité d'élection pour la grâce romanesque de ses ruines et son exquise solitude. La ville avait conservé la dignité des jours anciens et ses rues pavées avaient toujours grand air quoique l'herbe poussât entre les joints des dalles. De chaque côté s'élevaient des murs bien conservés par dessus lesquels des branches d'arbres fruitiers débordaient sur le chemin. Les fenêtres des maisons, grillées de barreaux de fer que rongeait la rouille, rappelaient les exploits des temps héroïques de la cité, tandis que plus loin les arcades mutilées d'un palais ou d'un cloître vous parlaient de splendeur déchue.

Quand on avait ainsi, à sa portée, à quelques journées de distance seulement, cette merveilleuse vallée du Pô, et là, devant soi, pour en jouir à toute heure, les horizons grandioses du lac de Genève, était-il bien raisonnable de reprendre la route du Nord pour aller retrouver à Londres la fumée et la brume? N'eût-il pas été plus sage de ne plus retourner en arrière et d'établir sa demeure sur ces rivages du Léman ou dans

quelqu'une de ces anciennes villes d'Italie, afin d'y couler en paix le reste de ses jours.

Combien d'Anglais déjà, visiteurs de passage, s'y étaient attardés des mois et des années, ne trouvant plus la force de s'arracher aux séductions de ces pays privilégiés! Dans la ville voisine de Lausanne, Gibbon avait composé les derniers livres de son *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'empire romain*. On y montrait encore, dans son jardin, l'allée couverte d'acacias dans laquelle il s'était promené par une splendide soirée de lune, après avoir dit un adieu mélancolique au grand ouvrage qui pendant de longues années lui avait été un si fidèle et si agréable compagnon. A l'autre bout du lac, non loin de Genève, se trouvait la villa de Diodati que Byron avait habitée dans les premiers temps de son exil volontaire, et, tout à côté, la maison où Shelley avait amené la fille du vieux Godwin après s'être enfui avec elle de Londres. On se rappelait encore, aux alentours du lac, le séjour qu'y avaient fait ensemble les deux grands poètes. Ils en avaient côtoyé les rivages en barque, et c'était précisément en face de Vevey, au petit port de Saint-Gingolph, qu'ils étaient venus atterrir, après avoir failli périr dans cette fameuse tempête dont on entendait encore gronder les échos dans les vers de Childe Harold. Quant aux villes italiennes, de Naples à Ravenne, de Venise à Livourne, leurs noms étaient à jamais associés aux aventures

romanesques de Byron et de Shelley, à leur tragique destinée, aux œuvres que leur avait inspirées cette nature du Midi.

Hazlitt avait rencontré sur son chemin, en Italie, Leigh Hunt, seul survivant des trois fondateurs de l'ancien *Libéral*. Lui aussi s'était laissé prendre au charme du climat; bien qu'il n'eût pas revu l'Angleterre depuis près de trois ans, il songeait sans enthousiasme à son retour prochain.

Enfin il avait, à Florence, rendu visite à l'auteur célèbre des *Conversations Imaginaires*, Walter Savage Landor, qui, à l'exemple des Byron et des Shelley, avait déserté le pays natal. Concitoyen de tous les esprits pensants et libres, Landor avait consacré son existence à lutter contre toutes les tyrannies. Quand l'Espagne s'était soulevée contre Napoléon, Landor avait équipé à ses frais une compagnie à la tête de laquelle il avait combattu contre les envahisseurs français. Le gouvernement espagnol l'avait en récompense nommé au grade de colonel; il s'était d'ailleurs empressé de renvoyer, avec des paroles de dégoût, son brevet à Ferdinand VII lorsque ce roi parjure avait, quelques années plus tard, violé la Constitution de son pays. Retiré maintenant au Palais Médicis dont il avait fait sa résidence, Landor mettait au service de tous les peuples opprimés son remarquable talent d'écrivain et les ressources de son immense fortune. Il ne se rattachait plus à

l'Angleterre même que par des liens assez ténus, Florence étant devenue pour lui la patrie véritable.

Pourquoi ne pas imiter tant d'illustres exemples et se dépayser si c'était la condition de la vie heureuse?

Chose étrange, lui qui avait eu l'année précédente la fièvre du départ, il éprouvait, après onze mois d'absence seulement, le mal du pays, la nostalgie de son Angleterre, non pas de l'Angleterre officielle, telle qu'on pouvait se la représenter à l'étranger; monarque débauché et incapable, successeur d'un roi en démence, ministère au service de la Sainte-Alliance, deux Chambres aussi stupidement passives l'une que l'autre, tous ces soi-disant représentants de la puissance britannique auraient presque pu disparaître dans quelque cataclysme sans qu'il vît là autre chose que la matière d'un fait divers. Ce qu'il regrettait, ce dont il ne pouvait sans attendrissement évoquer le souvenir, c'était la brave et bonne Angleterre du peuple, ces hommes rudes, ces âmes frustes, franches, loyales, dont il ne trouvait nulle part l'équivalent sur le continent. Tous ces gens du Midi, Français, Italiens, le déconcertaient avec leur mélange de raffinement et de grossièreté, de nervosité et de mollesse.

Reproche plus grave, ils étaient tristes, au fond. Il avait cru longtemps que ces régions du sud étaient la patrie véritable de la joie et, sur la foi des poètes, il y était allé en pèlerinage à la

recherche d'un peu de bonheur et de sérénité. Or ces Méridionaux ne savaient même pas s'amuser. Il avait assisté à Florence à ces fameuses fêtes du Carnaval dont les étrangers faisaient tant de mystère. Une bande de masques parcouraient les rues de la ville, morne divertissement dont il avait en vain cherché l'esprit ou la gaîté. Pouvait-on comparer un seul instant ces amusements lugubres de peuples fatigués aux distractions traditionnelles de son pays, aux jeux de plein air, aux exercices athlétiques. Il tressaillait rien qu'en pensant aux journées qu'il avait passées autrefois aux jeux de paume de Saint-Martin's Lane, d'où il était revenu souvent, après plusieurs heures d'exercice, tout ruisselant de sueur, mais si dispos, si content de lui; à tous les joueurs fameux, types d'hommes splendides, par leur sang-froid, la précision, la correction de tous leurs mouvements, John Canavagh, le champion irlandais, dont il avait voulu rédiger lui-même l'éloge funèbre (trois ou quatre de ses meilleures pages), le grand Robinson l'infirme, le célèbre joueur de cricket, et toutes ses autres connaissances du monde des sports qu'il aimait à rencontrer au cabaret de Jack Randall, l'ancien professionnel de la boxe. Il eût donné toutes les « Aventures de Thésée et de Pirithoüs », tous les « Amours de Didon et d'Enée » et autres mythologies encadrées dont on lui avait imposé l'insipide vis-à-vis dans la plupart des salles à

manger d'hôtel, sur le continent, pour la moindre gravure de sports grossièrement enluminée de rouge et de jaune comme on en trouvait dans toutes les auberges d'Angleterre, boxeurs aux prises, ou scène de chasse avec toute une meute et des cavaliers aux vestes éclatantes franchissant au galop les haies et les fossés.

Et c'était cette joyeuse Angleterre, ce pays de la santé et de la vie, qu'on s'obstinait au dehors à se représenter comme le plus mélancolique des séjours. « Ils se réjouissaient tristement à la manière de leur pays, disait déjà le vieux Froissart. » Mais c'était justement cette gravité un peu morose qui donnait à la bonne humeur des Anglais son originalité, son intensité, son caractère particulier de profondeur. Plus Hazlitt y réfléchissait, plus il trouvait de vérité intime à la philosophie qui se dégageait de cette joie, d'autant plus précieuse qu'elle était plus rare, d'autant plus vive qu'elle avait été plus longtemps contenue. L'Anglais suivait de plus près la nature et la vie. La vie au fond était chose sérieuse et c'était se condamner à ne jamais connaître que des joies médiocres et factices que de vouloir, comme les Français, trouver à tout instant, dans tous les incidents de l'existence, l'occasion d'un sourire, d'un jeu d'esprit, d'une piquante répartie. Rire du bout des lèvres n'était pas rire. L'Anglais, se conformant en cela à la règle naturelle, faisait à la gaîté sa part légitime, sa petite part. Mais

à ces moments-là sa joie n'avait plus le caractère artificiel, intellectuel, menu de celle des Français. Elle s'épanchait librement, entraînant et roulant dans son large torrent toutes les absurdités, toutes les excentricités. On s'abandonnait à toutes les fantaisies de l'imagination, à tous les caprices du tempérament individuel. Plus de règles, plus de lois, plus de conventions sociales, plus de respect humain, plus rien qu'une liberté sauvage. On s'aventurait de gaîté de cœur jusqu'aux frontières indécises de la raison et de la folie, dans ces régions étranges où les bouffons et les fous semblent les seules personnes de sang-froid et de bon sens, où les idées les plus graves et les plus respectables dévoilent leurs côtés risibles et grotesques, saugrenus, où les mots perdent leur signification, où l'on ne pense plus que par allusions bizarres, rencontres de sons et de syllabes tourbillonnant et se choquant dans un rayonnement de joie énorme, universelle.

Il était un peu singulier d'être venu s'installer à Vevey pour y découvrir les charmes de sa patrie, y philosopher avec émotion sur l'humour britannique, et songer avec délices au moment du départ; mais c'était plus fort que lui. Son impatience était telle qu'il abrégea le voyage de retour. Quinze jours lui suffirent pour voir en hâte la vallée du Rhin et la Hollande, et le 26 octobre de cette même année 1825 il débarquait à Londres.

Il revenait seul. On apprit dans la suite que sa seconde femme était restée en Suisse où elle avait été rendre visite à des amis, et qu'elle ne reprendrait pas la vie commune. Que s'était-il passé? On ne savait. Hazlitt paraissait être demeuré en excellentes relations avec sa compagne de voyage pendant tout leur séjour en France et en Italie jusque vers le moment où le fils de Hazlitt, maintenant âgé de quatorze ans, et dont il avait provisoirement confié la garde à John Hunt, était venu les rejoindre à Venise. Le jeune William avait beaucoup d'affection pour sa mère, qu'il voyait très souvent à Londres où il était en pension. Etait-il intervenu en sa faveur? Ses remarques d'enfant avaient-elles été pour quelque chose dans la rupture? Ou bien encore la seconde Mme Hazlitt avait-elle eu connaissance de l'étrange rencontre que son mari avait faite au Louvre, pendant leur passage à Paris, l'année précédente? Au cours d'une de ses visites au musée, Hazlitt avait en effet aperçu dans une des salles sa première femme, installée à Paris depuis quelques mois, et qui se préparait à rentrer en Angleterre. Ils s'étaient amicalement entretenus tous les deux des tableaux que Hazlitt avait autrefois copiés au Louvre et qu'elle y avait cherchés en vain, de l'excursion projetée en Italie, des articles qu'il envoyait au *Morning Chronicle*. Peut-être la nouvelle Mme Hazlitt avait-elle pris ombrage de ces relations si inopinément

renouées, pour platoniques qu'elles fussent. Peut-être avait-elle su, d'autre part, que le second mariage contracté par Hazlitt n'était pas légitime au point de vue du droit anglais, le divorce obtenu à Edimbourg n'étant strictement valable que sur le territoire écossais ? Peut-être enfin n'avait-elle eu que récemment l'occasion d'ouvrir le *Liber Amoris* et s'était-elle sentie humiliée des révélations qu'il contenait, surtout si on lui avait mis en même temps sous les yeux le scandaleux commentaire qui en avait paru dans le *Blackwood's Magazine* au moment de la publication du livre?

Toutes les suppositions étaient possibles. En tout cas, ceux qui connaissaient Hazlitt, ceux qu'il avait mis dans sa confidence au moment de sa grande crise sentimentale ne pouvaient guère songer à s'étonner de cette nouvelle vicissitude. Il semblait si peu fait pour la vie conjugale qu'on le vit sans surprise reprendre à son retour ses habitudes de célibataire. Il n'y avait rien de changé dans sa maison. Il y avait seulement une femme de moins.

XIV

FAREWELL TO ESSAY-WRITING

On le perdit un peu de vue pendant les deux années qui suivirent son retour en Angleterre. Au commencement de 1826 il avait publié, à quelques semaines d'intervalle, un volume d'essais intitulé *The Plain Speaker* dans lequel il avait réuni une trentaine d'articles donnés antérieurement à différentes revues, et des *Notes de Voyage* reproduites d'après les comptes rendus qu'il avait envoyés de France et d'Italie au *Morning Chronicle*. Il continuait à collaborer au *New Monthly Magazine* dans lequel il avait fait paraître, entre autres, une demi-douzaine de « Conversations avec Northcote ». On savait d'ailleurs que la meilleure partie de son temps était employée à préparer une importante histoire de Napoléon, à laquelle il songeait déjà confusément pendant son séjour en Suisse.

On ne lui avait pas connu jusque-là de dispositions spéciales pour l'histoire proprement dite, et il était permis de se demander quel pourrait bien être le fruit d'une vocation si tardive. Le sujet, bien qu'immense, ne paraissait pas trop mal

choisi. Nul n'ignorait le culte passionné de Hazlitt pour son héros, non seulement comme général de la Révolution, comme chef d'Etat, mais comme homme. On se rappelait encore l'ébranlement incroyable que lui avait causé douze ans plus tôt la nouvelle de Waterloo. Nul doute que, parlant de Napoléon avec tout son cœur, il ne trouvât, pour en écrire la légende épique, des accents dignes d'un aussi grand objet; on posséderait donc enfin de l'empereur une image sympathique et ressemblante qui rejetterait dans l'ombre les défigurations odieuses ou ridicules des journalistes et des pamphlétaires. Quant à l'histoire générale de toute cette période, Hazlitt avait exprimé à plusieurs reprises, aussi bien dans ses livres que dans ses conversations, des théories assez originales sur le rôle respectif des gouvernements français et des monarchies coalisées durant ce conflit mémorable de vingt années. C'était sur les Alliés qu'il faisait retomber toute la responsabilité non seulement des hostilités sans cesse renaissantes, mais de tous les excès commis en France depuis le commencement de la lutte contre l'Europe. A ses yeux les véritables terroristes c'étaient bien moins les gens de la Commune et de la Convention que ces « rois conjurés » dont les baïonnettes menaçaient de toutes parts les frontières françaises. Il n'avait jamais fait qu'esquisser ces idées-là dans des passages épars de ses œuvres antérieures. Développées, pré-

cisées, elles jetteraient peut-être un jour inattendu sur cette époque de confusion, pendant laquelle les Français semblaient avoir été frappés de folie sanguinaire. Enfin il était une question qui, pour tous ceux qui connaissaient Hazlitt, dominait toutes les autres : comment justifierait-il, lui, républicain avéré, le coup d'Etat du 18 brumaire et la confiscation des libertés républicaines par son héros de prédilection? Jamais il ne s'était expliqué sur ce point dans aucun de ses essais politiques. Par quels subterfuges parviendrait-il à mettre d'accord ses principes et ses préférences personnelles?

Les deux premiers volumes de l'ouvrage, conduisant le récit jusqu'à la rupture de la paix d'Amiens, étaient annoncés pour le début de 1828. Cette date paraissait un peu prématurée. Deux volumes de cette importance, préparés et rédigés en moins de deux années, au cours desquelles Hazlitt avait encore trouvé moyen d'écrire à peu près cinq cents pages d'articles de toutes sortes, c'était là du travail bien rapidement expédié. A vrai dire un concurrent de Hazlitt, le romancier Walter Scott — dont l'histoire de Napoléon, parue l'année précédente, venait d'être rééditée — n'avait guère consacré que douze à quinze mois à cette œuvre considérable, et son récit n'était certainement pas dépourvu de valeur. Mais, historien patriote, orthodoxe, gouvernemental, on l'avait aidé de toutes parts; il n'avait eu qu'à

mettre en œuvre des matériaux tout préparés. De plus, sans parler de sa puissance prodigieuse de travail, l'habitude qu'il avait d'utiliser, pour ses romans, mémoires et documents historiques lui avait grandement facilité la tâche. Hazlitt, au contraire, avait dû lutter, tout seul, contre toutes les difficultés d'un métier nouveau pour lui, et il suffisait de feuilleter son livre pour s'apercevoir de l'insuffisance de son information. Il y avait dans ses chapitres d'énormes trous, imparfaitement masqués par des généralités plus ou moins décoratives, dissertations politiques, fantaisies psychologiques. Toute la politique extérieure était considérablement simplifiée. On se serait attendu à quelque précision dans les passages relatifs à l'Angleterre, à son rôle dans la coalition contre la France. Hazlitt se contentait d'affirmer que l'Angleterre n'avait eu, depuis la mort de Louis XVI jusqu'au retour des Bourbons, d'autre dessein que de rétablir en France la monarchie légitime; il ne prenait même pas la peine de discuter les arguments d'ordre économique qu'on pouvait lui opposer et dont l'importance ne faisait de doute pour personne.

Son histoire intérieure de la France paraissait mieux étudiée, mais elle était gâtée par une prévention visible contre tous les acteurs du drame révolutionnaire, à quelque parti qu'ils appartinssent. Oubliant toutes les règles de prudence et d'impartialité qu'il s'était imposées pendant sa

visite en France, il s'était composé, *a priori*, un type de Français dont il avait emprunté les traits aux spécimens les moins flatteurs de cette nation, et dont les caractères principaux étaient la vanité, la jactance, l'indécision, la faiblesse de caractère, un manque absolu de jugement et de maîtrise de soi. Quels que fussent les personnages en scène, il partait toujours de ces prémisses pour expliquer leurs fautes, leurs revers, leurs défaillances ou leurs crimes. Il était pénible de constater à quelles subtilités il avait recours pour déduire, des mêmes données générales, des faits aussi dissemblables que la trahison de Dumouriez, l'inaction de l'amiral Villeneuve à la bataille d'Aboukir, et les cruautés des Marat et des Carrier.

On eût dit qu'il avait perdu sa faculté d'analyse, comme aussi son talent de peintre de portraits. Ses girondins, ses terroristes, ses Directeurs manquaient également de relief. Quant à la figure de Bonaparte, qu'on cherchait instinctivement en prenant l'ouvrage en main, l'avait-il réservée pour la seconde partie de son histoire; en tout cas on ne trouvait dans ces premiers volumes que des ébauches assez insignifiantes, surtout quand on les comparait aux portraits étonnants de vie qu'on rencontrait dans ses recueils antérieurs, celui de Bentham, de Coleridge, de Horne Tooke, par exemple.

A défaut de précision dans le détail on se serait attendu à trouver au moins dans son livre une

impression générale de l'époque, l'accent révolutionnaire, les rêves, la confiance, les illusions généreuses, les coups d'aile soudains, l'élan irrésistible. Au contraire, le découragement y perçait à chaque page. Dès la fête du 14 juillet 1791, il annonçait déjà, prophète mélancolique, l'échec de la Révolution, et la Restauration des Bourbons. Nulle part on ne sentait passer dans son récit les frissons d'enthousiasme qui, à certains instants, avaient fait tressaillir toute la nation française et s'étaient propagés, par delà les frontières, à travers l'Europe inquiète. Pas un cri de joie, pas une parole d'espérance; aucune trouée lumineuse, partout un ciel gris, pesant, d'une accablante monotonie.

Les deux premiers volumes de son histoire parurent au milieu de l'indifférence générale. D'ailleurs depuis son voyage sur le continent on avait à peine parlé de lui dans les revues sérieuses. Ses anciens adversaires de la *Quarterly Review* et du *Blackwood's Magazine* le laissaient parfaitement tranquille. Seuls des critiques de second ordre prenaient encore la peine de s'occuper de lui pour exposer les raisons de l'oubli dans lequel il paraissait prématurément tombé, et pesaient gravement ses mérites et ses démérites : il manquait de lecture, de culture générale, de profondeur; qu'on retirât de son œuvre les métaphores, les paradoxes et les personnalités, il

ne restait plus grand chose; et puis tout cela était un peu vieux.

Dans sa retraite de Winterslow, où il était allé passer l'hiver, il avait le loisir d'examiner, l'un après l'autre, tous les reproches qu'on lui avait autrefois adressés, et que ramassaient maintenant, pour les lui lancer une fois encore, d'obscurs journalistes.

Qu'il eût peu lu, il le reconnaissait. Il avait même eu le tort, un jour qu'il était en veine d'exagérations, de se vanter de n'avoir jamais ouvert un livre depuis l'âge de trente ans. Il n'était ni savant, ni érudit, d'accord; en avait-il moins réfléchi pour cela? On lui déniait toute profondeur : ceux qui le rangeaient dédaigneusement dans la catégorie des amateurs avaient-ils jamais soupçonné l'existence de son essai sur le désintéressement naturel de l'esprit humain? Savaient-ils qu'avant d'entrer dans le journalisme il avait autrefois, à Londres, donné des conférences sur Hobbes, Locke, Berkeley et Hume? Ses essais de morale et de littérature ne contenaient-ils pas autant de philosophie proprement dite que tant de gros traités prétentieux et compacts, aux allures vaguement métaphysiques? Il avait contre lui, il le savait, ses métaphores et ses paradoxes. On lui eût tout de suite décerné, avec félicitations, son brevet de penseur s'il avait jugé à propos de parler à ses lecteurs le langage informe des radicaux, des utilitaires et des prétendus hommes

de science. L'aisance, la familiarité, l'ingéniosité déconcertaient les professionnels de la critique; les images, la couleur offusquaient leurs prunelles fatiguées. Il convenait d'en sourire.

Quant aux personnalités dont on l'accusait, le grief était plus sérieux puisqu'il atteignait non plus l'écrivain, mais l'homme même : il était absolument certain qu'il avait pris personnellement à partie la plupart de ses adversaires, mais — et il tenait à bien établir la distinction — jamais comme individus, toujours comme représentants d'une théorie, d'une école littéraire, d'un système de philosophie, d'une méthode de gouvernement. Il avait, en un mot, lutté pour des idées, contre des idées, et si, d'autre part, il s'était montré d'une telle sévérité pour les faibles, pour les traîtres, la rectitude de ses principes, l'unité de sa conduite en matière politique, sa sincérité absolue lui en donnaient le droit. Jamais l'intérêt personnel, le souci de son repos, de sa sécurité, de sa paix intérieure, n'avaient pu le faire dévier du chemin qu'il s'était tracé une fois pour toutes. Il ne s'était laissé intimider ni par les provocations, ni par les insultes, ni par les calomnies. Il pouvait regarder son passé bien en face; il n'y trouvait pas une action dont il eût à rougir.

Il ne demandait plus maintenant qu'une seule chose, un peu de tranquillité. Il se sentait las, épuisé. On avait l'air de penser qu'à cinquante ans il se survivait à lui-même : en tout cas ce

ne serait pas pour bien longtemps. Il ne faisait plus aucune découverte dans le domaine des idées; tout au plus trouvait-il encore la force de rappeler, en errant, mélancolique, dans les solitudes glacées de Winterslow, quelques souvenirs de joies défuntes et d'espérances évanouies. C'était le déclin, l'hiver de la vie, et le moment du départ ne semblait pas éloigné. S'il pouvait accoutumer graduellement son esprit à l'idée de la scène dernière de l'existence, et effectuer sa sortie avec la dignité et la résignation du sage, tous ses vœux seraient accomplis...

De fait sa santé devenait de plus en plus chancelante. Il subissait les conséquences du régime déplorable qu'il avait suivi pendant de longues années : travail de nuit à la Chambre des Communes, plus tard soirées au théâtre prolongées au café jusqu'aux premières heures du matin, vie de garni, repas au petit bonheur; quand il avait renoncé à l'usage des boissons fermentées il s'était mis à consommer, en grande quantité, du thé qu'il préparait lui-même et que lui seul pouvait supporter tant il était fort. Aussi son estomac et ses nerfs avaient subi de rudes secousses. Les soucis de toutes sortes, les déceptions, et surtout la crise du *Liber Amoris* l'avaient prématurément vieilli. Il aurait dû songer à se modérer, et il s'était jeté, on ne voyait pas très bien pourquoi, dans cette histoire de Napoléon qui l'avait absolument anéanti. Un essai lui coûtait peu; il n'avait

qu'à se laisser aller au gré de sa fantaisie, à puiser à sa guise dans son vieux fonds d'expérience et de philosophie. Mais une étude historique, et de cette importance, exigeait des recherches patientes, un travail de comparaison, de confrontation, une contention d'esprit à laquelle il n'était pas habitué.

Epuisé de corps et d'esprit après l'achèvement des deux premiers volumes, il avait suffi d'un incident insignifiant pour l'abattre. Ayant tout récemment, par une journée d'hiver, dû faire sous la pluie plusieurs lieues pour rejoindre la diligence, il était arrivé à la voiture tout en sueur. Une vieille dame, qui se trouvait à l'intérieur, avait insisté pour qu'on laissât la vitre baissée, et Hazlitt, par courtoisie, n'avait pas osé protester. Il était sorti de là avec un refroidissement dont il avait failli mourir. Il s'en était tiré tant bien que mal. Les médecins lui avaient imposé un régime rigoureux, visiblement inutile, et ce ne fut pas sans un pressentiment de sa fin prochaine qu'il intitula ses dernières pages écrites à Winterslow : *Adieu aux Essais*, *Farewell to Essay-Writing.*

Il comptait sur la vente de son Napoléon pour équilibrer son budget de l'année. Or, non seulement le livre n'obtint aucun succès, mais les éditeurs, eux-mêmes très à court, ne purent pas lui verser la somme, bien modique pourtant, qu'ils lui avaient promise pour ses deux premiers

volumes. Ce n'était pas la première fois qu'il se trouvait sans avances. Il avait connu la gêne un peu toute sa vie, et ses fournisseurs, son ancien propriétaire le vieux Bentham, ses logeurs de Southampton Buildings et d'ailleurs, en savaient quelque chose. Il vivait des mois entiers avec une simplicité de Spartiate, puis il suffisait soudain d'une fantaisie coûteuse, excursion, voyage, soirée passée avec de vieilles connaissances, pour faire disparaître en un instant tout ce qu'il venait de toucher pour un de ses livres ou de ses articles. Totalement incapable d'économiser, de calculer, de contrôler, le découragement l'envahissait quand il lui fallait vérifier une note d'auberge ou de garni. Il se repentait ensuite de son laisser-aller quand il devait courir de l'un chez l'autre emprunter un peu d'argent, parlementer avec des créanciers, solliciter des avances au bureau des revues qui l'employaient d'habitude. Bien que sa fierté fût ces jours-là soumise à de rudes épreuves, il oubliait cependant assez vite ces mauvais moments une fois qu'il s'était remis à flot.

Mais les difficultés pécuniaires dans lesquelles se débattaient les éditeurs de son histoire venaient bien mal à propos. Il aurait voulu travailler sans arrière-pensée à la deuxième partie de son Napoléon et il se voyait obligé de chercher en même temps du travail dans les journaux afin de s'assurer le pain quotidien.

Pour la troisième fois, après un intervalle de huit ans, il reprit son métier de critique dramatique à l'*Examiner*, mais il n'avait plus rien à dire de nouveau.

Il était désorienté. Il ne retrouvait ni son répertoire, ni son public d'autrefois. La mode était maintenant aux pièces moralisantes, ou, par contraste, aux ballets luxueusement montés. Snobisme sur la scène et snobisme dans l'auditoire. Il n'avait rien de commun avec tous ces gens-là. Il se rejeta sur les théâtres populaires, où il avait, dans le temps, passé quelques bonnes soirées. Les mélodrames traditionnels ne le firent même pas sourire. La grossièreté du public l'indisposa. Un soir qu'il assistait par devoir, au « Surrey » ou au « Cobourg », à une fantasmagorie quelconque, un spectateur du parterre était monté sur la banquette pour mieux voir. Un voisin voulut faire descendre le gêneur lui promettant, s'il n'obéissait pas, de le retrouver le lendemain dans la rue, où il lui donnerait de ses nouvelles. « Allons donc, dit l'autre, si ton maître veut bien te laisser sortir. — Mon maître, quoi, c'est moi mon maître; je sors quand je veux. » Comme c'était bien anglais ce bout de dialogue, pensait Hazlitt. Brutalité, insolence, mépris pour tous ceux qui ne peuvent se recommander ni de leur titre, ni de leur rang, ni de leur fortune. Allez donc initier ce public de valets au grand art, aux nuances délicates de la pensée et du sentiment.

Il se réfugiait dans ses souvenirs des théâtres de Paris dont il était d'autant plus disposé à célébrer les louanges que les Parisiens venaient d'avoir l'heureuse idée de demander à Kean, au grand Kean, qu'il avait découvert quinze ans plus tôt, quelques représentations de Shakspeare. Hazlitt avait vaguement entendu parler des tentatives faites là-bas par les poètes et les écrivains de la nouvelle école pour introduire en France le drame shakspearien, et l'entreprise lui paraissait tout à fait de bon augure. Il fut donc extrêmement désappointé en apprenant l'accueil qu'Edmond Kean avait reçu au théâtre de l'Odéon. Ses camarades, Macready, Miss Smithson, acteurs consciencieux, honnêtes, appliqués, avaient été vigoureusement applaudis. Kean, le seul vraiment shakspearien de la troupe, avait déplu. On lui reprochait l'exagération, les singularités de son jeu, l'extravagance de ses gestes. Sa petite taille avait également produit une mauvaise impression. Décidément ces Parisiens n'étaient pas faits pour comprendre autre chose que leur sotte tragédie classique, didactique, pompeuse, oratoire. Hazlitt les avait crus intelligents. Encore une illusion qui irait rejoindre toutes les autres.

Cependant il travaillait avec acharnement à la seconde partie de son Napoléon. Entre deux chapitres il expédiait de la copie pour les périodiques. Il était devenu, en fin de compte, fournisseur

habituel du journal hebdomadaire l'*Atlas*, énorme machine montée par des spéculateurs et assez médiocrement littéraire. Hazlitt y écoulait de vieux essais remaniés, des extraits de ses livres, des réflexions générales sur la poésie, la grammaire, la logique, sans se faire aucune illusion sur la valeur de toutes ces marchandises. Quand il était à court d'idées il montait chez son ami le vieux Northcote, passait avec lui quelques heures et publiait leur conversation à bâtons rompus sous la rubrique « Entretiens avec James Northcote ».

Il ne s'agissait guère que du passé dans leurs causeries. Northcote rappelait l'histoire des cinquante dernières années, évoquait le souvenir de tous ceux qu'il avait connus depuis le temps, déjà si lointain, où on lui avait appris à tenir un pinceau : artistes, comme Richard Wilson, Benjamin West, Cosway, Barry, Fuseli, Hoppner, Romney, écrivains, hommes d'Etat, savants, poètes, acteurs illustres, Edmond Burke et William Pitt, Fox et Sheridan, Garrick, Mrs Siddons, John Kemble, tous morts maintenant. Ét de ceux que Hazlitt lui-même avait rencontrés sur sa route, combien en restait-il encore de vivants? Sans remonter jusqu'à la génération des Priestley, des Fawcett, des Thomas Paine et des Horne Tooke, la plupart de ses contemporains à lui, ceux qui avaient eu vingt ans à l'époque de la République française, avaient presque tous

disparu. Keats, Shelley, Byron étaient morts. Wordsworth, racorni, n'avait plus rien produit d'original depuis 1815; Southey, épuisé de surmenage, donnait des signes visibles d'affaiblissement cérébral; enfin Coleridge était en pension chez un docteur qui s'efforçait en vain de combattre les ravages qu'avait faits dans l'intelligence du malheureux grand homme l'habitude de l'opium.

Ils furent un jour interrompus au milieu de leur conversation par l'arrivée d'un amateur à qui Northcote avait donné rendez-vous dans son atelier. Il venait prendre livraison de plusieurs tableaux, entre autres un portrait de Joshua Reynolds par lui-même et un portrait de jeune Italienne par Northcote. Le peintre et l'acheteur étaient passés dans la pièce voisine et Hazlitt les entendait s'entretenir des toiles vendues. Northcote disait qu'il ne se séparait pas sans regret de ces tableaux, qu'il possédait depuis de longues années et qu'il en était venu à considérer comme de vieux amis. Enfin il préférait les voir en sûreté, chez un amateur éclairé, plutôt que de les garder dans son atelier, et de les exposer ainsi à être, après sa mort, promenés à travers les salles de vente, gâtés par des maladroits, remisés dans des chambres de débarras; et son interlocuteur lui assurait que ces œuvres, acquises pour être conservées dans la famille, ne seraient certainement pas vendues pendant bien des générations à venir. Cette perspective lointaine ouverte

sur les temps futurs remplit Hazlitt de stupeur. Il y avait longtemps que l'inévitable progrès des années lui était apparu d'une façon aussi saisissante.

Quand le visiteur fut parti, Northcote appela Hazlitt pour lui montrer les tableaux en question, et comme celui-ci lui exprimait toute son admiration pour le portrait de jeune fille, Northcote lui parla du temps où il avait exécuté cette toile, il y avait de cela cinquante ans, pendant son séjour en Italie. Northcote avait connu la mère et même la grand'mère de cette jeune Italienne; la vieille femme accompagnait sa petite-fille à l'atelier, pour la pose; elle s'asseyait sur le sol, et restait là à attendre, sans dire un mot, sans bouger, un bras levé au-dessus de la tête. Cela se passait en 1780. Maintenant cette enfant, si charmante d'innocence et de gaîté était devenue grand'mère à son tour, et tandis que Northcote en racontait l'histoire, Hazlitt, poursuivant ses pensées, songeait à tous ces pans d'humanité s'élevant, puis s'écroulant l'un après l'autre et tombant en poussière.

Fallait-il le déplorer? Etait-ce un si grand mal que de quitter un monde si défectueux, une société où dominait l'envie, la jalousie, la malveillance, la mauvaise foi, toutes les passions basses?

Il s'en plaignait une fois de plus à Northcote, quelques semaines plus tard, rappelant avec humeur tous les déboires de son existence : on l'avait d'abord ignoré, puis, dès qu'il avait acquis

quelque réputation, on s'était jeté sur lui, on l'avait traqué comme un loup, harcelé de toutes parts. Rien d'étonnant à ce qu'il se fût réfugié dans cette espèce de misanthropie, dans ce mépris insultant des trois quarts de l'espèce humaine que Northcote lui reprochait souvent. Puisque la société n'avait voulu montrer à son égard ni la moindre bonne volonté, ni la moindre impartialité, il avait, de guerre lasse, fait son possible pour justifier la mauvaise opinion qu'elle avait de lui.

Northcote, conciliateur, remettait les choses au point. Sans doute le monde n'était pas parfait, mais Hazlitt le voyait sous des couleurs trop sombres. Il se posait en victime, en grande victime. En réalité, bien d'autres avant lui, et de plus grands que lui, avaient eu à lutter contre les mêmes difficultés, à se défendre contre des nuées d'ennemis. Pope, disgrâcié de la nature, avait été outragé dans sa personne et dans sa vie privée. Dryden avait passé son existence à batailler contre des coupe-jarrets littéraires. Le docteur Johnson, ce grand brave homme, avait été pourchassé comme une bête fauve. Hazlitt avait d'autant moins le droit de se plaindre que dans bien des cas il avait été l'agresseur et que ses représailles étaient presque toujours terribles. Ses ennemis avaient de grands torts; trop souvent ils avaient frappé au-dessous de la ceinture. Mais, après tout, n'eût-il pas mieux valu, au lieu de méditer des vengeances raffinées, de se ronger

intérieurement, de désespérer de tout, agir, au contraire, comme si cette poignée de calomniateurs n'avait jamais paru à la surface de la terre. S'occuperait-on d'eux dans vingt ans? S'en souciait-on même beaucoup actuellement? La seule opinion dont il convenait de s'inquiéter c'était le jugement qu'on portait soi-même sur son propre ouvrage. Et Northcote concluait par la maxime de Reynolds : Ne pas penser trop de bien de soi; n'en pas penser trop de mal non plus. C'était encore la règle la meilleure pour trouver, dans le travail, la sagesse et le contentement intime.

A bien y réfléchir Hazlitt reconnaissait qu'il y avait beaucoup de vrai dans les paroles de son vieil ami. On accusait les autres au lieu de chercher à corriger un peu son humeur. On se plaignait de la vie; au fond aurait-il voulu, lui, Hazlitt, échanger son existence précaire de maintenant contre celle d'un des heureux selon le monde? Bien mieux, si on lui avait offert de recommencer ses cinquante années de vie, avec toutes leurs amertumes, il sentait, il déclarait qu'en somme il aurait tout de même accepté.

Il était un peu tard pour songer à ces recommencements. Quelques mois après cette conversation avec Northcote, les crises auxquelles il avait été sujet ces dernières années devinrent de plus en plus fréquentes. Il était venu finalement s'échouer dans le quartier douteux et cosmopolite

de Soho. Tout seul dans son garni il passa de longues journées, des nuits interminables à lutter contre la douleur, essayant d'oublier ses souffrances en s'acharnant à résoudre des problèmes de métaphysique sur l'origine du mal, sa nécessité, son utilité. Puis des accalmies survenaient. Avec une élasticité dont il s'émerveillait, il redevenait l'homme d'autrefois; il goûtait toutes les douceurs de la convalescence, la joie du retour à la vie, l'étonnement de revoir de nouveau la rue, et tous ces gens se mouvant comme des spectres dans une atmosphère irréelle.

Enfin, au mois de septembre 1830, il sentit que la fin approchait. Un ami, qui vint le voir, fut épouvanté en constatant les ravages qu'avait faits la maladie dans cette robuste constitution. Hazlitt n'avait même plus la force de soulever sa main de la couverture. Il avait presque perdu l'usage de la voix. Au lieu des accents incisifs d'autrefois, on n'entendait plus maintenant qu'une pauvre petite plainte flûtée, comme le chant étouffé d'un oiseau.

Il avait eu, un peu auparavant, la joie d'apprendre la chute du régime bourbonien. Il avait commencé la vie, disait-il quelquefois, avec la Révolution de 1789. Il en sortait avec la Révolution de 1830.

Le 18 septembre il entra dans le repos final.

Charles Lamb, qui s'était chargé depuis quelque temps de l'éducation du jeune Hazlitt, et dont

Hazlitt lui-même avait pu, au cours de cette dernière maladie, apprécier tout le dévouement et toute la délicatesse d'âme, était présent avec le jeune homme au chevet du mourant. Patmore, l'ancien confident, était là lui aussi.

Ses derniers mots, pieusement recueillis, avaient été : « En somme, ma vie a été heureuse ».

Il fut enseveli dans le cimetière du quartier, aujourd'hui partiellement transformé en square public. Une dalle qui recouvrait le tombeau a été scellée dans le mur de l'église attenante. On y lit l'inscription suivante qu'un de ses descendants y a fait graver :

ON THE NORTHERN SIDE OF THIS GROUND LIE THE REMAINS OF
WILLIAM HAZLITT, PAINTER, CRITIC, ESSAYIST.
BORN AT MAIDSTONE, APRIL 10, 1778.
DIED IN SOHO, SEPTEMBER 18, 1830.

NOTES

Les sources les plus importantes de renseignements sur la vie de William Hazlitt sont :

1° Les œuvres de W. Hazlitt (l'édition Waller en 12 volumes, 1902-1905, ne comprend pas la vie de Napoléon. Pour le *Liber Amoris* consulter l'édition Le Gallienne, 1894).

2° Literary Remains of the late William Hazlitt, publiés par son fils, 2 vol., 1836.

3° Memoirs of William Hazlitt, par W. Carew Hazlitt, 2 vol., 1867.

4° Four Generations of a Literary Family, par W. Carew Hazlitt, 2 vol., 1897.

5° Lamb and Hazlitt, par W. Carew Hazlitt, 1900.

6° Correspondance de Lamb.

7° Patmore, My Friends and Acquaintance (1854).

Nous indiquons de plus dans ces notes un certain nombre d'autres ouvrages qui contiennent quelques détails biographiques sur Hazlitt. Quand nous donnons seulement le numéro d'un volume et la page sans aucun titre d'ouvrage, c'est à l'édition Waller que nous renvoyons ; ainsi X, 12 signifie : édition Waller, vol. X, page 12.

Pour la chronologie des œuvres de Hazlitt on voudra bien se reporter aux notes de notre thèse complémentaire : *Liste chronologique des œuvres de William Hazlitt* (Paris, Hachette).

CHAPITRE I

P 1 — Priestley.

Sur Priestley et les troubles de Birmingham, cf. : *Address of the students of the New College, Hackney, to Dr Priestley in consequence of the Birmingham Riots*, Sept. 20, 1791, et la réponse de Priestley.

A Discourse delivered at Hackney, April 8, 1804, on the occasion of the death of the Reverd Jos. Priestley (1804) by Thomas Belsham.

Memoirs of Dr Joseph Priestley, centenary edition 1904, p. 75, 76.

Voir : *Reflections on the Revolution in France*, publiées en novembre 1790.

P. 2 — « Peut-être... »

Paroles de Priestley citées par Burke dans ses *Reflections on the Revolution in France* (Ed. Selby 1892, page 63).

P. 3 — Unitaire.

Cf. *The story of Protestant Dissent and English Unitarianism* par Walter Lloyd (1899). On se fera une idée de leurs doctrines en consultant le volume de Channing traduit par Laboulaye *(Le Christianisme Libéral, 1866).*

P. 5 — William Hazlitt.

Voyez : *Memoirs of William Hazlitt*, vol. I. — *Four Generations of a Literary Family*, vol. I.

C'était un ami de Priestley : « his old friends Dr Price, Dr Priestley and others. » XII, 405.

P. 8 — Sans horizons.

« He had been relegated to an obscure village, where he was to spend the last thirty years of his life, far from the only converse that he loved, the talk about disputed texts of scripture and the cause of religious and civil liberty. » XII, 263.

Voir aussi le portrait du ministre dissident *(On Court Influence,* Political Essays) et la fin de l'essai : on a Sun-Dial, XII, 51.

P. 9 — L'ancien édifice.

The History of Wem by S. Garbet (born 1704, died ?).

Birmingham.

Voir la lettre attribuée par M. W. Carew Hazlitt à Hazlitt alors âgé de treize ans, et publiée dans le journal *Shrewsbury Chronicle* à propos de l'affaire de Birmingham. Elle reflète évidemment les opinions paternelles.

P. 10 — John Hazlitt.

Memoirs of William Hazlitt, I. — *Four Generations,* I, 88 et 210.

P. 11 — William.

Né à Maidstone, comté de Kent, le 10 avril 1778. Sur ses études à Wem, cf. Lettre à son frère, mars 1788 (*Memoirs,* I). — Voir aussi les autres lettres de la même époque.

P. 12 — Hackney.

Sur le collège de Hackney, voir le prospectus imprimé à la suite d'un sermon de Belsham sur l'importance de la vérité (Londres, 1790).

Le collège était ouvert aux étudiants de toutes dénominations religieuses ; respect absolu de la liberté de conscience. Les cours étaient d'une durée de cinq ans au moins pour ceux qui se destinaient au ministère ecclésiastique. Le prix de la pension était de 60 guinées par an, comprenant logement (appartements séparés), pension et frais d'études ;

de plus on versait en entrant trois guinées pour la bibliothèque. Les principaux professeurs étaient : Thomas Belsham, Kippis, Rees, Wakefield, Kiddle et Jones.

P. 13 — Leurs revenus.

Les revenus du ministre unitaire de Wem vers le milieu du XVIII[e] siècle sont évalués par Garbet à environ 20 livres par an, plus le logement estimé à 5 livres par an. Il ajoute : « Upon this view it appears that the income of the dissenting teacher is not very considerable at present, but that it is still increasing. »

Aujourd'hui la chapelle est louée 18 livres par an à l'Armée du Salut ; l'ancien presbytère est loué 13 livres et le cottage attenant 8 livres.

P. 14 — Socinus.

On Pedantry, I, 82.

P. 15 — science aussi vaine.

« How many grains of sense are there in their thousand folio or quarto volumes ? What would the world lose if they were committed to the flames to morrow ? » *On the Ignorance of the Learned*, VI, 76.

Eglise anglicane.

On the Clerical Character, III, 266.

Unitaires.

On the Tendency of Sects, I, 47. — *On Religious Hypocrisy*, I, 228. — *On Knowledge of the World*, XII, 306. — *Sects and Parties*, XII, 360. — *Advice to a School-Boy*, XII, 424.

P. 17 — droit politique.

Voir : *Project for a new theory of Civil and Criminal Legislation*, XII, 405, et la lettre du 6 octobre 1793 *(Memoirs)*.

Fawcett.

1758 (?)-1804. — Sur Fawcett voir : *Gentleman's Magazine*, février 1804. — *William Godwin*, par

Kegan Paul, I, 17. — *On Criticism*, VI, 214. — *Life of Thomas Holcroft*, II, 171, note.

P. 19 — Fielding.

« Tom Jones. I remember, was the first work that broke the spell. » *On Reading Old Books*, VII, 222. — Sur ses lectures de jeunesse voir aussi : *Novelty and Familiarity*, VII, 294. — L'édition de Cooke parut en 1792. Hazlitt avait quatorze ans.

P. 21 — Steele.

Il dit en parlant de Steele : « A writer who has so often put me in good humour with myself, and everything about me when few things else could, and when the tomes of casuistry and ecclesiastical history, with which the little duodecimo volumes of the Tatler were overwhelmed and surrounded in the only library to which I had access when a boy, had tried their tranquillizing effects upon me in vain. » *The Periodical Essayists*, VIII, 99. — Sur le Tatler, cf. I, 7.

Shrewsbury.

On Reading Old Books, VII, 220-229.

Burke.

Hazlitt place ces lectures en 1798. Dans ce cas il aurait acheté les livres tout à fait au début de l'année car il connaissait Burke assez intimement, semble-t-il, à la fin de janvier 1798, lors de la visite de Coleridge, cf. *My first Acquaintance with poets*, XII, 264.

P. 22 — Rousseau.

On Reading Old Books, VII, 220-229. — *Novelty and Familiarity*, VII, 304. — *On the Character of Rousseau*, I, 88.

P. 23 — travaux philosophiques.

«... My metaphysical studies into which I launched shortly after with great ardour so as to make a toil of a pleasure. I was presently entangled in the

briars and thorns of subtle distinctions of « fate, free-will, fore-knowledge absolute », though I cannot add that « In their wandering mazes I found no end » for I did arrive at some very satisfactory and potent conclusions. » *On Reading Old Books*, VII, 223. — Sur son essai, voir la fin de la lettre à Gifford, I; la fin de l'essai est reproduite dans *Self-Love and Benevolence*, XII, 116. — « I thought for several years on the hardest subjects on « fate, free-will, fore-knowledge absolute » without ever making use of words or images at all. » *On the Causes of popular Opinion*, XII, 319.

P. 24 — ligne bleue des collines.

« When I was a boy, I lived within sight of a range of lofty hills, whose blue tops, blending with the setting sun, had often tempted my longing eyes, and wandering feet. » *Why distant Objects please*, VI, 256.

P. 25 — sorte d'angoisse.

«... At a time when I myself was in vain trying, year after year, to write a single essay, nay, a single page or sentence, when I regarded the wonders of his [Burke's] pen with the longing eyes of one who was dumb and a changeling, and when to be able to convey the slightest conception of my meaning to others in words was the height of an almost hopeless ambition. » *On Reading Old Books*, VII, 229. — « Till I began to paint, or till I became acquainted with the author of the Ancient Mariner, I could neither write nor speak. » *On Popular Opinion*, XII, 319. — « Oh! Thou! [Coleridge] who didst lend me speech, when I was dumb, to whom I owe it that I have not crept on my belly all the days of my life like the serpent... » *On Effeminacy of Character*, VI, 251.

CHAPITRE II

P. 27 — Coleridge.

Pour tous les détails de l'entrevue avec Coleridge, se reporter à l'essai « *My first Acquaintance with Poets*, XII, 259, publié dans le *Libéral* d'avril 1823. La première partie de cet essai (Sermon de Coleridge à Shrewsbury) avait été publiée dans l'*Examiner* du 12 janvier 1817 sous le titre : *Mr. Coleridge's Lay-Sermon, to the Editor of the Examiner*, III, 152-153.

janvier 1798.

La date donnée par Hazlitt pour l'arrivée de Coleridge à Shrewsbury concorde avec ce que nous savons d'autre part sur cette période de la vie de Coleridge. Lamb, écrivant à Coleridge, le 28 janvier 1798, lui adresse la lettre chez M. Rowe, à Shrewsbury.

légende héroïque.

Sur les débuts de Coleridge, voir : *La Jeunesse de William Wordsworth*, par M. Legouis, p. 328. — Coleridge était déjà connu en Shropshire, comme le prouvent les anecdotes auxquelles Hazlitt fait allusion dans son essai, XII, 267.

P. 30 — High Street.

Sur la chapelle dissidente de Shrewsbury consulter *A History of Shrewsbury*, par H. Owen et J.-B. Blakeway (1825). — *The History and Antiquities of Shrewsbury*, par Charles Hulbert (1837). — *Memorials of Shrewsbury*, par H. Pidgeon (1851). La chapelle élevée à la fin du XVII[e] siècle, ayant été détruite par la populace pendant une émeute,

fut reconstruite en 1715. L'édifice actuel date de 1840, mais on y a conservé les lambris et la chaire de l'ancienne chapelle. — Le Rev. John Rowe avait prêché son premier sermon en octobre 1789. Il quitta Shrewsbury pour Bristol en mai 1798.

P. 33 — Burke.

Cf. *Character of Mr. Burke*, III, 250 et 325.

P. 34 — Godwin.

Cf. *William Godwin*, IV, 200; X, 385.

Holcroft.

Sur Holcroft : *Memoirs of the late Thomas Holcroft*, édités par Hazlitt, II, et le journal de Crabb Robinson, *passim*.

P. 38 — Llangollen.

Cf. *On Going a Journey*, VI, 185-186.

P. 40 — *Paul et Virginie.*

Lu à Bridgewater, d'après *On Going a Journey*, VI, 185, à Tewkesbury, d'après *My First Acquaintance with Poets*, XII, 269.

acteur.

London Magazine, Dramatic Criticisms, VIII, 408. — Dans ce passage, écrit en 1820, Hazlitt n'indique pas à quelle occasion il fit cette rencontre; mais comme il n'est nulle part question dans ce que nous savons de sa jeunesse d'un autre voyage sur les bords de la Severn, au mois de mai, on peut supposer qu'il rencontra cet acteur pendant l'une des journées qu'il passa à errer aux alentours de la rivière au cours de ce voyage mémorable de l'année 1798.

P. 41 — Nether-Stowey.

Sur le séjour de Coleridge et de Wordsworth en Somersetshire, voir : *La Jeunesse de William Wordsworth*, par M. Legouis, ch. III, p. 367 et aussi la conclusion.

P. 43 — Wordsworth.

Cf. Legouis, *op. cit.*, p. 419.

P. 44 — imaginé.

Voir le portrait de Wordsworth dans *The spirit of the Age*, IV, 270.

P. 47 — Chester.

« He afterwards followed Coleridge into Germany where the Kantean philosophers were puzzled how to bring him under any of their categories », XII, 272.

P. 49 — influence bienfaisante.

« I believe I may date my insight into the mysteries of poetry from the commencement of my acquaintance with the authors of the *Lyrical Ballads*... » *On Reading Old Books*, VIII, 226.

CHAPITRE III

P. 51 — ministre Unitaire.

« The son, for instance, is brought up to the Church, and nothing can exceed the pride and pleasure the father takes in him, while all goes well in this favourite direction. His notions change and he imbibes a taste for the fine arts. From this moment there is an end of anything like the same unreserved communication between them. » *On the Knowledge of Character*, VI, 312.

essai.

Cf. XII, 266, 267.

P. 52 — dessin.

Ses études artistiques doivent avoir commencé peu après son entrevue avec Coleridge. Il dit en

effet : « He [Coleridge] had no idea of pictures, of Claude or Raphael, and at this time [1798], I had as little as he. » XII, 274, note. Il dit ailleurs : « Till I began to paint, or till I became acquainted with the author of the Ancient Mariner I could neither write nor speak. » XII, 319. Dans les conversations de Northcote (Conv. XIV, fin), il s'exprime ainsi : « Till I was twenty I thought there was nothing in the world but books; when I began to paint I found there were two things both difficult to do and worth doing; and I concluded from that time there might be fifty. »

Enfin au second paragraphe de l'essai : *On the Pleasure of Painting* (2[e] partie, *Table Talk*), il dit : « My first initiation in the mysteries of art was at the Orleans Gallery; it was there I formed my taste such as it is; so that I am irreclaimably of the old school in painting. » Cette « Orleans Gallery » n'est pas, comme semble le croire M. Birrell dans son étude sur Hazlitt (*English Men of Letters*, London, 1902) une des galeries de peinture de Paris. C'est une collection privée qui fut mise en vente à Londres du 26 décembre 1798 à la fin d'août 1799. (Cf. Passavant, *Kunstreise durch England und Belgien*, Frankfurt am Main, 1833). Elle se composait de 295 tableaux, en grande partie de l'école italienne, et comprenait, entre autres, douze Raphaël, vingt-huit Titien, seize Véronèse, etc. Hazlitt s'était mis depuis peu à la peinture « it was but a short time before that I was not only totally ignorant of, but insensible to the beauties of art » (*ibid.*). On peut donc placer ses débuts dans la deuxième moitié de 1798.

P. 53 — son frère.

Dans l'essai *The Letter-Bell* il se représente travaillant dans l'atelier de son frère « in a little back painting room », copiant un Rembrandt ou un Van Goyen : « *The Letter-Bell* (which was my dinner-bell) summoned me to the fraternal board, where

youth and hope « Made good digestion wait on appetite and health on both. » XII, p. 238.

P. 54 — Van Brugh.

« I remember that one afternoon I was reading the Provoked Husband, with the highest relish, with a green woody landscape of Ruysdaël or Hobbima just before me, at which I looked off the book now and then, and wondered what there could be in that sort of work to satisfy or delight the mind, at the same time asking myself, as a speculative question, whether I should ever find an interest in it like what I took in reading Vanbrugh and Cibber. » VI, 15, *On the Pleasure of Painting.*

Burleigh House.

M. Birrell place cette visite à Burleigh-House en 1795. Peut-être Hazlitt avait-il été de ce côté à cette date-là. En tout cas, l'excursion dont il parle dans l'essai *The Pictures at Burleigh House*, IX, 62, se place évidemment pendant l'hiver de 1801-1802, c'est-à-dire 20 ans avant la date de cet essai qui est du commencement de 1822.

Hazlitt avait déjà visité Peterborough dans son enfance : « In the cathedral of Peterborough there is a monument to Mary, queen of Scots, at which I used to gaze when a boy, while the events of the period, all that had happened since, passed in review before me. » XII, 156.

P. 55 — Rembrandt.

Sur la collection de Burleigh cf. *Pictures at Burleigh House*, IX, 62 sqq. — S. Sharp, Handbook of Burghley (1851). — Waagen, Art treasures in Great Britain (1854). — Il y avait au temps de Hazlitt et il existe encore aujourd'hui à Burleigh, quatre tableaux attribués à Rembrandt : 1, Head and shoulders of an old woman; 2, The same of an old man; 3, William Tell; 4, Countess of Desmond. Des renseignements qu'on nous a fort obligeamment fournis du château, il est permis de conclure que la toile nº 4 est celle à laquelle Hazlitt fait allusion dans

son essai : *On the Pleasure of Painting*, VI. On sait que la célèbre « Mère de Rembrandt », du château de Windsor, était connue, au temps de Hazlitt, sous le nom de « Comtesse de Desmond » (cf. *Kunstreise durch England und Belgien*, von J.-D. Passavant, Frankfurt am Main, 1833). Aucun des Rembrandt de Burleigh n'étant mentionné dans le catalogue de Bode, il semble qu'il subsiste quelques doutes sur leur authenticité.

P. 56 — Vieille paysanne.

M. W.-C. Hazlitt pense que ce portrait est de 1803 : « This person, the writer met with in the vicinity of Manchester in 1803, I believe; the picture is still in my possession, but it has suffered much from megilp. » *On the Pleasure of Painting*, VI, 8. — D'après les différents renseignements qu'on peut tirer des œuvres de Hazlitt, il faut placer cet épisode du portrait non pas en 1803, c'est-à-dire après le voyage de Hazlitt en France, mais avant ce voyage, en 1802. Il dit en effet, en parlant de ce portrait, qu'il venait de voir le Rembrandt du château de Burleigh (VI, 9) et qu'il voulait dans son tableau imiter la manière de Rembrandt. D'autre part, nous lisons dans son essai *English Students at Rome* : « When I was young, I made one or two studies of strong contrast, of light and shade in the manner of Rembrandt with great care, and (as it was thought) with some success. But after I had once copied some of Titian's portraits in the Louvre, my ambition took a higher flight. Nothing would serve my turn, but heads like Titian, Titian expressions, Titian complexions, Titian dresses... » *English Students at Rome*, IX, 372. Ce portrait à la Rembrandt est donc une étude antérieure à la visite au Louvre. Nous savons d'ailleurs que Hazlitt fit un séjour à Manchester avant de partir pour Paris. Ce fut là que M. Railton lui commanda plusieurs copies. Cf. *Memoirs of William Hazlitt*, vol. I.

P. 58 — Catalogue.

« I never shall forget conning over the catalogue which a friend lent me just before I set out. » VI, 15.

nord de la France.

On Going a Journey (fin), VI, 188-189.

Coq-Héron.

Lettre du 20 octobre 1802, *Memoirs*, vol. I.

P. 59 — chefs-d'œuvre.

On the Pleasure of Painting, VI, 15.

Véronèse.

On the Picturesque and Ideal : « When I saw it, it nearly covered one side of a large room in the Louvre... », VI, 319.

P. 60 — deux jeunes Français.

Notes of a Journey through France and Italy, IX, 113 et *On Means and ends*, XII, 188-189.

P. 62 — Vinci, etc.

Voir les appréciations de Hazlitt dans son article sur les Beaux-Arts.

Coleridge.

Lettre de Southey, datée du 14 décembre 1803 (Correspondance de Southey, éditée par son fils, vol. II, p. 238).

P. 63 — portraitiste.

On sitting for one's Picture, VII, 107. — *On coffee-House Politicians*, VI, 204, note.

P. 64 — irréguliers.

On the Want of Money, XII.

portrait de son père.

Ce portrait fut peint pendant l'hiver de 1804-1805 : « It was much such a day as it was two years ago wen I was painting your picture... » dit-il dans

une lettre à son père écrite au début de 1807. Cf. *Four Generations of a Literary Family*, I, 97.

P. 66 — raisons de ses échecs.

« Alas! how many such have, as the poet says,
Begun in gladness
Whereof has come in the end despondency and [madness,
Not for want of will to proceed (oh! no) but for lack of power. »

On Application to Study, VII, 57. — Voir aussi : *English Students at Rome*, IX, 372. Haydon parle de ses copies comme étant « not artistic, as if done by a literary man ». On trouvera également quelques détails sur sa carrière artistique dans un article attribué à Procter : *My Recollections of the late W. Hazlitt*, New Monthly Magazine, novembre 1830.

CHAPITRE IV

P. 68 — Lamb.

My first Acquaintance with Poets, XII, 275. — On ne sait pas exactement la date de cette première entrevue de Lamb et Hazlitt. Elle doit être postérieure au voyage de Hazlitt en France. Leur intimité ne commença véritablement qu'au moment où Hazlitt peignit le portrait de Lamb. (Lettre de Mary Lamb, du 13 octobre 1804, édition Lucas.) — Sur leurs relations, cf. Lettre de Lamb à Wordsworth, 26 juin 1805 ; Lettre de Lamb à Hazlitt, 15 mars 1806.

P. 74 — vieilles connaissances.

Of Persons one would wish to have seen, XII, 26. — *On self-Love and Benevolence*, XII, 95. — *On the Conversation of Authors*, VII, 35.

P. 75 — sa sœur.

« Hazlitt was ornamental as a Wednesdayman, but he was a more useful one on common days, when he dropt in after a quarrel or a fit of the glooms. » Lettre de Mary Lamb à Mrs Hazlitt, 10 décembre 1808.

P. 78 — son portrait.

Lettre de Mary Lamb, 13 octobre 1804. Ce portrait, reproduit par M. Waller dans son édition de Hazlitt, est destiné à la National Portrait Gallery.

P. 80. — frais d'impression.

Lettre de Lamb à Wordsworth, 26 juin 1805.

P. 81 — librairie.

Sur les travaux de Hazlitt à cette époque, voir : *Liste chronologique des Œuvres de William Hazlitt* (thèse complémentaire).

P. 83 — Wallace.

On the Originality of Mr. Malthus's Principal Argument, IV, 7-18.

horreurs répugnantes.

On the General Tendency of Population to excess, IV, 44, note.

P. 84 — travailleurs.

Extracts from Malthus's Essay on Population, IV, 158-159.

P. 85 — repopulation.

On the principle of Population as affecting the schemes of Utopian Improvement, IV, 22.

P. 87 — célibat volontaire.

Extracts from Malthus's Essay on Population, IV, 182.

P. 88 — Stoddart.

« Allen, I am sorry to say, is a confirmed atheist. Stoddart a cold-hearted, well-bred, conceited dis-

ciple of Godwin, does him no good... ». Lettre de Lamb à Coleridge, 10 juin 1796. — Sur Stoddart, voir *Four Generations of a Literary Family*, I, 180.

Sarah.

Memoirs of William Hazlitt, vol. I.

M. William.

Lettre du 21 septembre 1803. M. W. Carew Hazlitt pense que ce William est William Hazlitt. La façon dont Mary Lamb s'exprime en parlant de ce William démontre surabondamment qu'il n'a rien de commun avec Hazlitt; voir notamment la lettre du 2 juin 1806.

P. 89 — Dowling.

Lettre du 22 octobre 1806.

P. 90 — mariage.

On n'a conservé qu'une seule lettre de Hazlitt à sa fiancée. Elle a été publiée par M. W. Carew Hazlitt dans son petit livre sur Lamb et Hazlitt. M. W. Carew Hazlitt place cette lettre au début de 1807. Or, Hazlitt y fait allusion à une plaisanterie assez compliquée dont on trouvera le détail dans le même livre et que Lamb avait imaginée à la fin de 1807. La lettre de Hazlitt à Sarah Stoddart doit donc être datée du mois de janvier 1808. Il y dit à sa fiancée : « Talking of departed loves I met my old flame the other day in the street. I did dream of her one night since but only one ; every other night I have had the same dream I have had for these two months past. » On peut en conclure que la passion de Hazlitt pour Sarah était toute récente. C'est une supposition que pourraît confirmer un passage du livre sur Malthus, dans lequel Hazlitt s'exprime ainsi : « I never fell, in love but once; and then it was with a girl who always wore her handkerchief pinned tight round her neck, with a fair face, gentle eyes, a soft smile, and cool auburn looks. I mention this because it

may in some measure account for my temperate notions of this passion, compared with Mr. Malthus's. It was not a raging heart, a fever in the veins : but it was like a vision, a dream, like thoughts of childhood, an everlasting hope, a distant joy, a heaven, a world that might be. The dream is still left, and sometimes comes confusedly over me in solitude and silence, and mingles with the softness of the sky, and veils my eyes from mortal grossness ». IV, 103. La jeune fille dont il s'agit dans ce passage comme dans le précédent (my old flame) est vraisemblablement Sarah Shepherd, fille du docteur Shepherd de Gateacre (cf. Journal de Mrs Hazlitt dans le *Liber Amoris*, édition Le Gallienne).

La dernière partie du livre sur Malthus, dont ces lignes sont extraites, ayant été écrite dans le courant de l'année 1807, il semble que les fiançailles de Hazlitt doivent se placer vers la fin de cette même année. Hazlitt fiancé n'aurait guère pu, en effet, déclarer ainsi publiquement, dans un livre que sa fiancée pouvait lire, que jamais il n'avait été amoureux qu'une seule fois, et d'une autre qu'elle.

faux libéral.

« A young student who came up to town a few years since with some hypercritical refinements on the modern philosophy to introduce him to the Gamaliels of the age, but who would allow no one else to have a right view of the common doctrines of the school, or to be able to assign a reason for the faith that was in him, was sent to Coventry by the true adepts, who were many of them, as wise, and as fastidious as himself... » *On Consistency of Opinion*, XII, 515. — On trouvera sur Stoddart des passages fort peu complimenteurs dans *Political Essays*, notamment dans les *Illustrations of the Times Newspaper*, décembre 1816.

P. 91 — taciturne.

Cf. *Lamb and Hazlitt*, par M. W. Carew Hazlitt.

P. 93 — mobilier.

Lettre de Miss Lamb à Sarah Stoddart, fin 1807.

cérémonie nuptiale.

Lettre de Lamb à Southey, 9 août 1815.

CHAPITRE V

P. 94 — Winterslow.

Cf. Introduction.

P. 95 — Horne Tooke.

Spirit of the Age, IV, 231; XI, 119. — « It was delightful to see him sometimes turn from these waspish or ludicrous altercations with overweening antagonists to some old friend and veteran politician seated at his elbow... », IV, 223. — « The narrow scale and fine-drawn distinctions of his political creed made his conversation on such subjects infinitely amusing particularly when contrasted with that of persons who dealt in the sounding common places and sweeping clauses of abstract politics », IV, 237.

P. 99 — figures de cette époque.

« Mrs H. was naming something about a life of Fawcett to be by you undertaken... ». Lettre de Lamb à Hazlitt, 15 janvier 1806. — Sur Holcroft : Lettre de Lamb à Mrs Hazlitt, novembre 1810.

P 100 — Mackintosh.

Spirit of the Age, IV, 279. — Hazlitt assistait à ces conférences de 1799 avec son ami Fawcett, IV, 280. Sur ces conférences, voir aussi le Journal de Crabb Robinson, juin 1799 (vol. I, p. 33). Crabb Robinson trouve Mackintosh très modéré.

P. 101 — Southey.

« I am an enemy to further concessions to the Catholics. I am a friend to the Church Establishment. I wish for reform because I cannot but see that all things are tending towards revolution, and nothing but reform can by any possibility prevent it ». Lettre du 9 novembre 1808 à Grosvenor Bedford, au sujet de la *Quarterly Review* alors en projet.

Coleridge.

Spirit of the Age, IV, 200; X, 385. — Voir aussi les notes sur Coleridge, au chapitre VII.

P. 104 — Cobbett.

Spirit of the Age, IV, 334; V, 50. — Hazlitt publia un article dans le *Register*, le 24 novembre 1810, à propos de l'article de la *Revue d'Edimbourg* récemment publié sur Malthus.

P. 105 — Echelle de Jacob.

Lettre de Hazlitt à sa femme (Lamb et Hazlitt, par W.-C. Hazlitt) : « When to the retired and contemplative student the prospects of human happiness and glory, were seen ascending like the steps of Jacob's ladder, in bright and never ending succession. » *On Mr. Wordsworth's Excursion*, I, 120. — « Dart, like the sun-flower, one broad, golden flash of light; and, ere thou ascendest thy native sky, show us the steps by which thou didst scale the Heaven of philosophy, with Truth and Fancy for thy equal guides, that we may catch thy mantle, rainbow-dipped and still read thy words, dear to Memory, dearer to Fame. » *On Effeminacy of Character*, VI, 251.

P. 106 — plan de l'expédition.

Lettre de Mary Lamb à Mrs Hazlitt, juin 1809.

P. 107 — Winterslow.

Sur le séjour des Lamb à Winterslow : Lettre de Lamb à Coleridge, 7 novembre 1809. — Lettre de Miss Lamb à Mrs Hazlitt, 7 novembre 1809. —

On the Conversation of Authors, VII, 35-36. — *Spirit of the Age*, Elia. — *Character of the Country People*, XI, 309. — *A Farewell to Essay-Writing*, XII, 327.

P. 108 — Oxford.

Essays of Elia : Oxford in the Vacation. — *On Going a Journey (loc. cit.).*

P. 109 — Hazlitt.

« Any one who has passed through the regular gradations of a classical education and is not made a fool by it may consider himself as having had a very narrow escape. » *On the Ignorance of the Learned*, VI, 71. — « You will hear more good things on the outside of a stage coach from London to Oxford than if you were to pass a twelve month with the Undergraduates or Heads of Colleges of that famous University », VI, 75. — «... let him not catch the din of scholars and teachers, or dine or sup with them, or speak a word to any of the privileged inhabitants; for if he does, the spell will be broken, the poetry and religion gone and the palace of enchantment will melt from his embrace into thin air. » *Pictures at Oxford and Blenheim*, IX, 69. — « A prodigious number of animals wild and tame are enclosed in separate divisions, feeding on the grass and shrubs and leading a life of learned leisure. At least they have as good a title to this ironical complement as most members of colleges and seminaries of learning, for they grow fat and sleek on it. » (*Notes of a Journey through France and Italy*, IX, 166.)

P. 110 — *Revue d'Edimbourg.*

Le premier numéro parut le 10 octobre 1802. Voir *Life of Lord Jeffrey*, par Lord Cockburn, vol. I, p. 130.

Quarterly Review.

Voir Southey, *Life and Correspondence*, edited by his son, 1850, vol. III, pages 180-181.

P. 111 — fournisseurs.

Cf. *Lamb et Hazlitt.*

un article.

Auquel Hazlitt répond le 24 novembre 1810, dans le *Register* de Cobbett.

CHAPITRE VI

P. 113 — York Street.

Memoirs of William Hazlitt, ch. XII.

Saint-James.

Comic Writers, VIII, 70. — *Actors and Acting*, I, 153.

P. 114 — la maison.

Sur la maison, *Life of Haydon*, vol. I, p. 242. — *Spirit of the Age* (Jeremy Bentham), IV, 189. — Patmore : *My Friends and Acquaintance.*

P. 117 — Conférences.

Cf. *Memoirs*, pour le programme des conférences. Le Journal de Crabb Robinson, de janvier à avril 1812, renferme quelques notes sur les conférences de Hazlitt, particulièrement sur la dernière.

P. 118 — reporter.

Lettre de Lamb à John Dyer Collier [1812], Ed. Lucas. — Journal de Crabb Robinson, 24 décembre 1812.

Perry.

Patronage and Puffing, VI, 293, et *View of the English Stage*, VIII, 193.

P. 119 — Wem.

London Magazine, mars 1820, VIII, 403.

P. 120 — Gay.

Patronage and Puffing, VI, 292.

Kean.

Patronage and Puffing, VI, 293. — J. Fitzgerald Molloy, *Life and Adventures of Edmund Kean*, 2 vol., 1888. Le livre est un peu anecdotique, mais contient quelques détails curieux sur Kean et les acteurs contemporains.

P. 121 — Shylock.

Mr. Kean's Shylock, VIII, 179. — *The Merchant of Venice*, I, 320. — *Actors and the Public*, XI, 351. — Sur Kean dans ses autres rôles : *View of the English Stage (passim)*.

P. 124 — foule.

Cf. *New English Opera House*, VIII, 314.

Mudford.

Patronage and Puffing, VI, 293 et 196.

P. 125 — Excursion.

Memoirs, vol. I, page 208.

P. 127 — « Southampton ».

Sur la taverne : *Coffee-House Politicians*, VI, 189. — Patmore, *My Friends and Acquaintance*, vol. II.

P. 129 — acteurs.

Sur les sentiments de Hazlitt pour les acteurs : *Actors and Acting*, I, 153. — *London Magazine*, mars 1820, VIII, 403. — *Actors and the Public*, XI, 351. — *Patronage and Puffing*, VI, 289. — Il dit dans le *Plain Speaker :* « I met Dignum the singer in the street the other day : he was humming a tune, and his eye, though quenched, was smiling. I could scarcely forbear going up to speak to him. » *The New School of Reform*, VII, 193. — Sur l'acteur Betty : *On Patronage and Puffing*, VI, 294, note.

P. 130 — Bannister.

Actors and Acting, I, 153. — *Mr. Bannister's Farewell, View of the English Stage*, VIII, 229.

CHAPITRE VII

P. 132 — *Morning Chronicle.*

Voir la liste de ses articles au *Morning Chronicle*, à l'*Examiner*, au *Champion* (thèse complémentaire).

difficultés du début.

Conversations de Northcote, VI, 434.

P. 133 — Table Ronde.

Sur l'origine de cette série, voir la préface de *Round Table*.

Napoléon.

Journal de Crabb Robinson, I, 250.

P. 134 — hyènes.

Political Essays, préface.

P. 135 — Restauration.

« The army are the muscular part of the State. They [French] will not relish the Bourbons long if they remain at peace, and if they go to war, they will want a monarch who is also a general. » *Champion*, 23 octobre 1814, III, 105.

P. 136 — l'ivresse.

Life of Haydon, vol. I, p. 303. — Talfourd (Introduction aux *Literary Remains of Hazlitt*). — L'intempérance de Hazlitt fut fort exagérée dans la suite par ses ennemis politiques, notamment par le *Blackwood's Magazine*, et aussi par quelques amis

douteux, comme le peintre Haydon. On lit dans les mémoires de ce dernier : « As for Hazlitt, it is not to be believed how the destruction of Napoleon affected him; he seemed prostrated in mind and body; he walked about unwashed, hardly sober by day, and always intoxicated by night, literally without exaggeration, for weeks; until at length, wakening as it were from his stupor, he at once left off all stimulating liquors and never touched them after », vol. I, p. 303. — Ces soi-disant habitudes d'ébriété s'accordent mal avec ce que nous savons de l'activité littéraire de Hazlitt à cette époque. C'est précisément durant ces années là qu'il composa entre autres les essais de la *Table Ronde*, les articles de *Political Essays*, les feuilletons dramatiques réunis plus tard sous le titre : *View of the English Stage*. Ce ne sont pas là les œuvres d'un ivrogne. Haydon avait ses raisons pour colporter ces bruits malveillants. Le talent de Hazlitt comme critique d'art le gênait un peu.

misanthropie.

C'est son propre portrait que Hazlitt esquisse dans *Depth and Superficiality*, VII, 346. — Voir aussi l'essai *On good Nature*, I, 100, qui est du 9 juin 1816. — Crabb Robinson finit par se brouiller avec lui en décembre 1816 (Diary, déc. 24, 1816).

P. 137 — Coleridge.

A Lay-Sermon by S.T. Coleridge, III, 140. — *Coleridge's Lay-Sermon*, III, 152. — *Coleridge's Biographia Literaria* (Ed. Bohn), ch. XXIV, p. 298. — *Coleridge's Literary Life*, X, 420 (notes). — Jugements de Hazlitt sur Coleridge : *London Magazine*, décembre 1820, VIII, 480. — *On Effeminacy of Character*, VI, 248. — *On Consistency of Opinion* (*London Magazine*, novembre 1821). — *Spirit of the Age*, IV, 212.

P. 140 — Shrewsbury.

Pol. Essays, III, 152.

Excursion.

Round Table, I, 111, 120.

P. 141 — Wordsworth.

Pol. Essays, III, 157, 161.

P. 142 — Surrey.

« I went to the Surrey Institution where I heard Hazlitt lecture on Shakspeare and Milton, He delighted me much by the talent he displayed but his bitterness of spirit, broke out in a passage in which he reproached modern poets for their vanity and incapacity of admiring and loving anything but themselves. He was applauded at this part of his lecture, but I know not whether he was generally understood. » — Crabb Robinson's Diary, janvier 27, 1818. — Sur l'auditoire de ces conférences, voir Talfourd (*op. cit.*). Keats y rencontre John Hunt, Bewick, Landseer (cf. *Letters of Keats*, éd. Buxton Forman).

P. 148 — professeurs de vertu.

Sur la morale de Hazlitt, consulter entre autres : *On the Tendency of Sects*, I, 147. — *On John Buncle*, I, 51. — *On the Causes of Methodism*, I, 157. — *George Barnwell*, VIII, 268.

P. 150 — *dottrel.*

Dottrel-Catching, III, 51. — Les principales attaques contre Southey : *The Lay of the Laureate*, III, 109. — *Political Essays*, III, 192, 200, 210, 218, 224.

P. 152 — Saint Gilles.

Political Essays : Examiner, 11 mai 1817.

P. 153 — Gifford.

A letter to William Gifford, I, 363. — *Spirit of the Age*, IV, 298.

Table Ronde.

Quarterly Review, avril 1817, article sur *Round Table.*

Shakspeare.

Quarterly Review, janvier 1818, article sur *Characters of Shakspeare.*

P. 154 — poètes anglais.

Quarterly Review, juillet 1818. *Lectures on the English Poets.*

P. 155 — Wordsworth.

Cf. Crabb Robinson's, Diary, 15 juin 1815. Dans un passage supprimé par Robinson, mais transcrit d'après le manuscrit original par le professeur Knight et publié par lui dans sa vie de Wordsworth (vol. II, p. 278), Robinson ajoute que Wordsworth lui a ce jour-là raconté la cause de sa froideur pour Hazlitt. Poursuivi par la populace de Keswick, Hazlitt était accouru chez Wordsworth à minuit; ce dernier lui avait donné de quoi s'habiller et de l'argent (3 à 5 livres); mais depuis il avait tenu à ne jamais le rencontrer, et à ne jamais être invité chez Lamb en même temps que Hazlitt. Lamb y avait consenti, tout en trouvant que Wordsworth était bien sévère. Voir *Liber Amoris* (édition de 1894, Appendice).

Blackwood.

L'article du mois d'août 1818, intitulé *Hazlitt cross-questioned*, est particulièrement violent et outrageant. On y rappelle entre autres la mésaventure du pays des lacs, et on reproche à Hazlitt d'attaquer Wordsworth, qui l'avait sauvé des mains « of an indignant peasantry, whose ideas of purity he, a cockney visitor, had dared to outrage. » — C'est à la suite de cet article que Hazlitt poursuivit *Blackwood :* « I suppose you will have heard that Hazlitt has on foot a prosecution against *Blackwood.* I dined with him a few days since at Hessey's. There was not a word said about it, though I understand he is excessively vexed. » (Lettres de Keats, 21 septembre 1818.) — Les articles du *Blackwood's Magazine* n'en devinrent que plus violents et plus grossiers.

P. 157 — bourgeonné.

« Pimpled Hazlitt », surnom habituel de Hazlitt dans les articles de *Blackwood*.

P. 158 — pamphlet.

A letter to William Gifford, I, 363.

CHAPITRE VIII

P 160 — soucis domestiques.

On peut les faire remonter assez loin. L'essai : *On the Predominant Principles and Excitements in the Human Mind* (*Examiner*, 26 février 1815, XI, 258) contient évidemment des allusions à ses expériences domestiques : « Even in the common transactions and daily intercourse of life we are governed by whim, caprice, prejudice or accident. The falling of a tea-cup puts us out of temper for the day; and a quarrel commenced about the pattern of a gown may end only with our lives... » — « How few out of the infinite number of those that marry and are given in marriage wed with those they would prefer to all the world! nay, how far the greater proportion are joined together by mere motives of convenience, accident, recommendation of friends, or indeed not infrequently, by the very fear of the event, by repugnance and a sort of fatal fascination. » *On Living to one's self*. *Table-talk*, VI.

Sa femme.

Sur Mme Hazlitt, cf. *Four Generations*, I, 178. — Voir aussi, outre la correspondance de Mrs Hazlitt avec Mary Lamb, son journal publié à la suite du *Liber Amoris* dans l'édition Le Gallienne.

P. 161 — Stoddart.

Political Essays, Illustrations of the Times Newspaper, 15 et 22 décembre 1816 et 12 janvier 1817.

P. 162 — William.

« In the midst of Hazlitt's weakness his parental affection was beautiful. He had one boy; he loved him, doated on him. » Haydon, vol. I, p. 227. — Voir aussi *Advice to a school-boy,* XII, et le *Liber Amoris, passim.*

Canavagh.

Indian Jugglers, VI, 86. Cet éloge de Canavagh parut dans l'*Examiner* du 7 février 1819. — « Again my old friend and pleasant « Companion » remarks it as an anomaly in my character that I crawl about the Fives Court like a cripple till I get the racket in my hand; then I start up as if I was possessed with a devil... ». (*Farewell to Essay-Writing,* XII, 325.)

P. 163 — en garni.

Avant son mariage il avait déjà demeuré à Southampton-Buildings, au n° 34 (cf. *Lamb et Hazlitt*). Il vint se loger chez Walker vers septembre 1819. C'est à cette adresse que John Hunt lui écrivit le 22 septembre de cette année là. (Cf. *Memoirs.*)

Southampton.

« H. observed that M. H [azlitt] always drank water and they did'nt like it at the Southampton Arms. » (*Lamb et Hazlitt,* par W.-C. Hazlitt.) — Haydon (*loc. cit.*), Patmore et Talfourd confirment ce témoignage. — Sur la taverne, cf. *supra* notes du chapitre VI.

P. 164 — maisons amies.

Patmore : *My Friends and Acquaintance,* vol. II.

P. 166 — écrivains comiques.

« I have to write, betwen this and the end of October an octavo volume or a set of lectures on

the comic drama of this country, for the Surrey Institution, which I am anxious not to slur over, and it will be as much as I can do to get it ready in time... ». Lettre à M. Macvey Napier, datée de Winterslow, 26 août 1818, XII, 498.

ami de Lamb.

Procter, *Autobiographical fragment*, p. 173.

l'auberge.

Cf. Introduction du recueil intitulé *Winterslow*, édité par le fils de Hazlitt.

Nous avons recueilli à l'auberge même les détails que nous donnons sur Winterslow Hut.

P. 168 — Ces retours aux champs.

The Early Dramatists, fin du chap. V, 246-47.

Lily.

Lily the Euphuist : « There is something in this story which has taken a strange hold of my fancy, perhaps out of my weakness and my melancholy », V, 199.

P. 170 — Tudorleigh.

On the Past and Future, VI, 24.

Decker.

On Marston, Chapman, Decker, V, 235. — *Whether Genius is conscious of its Powers*, VII, 121.

P. 172 — La mauvaise saison.

Cf. Fin des conférences sur le siècle d'Elisabeth.

P. 173 — *London Magazine.*

Une lettre de John Scott, directeur du *London Magazine* aux propriétaires de la revue est relative à l'entrée de Hazlitt à la rédaction. (Lettre du 20 janvier, citée par M. W. Carew Hazlitt dans *Four Generations*, vol. I, 135.) — Les conférences de Hazlitt sur les auteurs dramatiques du temps d'Elisabeth commencèrent au début de novembre 1819 et se terminèrent à la fin de décembre. Cf. *Examiner* du 8 novembre et numéros suivants.

Miss O'Neill.

London Magazine Dramatic Criticisms, article de février, VIII. — J. Fitzgerald Molloy, *Life and Adventures of Edmund Kean*, 2 vol., 1888. — « I went last night (May 19, 1815) to see Miss O'Neill in Isabella. Really there was no bearing it; I sat with the tears trickling over my cheeks like a woman. » *Haydon's Correspondence*, II, 292.

P. 175 — Winterslow.

« In that part of the country where we now write, there are wild woods and banks covered with primroses and hyacinths for miles together... » *Life of Sir Joshua Reynolds*, X, 187. — « I can easily, by stooping over the long sprent grass and clay cold clod, recall the tufts of primroses, or purple hyacinths that formerly grew on the same spot and cover the bushes with leaves and singing birds as they were eighteen summers ago. » (*A Farewell to Essay-Writing*, XII). Cet essai est daté de Winterslow, 20 février 1828. Les souvenirs dont il s'agit nous reportent donc exactement au printemps de l'année 1820.

travailleurs.

On the Conversation of Authors, VII, 27.

Une lettre.

Memoirs, I, 259. Le vieil Hazlitt mourut le 16 juillet 1820.

P. 176 — Unitaire.

Political Essays : On Court Influence, On the Clerical Character.

Wem.

On the Pleasure of Painting, V, 12-13. — Cet essai fut publié dans le *London Magazine* de décembre.

préoccupations funèbres.

Réflexions de Hazlitt sur la mort, dans l'essai : *On Antiquity*, VII, 260, publié dans le *London*

Magazine de mai 1821, mais rédigé en août ou septembre 1820 (voir thèse complémentaire).

P. 177 — Decker.

Lectures on the Literature of the Age of Elizabeth, V, 185.

P. 178 — Haydon.

Memoirs of William Hazlitt. Le tableau est en Amérique maintenant.

P. 179 — Coleridge.

London Magazine, the Drama, numéro de décembre 1820, VIII, 480. Pour les essais composés à Winterslow, voir thèse complémentaire.

Soir de janvier.

On Living to one's self, VI, 90. Ecrit les 18 et 19 janvier 1821 à Winterslow Hut.

P. 181 — Bolingbroke.

On Living to one's self, VI, 100.

CHAPITRE IX

P. 183 — Leigh Hunt.

Sur Leigh Hunt : *The Correspondence of Leigh Hunt* edited by his eldest son (1862), 2 vol. — *Leigh Hunt's Autobiography*, éd. Ingpen, 1903, 2 vol.

P. 186 — John Hunt.

«... tall, robust, handsome, open, somewhat hard and severe... a bland benevolence, singularly blended with a marble coldness of demeanour... » Patmore, *My Friends and Acquaintance*, vol. III, p. 98.

Essais Politiques.

Political Essays, III, 25.

Winterslow.

Lettre de John Hunt à Hazlitt, 15 septembre 1819 *(Memoirs of William Hazlitt)*.

Leigh Hunt.

Jugements de Hazlitt sur Leigh Hunt. — *On Manner* (*Examiner*, 27 août 1815, et *Round Table*, I, 43). — *Leigh Hunt's Rimini* (Ed. Review, juin 1816, X, 407). — *On the Conversation of Authors* (*London Magazine*, septembre 1820, et *Plain speaker*, VII, 38). — *Mr. Leigh Hunt* (*Spirit of the Age*, IV, 353).

P. 189 — Leigh Hunt.

Jugements de Leigh Hunt sur Hazlitt : *Lamb et Hazlitt*, par M. W. Carew Hazlitt (Lettre de Leigh Hunt à Hazlitt, du 10 mai 1821; Lettre de Leigh Hunt à Shelley, 18 août 1821). — *Lord Byron and some of his contemporaries, with Recollections of the Author's Life and of his visit to Italy by Leigh Hunt* (1828). — *Leigh Hunt's Autobiography*, éd. Ingpen (1903), 2 vol.

Gifford.

Quarterly Review, avril 1817.

P. 190 — Gifford.

A Letter to William Gifford, esq. I, 365.

P. 191 — Conférences.

Examiner du 15 novembre 1819. Cf. *Lamb et Hazlitt*, par W. Carew Hazlitt.

P. 192 — Shelley.

The Life of Percy Bysshe Shelley, par Ed. Dowden (1886).

P. 194 — Hazlitt.

Hazlitt fit la connaissance de Shelley chez Leigh Hunt au commencement de 1817 (Dowden, vol. II,

p. 100), mais il semble l'avoir revu plusieurs fois chez Godwin : cf. *Lamb et Hazlitt* (*loc. cit.*).

P. 197 — Hazlitt.

Jugements de Hazlitt sur Shelley : *On Paradox and Commonplace* (*Table Talk*, VI, 148). — *On People of Sense* (*London Magazine*, avril 1821, et *Plain Speaker*, VII, 246). — *Shelley's Posthumous Poems* (Ed. Review, juillet 1824, X, 256).

P. 202 — John Scott.

Correspondence of B. R. Haydon, II, 69 (Lettre à Miss Mitford, 12 mars 1821). — *Sidelights on Charles Lamb*, par Bertram Dobell (1903). — Dans une lettre publiée par M. W. Carew Hazlitt (*Four Generations of a Literary Family*, I, 140) et qui doit avoir été écrite en janvier 1821 (voir thèse complémentaire), Hazlitt disait à John Scott : « Don't hold out your hand to the Blackwoods yet, after having knocked those blackguards down. »

P. 203 — Keats.

Sur les relations de Keats et de Hazlitt, voir les Lettres de Keats : édition Buxton Forman, *passim*. — Dans une lettre du 13 janvier 1818, Keats déclare qu'il y a à son avis trois choses absolument supérieures : l'Excursion de Wordsworth, les tableaux de Haydon et « Hazlitt's depth of taste. » — Dans une lettre des 12 et 13 mars 1819, il cite une grande partie de la lettre à Gifford nouvellement parue et il ajoute en parlant de Hazlitt : « He hath a demon, as himself says of Lord Byron. » — Jugements de Hazlitt sur Keats : *On Effeminacy of Character*, VI, 254. — *Mr. Gifford* (*Spirit of the Age*, IV, 302) et aussi *The Periodical Press*, X, 228.

P. 205 — lettrés.

Sur les amitiés littéraires : *On the Literary Character*, I, 131.

P. 207 — diligences.

Political Essays, Introduction.

radicaux.

On People of Sense (*London Magazine*, avril 1821, et *Plain Speaker*, VII, 242).

Godwin.

On the Disadvantages of Intellectual Superiority, VII.

P. 208 — Bentham.

Jeremy Bentham (*Spirit of the Age*, IV, 190, et pour la saisie : *Lamb et Hazlitt*, par W. Carew Hazlitt, qui possède encore quelques lettres inédites relatives aux difficultés pécuniaires de Hazlitt vers cette époque.

CHAPITRE X

P. 212 — *Liber Amoris*.

Ce chapitre pourra servir d'introduction à une lecture du *Liber Amoris* dans l'édition Le Gallienne. Cette édition renferme, outre le texte du *Liber Amoris*, quelques passages non imprimés par Hazlitt et reproduits d'après le manuscrit original, les lettres authentiques de Hazlitt à Patmore, et le texte intégral du Journal de Mrs Hazlitt.

On sait que le *Liber Amoris* se compose de trois parties :

1° Conversations entre Hazlitt et Sarah Walker, rédigées de la fin de janvier à la fin de mars 1822, à Stamford, Renton Inn et Edimbourg.

2° Lettres échangées entre Hazlitt et Patmore, de mars à juillet 1822.

3° Longue lettre de Hazlitt à Sheridan Knowles, contenant le récit d'une excursion qu'ils firent tous deux aux Highlands en mai 1822, celui d'un court

séjour de Hazlitt à Londres, fin mai; enfin la conclusion de son aventure avec Sarah, fin juillet.

Les lettres à Patmore dans le *Liber Amoris* ne sont pas la reproduction littérale de celles qui furent réellement échangées entre Hazlitt et son ami. Hazlitt a fait subir aux lettres primitives différentes modifications atténuant la crudité de certaines expressions, ajoutant quelques développements, bouleversant assez bizarrement l'ordre chronologique. Ces changements n'altèrent pas sérieusement la physionomie de la correspondance authentique; tout au plus pourrait-on dire qu'ils l'idéalisent un peu. Remarquons au surplus qu'ils ne portent pas sur les détails matériels de l'aventure.

Quant à la 1re et à la 3e partie du *Liber Amoris*, on ne possède pas de document parallèle qui permette comme pour la 2e partie d'en vérifier constamment l'exactitude. Il est cependant possible, en se servant des documents publiés par M. Le Gallienne et de quelques renseignements fournis par Patmore dans son livre : *My Friends and Acquaintance*, de contrôler un assez grand nombre de détails contenus et dans les *Conversations* et dans la lettre à Sheridan Knowles. On verra dans les notes qui suivent que les documents authentiques confirment chaque fois l'exactitude des faits relatés dans ces deux récits. Nous avons même pu dresser, à propos du voyage de Hazlitt à Londres, fin mai 1822, une table de concordance, jour par jour, entre le *Liber Amoris*, les lettres à Patmore et les fragments de journal publiés par ce dernier dans son livre : *My Friends and Acquaintance*. D'un mot, un examen attentif de ces deux parties du *Liber Amoris* permet de les considérer, ainsi que le faisaient les amis de Hazlitt, comme un récit fidèle de son aventure avec Sarah.

Nous ferons observer enfin que Sarah ne nous est guère connue que par Hazlitt, dont le témoignage peut, en la circonstance, être considéré comme le moins impartial et le moins désintéressé qu'on

puisse concevoir. Les détails que Patmore, Procter, Mrs Hazlitt nous donnent d'autre part sur la jeune fille sont trop vagues pour qu'on en puisse tirer des conclusions certaines. Aussi ne sera-t-elle jamais présentée directement dans tout ce chapitre. On ne l'apercevra qu'à travers les impressions et les souvenirs de Hazlitt.

Walker.

Memoirs of Hazlitt, passim. Cf. *supra*, ch. VIII.

P. 213 — Sarah.

« How I sometimes think of the time I first saw the sweet apparition Aug. 16, 1820! » Lettre à Patmore du 21 avril 1822 (correspond à lettre IV, *Liber Amoris*, presque mot pour mot). — « The only chance I had was the first day; after that my hands were tied and I became the fool of love. » Lettre à Patmore, 31 mai 1822. — Hazlitt revient souvent sur cette première entrevue (*Liber Amoris*, VI, the Quarrel); son intimité avec Sarah ne commença guère que vers la fin de l'année 1820, car on ne trouve de traces de cette passion que dans les essais composés pour le premier volume de *Table Talk*, aux environs de janvier 1821.

Causerie.

Les petits dialogues par lesquels débute le *Liber Amoris* donnent une idée aussi précise que possible de ces entretiens du matin.

P. 214 — routes d'Angleterre.

On Great and Little Things, Table Talk, VI.

P. 215 — provinciale.

Très probablement Sarah Shepherd. Cf. *supra*, fin du chap. IV.

P. 216 — Procter.

On Living to one's self, Table Talk, VI; également cité dans la lettre à Knowles (*Liber Amoris*).

le Code.

Cf. Remarques de M. Birrell dans son étude sur Hazlitt.

Mme Hazlitt.

Cf. Journal de Mrs Hazlitt, *passim*.

P. 220 — jeune homme.

Ce détail du *Liber Amoris* est confirmé par un passage d'une lettre à Patmore, datée du mercredi 3 juillet 1822, et par un post-scriptum à la lettre du 25 juin 1822.

P. 222 — Conversation.

Le dialogue n'a pas été imprimé par Hazlitt dans le *Liber Amoris* auquel il était semble-t-il primitivement destiné. On le trouvera dans l'édition Le Gallienne, au chapitre VI (the Quarrel) et dans la lettre du 18 juin 1822.

P. 225 — Stamford.

The Pictures at Burleigh House, IX, 62.

P. 227 — Conversations récentes.

Liber Amoris, Lettre I. — Lettre à Patmore du 30 mars 1822.

P. 229 — *Propos de Table.*

Fragment de lettre du mois de mars, publiée par Patmore dans *My Friends and Acquaintance.* Elle contient une liste des essais que Hazlitt venait de terminer.

Confidences.

Notamment dans la seconde partie de *On Great and Little Things* et *On the Knowledge of Character.*

P. 230 — destinée lamentable.

« I want an eye to cheer me, a hand to guide me, a breast to lean on, all which I shall never have, but shall stagger into my grave without them, old before my time, unloved, and unlovely, unless — I would have some creature love me before I die.

Oh! for the parting hand to ease the fall! » destiné à l'essai *On the fear of death*, et supprimé dans le texte imprimé. Ce passage a été repris, un peu modifié, dans *Advice to a School-Boy*, écrit en février-mars 1822, mais publié seulement après la mort de Hazlitt.

P. 231 — Jeffrey.

Cf. *Spirit of the Age*, et lettre du 30 mars 1822 à Patmore.

P. 232 — Patmore.

My Friends and Acquaintance, par Patmore.

P. 234 — avril.

Cf. Lettres de Hazlitt à Patmore, du 7 et du 21 avril 1822; cette dernière a été reproduite presque mot pour mot dans le *Liber Amoris*.

P. 235 — Conférences.

Ces conférences ont eu lieu le 6 et le 13 mai. C'est très probablement de Glasgow que Hazlitt partit avec Sheridan Knowles pour les Highlands, étant donné l'itinéraire indiqué dans le *Liber Amoris*.

L'emploi du temps de Hazlitt pendant la deuxième quinzaine de mai peut être reconstitué comme suit, en vérifiant au moyen du Journal de Patmore, du Journal de Mrs Hazlitt et des lettres à Patmore, les dates fournies par le *Liber Amoris* :

13. — 2e conférence à Glasgow.

Excursion aux Highlands avec Knowles, interrompue par le mauvais temps et départ subit pour Londres (*Liber*).

17 (vendredi). — Arrivée à Londres. Voit Sarah (*Liber*).

18 (samedi). — Entrevue avec Sarah (*Liber*).

19 (dimanche). — Va voir des amis (*Liber*), va voir Hunt en compagnie de Patmore (Journal de Patmore dans *My Friends and Acquaintance*).

20 (lundi). — Se prépare à quitter Londres au lendemain d'une querelle avec Sarah et se décide à rester. Semaine d'espoir (*Liber*).

27 (lundi suivant). — Scène pénible avec Sarah (*Liber*).

28 (mardi). — Repart pour l'Ecosse (*Liber*).

30. — Ecrit de Scarborough à Patmore (Lettres à Patmore).

31. — Lettre d'Edimbourg à Patmore (*Id.*).

Le voyage de Hazlitt à Londres dans la deuxième quinzaine de mai est confirmé par le Journal de Mrs Hazlitt, dans lequel on lit, à la date du mardi 21 mai, que Hazlitt, parti pour Londres depuis peu, sera absent pendant une quinzaine.

L'excursion aux Highlands ayant immédiatement précédé le voyage à Londres (d'après le *Liber Amoris*), nous l'avons placée entre le 13 et le 17 mai. Nous ignorons pour quelle raison M. Le Gallienne, suivant en cela M. W.-C. Hazlitt, date du 3 au 9 juin la lettre dans laquelle Hazlitt annonce à Patmore ce projet d'excursion aux Highlands. Elle ne peut avoir été écrite que dans la première quinzaine de mai si l'on se reporte au tableau ci-dessus.

P. 240 — Juristes et Ecossais.

Journal de Mrs Hazlitt. Lire le récit de ses entrevues avec Mr. Ritchie du Scotsman, Mr. Bell, Mr. Gray, Mr. Cranstoun.

Le mari.

Voir la copie de l'acte de divorce (Journal de Mrs Hazlitt, 26 avril 1822). — Récit de Hazlitt à Landor (*The Works and Life of Walter Savage Landor*, vol. I, p. 321, London, 1876).

P. 241 — collusion.

Journal, 22 avril.

les guides.

Elle alla même en excursion jusqu'aux Highlands et à Dublin dans la seconde moitié de juin (cf. Journal).

P. 242 — Sarah.

«... a poor, slimy, watery look... thin and bony as the scrag end of a neck of mutton. » (Journal, 17 juillet).

Patmore.

Journal, 17 juin et 17 juillet.

P. 243 — Londres.

Cf. Lettre envoyée de Scarborough à Patmore le 30 mai 1822, lettre envoyée le lendemain d'Edimbourg au même, et lettre du 18 juin. Les détails contenus dans ces différentes lettres confirment ceux qui nous sont donnés dans le *Liber Amoris*. On a vu plus haut, d'autre part, que les dates du *Liber Amoris*, en ce qui concerne ce court séjour de Hazlitt à Londres, concordent parfaitement avec les renseignements que nous donnent plusieurs documents dont la chronologie ne fait aucun doute.

P. 244 — médaillon.

Décrit dans une note du *Liber Amoris* (*The Quarrel*, VI).

lettre sur lettre.

30, 31 mai, 9, 18, 20, 21, 25 juin.

P. 246 — Nord.

Lettre du 18 juin. Elle correspond à la lettre X du *Liber Amoris*, mais cette dernière a reçu quelques additions et développements pittoresques.

P. 248 — divin.

Lettres des 20 et 21, 28 juin. Cette dernière lettre correspond aux lettres XI et XII du *Liber Amoris*. La lettre XII contient de plus deux élévations sur l'amour, commentaires de quelques réflexions de la lettre du 20 juin.

Patmore.

Cette lettre de Patmore n'existe que dans le *Liber Amoris*, l'original s'en étant probablement perdu. Elle est datée du 4 juillet. Il ne semble pas qu'elle

ait subi de retouches importantes car les détails qu'elle contient s'accordent avec ceux des lettres authentiques qui précèdent, et avec la réponse que fit Hazlitt à cette lettre le 8 juillet.

La réponse de Hazlitt (8 juillet) correspond à la lettre XIII du *Liber Amoris.*

P. 250 — Londres.

Hazlitt quitta Edimbourg pour Londres le jeudi 18 juillet, à 8 heures du matin, par le bateau. Journal de Mrs Hazlitt. Les détails qui suivent sont tirés de la fin du *Liber Amoris.*

P. 252 — Pimlico.

Procter, *An autobiographical fragment,* p. 180.

P. 253 — bons vieux.

Liber Amoris, lettre à Sheridan Knowles.

CHAPITRE XI

P. 255 — beaux-arts.

Ces articles sur les beaux-arts furent réunis en un volume intitulé : *Sketches of the Principal Picture-Galleries in England,* publié en mai 1824. Pour le détail des articles et la date de leur publication, voir la thèse complémentaire.

Dulwich.

The Dulwich Gallery (*London Magazine,* janvier 1823, IX, 17).

P. 257 — Sir Francis Bourgeois.

On Will-Making, VI, 120.

P. 258 — *Libéral.*

Sur Hazlitt et le *Libéral : On the Jealousy and the Spleen of Party* (*Plain Speaker*, VII, 365) et *Lord Byron and some of his Contemporaries*, par Leigh Hunt.

Le *Libéral* n'eut que quatre numéros : octobre 1822, janvier, avril et juillet 1823. Hazlitt y publia : *On the Spirit of Monarchy, On the Scotch Character* (n° II); *My First Acquaintance with Poets* (n° III); *Dr Chalmers and Mr. Irving, Arguing in a circle* (n° IV).

P. 260 — Cockneys.

Cf. Byron : *Letters on Bowles's Strictures on Pope.*

P. 261 — Byron.

Jugements de Hazlitt sur Byron : *Childe Harold's Pilgrimage* (Yellow Dwarf, 2 mai 1818, XI, 420); *Pope, Lord Byron and Mr. Bowles* (*London Magazine*, juin 1821, XI, 486); *Spirit of the Age, Lord Byron*, IV, 253.

P. 263 — Byron.

Le 22 février 1819, Byron avait envoyé de Venise à son éditeur Murray une note à insérer, en réponse à l'accusation d'inconséquence portée contre lui par Hazlitt dans une de ses conférences. Murray lui répond : «... Further it is decreed that Hazlitt's should not be associated with your Lordship's name and, if the note upon him be printed, perhaps you will call him « a certain lecturer. » *Byron's Letters*, éd. Prothero.

Le 28 janvier 1821, Byron écrivait dans son journal, à propos de Schlegel : « He is, like Hazlitt in English, who talks pimples, a red and white corruption, rising up (in little imitation of mountains upon maps) but containing nothing and discharging nothing, except their own humours. » *Letters*, éd. Prothero, vol. V, p. 191.

P. 265 — petit manuel.

Characteristics, II, 355.

Sarah.

Cf. Le fragment de journal de 11 pages publié par W.-C. Hazlitt dans son livre *Lamb et Hazlitt*. M. W.-C. Hazlitt suppose que ces notes, au jour le jour, ont été prises par Hazlitt en mars 1822. En réalité, c'est mars 1823 qu'il faut entendre, car elles contiennent une allusion au poème de Moore, les *Amours des Anges*, nouvellement publié, et qui ne parut qu'en janvier 1823. D'autre part, ces notes ne peuvent avoir été rédigées qu'à Londres; or, en mars 1822, Hazlitt était en Ecosse. Enfin, elles ne peuvent être postérieures à la publication du *Liber Amoris* (mai 1823), car après avoir raconté au public tous les détails de son aventure avec Sarah, Hazlitt ne pouvait conserver aucun espoir de réconciliation avec elle.

En comparant d'ailleurs les renseignements fournis par ce manuscrit avec ce que nous apprennent les lettres à Patmore, le Journal de Mrs Hazlitt et les *Characteristics*, on peut déterminer avec assez de précision les circonstances dans lesquelles furent rédigées les notes en question. Au moment de quitter l'Ecosse (juillet 1822), Hazlitt songeait à faire surveiller Sarah Walker (Journal de Mrs Hazlitt, 17 juillet 1822). Il n'abandonna pas son dessein après les scènes finales du *Liber Amoris* (Lettre de Haydon à Miss Mitford du 8 septembre 1822). Haydon laisse même entendre que Hazlitt aurait conservé quelque arrière-pensée un an plus tard, car dans une lettre du mois de septembre 1823 à Miss Mitford, Haydon raconte que Hazlitt a passé deux soirées en ville, à errer autour de la maison de Sally. Mais il convient de ne pas prendre à la lettre cette affirmation, puisque quelques lignes plus bas Haydon attribue à Hazlitt un nouvel amour plus ou moins sérieux avec la sœur d'un officier, et que d'autre part on ne retrouve plus, dans les écrits de cette

période, aucune trace de la passion pour Sarah. Qu'il ait, au contraire, particulièrement pensé à Sarah en mars 1823, c'est ce qui nous est confirmé par les *Characteristics* (voir plus bas) ; c'était d'ailleurs le temps où il préparait le *Liber Amoris* qui fut publié en mai. On comprend alors aisément qu'il ait, à ce moment-là, envoyé un émissaire à Southampton Buildings. Il va de soi que cet émissaire n'était pas Patmore, que Sarah connaissait et dont elle se serait défiée, mais un de leurs amis, peut-être celui qui est désigné par l'initiale E, dans les lettres à Patmore des 31 mai et 18 juin 1822, et qu'il était déjà question d'envoyer comme locataire chez Sarah.

Remarquons, au surplus, que les détails matériels contenus dans ces notes, sur la maison, concordent avec ceux qui nous sont fournis dans le *Liber Amoris* et les lettres à Patmore.

P. 266 — *Liber Amoris.*

Hazlitt se proposait de publier le récit de l'aventure dès le mois de septembre 1822 (Lettre de Haydon à Miss Mitford, 8 septembre 1822).

P. 267 — aridité.

Characteristics, CCCL : « We are not weaned from a misplaced attachment by (at last) discovering the unworthiness of the object. The character of a woman is one thing, her graces and attractions another and the last acquire even an additional charm and piquancy from the disappointments we feel in other respects. The truth is a man in love prefers his passion to every other consideration, and is fonder of his mistress than he is of virtue. Should she prove vicious, she makes vice lovely in his eyes. »

Voir aussi les pensées qui suivent et *Commonplaces*, § LXV-LXVI.

P. 268 — actions de l'individu.

Cf. *Characteristics*, § C et suivants : « Perhaps the resorting to trick and artifice... implies not only

a callousness of feeling but an obtuseness of intellect, which cannot get on by fair means. Thus a girl, who is ignorant and stupid, may yet have cunning enough to resort to silence as the only chance of conveying an opinion of her capacity ». — « A hypocrite seems to be the only perfect character, since it embraces the extremes of what human nature is, and of what it would be thought. » *Commonplaces*, § XLV.

P. 269 — Winterslow.

Whether Genius is conscious of its powers, VII, 121, 123, 126. L'article est de l'automne 1823 (cf. thèse complémentaire).

P. 270 — Northcote.

Sur Northcote : *Conversations of James Northcote*, VI. — Gwynn : *Memoirs of an eighteenth century painter* (1898).

P. 271 — *Examiner*.

« I see Mr. Northcote seldomer than I did because I cannot agree with him about the Catalogue Raisonné. » *On Consistency of opinion*, *London Magazine*, novembre 1821. — *The Catalogue Raisonné of the British Institution* (*Examiner*, 3, 10, 17 novembre 1816, et *Round Table*, I, 140, 146. — Haydon, *Autobiography*, I, 375. — Sur les relations de Hazlitt et de Northcote : *On the Conversation of Authors* (*London Magazine*, septembre 1820, et *Plain Speaker*, VII, 39). — *Advice to a School-Boy* (mars 1822, XII, 439). — *On the old Age of Artists* (*New Monthly Magazine*, septembre 1823, et *Pl. Speaker*, VII, 89).

P. 274 — Lamb.

The Tombs in the Abbey (*Essays of Elia*).

sorcières et autres cauchemars.

Witches and other night-fears (*Ibid.*).

P. 277 — articles anciens.

Il critique lui-même ses anciens essais dans : *Indian Jugglers, Table Talk*, VI, 79).

P. 278 — portraits.

Jeremy Bentham, IV, 189. — *Godwin*, IV, 200. — *Coleridge*, IV, 212. — *Southey*, IV, 262.

P. 280 — Byron.

Byron, IV, 253. — Cf. *supra*, pour le *Libéral*.

P. 282 — foyer nouveau.

Four Generations of a Literary Family, I, 182. — *Memoirs of William Hazlitt*, II, 107. — Haydon vit Hazlitt à son retour d'Italie et note dans son journal, à la date du 10 novembre 1825 : « Hazlitt looks ill but his jaunt has done him great good and his present wife a greater. She is a very superior woman and will make him a decent being in regard to washing his face and hands etc. He was breakfasting to-day as a gentleman should, and seemed to be living cleanly as a gentleman ought. I like Hazlitt in spite of all : Everybody must », vol. II, 98.

CHAPITRE XII

P. 283 — Bolingbroke.

Cf. plus haut : l'Auberge de Winterslow (*fin*).

Libéral.

Cf. Journal de Mrs Hazlitt, 30 avril et 17 juillet.

P. 284 — programme.

Notes of a Journey through France and Italy, IX, 89.

Brighton.

Notes, IX, 90.

P. 285 — Dieppe.

Notes, IX, 92.

P 286 — Rouen.

IX, 94, 98.

P. 288 — Vivienne.

Memoirs, Lettre de Mrs Hazlitt, 25 septembre 1824.

l'Espagne.

Paradox and Commonplace, Table Talk, VI (*fin*).

P. 289 — Louvre.

Fine Arts. — The Louvre (*Morning Chronicle*, 24 mars 1814, XI, 195).

Lord Elgin.

On the Elgin Marbles (*Examiner*, 16 juin 1816, IX, 326).

rêvé.

On Dreams (*New Monthly Magazine*, mars 1823, et *Plain Speaker*, VII, 24). « Yet I dream sometimes; I dream of the Louvre, *Intus and in cute.* I dreamt I was there a few years ago, and that the old scene returned — that I looked for my favourite pictures and found them gone or erased. The dream of my youth came upon me, a glory and a vision unutterable that comes no more but in darkness and in sleep; my heart rose up and I fell on my knees and lifted up my voice and wept, and I awoke. »

P. 291 — Van Dyck.

On a Portrait of an English Lady (*Plain Speaker*, VII, 280).

P. 292 — France.

Notes of a Journey, The Louvre (*fin*).

P. 293 — la ville.

IX, 155. — Voir aussi *Footmen* (*New Monthly Magazine*, septembre 1830, XII, 132-33).

P 296 — Neuilly.

Notes, part. X.

P. 298 — outre-Manche.

National Antipathies, IX, 138. — Sur le caractère des Français, voir aussi *Schlegel on the Drama* (Ed. Review, février 1816, X, 108-109) et *Character of John Bull* (*Examiner*, 19 mai 1816, et *Round Table*, I, 97).

P. 302 — Le théâtre.

IX, 147.

P. 304 — *Misanthrope.*

Madame Pasta and Mademoiselle Mars (*New Monthly Magazine*, janvier 1825, et *Plain Speaker*, VII, 324).

P. 305 — Montargis.

Notes of a Journey, parts XIII, XIV.

CHAPITRE XIII

P. 306 — Vevey.

Notes of a Journey, part. XXV.

P. 309 — Saint-Preux.

Nouvelle Héloïse, passage cité par Hazlitt dans le chapitre sur Vevey.

P. 310 — Turin.

Notes of a Journey, p. 196. Hazlitt y arriva à la fin de janvier 1825 et s'y arrêta deux jours (chap. XIV).

P. 311 — Parme.

Cf. *Notes*, ch. XV.

Florence.

Notes, ch. XVI. Hazlitt y arriva pour le Carnaval.

P. 312 — Rome.

Notes, ch. XIX.

P. 313 — Naples.

Notes, ch. XVI.

Venise.

Notes, ch. XXIII.

P. 315 — Ferrare.

Notes, ch. XXII.

P. 317 — Landor.

D'un article de la *London Weekly Review*, 17 mai 1828, qu'on peut attribuer à Hazlitt (cf. *Liste Chronologique*) on peut conclure semble-t-il que Hazlitt présenta Leigh Hunt à Landor. Quant à la visite que Hazlitt rendit à Landor pendant son séjour à Florence, on en a le curieux compte rendu dans la *Vie de Savage Landor*, par Forster, II, 201-211. Voir également une lettre de Hazlitt à Landor datée de Rome, 9 avril, et citée dans *Four Generations of a Literary Family ;* M. W. Carew place cette lettre en 1824; c'est évidemment 1825 qu'il faut entendre.

P. 318 — nostalgie.

Sur les réflexions de Hazlitt à Vevey, cf. l'essai *Merry England*, publié dans le *New Monthly Magazine* de décembre 1825, mais écrit par Hazlitt à Vevey, XII, 15.

P. 321 — Londres.

Le récit du voyage de retour a été fort écourté; il tient en un seul chapitre des *Notes of a Journey* (chap. XXVII).

P. 322 — Seconde femme.

Cf. *Memoirs*, II, 196.

Louvre.

Lettre de Mrs Hazlitt à son fils, 24 et 25 septembre 1824, citée par M. W.-C. Hazlitt dans ses *Memoirs*.

P. 323 — divorce.

Cf. *William Hazlitt*, par A. Birrell.

Blackwood's Magazine.

Les numéros du *Blackwood* de 1823 (2e semestre), de juillet 1824, de février et mars 1825, contiennent des allusions extrêmement peu flatteuses au *Liber Amoris*. On y traite notamment le Pygmalion moderne de « Small fetid, blear-eyed pug » (octobre 1823) « an acknowledged scamp of the lowest order — a scamp by his own confession steeped in ignorance and malice to his very ribald lips » (mars 1825).

célibataire.

Dans une lettre à Patmore du 19 juillet 1827, Lamb s'exprime ainsi, à propos du mariage de Hazlitt «... The letter I sent you was one directed to the care of E. White, India House, for Mrs Hazlitt, which Mrs H, I don't yet know, but A has taken it to France on speculation. Really it is embarrassing. There is Mrs present H, Mrs late H, and Mrs John H, and to which of the three Mrs Wiggins, it appertains I don't know. I wanted to open it but it's transportation. » A noter que c'est à Hazlitt lui-même, alors à Paris (cf. Lettre de Lamb, 9 août 1827), que la lettre paraît avoir été remise.

CHAPITRE XIV

P. 324 — Napoléon.

L'introduction de la *Vie de Napoléon* a été publiée au commencement du volume III.

P. 326 — W. Scott.

Cf. *Memoirs of the Life of Sir Walter Scott, Bart, by T. G. Lockhart esq.* (édition en un volume, Edimbourg, 1845), pp. 549 sqq., 637 à 660.

P. 329 — anciens adversaires.

Le *Quarterly Review* cesse de l'attaquer. *Blackwood* ne contient plus, depuis le compte rendu de *The Spirit of the Age*, que de rares allusions à Hazlitt (novembre 1826, avril 1827). Dans les *Noctes Ambrosianae* de décembre 1828, le professeur Wilson (Christopher North) dit en parlant de Hazlitt : « [I] who was not minding the maniac and had not kicked him for years. »

L'essai de Hazlitt : *On the Causes of Popular Opinion*, publié dans le *London Weekly Review* du 16 février 1828 semble une réponse à quelque attaque. Hazlitt dit en terminant : « If the editor of the Atlas will do me the favour to look over my essay on the Principles of human action, will dip into any essay I ever wrote, and will take a sponge and clear the dust from the face of my old woman. I hope he will, upon second thoughts acquit me of absolute dearth of resources, and want of versatility, in the direction of my studies. » Les numéros de l'*Atlas* de cette époque, que nous avons consultés, ne contiennent aucune référence à Hazlitt. Peut-être ne s'agit-il ici que de critiques verbales, adressées à Hazlitt par le directeur du journal. Nous croirions

volontiers que Hazlitt, ayant proposé ses services à la rédaction, avait d'abord été éconduit. Il ferait dans les lignes ci-dessus allusion au refus qu'il avait essuyé.

Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que Hazlitt entra à la rédaction de l'*Atlas* en janvier 1829, c'est-à-dire un an après la publication de l'essai dont il s'agit. En 1827 et en 1828, il collaborait au *New Monthly Magazine*, *Monthly Magazine*, *London Weekly Review* et *Examiner*.

P. 330 — Winterslow.

Cf. les essais : *On Public Opinion*, *On the Causes of Popular Opinion*, *A Farewell to Essay-Writing*, publiés de janvier à avril 1828.

P. 332 — thé.

Cf. Patmore, *My Friends and Acquaintance*, III.

P. 333 — diligence.

Memoirs of Hazlitt, II, lettre du 7 décembre 1827.

P. 334 — note d'auberge.

Cf. Journal de Mrs Hazlitt (*fin*).

P. 335 — *Examiner*.

Voir les chroniques du 16 mars au 15 juin 1828.

P. 337 — *Atlas*.

Entre à l'*Atlas* le 25 janvier 1829, y publie son dernier article le 25 avril 1830.

P. 338 — Northcote.

Conversations de Northcote, nº 12 (*fin*).

P. 340 — Northcote.

Conversations de Northcote (Conclusion).

P. 342 — Soho.

Memoirs of William Hazlitt, II.

La douleur.

The Sick Chamber, XI, 125 (*New Monthly Magazine*, août 1830).

un ami.

« I saw him once only as he lay ghastly, shrunk and helpless; on the bed from which he never afterwards arose. His mind seemed to have weathered all the dangers of extreme sickness and to be safe and as strong as ever, but the physical portion had endured sad decay. He could not lift his hand from the coverlet; and his voice was changed and diminished to a hoarse whistle resembling the faint scream that I have heard from birds. I never was sensible of the power of death before. » *New Monthly Magazine*, novembre 1830, *My Recollections of the late William Hazlitt*, attribué à Barry Cornwall.

Lamb.

Sur les derniers moments, Patmore, *My Friends and Acquaintance*, I, 80, et *Memoirs of William Hazlitt*, II, 237-39. — Sur son dénuement : « We are informed on good authority that Mr. Hazlitt has died in poverty and that the peremptory requirements of the moment render the immediate interference of friends indispensable. Those who sympathise with the fate of men of genius will be quick in understanding this. » *Examiner*, 19 septembre 1830.

TABLE DES MATIÈRES



